



Le Crépuscule De Niobé

Gert Nygårdshaug

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

GERT NYGÅRD SHAUG

LE CRÉPUSCULE DE NIOBÉ



GERT NYGÅRD SHAUG

LE CRÉPUSCULE DE NIOBÉ

roman

Traduit du norvégien
par Hélène Hervieu et Magny Telnes-L'an



Gert Nygårdshaug

Le crépuscule de Niobé

Collection : Grand format policier

Maison d'édition : J'ai lu

Traduit du norvégien par Hélène Hervieu et Magny Telnes-Tan

© Editions J'ai lu, 2015

Dépôt légal : février 2015

ISBN numérique : 9782290083352

ISBN du pdf web : 9782290108451

Le livre a été imprimé sous les références :

ISBN : 9782290083253

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

Présentation de l'éditeur :

Qui donc est Jens Oder Flirum ? Un délinquant accusé à tort du meurtre de sa logeuse et incarcéré durant de longues années en Norvège ? Un mécène à l'origine d'un ambitieux projet de classification et de sauvegarde de la flore amazonienne ? Un membre éminent de la tribu des Sukuruki habité par l'esprit du jaguar ? Un terroriste international en lien avec l'insaisissable Mino Aquiles Portuguesa ?

Oui, tout cela, mais aussi le fossoyeur de cette Europe déchue, démembrée, en proie au chaos d'une guerre totale et insensée.

couverture © Nicolas Galy pour www.noook.fr © IStockPhotos

Biographie de l'auteur :

Né en 1946, Gert Nygårdshaug est connu pour sa collection de papillons – l'une des plus riches au monde –, son engagement en faveur des Indiens d'Amazonie, et accessoirement pour être une sommité de la littérature norvégienne contemporaine. La fresque initiée par Le Zoo de Mengele, auquel Le crépuscule de Niobé fait suite, connaîtra sa conclusion dans Le bassin d'Aphrodite.

Titre original :

HIMMELBLOMSTREET'S MULIGHETER

Ouvrage publié sous la direction de Thibaud Eliroff

© 1995, Gert Nygårdshaug

© 2015, Éditions J'ai lu, pour la traduction

Cette traduction a bénéficié du soutien financier du NORLA,
centre pour la littérature norvégienne à l'étranger.

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

LE ZOO DE MENGELE

I. RETROUVAILLES AVEC L'EUROPE

1.

Ce matin d'avril, alors que le navire s'approchait de la côte et que je retrouvais enfin l'Europe, je me figurais une douce brise caressant les petites villes de Minho, Viana do Castelo, Ofir et Varzim.

Mais je ne peux que le supposer car, dans la pénombre de cette cale, les seules sensations qui me parvenaient étaient la puanteur du fuel et le gémissement asthmatique des moteurs en bout de course. Quel bonheur ça a été de vivre là-bas ! À cette époque de l'année, quand l'air doux de la Beira Alta longeait la côte du Portugal, tous les pêcheurs en profitaient pour repeindre avec soin les bandes jaune mercure et vert titane de leurs barques bleues tout en buvant de l'aguardiente.

Je n'ai réussi à refouler la réalité qu'un court instant, car aujourd'hui ce n'est plus qu'une plage aride. Les bateaux, les filets de pêche, les habitants qui riaient et pleuraient en chantant du fado ont disparu. Désormais, les femmes tapies dans l'ombre surveillent leurs enfants, pendant que les hommes font du feu avec les débris d'un ponton cassé.

Pendant quelques secondes – ou peut-être était-ce de longues heures – j'ai fait semblant d'oublier cette Europe qui m'attend.

Au fond de la cale régnait l'obscurité. Et dans la boîte où j'étais allongé, il faisait plus sombre encore. Six cercueils rangés côte à côte. Et moi dans l'un d'eux. Tout ayant été méticuleusement préparé, j'espérais ressusciter dans la dignité.

Au cours des six heures précédant l'accostage à Porto, le navire n'a cessé de tanguer dans la forte houle. Je souhaitais de tout mon cœur que l'accueil et le transport se dérouleraient tel que nous l'avions prévu avec Timotheus Speckhuber et sa femme, Alisa. Compte tenu de l'évolution de la guerre, nous avons estimé que les côtes du Portugal étaient le meilleur endroit pour débarquer.

J'essaie de retrouver les idées qui m'ont traversé l'esprit, ces dernières heures avant l'arrivée à Porto, avant que les mâchoires des grues ne broient cinq des six cercueils en répandant sur les barils de pétrole rouillés des quantités de sang telles que les vétérans africains de la guerre d'Angola qui traînaient sur le port ont rendu leurs tripes le long des bastingages. Avant cela, c'était agréable : en me remémorant les paroles du fado national, la *Casa Portuguesa*, je sentais mon sang pétiller comme du champagne dans mes veines. Je me

rappelais le léger parfum d'hibiscus des cheveux de Minnea, son rire perlé dans le jardin débordant de bougainvilliers, sa chute de reins et ses mains gracieuses. Je revoyais la table dressée dans le patio où, légèrement enivrés, nous dansions. Je revoyais le fils du pêcheur nous apportant dans un grand seau des crabes et des écrevisses qu'il venait de préparer. Je songeais aux poèmes de Pessoa, tristes à pleurer, je croyais même voir le bosquet d'oliviers en fleurs.

Tous ces souvenirs du Portugal m'étaient chers. C'était sans doute la raison pour laquelle nous avions demandé au capitaine Calvinhas de déclencher le Grand Plan à partir de Porto.

J'essayais de m'accrocher à ces pensées agréables.

À présent, il faut que je sois courageux. J'ai besoin de savoir pour comprendre, pour me relever. Deux jours se sont écoulés depuis que les mâchoires de la grue ont anéanti le Grand Plan. Au regard de toutes les précautions que nous avons prises, je réfute pour l'instant l'idée que notre projet était voué à l'échec. J'admets que la phase un du Plan comportait des faiblesses, mais je refuse d'accepter la défaite. Je veux me relever afin de regarder de l'autre côté des barreaux. Avant d'accoster à Porto, je veux encore une fois poursuivre mes douces rêveries dans cette cale fétide. Rester debout malgré mon corps meurtri et malmené, malgré le vertige qui menace de m'entraîner dans des profondeurs encore plus lointaines. Il me faut m'accrocher à une logique infaillible, à une loi impérieuse, à un principe implacable justifiant la perte douloureuse de mes camarades. Quant à mon propre salut, la question se posera plus tard.

Selon le Grand Plan, Speckhuber et Alisa devaient venir chercher les faux morts dans les cercueils sur les quais à Porto ; six en tout. Speckhuber devait se faire passer pour un employé des pompes funèbres. Malgré la guerre et la pauvreté qui frappent le continent, le Portugal reste relativement épargné. Habitué à se serrer la ceinture, les Portugais se contentent de maigres rations, alors que le reste de l'Union européenne continue à trinquer au champagne et à s'empiffrer de foie gras. Les Portugais espèrent toujours la venue d'un nouveau Spinola et célèbrent chaque naissance comme si c'était le nouveau Messie. Oui, ce sont des raisons de cet ordre qui nous avaient poussés à choisir le Portugal.

Le *M/S Taratuga* d'Angola chargé du transport n'avait pas été retenu au hasard : la compagnie maritime était réputée pour sa neutralité. Le premier officier s'était facilement laissé soudoyer sans vraiment savoir de quoi il retournait. Outre les six cercueils, la cargaison, composée de lignite d'Argentine et de poix des bois résineux de la mangrove, ne présentait aucun intérêt pour les groupuscules en Union européenne. Le transport insolite de six cercueils en provenance de Belém au Brésil pour être livrés en Europe ne semblait pas lui poser de problème. Les

morts devaient être honorés selon le désir de la famille.

Mais les personnes dans les cercueils n'étaient pas mortes. En plus de leur occupant, les cercueils aux parois matelassées contenaient des provisions : boîtes de conserve et boissons brésiliennes. Il y avait même un pot de chambre hermétique spécialement conçu pour que l'odeur ne devienne pas insupportable.

En cas d'extrême urgence, le « défunt » pouvait ouvrir le couvercle du cercueil de l'intérieur en actionnant une simple poignée.

En criant suffisamment fort durant la traversée, nous sommes parvenus à communiquer entre nous. Notre dernière conversation avant de débarquer à Porto résonne encore à mes oreilles...

Cercueil D : « Il était une fois un peintre, Johann Moritz Rugendas, qui, désespéré de voir les terres rendues stériles par les mines de la Ruhr, finit par quitter l'Europe. J'admire cet artiste. Il a peint les plus jolies aquarelles qui soient, entre autres celles du tamarin soyeux et du toucan géant. D'ailleurs, il fut le premier à réaliser une image du tamarin soyeux à oreille blanche. Je me demande parfois si un musée s'est donné la peine, sur ce continent, de rassembler les œuvres de Rugendas. C'est peu probable. »

Cercueil A : « Peut-être à Dresde. J'ai entendu dire que la collection de peintures y est exceptionnelle. Puisque nous sommes en voyage de reconnaissance, pourquoi pas ne pas aller y faire un tour ? »

Rires.

Cercueil F : « Plus sérieusement, j'aimerais mieux aller à la recherche des racines, au sens littéral du terme, du botaniste Carl Friedrich Philipp von Martius et de son ami, le zoologiste Johann Baptist von Spix. Ce sont les spécialistes du palmier les plus réputés au monde. Vous connaissez certainement l'œuvre *Historia naturalis Palmarum* ? Il faut savoir que, jusqu'au ^{xvii}e siècle, plusieurs espèces de palmiers poussaient en Europe dont une particulièrement résistante au nord des Alpes. Von Martius s'est passionné pour la réintroduction de cette dernière autour des grands domaines viticoles du Bordelais, mais il n'a pas réussi à convaincre les grands châtelains, imperméables à ses explications quant à l'importance de cette symbiose. »

Cercueil A : « Qui en Europe comprend encore le mot "symbiose" ? »
Nouveaux rires.

Cercueil B : « Louis Riedel, le botaniste français, ne vivait-il pas à peu près à la même époque ? »

Cercueil A : « Affirmatif. Mais il est mort de la syphilis. Les dernières années de sa vie, il s'est cru contaminé par le champignon du chêne et il a passé le restant de son existence avec un bandage de camphre autour de la tête. »

Cercueil D : « Chut ! On dirait que le voyage se termine enfin. Notre bateau arrive à quai. »

Peu de temps après, on a ouvert les cales et les mâchoires d'une grue se sont introduites pour remonter un à un les cercueils. Chaque fois, les mâchoires d'acier ont laissé le cercueil se balancer un bref instant une dizaine de mètres au-dessus du quai avant de broyer, dans un sinistre craquement, la chair et les os à l'intérieur. Cinq cercueils ont eu droit à ce traitement avant de retomber sur le sol en béton en un tas de chair humaine informe.

J'ai tout vu. En une fraction de seconde, j'ai assisté à la scène. Les vétérans d'Angola dégueulant leurs tripes. Mais je n'ai pas senti la douce brise des montagnes d'Alta Beria qui, en temps normal, à cette époque de l'année, descend sur la côte.

2.

Je me tiens toujours debout à côté de la fenêtre. Les barreaux rouillés sont froids. C'est tout ce que je ressens d'ici. Je ne sais pas où je me trouve. J'ignore tout du paysage alentour, et je ne veux pas le voir non plus. Il fait froid, mais je ne tremble pas. C'est comme si j'étais enfermé dans une cage de fer.

J'entends quelque chose. Des chants ?

Non. Mais le murmure à l'intérieur de ma tête se transforme petit à petit en un grondement. C'est *Tannhäuser* et *La Walkyrie* et *L'Or du Rhin* en même temps. Ce sont les hurlements d'un Wagner schizophrène, une cacophonie diabolique dont on a poussé le volume à fond. C'est l'Europe tout entière qui entonne la sarabande pour me souhaiter la bienvenue.

Le ventre gonflé et mou du Vieux Continent bée et ses entrailles à l'air depuis trop d'années dégagent une puanteur terrible. Les oiseaux ont déjà quitté les plaines et les autres animaux se sauvent des maigres forêts qui subsistent. Johann Baptist von Spix ne s'était pas trompé dans ses prédictions lugubres. Le temps des exécutions sommaires va revenir, encore une fois, avec son cortège de silhouettes décharnées. Les fantômes de l'histoire reprennent corps et s'avancent telles des larves luisantes.

C'est ainsi.

Je le vois clairement, même quand je ferme les yeux. Le désespoir me gagne un court instant, un profond désespoir que je n'ai pas ressenti depuis très longtemps. Secoué par les sanglots, je dois lutter contre moi-même pour me rappeler que le soleil et une nature verte existent toujours quelque part dans le monde. Pourquoi ai-je dû revenir en Europe ?

Je suis ici.

Brusquement, je me mets à rire. Je m'écroule par terre dans un coin de la cellule et ferme les yeux. Très fort. Les croûtes de sang sur mon visage se craquellent. Du pus, de la matière verte nauséabonde, s'en écoule.

Me voici de retour. Ressuscité.

Il n'est plus l'heure de se livrer aux affres de la dépression ! Mon corps a été purifié dans des rivières claires, mes pensées ont été renforcées par l'essence des fleurs. J'ai du miel sur la peau et du vin épicié dans la gorge !

« Je pense, donc je suis ». Cette citation philosophique est la plus dévoyée au monde. Descartes, ce grossier personnage, l'a énoncée après avoir participé à l'un des conflits les plus spectaculaires en Europe, la guerre de Trente Ans. Voilà que cette phrase me semble tout à coup assez belle. La sagesse qu'elle recèle touche en plein dans le mille de tout ce cloaque européen. Le piètre penseur, le soldat souffrait terriblement et voulait peut-être voir le monde sous un autre jour avant que l'obscurité totale ne le rattrape.

Je pense, donc je suis ? Une once de cette lucidité salvatrice m'effleure, la même qui, pendant un bref instant, a frappé Descartes, frigorifié dans ses quartiers d'hiver à Neuburg quand il se nourrissait de poisson avarié du Danube, ce qui l'avait amené à douter de presque tout. J'essuie doucement le pus verdâtre sur mon visage. Au diable l'endroit où je suis, qui je suis, ce que je suis. *Je suis.*

Je me hisse sur les coudes, m'appuie contre le mur et saisis les barreaux de la lucarne. Pour ce qui est de la vue, je n'ai pas à me plaindre. En contrebas, au loin dans la plaine, je discerne le cadavre d'un engin de mort en pleine putrescence newtonienne.

C'est ainsi.

3.

Quand les mâchoires de la grue ont broyé le troisième cercueil, j'ai compris que quelque chose ne tournait pas rond. Ce ne sont ni les cris ni les bruits qui m'ont alerté. Je n'avais tout simplement pas la chair de poule, comme celle qui me vient quand j'écoute du fado. Quand le cinquième cercueil s'est balancé en l'air, je n'ai pas hésité à faire fonctionner le mécanisme d'ouverture de mon cercueil.

La lumière m'a aveuglé.

Je n'ai même pas eu le temps de me mettre debout pour dégourdir mon corps ankylosé qu'on m'a empoigné brutalement avant de me rouer de coups. C'est tout juste si j'ai pu éviter de me faire réduire en chair à pâté. Les étoiles des officiers, leurs bandoulières et leurs matraques en acier lançaient comme des étincelles. Tous ceux qui me tabassaient, je me souviens, arboraient des épaulettes. Aucun d'eux ne parlait le portugais.

J'ai compris que Speckhuber et Alisa soit nous avaient trahi, soit étaient morts. Le Grand Plan avait fuité jusqu'à des ordinateurs aux processeurs rusés, programmés pour servir leurs néfastes projets. Il faut croire qu'il existe encore, à se demander comment, certaines lignes de communication dans cette partie du monde durement touchée. Sans doute grâce à tous ces satellites dans le ciel qu'ils n'arrivent pas à abattre.

Ils avaient donc retrouvé nos traces.

On m'a tiré hors de la cale pour, quelques secondes après, me déverser un seau d'huile de moteur sur la tête. Quasiment aveugle, on m'a traîné en bas de la passerelle. Mais j'ai réussi à en voir assez.

Les tas sanguinolents sur les quais.

Mes camarades. Mes amis.

Le pays que Minnea m'avait fait découvrir jadis n'existait plus. Les effluves de lotus et d'hibiscus n'avaient été qu'un rêve fugitif, un intermède entre le noir et le gris. *Cantes fado* ? Oh que non. Le temps n'existait plus. Pendant les minutes qui ont suivi – ou les heures ? – j'ai eu droit à un tabassage en règle ; autant dire pire que par les grognards de Napoléon.

Si au moins nous avions pu amorcer le Grand Plan. Si au moins nous, les six voyageurs dans les cercueils, plus Speckhuber et Alisa, étions parvenus à nous regrouper et initier le Plan ! Mais même cela, nous n'avons pas eu le temps de le faire. Nous qui, gonflés à bloc,

formions une entité si soudée sous le signe du papillon *Morpho*, plus jamais nous ne pourrions, sous un toit de feuilles d'aspidistra tressées, manger ensemble de la viande de tapir, plus jamais nous ne retrouverons cet esprit communautaire, regarderons ensemble dans la même direction, par-delà le grand fleuve, et écouterons des paroles sages.

Mais cette sagesse demeure ; elle ne pourra jamais disparaître.

Ils ont continué à me battre comme plâtre. Avant de perdre connaissance, j'ai reniflé une odeur d'excréments. Les miens probablement. Dans un éclair de lucidité, j'ai cru reconnaître la silhouette du professeur Pangloss de Voltaire et j'ai senti comme le souffle poétique d'un pendule osciller inexorablement au-dessus de ma tête.

Les jours suivants, impossible de faire la distinction entre réalité et purgatoire. D'étranges bribes d'images me reviennent aujourd'hui en mémoire.

Une femme debout sous un arbre. Elle soulève sa robe rouge pour exhiber la nudité de son bas-ventre. Elle sourit et vocifère à la fois. Puis elle empoigne une fourche et se précipite vers un objet à côté de moi. Étais-je couché ? Étais-je debout ?

Quatre maisons alignées. Parfaitement identiques. Elles ont l'air coquettes et bien entretenues. Brusquement, les toits sont arrachés, d'abord sur la première, puis sur les autres, une par une. Une épaisse fumée noire s'élève des maisons sans toit. Où sont les habitants ? Les maisons ne sont-elles pas dans une rue ?

Nabuchodonosor, l'air si célèbre de l'opéra de Verdi, avant que les esclaves n'arrivent sur scène, est chanté par un nain avec une voix de stentor. Celui-ci n'a ni nez ni oreilles. Le public de la salle se lève pour l'ovationner avant d'éclater d'un rire tonitruant, comme le veut la coutume quand des nains se produisent sur scène.

Des bouts d'images. Beaucoup. Elles sont toutes absurdes. Pour l'instant, je n'ai pas la force d'y chercher une quelconque cohérence. J'aimerais les oublier. Elles ne veulent rien dire. Elles n'existent que pour remplir la noirceur de ces derniers jours.

Je sais que je me trouve en Europe, que je suis mordu par des chiens pestiférés. Mais mes blessures commencent déjà à cicatriser. C'est la volonté de l'oiseau tropical.

J'ai tout vérifié, et même plusieurs fois. Je suis assez rétabli pour réfléchir normalement. Je me rappelle les meilleurs moments dans le cercueil, au fond de la cale du *M/S Taratuga*, les dernières heures avant d'accoster à Porto. Je me rappelle le ton optimiste des conversations entre les occupants des six cercueils avant que les mâchoires d'acier ne se referment sur cinq d'entre eux. Je me rappelle l'intuition que quelque chose clochait et le moment où j'ai ouvert le

couvercle. Les hommes en uniforme qui m'ont brutalisé. Le voyage dans le noir, les heures d'inconscience.

Speckhuber et Alisa. Ils ne sont pas venus. Le Grand Plan comportait quarante-quatre points bien précis. Chacun de ces points avait une sorte de doublon imaginaire. Speckhuber et Alisa s'étaient trouvés sur la ligne de démarcation entre le réel et l'imaginaire. C'était peut-être cela qui avait causé leur perte. Les mâchoires de la grue s'étaient peut-être déjà refermées avant que le navire n'arrive à quai.

À présent, c'est le soir. La nuit est noire. Il fait froid, mais je n'ai toujours pas froid. J'ai une telle réserve de soleil en moi. Je resterai debout ici près de la lucarne grillagée toute la nuit pour recharger mes batteries. Cette force effrayante qui m'a porté pendant quarante-sept ans, ils n'ont pas réussi à la chasser de mon corps en me rouant de coups.

J'ai déjà été derrière des barreaux.

Je tends l'oreille mais, dans cette nuit d'avril, les rossignols restent muets.

4.

Je me tiens toujours devant la lucarne grillagée quand le soleil pointe à l'est ; les terres dehors baignent dans une lumière rousse qui bientôt se changera en pourpre. Difficile de nier cette beauté. Toute la nuit, je me suis cramponné à mes idées. Elles sont limpides. Je n'ai pas sommeil.

Je dois accepter l'idée qu'on m'a fait prisonnier.

Je suis enfermé, dans quelque chose qui s'apparente à une cellule.

Il est évident que les factions, indépendamment de leur appartenance, me perçoivent comme une menace.

Or, pour des raisons obscures, ils ont choisi de me maintenir en vie.

Pour l'heure, juste avant le lever du soleil, je tente de me faire une idée du paysage dehors. Mon regard porte assez loin vers le sud-ouest, la seule direction accessible d'ici. À mes pieds se déploie un paysage de plaines, ponctué par endroits d'arbustes et d'arbres en piteux état. À l'horizon, j'aperçois le tracé du lit d'une rivière à sec. Aucune maison, aucune route. Mon point d'observation doit se trouver à une certaine distance du sol, une trentaine de mètres au moins. En collant mon visage contre les barreaux, je parviens à distinguer le mur de briques en dessous. Ce mur a été construit sur un rocher qui, à son tour, se dresse au sommet d'une pente assez abrupte. Je me trouve donc sur une hauteur. Je n'ai pas la moindre idée du paysage de l'autre côté, la pièce n'ayant qu'une seule ouverture.

La plaine est à présent inondée de soleil, une lumière chaude à la couleur de miel. Elle est si intense que j'en ai les larmes aux yeux.

J'ai quitté l'Europe il y a dix-sept ans.

Le chef-d'œuvre de stratégie que nous avons minutieusement élaboré se termine donc en tragédie avant même que nous ayons pu pousser nos premiers pions. Ce puzzle génial que nous avons mis des années à assembler restera à jamais figé tel ce cri muet dans le port de Porto. Que reste-t-il sinon cette formule dépouillée : « Je suis. » Mais elle ne m'apporte guère plus de réconfort que l'aride plaine en contrebas. Pourtant, une pensée commence à me tarauder : et si notre chef-d'œuvre – ce puzzle aux structures compliquées que Theresa do Calcao nous avait enseignées – continuait à vivre tant que j'avais la force d'exister ? L'image reflétée survit à la destruction du miroir, car chacun des morceaux, des fragments, détient toute la vérité. Et notre réalité en possède de nombreux niveaux. Qui sait si cela n'avait pas

été prévu aussi dans le Grand Plan ?

C'était ainsi que procédait le grand naturaliste et philosophe Alexander von Humboldt. Son système imaginaire a fini par laisser des traces bien visibles. Aujourd'hui encore, elles sont là, mais oubliées. Pourquoi ?

Je ne suis pas encore prêt pour relever le défi. Mon corps est trop endolori, il faut que je me repose.

Depuis mon point de vue, seule la machine de guerre dans la plaine témoigne d'une quelconque activité humaine : un blindé calciné peint d'une croix et d'une couronne jaune, de type *Brutus Perkina autolaser*, modèle 419, probablement produit à Malmö. Il a pu servir au moins à une douzaine de factions différentes.

À l'horizon planent de grands oiseaux. Ils décrivent de vastes cercles au-dessus du lit de la rivière asséché. Des charognards à la recherche de cadavres.

J'arrive à me tenir debout sans appui. En prenant pour mesure l'ombre d'un arbre dénudé en plein soleil dans la plaine, j'en déduis qu'il doit être plus de dix heures. Ils ont pris ma montre mais, curieusement, m'ont laissé le bijou inca qui pend à la chaîne autour de mon cou. Cette mince plaque d'or gravée de symboles solaires, cadeau du vieux conquistador fiévreux Francisco de Orellana. Ma chemise et mon pantalon sont en lambeaux, raidis par le sang coagulé et la saleté. Quant aux chaussures, cela fait des années que je n'en porte plus.

Je sens enfin la fatigue m'envahir. Je lâche les barreaux d'une main et me retourne.

La cellule aux murs délabrés et au sol usé mesure tout au plus trois mètres sur trois. De grandes poutres soutiennent le plafond. La porte du mur opposé se double de lourdes planches de chêne et de ferrures dont les clous ont l'air d'avoir été forgés à la main. Entre la porte et le seuil, il y a une fente de près de dix centimètres. Depuis que je suis revenu à moi, on m'a glissé à deux reprises de la nourriture et de l'eau.

Dans un coin, il y a une couche remplie de paille qui pue le moisi et l'urine. Je m'écroule dessus et ferme les yeux.

J'ai toujours l'impression d'entendre de la musique.

5.

Je ne comprends toujours pas pourquoi ils ne m'ont pas liquidé sur-le-champ. Quel intérêt de m'avoir presque battu à mort pour ensuite m'enfermer et me donner à manger ?

Qui sont-ils ? Où est l'ennemi, où sont les gardiens, les êtres humains ? Auraient-ils oublié leur prisonnier ?

Cette cellule ne constitue peut-être qu'une forme de torture très sophistiquée.

J'ai dû dormir pendant très longtemps ; au réveil je me sens reposé et mes idées redeviennent, malheureusement, claires.

« Jens Oder Flirum, c'est l'heure de te lever », me dis-je à voix haute, mais les murs de la petite cellule étouffent ma voix. Je peux même hurler sans que cela résonne trop.

Le soleil est bas à l'horizon, la journée est déjà bien avancée. Une odeur désagréable attire mon attention vers un bol glissé sous la porte. Je mange sans me demander ce que je mets dans la bouche.

Ensuite, je me sers du seau rouillé posé dans un autre coin.

Je suis agité et nerveux. Trente ans plus tôt très exactement, j'ai été incarcéré malgré moi pour la première fois. Ce souvenir enfoui est tout sauf plaisant. L'inquiétude me fait sans cesse tourner en rond dans la cellule, pendant que j'inspecte les murs qui m'entourent.

Toutes les pierres sont parfaitement imbriquées les unes dans les autres. Et puisque le motif des pierres ne forme pas des lignes droites, mais plutôt des zigzags inspirés de moucharabiehs, j'en déduis que les murs datent de la fin du Moyen Âge. Typique de l'architecture mauresque alors en usage sur la péninsule Ibérique. Malgré leur contamination par l'*hybris* européenne, les Maures sont restés d'excellents bâtisseurs, à l'instar de l'architecte Guin. Descendant de Berbères libyens, il proclama son propre califat et on dit même qu'il fut l'amant de l'infidèle Isabelle. Une chose est sûre : le puissant Guin fut à l'origine de plusieurs des magnifiques châteaux qui ponctuent les chemins de pèlerinage vers Saint-Jacques-de-Compostelle. À leur tour, ces châteaux ont servi d'inspiration pour les monastères clunisiens dont les flèches pointent vers le ciel. Autre particularité de l'architecture mauresque, qui caractérise tout spécialement l'ensemble palatial de l'Alhambra : la façon d'assembler les pierres. Cet assemblage des plus audacieux se fonde sur des connaissances mathématiques restées inconnues des Européens jusqu'au milieu du

XVIII^e siècle. Comme Guin le Maure était assez futé pour se mêler aux chrétiens, son style architectural fut immédiatement apprécié et imité. Et les architectes cisterciens ont toujours su copier intelligemment.

Ces connaissances me viennent d'une vieille passion pour l'architecture non européenne sur notre continent. Cela m'a appris pas mal de choses sur la portée réelle de la civilisation européenne.

J'arrête mes cent pas devant la porte. Il me semble que l'un des moellons du montant comporte une inscription. Rongée par l'usure, elle est presque illisible. Je plonge la main dans la coupelle d'eau glissée sous la porte, puis la frotte contre ma chemise maculée de sang et d'huile pour récupérer une matière teintée dont je barbouille le bloc de pierre. L'écriture apparaît enfin. Je plisse les yeux pour déchiffrer.

BENE VENISTI. UTINAM IN OMNI ECCLESIA, QUE EST DE CURA NOSTRA,
HABEREMUS UNAM DOMUM DE TALI ORDINE.

Ce qu'on pourrait traduire par : « Il est bon que tu sois venu. Pussions-nous avoir dans l'église tout entière, qui relève de notre ministère, une seule maison relevant d'un tel ordre. »

Et, tout en bas, dans une écriture encore plus grande :

ORDO FRATRUM PRAEDICATORUM

« L'ordre des Frères prêcheurs ». Les dominicains. Eh bien !

Il était établi à l'époque que les moines dominicains gardaient des femmes mauresques enfermées dans des bergeries où, attachées dans des stalles, elles recevaient des soins très particuliers. Pendant une certaine période, les Maures furent en effet considérés comme des êtres à mi-chemin entre l'homme et l'animal. Ainsi, les relations sexuelles avec ces créatures n'étaient pas considérées comme une violation du célibat, ou en tout cas pas un péché plus grave que la sodomie.

En étudiant cette inscription, j'ai le cœur plus léger puisque je ne suis pas enfermé dans une misérable prison, mais dans la cellule d'un ancien monastère dominicain. Dans notre société actuelle, un tel honneur n'est pas donné à tout le monde.

Mettons donc en pratique mes connaissances en géographie : l'aridité de la plaine et la hauteur du soleil dans le ciel à cette époque de l'année devraient correspondre à un endroit situé au sud du quarante-cinquième parallèle. Un grand nombre de monastères dominicains ont été édifiés au pays des Cathares, situé au nord des Pyrénées, plus précisément dans le sud-ouest de la France. L'influence des Maures dans l'architecture y était également très forte. Je ne serais pas étonné que le lit asséché de la rivière à l'horizon soit celui du fleuve Adour.

Je décrète donc que je me trouve en Gascogne.

Tout est si calme.

Où sont les humains ?

Jusqu'à quand les fantômes muets qui me poussent de la nourriture et de l'eau sous la porte resteront-ils si discrets ? Ne vont-ils pas m'interroger ? Quand sera-t-il question de peine et de jugement ? Encore que dans le cas de Jens Oder Flirum, le jugement sera simple : la peine capitale. Peu importe la faction à l'origine des accusations.

Le crépuscule retombe sur la terre. La plaine en bas se drape d'une légère brume aux tons bleutés. Comme une peinture impressionniste de Monet. Cet idiot et ce génie qui termina sa triste existence en peignant des nénuphars ! Probablement parce qu'il avait souffert d'une phobie de l'eau et qu'il ne s'était pas approché d'un lavabo pendant les vingt dernières années de sa vie. Il était même allé en Norvège, en 1895. Un parent éloigné, un demi-frère de mon arrière-grand-père, avait fait sa connaissance. Il avait noté sur une feuille d'almanach encadrée au-dessus de la porte de sa mesure en bois, à l'extrémité du village de Flirum : « Je vous le dis, ce gars n'est pas commode. Il a donné un coup de fouet à sa femme, Alice, devant le Grand Café à Christiania et tous les gens se sont massés à la fenêtre, écroulés de rire. Puis, comme si de rien n'était, il a sorti un grand pinceau de la poche de sa veste pour frapper sur l'arête du nez le grand Bjørnstjerne Bjørnson qui passait par là, de sorte que le poète, le nez en sang, a perdu ses lunettes. Ensuite, tous les trois, nous avons continué ensemble notre chemin jusqu'à un parc pour terminer nos toiles, lui et moi, tandis qu'Alice nous a gentiment servi de l'absinthe jusqu'à ce que nous soyons saouls. Je vous le répète, ce gars n'est pas commode. Il peint aussi bien à jeun qu'ivre mort. Henry Hannibal Olsson Flirum. »

Non, Monet n'était pas un homme commode. Ses paysages peints étaient aussi décadents que ceux dont il s'inspirait.

L'inquiétude ne lâche pas prise. Je m'acharne sur les barreaux devant la fenêtre mais, solidement ancrés, ils ne bougent pas d'un millimètre. N'y a-t-il pas âme qui vive ici ? Des voix, du bruit ?

N'avais-je pas cru percevoir de la musique ? Non, c'est à l'intérieur de ma tête, cette pauvre tête où j'entends toujours le vent dans les arbres et le chant des orchidées.

Tout redevient silencieux.

Mais pas complètement. Je distingue une mélodie ténue, un air qui monte et qui descend comme une plainte mélancolique. Je me bouche les oreilles, le chant disparaît. C'est donc qu'il vient de l'extérieur. D'une autre cellule ? Je tourne la tête vers la fenêtre. Le son faiblit. Je m'allonge près de la porte. Je l'entends un peu mieux. Est-ce la voix d'un enfant, d'une femme ? Il disparaît.

Je reste la tête plaquée contre le sol.

Je suis allongé, la tête sur une pierre.

Je suis couché. La nuit est tombée.

Il fait froid.

Je suis complètement ankylosé par le froid. Pour la première fois depuis longtemps, je ressens le froid, moi dont le corps est gavé de soleil. Ma réserve est en train de se vider. Combien de temps suis-je resté enfermé ? Deux jours ? Trois ? Quatre ? Depuis Porto ?

J'aurais voulu oublier Porto.

Je bois de l'eau, la goûte. Elle est douceâtre. Quelqu'un m'abreuve et me nourrit. Le bol est vide. C'est un beau bol, en porcelaine. Avec un décor floral rouge et jaune à dorures. Dessous, une signature bleue de deux épées entrecroisées formant une croix. C'est du Meissen. On me donne à manger dans un bol Meissen ! C'est bien la preuve que je me trouve en Europe.

Je repousse le bol sous la porte.

6.

Mais je n'arrive pas à oublier Porto. Pas encore. Il est peut-être encore possible de mettre en œuvre le Grand Plan ? Les contacts existent toujours, car des stratagèmes avaient été envisagés en cas de problème. Soit Speckhuber et Alisa ont été éliminés, soit ils sont passés dans le champ imaginaire. Mes cinq amis ne sont plus. Je suis seul. Il reste un long chemin à parcourir avant le prochain incendie d'étoiles. De ce point de vue, les dommages sont importants.

Au fond de ma cellule, je suis invisible. Dehors, j'aurais fait une cible. Je m'imagine traverser la plaine vers la rivière, un géant avec une lampe allumée, véritable phare dans le paysage. Les différentes factions auraient ouvert le feu de partout.

Porto constituait le point zéro, mais c'était dans les environs que nous devions passer à la phase un. Là se trouvait notre premier contact. Je ne peux que me féliciter de mon passé de grand séducteur. Tout sert dans la vie.

Ah Minnea, ma bien aimée, qui embaumait l'hibiscus ! C'était il y a vingt ans et je venais d'apprendre à sourire. Il m'avait fallu énormément de temps pour en être capable. Pardon pour ce sentimentalisme, mais j'ai froid et ça me fait du bien de penser à quelque chose de doux et de chaud. Nous partagions des épis de maïs grillés et faisions l'amour sur la plage avec des milliers d'autres couples. C'était du temps où tout le monde faisait l'amour sur les plages en Europe et où personne ne se souciait d'avoir du sable entre les fesses. C'était du temps où beaucoup croyaient encore en quelque chose. Ensuite, tu m'avais présenté au capitaine, ton neveu. Un homme bon. Jamais homme plus gentil n'a porté l'uniforme de soldat. Il était beaucoup trop bon pour devenir un nouveau Spinola. Tout le monde dans ton village et dans ta famille l'avait bien compris.

Le capitaine Emile Sardo Calvinhas.

Minnea a assez rapidement disparu de ma vie, mais pas le capitaine Calvinhas. Un lien fort s'était noué entre nous, nous avons gardé le contact. Des forces cosmiques nous entraînaient dans la même direction, nous avons le même âge et un but commun : être capable, un jour dans le futur, de détecter la source de toute la brutalité aveugle dans le monde. Nous continuons de la chercher. Et si je connais bien le capitaine, il doit pour l'heure se ronger les sangs puisque ni mes amis ni moi-même ne sommes venus au rendez-vous

fixé. Mais Emile Sardo Calvinhas est un homme de patience, même si, comme tous les autres, il a dû accepter que le vent de l'attente, si doux soit-il, creuse aussi des rides sur un visage.

Mais c'est quoi, cet endroit, merde ! Je crève de froid !

Près de la fenêtre, il fait un peu meilleur.

C'est une nuit d'avril sans lune, mais des étoiles brillent au-dessus de la plaine.

7.

Je dors debout près de la fenêtre en secouant mes membres de temps à autre pour chasser l'humidité glacée de la cellule qui me colle à la peau, quand soudain une vive lumière flamboie dans la plaine. Une violente explosion retentit, suivie d'une salve de coups de feu.

On tire dans la nuit !

J'entends des clameurs et des « hourra ! », toute la plaine en contrebas est remplie de gens. Je vois le feu sortir de la bouche des canons et des fusils, et d'inquiétants corps qui, pendant quelques secondes à peine, sont illuminés par les fusées dans le ciel. Une bataille se déroule dans le noir !

Et, tout à coup, c'est comme si tout autour de moi se remet à vivre. Des portes claquent, des pieds frappent le sol, des cris et des jurons s'élèvent, en français, en allemand, en slave. Je reconnais l'air d'une chanson, la même qu'auparavant. Une voix de femme chante un air plaintif. Je distingue la mélodie, mais pas les mots. J'entends des bruits de métal, un émetteur radio, des ordres qu'on aboie, des beuglements, des hurlements. Quelque chose qui se brise, puis de nouveau des cris, des tirs et des éclairs. Ça sent la poudre, des odeurs étranges s'infiltrant sous la porte, chassant le froid humide. Il fait plus doux tout à coup, plus chaud. Je me rends compte que je sautille d'excitation. Ou est-ce de joie ? Il se passe enfin quelque chose !

Je m'acharne sur la porte, mais elle est solidement verrouillée.

« Sortez-moi d'ici ! » Je crie en allemand, en français, en portugais et en norvégien. Je tambourine sur la porte, je cogne de toutes mes forces. Des gens courent à l'extérieur, mais personne ne prend le temps de s'arrêter devant ma porte.

Dehors dans la plaine, la bataille redouble d'intensité avec des tirs nourris de fusils ; on s'entre-tue de tous les côtés. Les avions dessinent des lignes lumineuses dans le ciel nocturne en lâchant de grosses bombes. J'ai l'impression de me retrouver au milieu des tambours et des grosses caisses de la *Symphonie no 7* de Beethoven, celle jouée pour la première fois en 1812. C'est drôle, je me surprends à sourire. Je suis spectateur, tant qu'une bombe ne s'écrase pas sur le toit au-dessus de moi. Le feu de l'action me réchauffant jusqu'à la moelle, je me campe sur mes deux pieds et crie : « *Die Tür, bitte ! Öffnen Sie bitte die Tür !* »

Imperceptiblement, l'intensité de la bataille décroît. Les bruits de cris et de pas dans le couloir devant la porte de ma cellule s'espacent.

Bientôt, il n'y a plus que mes propres cris, ponctués de salves de tirs éparpillés, au loin dans la plaine. La sensation de chaleur disparaît, le ciel redevient sombre. La fumée des tirs et des bombes dissimule les étoiles.

Silence.

Ça prend fin aussi soudainement que ça avait commencé. Je demeure près de la fenêtre, mais ne vois plus rien. Je ne peux compter les morts, j'ignore qui sont les factions ayant pris part à la bataille. Qui a gagné ? Qui a perdu ? Je me contente d'être, soit le minimum absolu cartésien.

Si mes geôliers ont perdu la vie dans cette bataille, je suis dans une mauvaise passe. À supposer que je ne sois pas dans tous les ordinateurs qui fonctionnent toujours dans cette partie anachronique du monde... Ce qui n'est pas improbable.

Ils ont pris cinq cercueils. Mais pas le sixième.

J'ai dû m'endormir car à mon réveil, il fait grand jour. Je me traîne jusqu'à la fenêtre grillagée pour jeter un regard sur la plaine.

À présent, j'y distingue deux machines de guerre, sinon tout reste inchangé. La plaine, d'un beige délavé, est vide et silencieuse. Les arbres déjà calcinés portent juste de nouveaux stigmates. Voilà, me dis-je, à quoi ressemble la guerre. Un méchant flamenco sans rythme. Aucune danse héroïque du jaguar.

Le nouvel engin, échoué à quelques centaines de mètres du premier, n'est plus lui aussi qu'une épave. Néanmoins des symboles étincellent au soleil : une étoile et une hache. Ce blindé est du type *Promoton Diokletian X 10*. Je suis quasiment sûr qu'il a été fabriqué à Budapest, il y a une dizaine d'années. En état de marche, il possède une visée laser à 360 degrés, et une énorme puissance de frappe. Ou en termes conventionnels, une artillerie de 12 livres multipliée par quarante-six. Et, pour utiliser une expression à la mode, sa précision est chirurgicale.

Je suis dépité. Personne n'a entendu mes appels ni ne s'est adressé à moi pendant toute cette agitation. Personne ne semble désireux de me soumettre à un quelconque interrogatoire. Est-ce en raison de l'anarchie générale sur ce continent qu'on m'a relégué dans un monastère et qu'on me témoigne si peu d'intérêt ?

En captivité, toute attention que l'ennemi te porte entraînera ta mort immédiate. De ce point de vue, je devrais m'estimer heureux. Mais, au plus fort des combats et du tumulte à l'intérieur des murs du monastère, je nourrissais l'espoir secret que quelqu'un ouvrirait la porte pour que je puisse m'échapper. Jadis, on a pu dire de moi que j'étais un expert en évasion. Je suis conscient de ce don. Ce n'est pas pour rien que moi, Jens Oder Flirum, du haut de mes quarante-sept ans, avec mes cicatrices, je me trouve précisément en Europe à l'heure

qu'il est. Tout a été calculé avec le plus grand soin.

J'éprouve un ennui sans bornes.

Pour faire passer le temps, je ressasse les faits qui peuvent expliquer cette situation.

Parmi les factions les plus notoires de cette Union européenne en lutte pour leur autonomie, on peut citer les Jutes, les Saxons, les Flamands, les Hohenzollern, les Habsbourg, les Tchèques, les Slovènes, les Magyars, les Toscans, les Basques, les Catalans, les Gallois, les Serbes, les Croates, les Albanais, les Monténégrins, les Macédoniens et les Néo-Macédoniens. Viennent s'y ajouter plus d'une vingtaine de groupuscules des pays de l'Est, plus un nombre incalculable de colons musulmans représentant toutes les tendances de l'islam, sans oublier les néosionistes et autres disciples de Menahem Begin qui, tout dernièrement, ont beaucoup fait parler d'eux. Comme si cela ne suffisait pas, il apparaît sans cesse de nouvelles factions aux exigences spécifiques et contradictoires, tandis qu'à court terme des alliances se nouent et se dénouent au quotidien. En somme, le deuxième principe de la thermodynamique, ou mesure du désordre, s'épanouit pleinement dans la politique actuelle. Ce qui revient à dire, comme chacun sait, que plus l'ordre apparent semble grand, plus le résultat conduira inévitablement à l'opposé : un désordre encore plus grand. La désagrégation. Une mort figée.

Mais les choses ne sont sans doute pas si simples.

Si au moins un pigeon pouvait venir à ma fenêtre !

8.

Quelqu'un a glissé le bol sous la porte de ma cellule sans que j'aie entendu de pas. C'est angoissant.

Je regarde ce qu'il y a dans ma bouillie.

De la viande de rat et du riz moisi. Des vers blancs.

Ça grouille et ça empeste aussi dans le seau rouillé que j'utilise comme toilettes.

Il y a un instant, un cri perçant a résonné quelque part à l'intérieur du bâtiment. Suivi d'un coup de feu. Puis tout est redevenu silencieux.

Je dors debout près de la fenêtre. La plaine en contrebas retrouve de belles couleurs dans le couchant. Un dégradé de mauve. La vue aurait été encore plus belle si la plaine avait été couverte d'herbe et d'animaux paissant.

Ma peau pèle de partout et ma barbe s'allonge.

Je passe ma main à travers les barreaux et fais de grands signes. Le vent n'est pas froid. Combien de temps un continent peut-il vivre sans insectes ?

9.

Ce n'est plus possible. Je dois trouver une solution. En fait, j'aurais dû le faire il y a bien longtemps, mais c'est seulement maintenant que j'ose l'admettre. Je suis resté passif pour récupérer du trajet et de mon passage à tabac dans le port de Porto. On a infligé à mon corps des sévices sur lesquels je n'ai aucune envie de m'étendre ici. L'essentiel étant que ces blessures semblent à présent guéries.

Il faut que je sorte d'ici. Et vite.

Sans que personne s'en aperçoive. Si, comme je le présume, je me trouve en Gascogne, dans le sud de la France, il ne me sera pas trop difficile de rallier l'une de nos bases, car il y en a plusieurs dans la région. Il serait alors possible de lancer le Grand Plan. La phase un. Prenons par exemple le capitaine Emile Sardo Calvinhas.

La base du capitaine Calvinhas doit se situer dans les montagnes tout au nord du Portugal, presque à la frontière avec l'Espagne. Nos ordinateurs ont été scellés à la main pour sécuriser la base. Aucun point imaginaire ne se trouve à proximité, mais si tout se déroule comme prévu, un certain nombre de ces points apparaîtront. Ils finiront par former une base stable et devenir réels. Les calculs de Theresa montrent qu'avec cent dix-huit points réels, le but pourra être atteint. Avant le départ, nous avions déjà quarante-quatre points.

Même si j'arrivais à me faufiler par la fenêtre, c'est sans conteste le pire chemin pour s'échapper. À l'extérieur, ce mur vertical débouche, trente mètres plus bas, directement sur un éboulis de cailloux. Je ne suis pas un homme araignée et on ne fabrique pas une corde avec un matelas de paille. Le seau pour mes besoins ne me paraît pas non plus d'une grande utilité pour une évasion.

Mes espoirs se reportent donc sur les murs intérieurs.

Sur le moellon gravé d'une inscription ? Peut-être que je me fourvoie à cause de l'inscription – le latin m'a toujours fasciné –, mais de fait le plâtre autour de ce bloc est assez friable. Avec quoi pourrais-je gratter ? Rien. Mon bouton de chemise en plastique ne fera pas l'affaire. Le bijou Inca en or est trop mou. Je ne prendrais d'ailleurs jamais le risque de l'abîmer. S'il a pu survivre aux chaudrons des conquistadors, il devra me survivre aussi, ce serait la moindre des choses.

Je ferme les yeux pour entrer en contact avec la mère Ayahuasca en essayant d'ouvrir des espaces intérieurs. Ça fonctionne. Je n'ai pas

perdu mes dons. Le jaguar de la jungle gronde à nouveau.

Le seau d'eau ? Il est en plastique. Le bol Meissen ? Bien sûr. De la porcelaine de la meilleure qualité qui soit. Avec précaution, je casse le bol. Peut-être n'aurai-je plus de nourriture, si je ne le fais plus glisser sous la porte ? Dans ce cas, j'expliquerai l'avoir cassé par inadvertance et pousserai les débris pour asseoir mes dires. Et je croiserai les doigts.

Je prends un morceau et gratte longtemps. À force de creuser, j'obtiens une ligne étroite. Je ne peux que louer la dureté et la résistance de cette porcelaine exceptionnelle. C'est un travail monotone et ennuyeux ; si je ne savais pas qu'un autre homme, jadis, avait fait exactement la même chose pour survivre et avec un résultat aussi frappant, j'aurais peut-être laissé tomber.

Je pense bien sûr à Thomas Mann, le grand écrivain européen, et à sa manière brillante et bien particulière de faire des recherches historiques.

Cet homme, aurait-il pu écrire sa série de romans sur Joseph et sur Moïse si, un jour de juillet 1938, il n'avait pas tué un écureuil avec son pistolet à air comprimé (celui qu'il emportait toujours avec lui dans la poche de son manteau) ? La réponse est non. Parce que ce tir qui tua un innocent écureuil déclencha les événements suivants : après que Mann eut dépecé l'écureuil et vérifié à l'odeur que la carcasse n'était pas porteuse de la peste Beskow, il la balança dans le fossé. Celle-ci tomba par hasard sur un important personnage qui s'était caché dans ce fossé pour des raisons qu'il n'est pas nécessaire d'évoquer ici. Toujours est-il que recevant la dépouille en pleine figure, il se jeta, furieux, sur Thomas Mann. Homme d'autorité, il conduisit *illico* son agresseur à un bunker abandonné où il tenta, sans être dérangé, de lui faire avouer le motif de cette agression abjecte. Mais puisque Mann était peu coopératif, revêche, voire sarcastique, il l'enferma dans le bunker. L'histoire dit que le grand écrivain, oublié là pendant plusieurs jours, ne dut son salut qu'à une tasse de porcelaine Meissen brisée, grâce à laquelle il réussit à creuser un trou à travers le mur en béton. Il en sortit débordant d'enthousiasme pour la chasse à l'écureuil et la tête pleine d'idées pour écrire sur Joseph et sur Moïse. Le grattage monotone dans le béton, je suppose, lui avait donné des idées.

C'est pourquoi je me répète les stades deux et trois du Grand Plan pendant que je gratte.

Des heures et des heures sans que rien se passe, alors que mon estomac crie famine. Pas mal de temps s'est écoulé depuis que j'ai repoussé par la fente sous la porte les restes de mon bol. Mais aucune nouvelle pitance n'est arrivée depuis. J'ai déjà creusé une fente d'une profondeur de cinq centimètres autour du bloc de pierre ; je me demande quelle est l'épaisseur du mur.

J'entends alors des pas dans le couloir.

Est-ce pour la nourriture ? Mais elle arrive d'habitude sans bruit. Les pas s'arrêtent devant ma porte. J'entends le cliquetis de chaînes et retiens mon souffle tandis que j'adopte une position à moitié couchée sur la paille, comme si j'avais sombré dans une apathie. Vais-je enfin voir le visage de mes geôliers ?

La porte s'ouvre dans un grincement.

Je rencontre le regard d'un jeune officier habillé d'un uniforme ocre aux rayures grises. Il ne sourit pas et pointe sur moi un pistolet automatique qu'il vient d'huiler. Il parcourt des yeux la cellule jusqu'à ce que son regard s'arrête sur les profondes rainures que j'ai creusées autour du bloc de pierre. N'importe quel idiot du village comprendrait ce qui s'est passé.

Il sourit avant de tirer une salve. Le bruit, les étincelles, les ricochets sont peu réjouissants. Un éclat de plomb touche, ironiquement, son menton et du sang goutte sur le devant de son uniforme. Il regarde une seconde les taches d'un air étonné avant de me donner quatre coups de pied dans la cuisse. Puis il se penche pour ramasser tous les morceaux du bol Meissen que j'ai utilisés. Jusqu'à la moindre miette. Ensuite il nous bascule de côté, moi et la paille, pendant qu'il examine à fond la cellule. Il me regarde encore une fois d'un air sévère, avant de me balancer trois autres coups de pied dans le dos, tout en m'invectivant dans une langue que je ne comprends pas. Mais je me doute du sens. Enfin, il tourne les talons et verrouille bien la porte. Je respire et remets la paille en place.

Il se passe encore de longues heures. D'une lenteur d'escargot.

J'aurais pu m'employer à écrire.

Depuis longtemps, j'ai songé à écrire, bien avant de prendre la décision de retourner en Europe. Mais la feuille blanche me faisait peur ; cette surface stérile. Et je sais que je ne peux pas écrire à la première personne. C'est trop intime. Trop douloureux.

Je suis toujours debout près de la fenêtre à regarder au-dessus de la plaine qui, peu avant le coucher du soleil, a pris une tonalité rose mélancolique. Est-ce une mouette qui vole là-bas, très haut dans le ciel ?

10.

Je me suis toujours passionné pour les insectes. Au départ totalement inculte, je suis devenu un pur autodidacte. En toute modestie, je dois dire que j'en sais plus sur eux que la plupart des spécialistes. Aussi ai-je remarqué avec étonnement l'absence d'insectes à l'extérieur, en particulier celle de la minuscule fourmi *Atta climatae minima* qui, d'habitude, colonise la plupart des maisons en pierre dans le sud de l'Europe. L'absence d'insectes peut signifier certaines choses, mais j'hésite à tirer des conclusions trop hâtives. Dans le pire des cas, la situation peut toujours s'aggraver. Selon la philosophie naturaliste de Humboldt, telle que les Indiens Murari de la région du Rio Tapajo l'ont interprétée, cela aurait signifié la peste des sables.

Aucun Européen ne sait ce qu'est la peste des sables. Ils n'ont pas non plus appris à compter les cercles solaires.

La pensée de mettre en œuvre le Grand Plan malgré tout m'obsède de plus en plus. Certes, mon expertise reste indispensable au départ, mais je me demande combien de temps nos contacts seront disponibles. Il faut qu'on sache que je ne suis pas mort. Si je ferme les yeux, je m'imagine le capitaine Calvinhas debout sous les oliviers, le regard tourné vers l'ouest.

Pour l'heure, je suis plutôt découragé. S'évader de cette cellule ne me semble pas très réaliste. Les minutes, les heures et les jours dans cet isolement complet me paraissent de plus en plus interminables. Je suis inquiet, abattu.

Le passé me revient. C'est un signe de faiblesse. Je me surprends à parler tout haut de choses que j'ai cru avoir oubliées depuis longtemps, enfouies au fond de ma mémoire. Tous mes amis sont morts.

J'aurais voulu avoir un crayon et du papier.

La nourriture arrive maintenant dans un bol en plastique mou. Sans un bruit. Je ne veux même pas savoir ce que je mange.

Pour quelle maudite raison me donnent-ils encore à manger ? Il aurait été plus simple de me ficher tout de suite une balle dans le crâne. Si je n'avais pas déclenché l'ouverture du cercueil à temps, je ne serais qu'un tas informe de chair sanguinolente à l'instar de mes compagnons d'infortune. *Pour quel motif me retient-on ici ?*

Ils connaissent mon identité, ils savent très bien qui je suis. Le massacre à Porto n'était pas un acte sadique isolé. Quelqu'un était au

courant de notre arrivée ; une pièce rapportée qui n'a pas sa place dans notre puzzle.

Je suis fasciné par les minuscules insectes. Leur beauté, leur comportement et leur activité sont indescriptibles.

En comparaison avec l'Europe, si on regarde le continent *sub specie aeternitatis* – ce qui est, bien évidemment, impossible, car il n'existe pas de telles lunettes –, on voit que l'homme européen n'a jamais eu pour autre ambition que d'élever sa maison, et lui-même du coup, quelques étages plus haut, et d'ajouter une poule supplémentaire dans sa marmite. Pour ce faire, il lui aura fallu échafauder des unions, accepter des compromis, avec le cortège de guerres, d'exécutions et de réécriture de l'histoire qui s'ensuivent inévitablement. Pendant ce temps, les papillons et les crapauds disparaissent inexorablement des champs de bataille. N'en a-t-il pas toujours été ainsi ? Si, depuis que les Étrusques se sont fait massacrer par les Romains. Une grande Union ayant pour but provisoire de voir le monde entier sous la férule d'un seul maître accompagné de beaucoup de disciples. Un premier empire, puis un deuxième, un troisième et un quatrième. Dix-sept créations d'unions infructueuses. Un cortège ininterrompu d'exécutions. Suivi du chaos. Ensuite de nouveaux héros et une hégémonie économique. Le nationalisme malsain atteint un niveau plus élevé, celui de l'union, pour imposer à tous les hommes inférieurs une vie sans valeur propre. Les anciens socialistes appelaient cela « l'impérialisme ».

La vraie histoire de l'Europe n'a pas encore été écrite.

L'histoire des petites créatures, celles qui ont disparu de ce continent, n'a pas encore été écrite non plus. Aussi les fleuves d'Europe sont-ils remplis de larmes. Les montagnes, toutes ces belles montagnes, ont été drapées dans un voile de froid et de haine. Et maintenant les fleuves sont à sec, même si les glaciers se sont étendus.

Ce sont ces guerres à répétition qui ont vidé l'Europe de sa substance. Cependant, elles n'ont pas été assez destructrices : le meilleur est mort, mais le pire a survécu.

Ne jamais apprendre. Ne jamais se pencher avec émerveillement, humilité et gratitude pour observer l'activité des insectes.

Je n'arrive pas à endiguer mes pensées négatives. Que faire d'autre pour passer le temps ? Ressasser la longue litanie de mes chagrins ? Ce n'est pas dans ma nature d'être amer ou abattu, non pas du tout, mais que voulez-vous, l'humidité et la puanteur de cette cellule n'invitent pas à la gaieté.

D'ailleurs, dehors il fait nuit.

Je reste allongé à tendre l'oreille. Des sons. Un chant lointain.

J'ai entendu maintenant plusieurs fois ce chant mélancolique qui vient de l'intérieur de ce bâtiment. J'en distingue clairement les

paroles :

*Ô, ma jolie fleur sur terre
Qui vogue sur un nuage de mélancolie,
Ô, ma jolie fleur sur terre,
Puisses-tu trouver calme et bonheur.*

*Ô, mon petit bouton de rose,
Tu grandiras pour éclore,
Embaumer la terre de tes parfums,
Conduire la mère au repos éternel...*

La mélodie est belle, plaintive et douce. Je reconnais du scandinave, du danois, on dirait. Une voix de femme. Pourquoi chante-t-elle, que fait-elle ici ?

Une Danoise ?

Le chant s'arrête brusquement.

J'ai peur de poser des questions auxquelles je n'aurai jamais de réponse. À chaque minute dans cette cellule, je risque de voir débarquer un peloton d'exécution.

Surgissant de l'obscurité, une luciole volette dans mon esprit ; elle me fait mal quand elle me brûle de son impatience.

La chanson, était-ce réellement du *danois* que j'avais entendu ? Je sens battre mes tempes.

Non.

11.

Cette nuit, je n'ai pas beaucoup dormi. Des cauchemars. J'ai froid et je crains d'avoir la fièvre et une pneumonie. C'est peu dire que l'air ici est malsain.

Mais j'ai le cœur plus léger. Je me raccroche à de petits détails du Grand Plan qui pourraient être améliorés. Cela constitue un passe-temps qui a du sens et qui tient l'apathie à distance.

J'ai comme le pressentiment qu'un événement va bientôt se produire.

Un escadron de bimoteurs *Caligula Phantom 5 X* traverse en silence le ciel matinal en direction du sud.

Il se passe quelque chose.

Des bruits de pas et des voix se font entendre devant ma porte. Je m'accroche aux barreaux en parcourant la plaine du regard. La porte s'ouvre derrière moi.

« Jens Oder Flirum ! » Les mots claquent comme un tir de mitraillette. Je me retourne lentement. Bardés de médailles et d'insignes, deux officiers d'un certain âge, les cheveux noirs, m'observent de leurs petits yeux foncés. Le visage du plus vieux est barré d'une cicatrice enflammée qui part de la base du nez jusqu'à son oreille gauche.

« Suis-nous ! » De l'allemand, mais pas leur langue maternelle.

Ils me font signe de sortir de la cellule et me conduisent, sans me lâcher d'une semelle, le long d'étroits couloirs aux murs en pierre. Je me dis que cela finira soit par une *Lectio Divina* – lecture spirituelle donnée par le supérieur du monastère –, soit par le peloton d'exécution. La mort semble probable. Au pire, ça sera la chambre de torture.

Les couloirs labyrinthiques que nous traversons empestent les excréments. Un cadavre de chien dont la tête a été tranchée encombre le passage. Dans un coin, une main humaine coupée semble se tendre vers moi. De gros rats effrontés filent entre nos pieds. Je songe à Guin, le fameux architecte maure. S'il s'était douté de cette déchéance, il aurait abandonné sa table à dessin.

Nous arrivons enfin à une grande salle, vraisemblablement l'ancien réfectoire. Aujourd'hui rien qui rappelle la nourriture ; la salle est remplie d'appareils électroniques, de bureaux et de chaises. Des armes de tous calibres sont alignées le long des murs, et de la fumée de

cigare forme un épais nuage sous le plafond. La lumière qui filtre à travers les vitraux confère à cette pièce une couleur rougeâtre. Les corps en sueur secrètent une odeur âcre. L'atmosphère est pour le moins irréaliste.

Trois sinistres personnages en civil m'y attendent à l'instar d'un jury autour d'une grande table au fond de la pièce, à côté d'une grande bannière où du noir, du jaune et du vert encadrent un emblème que je n'ai jamais vu, mais qui doit représenter un ibis. Ils siègent sous le gigantesque portrait d'un personnage particulièrement laid habillé de noir, un homme lugubre qui aurait pu être le symbole même du cauchemar de notre siècle.

Ces trois messieurs à la mine « enjouée » me demandent, presque poliment, de prendre place sur une chaise face à eux. Je ne me donne même pas la peine de les saluer. Silence pesant pendant qu'on me dévisage et qu'on m'évalue. Les traits de leurs visages ne s'adoucissent pas vraiment.

« Au nom d'Allah, le Tout Miséricordieux, le Très Miséricordieux ! » Je sursaute quand celui du milieu commence à psalmodier. *« Lis, au nom de ton Seigneur qui a créé l'homme d'une adhérence. Lis ! Ton Seigneur est le Très Noble, qui a enseigné par la plume, a enseigné à l'homme ce qu'il ne savait pas. Prenez garde ! Vraiment l'homme devient rebelle, dès qu'il estime qu'il peut se suffire à lui-même... »*

L'homme est musulman. C'est donc une faction islamiste qui tient le monastère. Il cite, si je ne me trompe, la sourate n° 96 du Coran, celle qui concerne le caillot de sang. J'écarquille les yeux car le diable sur le mur n'est autre que le tout-puissant ayatollah de Téhéran lui-même. L'ange-vautour !

« ... Le toupet d'un menteur, d'un pécheur. Qu'il appelle donc son assemblée. Nous appellerons les gardiens de l'Enfer ! »

La litanie se termine par ces mots de sagesse, et un doigt accusateur se pointe sur moi. L'homme à gauche me dit : « Jens Oder Flirum, nous ne te tenons pas en grande estime ! » De surcroît en mauvais allemand.

Je toussote. Le sentiment est réciproque.

« Mais si nous avions su que c'était toi et tes camarades qui vous trouviez dans les cercueils, personne n'aurait été tué. »

Ah ça, par exemple !

« Nous ne t'aimons pas, mais nous avons besoin de l'expertise de ton groupe. Et, juste par curiosité : vous aviez prévu de vous allier à quel groupe ? »

Je réfléchis rapidement. « Les Monténégrins. » Ce sont des musulmans.

Les trois hommes hochent la tête. Leurs traits semblent s'adoucir légèrement.

« Bon. Mais à présent, tu es aux mains du mouvement victorieux l'Étoile des Sept Familles à qui le Prophète avait déjà promis ce pays. Tu as compris ? »

Je ne réponds pas.

« Et tu collaboreras avec nous ! » Un ton sans appel.

Je m'enfonce dans la brèche : « Alors, dans ce cas, je veux jouer cartes sur table. Pas de collaboration sans cartes, sans frontières claires et sans position idéologique. Je suis un expert et je sais ce que j'ai à vous offrir. Je veux, en outre, une sortie imprimée du fichier me concernant. Avec le tampon oméga pour me garantir qu'il n'a pas été trafiqué. Et aussi du papier en quantité suffisante. »

Cette demande déconcertante déclenche des conciliabules, des gesticulations et des hochements de tête. Je me lève de ma chaise pour examiner la pièce où je me trouve, mais un canon de fusil me remet brutalement à ma place.

« Jens Oder Flirum, tu n'es qu'un immense imbécile que nous méprisons de tout notre cœur. » L'homme au centre a pris la parole, le même qui récitait la litanie de tout à l'heure.

« Tu n'es pas en position d'exiger quoi que ce soit. D'ailleurs, les choses que tu réclames, il faudra du temps pour les obtenir. Et nous n'avons pas le temps. Tu collaboreras, que tu le veuilles ou non. Tu n'as pas le choix.

— Et vous, vous n'avez pas assez de cervelle pour vous assurer que cette collaboration ne se transformerait pas en son exact contraire. Vous pouvez soit me tuer, ce qui serait le plus simple pour tout le monde, soit me faire confiance. Mais je n'entreprendrai rien, absolument rien, avant que mes exigences n'aient été satisfaites. » Autant enfoncer le clou.

Les messes basses reprennent.

« Nous allons voir ce que nous pouvons faire. » Tous trois se lèvent, des ordres sont aboyés aux gardes qui se saisissent de moi et me poussent hors de la pièce avec les canons de leurs fusils.

L'un des trois me lance : « Au moindre soupçon de trahison, on te coupera une main ! »

Trahison. Un mot curieux !

Au moment même où l'on s'apprête à me remettre en cellule, je mets un pied dans l'ouverture de la porte et mon index sous le menton du plus jeune des gringalets : « Salue les grands prêtres en leur disant que j'ai une autre exigence qui doit être satisfaite de suite : je veux du chauffage dans ma pièce ou une pièce chauffée. Et n'oublie pas le papier et le matériel pour écrire. Beaucoup de papier. Et que ça saute ! »

La porte claque.

Je suis si content de moi que je pouffe de rire. Flirum est

maintenant sur sa lancée !

Moins de dix minutes plus tard, je sens une odeur inhabituelle et jette un coup d'œil vers la porte sous laquelle on a glissé une épaisse liasse de feuilles de papier et quatre crayons, ainsi qu'une bassine de charbon incandescent, ce qu'on appelait jadis un « moine ». Cette méthode de chauffage était fréquemment utilisée au Moyen Âge. Je me retrouve effectivement en plein Moyen Âge. À ses heures les plus sombres.

De l'autre côté de la lucarne grillagée, la journée s'annonce étonnamment belle. Le soleil est déjà haut dans le ciel, l'air est limpide et le regard porte jusqu'à l'horizon. Je crois apercevoir quelque chose de bleu dans le lointain. L'océan.

Je m'étends sur la paille, ferme les yeux. Bien que cela soit douloureux, je n'ai d'autre choix que d'écrire. Il faut bien occuper les heures inactives de cette captivité absurde.

Je me relève, regarde au-dehors.

Mais voir les machines de guerre sur la plaine est trop déprimant. L'un des engins fuit et répand son huile sur le sol.

12.

C'est l'après-midi et je vais de mieux en mieux. Les événements de la matinée, la rencontre avec les fondamentalistes qui me retiennent prisonnier, m'ont stimulé. En outre, un papillon est passé devant ma fenêtre. Un migrateur, certes. Un *Cynthia cardui*, qui a sans doute éclos en Afrique du Nord il y a moins d'une semaine. De toutes les créatures sur la Terre, les papillons sont les êtres les plus chers à mon cœur. C'est Mino, le magicien, qui me l'a appris. Dans la Bible, le livre saint des Européens, il n'est pas fait mention des papillons une seule fois.

Henrik Ibsen a dû être très inspiré par le Coran. Outre ce que la signora et le signor Bergamelli ont raconté de ce « genévrier nouveau du pays des glaces au nord », du temps où ils l'hébergeaient dans leur maison près du lac de Garde, on peut lire sur une plaque en granit au-dessus de leur ville de Limone : « *Malheur à tout calomniateur-diffamateur qui amasse une fortune et la compte ! H.I.* » Une citation directement copiée du Coran. Si on ajoute à cela le rôle tout à fait charmant qu'Ibsen joua pendant l'inauguration le 23 février 1884 de la mosquée chiite à Rome – confirmé par le témoignage digne de foi du couple Bergamelli sur les activités d'Ibsen le mois qu'il passa chez eux –, on comprend mieux ce qui a incité ce dramaturge à écrire *Solness le constructeur*.

En son temps, Ibsen a dû être un sacré gaillard.

Le « moine » réchauffe bien ma cellule désormais.

13.

Une journée entière a passé sans que j'aie des nouvelles de mon face-à-face avec mes hôtes. Je reçois cependant à manger. De l'eau et de la nourriture me sont glissées régulièrement sous la porte. Le reste n'est que silence.

Je n'ai pas entendu à nouveau la chanson mélancolique.

L'Étoile des Sept Familles est donc le nom de la faction qui me retient prisonnier. Ce n'est qu'un des nombreux groupuscules islamistes qui guerroient pour un morceau de terre européenne. Sans moins de légitimité que quiconque, si vous le permettez. Ce sont des fondamentalistes, l'horrible portrait au-dessus de la table ne laisse aucun doute.

La parole du Prophète n'a jamais été du miel à mes oreilles. Surtout après l'interprétation qu'en donne l'Empire iranien ces dernières années. Rien que d'y penser, ça me rend malade.

L'histoire que m'a racontée un ami me revient en mémoire, celle d'un ayatollah qui mange ses enfants. Un ayatollah qui abhorre le porc, mais qui lui-même a des sabots de porc aux pieds et qui éclabousse les mots du Prophète de son urine. Mon ami était musulman ; je l'avais rencontré dans une autre prison.

Croyez-moi, j'ai beau détester la violence de tout mon cœur, je verrais bien cette guerre se déplacer de quelques milliers de kilomètres plus au sud-est. Même si les musulmans n'ont pas déclenché cette maudite guerre.

Ali le chiite et Fatima la putain ont engendré l'imam Hussein, ce porc dégoûtant. Et les Alaouites qui, quatre siècles durant, ont bouffé des pénis de chameaux pour avoir la force de frapper leurs épouses jusqu'au sang. « *En vérité, vous allez voir le puits de l'enfer* », pour ne citer que le Prophète.

Pourquoi me répéter tout cela ? Pourquoi des fragments d'un passé trouble me reviennent-ils maintenant à l'esprit ? Ce n'est pas de cette manière que je voulais renouer avec l'Europe. Mais il existe un lien, un cordon indéfectible qui m'attache au passé ; je ne connais que trop bien les chemins tortueux du fanatisme trempés dans le sang. Et à présent ils veulent que je collabore avec eux. L'idée me remplit de joie. Ils vont avoir droit à une surprise qu'ils n'oublieront pas de sitôt.

Je me demande s'il y a d'autres prisonniers dans ce monastère. Sans doute pas. D'après ce que j'ai compris, dans cette guerre il n'est pas

d'usage de prendre des prisonniers. Cela ne ferait que compliquer et retarder les déplacements des factions.

Aujourd'hui, assez curieusement, j'ai réussi à écrire plusieurs heures d'affilée.

La femme qui chante. *Elle est danoise*. Je ne peux empêcher mon cœur de s'emballer en y pensant. Mais il ne faut pas. Impossible. La dernière fois remonte à si longtemps. Ne plus écouter.

Je suis maintenant enfermé dans cette cellule depuis au moins quatre jours ; ma peau a pâli. Le jus d'un maracuja frais me ferait du bien.

En dépit de la guerre qui a fait rage dans la plaine, des tristes combats et des batailles chaotiques, il devrait pousser de l'herbe ici. Mais je ne vois aucune tache verte. Les arbres malmenés n'ont plus aucune feuille. La sécheresse, peut-être. Ou bien il y a autre chose, une raison que je n'ose imaginer. Si mes craintes se révèlent exactes, cela ne fera que confirmer notre clairvoyance quant à la mise au point des moindres détails du Grand Plan.

Je me concentre sur l'écriture et noircis de mes mots chacun des feuillets.

Mais à intervalles réguliers, je me surprends à tendre l'oreille. Je me couche par terre pour mettre la tête près de la fente sous la porte. J'espère entendre la chanson triste.

On sera bientôt au mois de mai. À cette époque de l'année, les sarments de vigne de la région sont normalement en pleine floraison. Du cabernet et du merlot. La combinaison de la douce brise venant de l'océan Atlantique et la qualité du terroir convient particulièrement bien à ces cépages. Ces vins sont de la meilleure qualité ; ils fortifient le corps et apaisent l'esprit. Pour tous, sauf M. Nietzsche. Dans le fouillis de ses aphorismes et de sa folie éructant des borborygmes, le vin de Gascogne fut le détonateur de la bombe qui expédia les débris de son esprit dans les moindres recoins de l'Europe. J'aime Nietzsche pour une seule chose, et seulement cette chose : *Umwertung aller Werte*, « le renversement de toutes les valeurs ». Mais bien évidemment sur une tout autre échelle que celle qu'il prêchait.

Pauvre Europe.

Non. Merde ! Il n'y a pas de pitié à avoir pour ce continent. Il n'a que ce qu'il mérite. Le Grand Plan n'a pas été prévu pour sauver les débris d'un capitalisme sauvage ou d'une idéologie chrétienne. Le Grand Plan vise un tout autre objectif.

Pour le moment, mon esprit balance entre réflexion modérée et rage aveugle. Un déséquilibre à mettre sur le compte de la situation qui n'est pas dans mon habitude.

Dans le cercueil pendant la traversée de l'Atlantique, je humais souvent le parfum d'une merveilleuse rose *Tupangavo* que j'avais

emportée.

Pendant un long moment, ce souvenir me procure la paix intérieure. J'écris joliment, sur de jolies choses, mais ça, ce n'est pas de l'écriture ! Je n'emploie pas le *je*. J'écris à la troisième personne. Pourquoi ? Suis-je un lâche ? J'endure un conflit intérieur, je me bats avec une peur irraisonnée contre quelque chose que je ne peux définir. Je n'ai jamais écrit auparavant. J'ai toujours eu peur d'être confronté à la feuille blanche. Est-ce pour cela que ça grogne en mon for intérieur ? Est-ce pour cela que j'emploie la troisième personne ? N'oserais-je jamais montrer au grand jour les mots qui sont les miens ? Mon passé est-il si sombre ?

Décidément, je n'ose pas. C'est aussi bien ainsi.

Il y a quelques années, du temps où j'étais heureux près d'un grand fleuve, une femme m'a dit : « Tu es beau et tu es fort. Mais n'aurais-tu pas un peu peur des ombres où aucun arbre ne pousse ? »

J'ai bien compris ce qu'elle voulait dire, mais aucun de nous deux ne connaissait alors d'endroit où les arbres n'existaient pas. Nous avons ri. Nous étions heureux.

C'est toujours la même chose ! Dès la tombée de la nuit, le tapage nocturne reprend de plus belle. Une nouvelle bataille se livre à l'intérieur et autour du monastère. Impossible de savoir si mes geôliers, l'Étoile des Sept Familles, jouent un rôle offensif ou défensif dans le combat. D'après les explosions de bombes, les tirs de roquettes, les sirènes, l'artillerie lourde et légère, les hurlements et les cris, cette bataille est beaucoup plus violente que celle de la veille.

Plus menaçante aussi.

Les murs du monastère tremblent. Je suis sûr que l'édifice a été plusieurs fois touché de plein fouet. Dans les couloirs, on beugle des jurons dans plusieurs langues. Mes propres cris pour demander qu'on m'ouvre la porte sont noyés dans le vacarme.

La plaine s'est transformée en un enfer de flammes et d'explosions. Je devine le contour des divisions de blindés qui avancent, zigzaguent et reculent avant de s'immobiliser. Et, comme dans un cauchemar stroboscopique, je vois des gens courir, tomber, ramper. J'entends des masses métalliques s'entrechoquer, je sens une odeur de caoutchouc brûlé, de poudre à canon, d'huile et d'essence. Le plâtre du plafond tombe en poussière sur ma tête. Je finis par me coucher sous la paille, avec la rame de papier, au cas où un bloc de pierre se détacherait.

N'y aura-t-il donc pas de fin à cet enfer ? La bataille a fait rage au moins la moitié de la nuit et, dans quelques heures, le soleil se lèvera. Les hurlements à l'intérieur du monastère m'évoquent un massacre dans une fosse aux lions ; si à présent le supérieur du monastère compte appeler aux matines, il est bien optimiste.

Une muraille, ou peut-être le plafond, est touché par un gros projectile, faisant vibrer dangereusement le mur à côté de moi. L'odeur de pierre brûlée qui s'infiltre dans la pièce me fait éternuer.

À la longue, les tirs diminuent légèrement, mais les cris et les hurlements n'en deviennent que plus intenses. J'ignorais qu'une gorge humaine pût produire une telle variété de sons stridents ; il est possible que la mort avance plus silencieusement aux latitudes auxquelles je me suis habitué.

J'ose me hasarder à la fenêtre. L'un des barreaux s'est desserré, mais cela ne change pas grand-chose.

Une fanfare anachronique de trompettes résonne parmi les salves de

tirs et les explosions éparées. Il fait toujours nuit. Des incendies éclairent l'horizon et de grandes lueurs apparaissent au nord, sans pour autant améliorer la visibilité de la plaine. Le brouillard de la guerre, lourd et nauséabond, flotte devant les murs du monastère. Des ombres maléfiques sans yeux ni corps.

À quelques secondes d'intervalle, une quinzaine de tirs de fusil résonnent au cœur du monastère. Des exécutions. Les fameux rituels du vieux monde ont bien été respectés.

Je me demande si c'est la peine de rester ici à côté de la fenêtre à attendre l'aube. Mes yeux sont rougis par les émanations de poudre et la fatigue. Le vieux « moine » s'est éteint depuis longtemps et il fait froid. Je me laisse tomber sur la paille et pose ma joue sur la couche moisie.

Je dors toujours les mains jointes.

15.

Il est clair que le monastère a été durement touché au cours des affrontements de la nuit. À mon réveil, étonnamment frais et dispos, je vois des traces qui l'attestent sur le mur à côté de moi.

Plusieurs blocs de pierre se sont décalés, laissant entrevoir de grandes fissures.

Je philosophe un moment sur cette ancienne architecture. Pourquoi est-ce le *mur intérieur* qui a cédé ? Il aurait été plus logique que ce soit le mur extérieur ou le plafond qui se fendille. Une bombe ou une grenade aurait-elle touché la cellule voisine ?

J'ai le pressentiment que cette journée va m'apporter de grandes surprises. Je me lève tout doucement en massant mon corps ankylosé avant de tituber vers la fenêtre pour regarder dehors.

C'est bien ce que je pensais. La plaine est déserte dans la lumière blanche du petit matin. À perte de vue, pas le moindre mouvement ni être humain. Mais deux nouveaux engins de guerre sont apparus. On dirait qu'ils sont sur le point de se dévorer mutuellement.

Un *Multifight Vespasian VII* et un *Warman Tiberius Delta*, tous deux d'origine anglaise.

De temps à autre, je jette un coup d'œil au mur intérieur pour vérifier l'état des fissures entre les blocs de pierre.

Au cœur du monastère, le silence est total. Plus aucune nourriture, ni eau ni « moine » n'ont été glissés sous la porte. Sans doute faut-il un peu de temps pour remettre en ordre la cuisine après l'agitation de la nuit.

Je passe ma main entre les deux blocs qui se sont le plus desserrés pour gratter le sable et le mortier autour. Avec beaucoup de précaution, je tente de faire bouger l'un des blocs. Il bouge !

L'éventualité de pouvoir pratiquer une ouverture vers une autre cellule, avec les possibilités que cela implique, me fait trembler d'excitation. Après les événements de ces derniers jours, il suffit de peu de choses pour me secouer. Mais je me dois de rester calme et d'évaluer d'abord la construction du mur pour ne pas risquer de provoquer un effondrement. Je n'ai aucune envie de recevoir tout le plafond sur la tête.

Je m'assois le dos contre le mur opposé pour mieux étudier le système d'emboîtement des blocs ; certains murs, porteurs, servent d'appui à d'autres éléments soutenant le toit. Je fais des calculs, des

divisions et des multiplications compliquées, pour toujours arriver au même résultat : quel que soit le bloc que je retirerais, il y a un risque de voir tout l'édifice s'écrouler.

Il est clair que je suis prêt à prendre ce risque pour m'évader et revenir à la raison première de ce voyage en Europe. Il faut que je sorte au plus vite de ma prison.

Je reviens vers le mur pour essayer de faire bouger d'autres blocs de pierre. Je creuse avec mes doigts dans l'enduit autour pour enlever le sable fin ayant servi de mortier. Plusieurs blocs bougent en même temps et, un court instant, j'ai peur que le mur et le plafond ne s'effondrent. Voyant que l'un des blocs s'est libéré, je le sors avec d'infimes précautions. Dans un bruit sourd, il dégringole par terre.

Il y a un trou dans le mur !

Et il est assez grand pour que je puisse passer à travers.

Lors d'un voyage qu'il fit en Égypte, Giuseppe Verdi resta coincé en voulant se glisser dans un trou de ce genre. Rendu grassouillet par sa nouvelle prospérité et plus lâche que le plus bouffon de ses héros d'opéra, il hurla comme un chacal qui se serait fait coincer les testicules entre deux colonnes dans le temple de Karnak. Les touristes affluèrent autour de cette attraction imprévue et crurent que le grand compositeur entonnait un nouvel air d'opéra en avant-première. Les gens relevèrent les notes de la partition, les applaudissements fusèrent à la hauteur des cris de Verdi et l'ambiance fut extatique. Le visage de l'Italien avait déjà viré au bleu quand deux gardes arrivèrent enfin pour le sortir de là, en le tirant par les pieds, avant d'exiger un bakchich consistant. Je parie que *Falstaff* n'aurait jamais été écrit sans cette mésaventure.

En passant la tête dans le trou, l'intensité de la lumière m'aveugle complètement. Près de la moitié du mur extérieur et une partie du plancher de la cellule voisine se sont effondrées. Elle a dû être touchée par un gros projectile pendant la bataille de la nuit. Avec la moitié du corps dans le trou, j'aperçois l'éboulis dans le mur de pierre, trente mètres plus bas. Cette pièce est mortellement dangereuse et j'hésite à continuer car le reste du plancher est en passe de s'effondrer ! Je me recule un peu et j'éponge les gouttes de sueur de mon front. Je perçois le mouvement d'une ombre grise au fond de cette cellule. La vision me fait écarquiller les yeux.

Un homme dans une chaise roulante.

Un vieillard infirme avec de la bave qui lui coule du menton sur la chemise. Il me salue d'une voix qui me glace le sang.

16.

Je ne sais pas exactement ce qui va se passer, mais je crains que cela ne me marque longtemps. Le vieillard dans la chaise roulante retient toute mon attention. La cellule bombardée et le paysage désolé au-dehors ne sont plus que des coulisses. Le ciel bleu de cette journée radieuse pâlit et disparaît. Les mots perdent leur sens. Je ne peux que regarder, impossible de rien faire d'autre.

Je rampe à quatre pattes pour pouvoir me glisser dans l'autre cellule, puis j'avance en équilibre le long du mur.

Un squelette déformé, vivant. La peau de son crâne est ridée comme l'écorce de l'Yggdrasil. Mais au milieu de cette face de mort, une paire d'yeux d'un bleu délavé pétille comme ceux d'un nouveau-né. La bouche du mort-vivant esquisse un sourire en répondant à ma salutation.

La voix ! Il n'a plus de voix.

L'épouvante qui m'a pris à la gorge un instant lâche prise.

Le son vient du petit haut-parleur d'un objet ressemblant à un ordinateur, fixé sur sa chaise roulante, alimenté en énergie par un petit panneau solaire dirigé vers ce qui était l'unique fenêtre de la cellule.

La main du vieillard, qui n'est plus qu'une griffe, s'agrippe fébrilement à un boulon de fer rouillé dans le mur. S'il lâche, la chaise glissera inévitablement sur le plancher en pente et il tombera dans le vide. Le mur extérieur a disparu.

Je tremble ; je sais qui est cet homme. Il aurait déjà dû être mort et enterré depuis près de deux générations.

Le professeur Steve W. Eagleking.

« Il s'écroule. Le monastère ne supportera pas une autre attaque, ça, c'est sûr ! » La salive qui coule sur le menton du vieillard est teintée de rouge. Sa voix métallique grince comme une scie sauteuse ; les batteries doivent être presque à plat.

« Ils tirent pendant la nuit. » Ma voix ressemble à un bêlement de mouton et je fixe mes pieds nus et sales.

Le grand professeur Eagleking ! Une intelligence brillante qui, pendant des décennies, a vomi des théories enflammées sur l'essence de l'existence, fondées sur les qualités physiques de l'être provenant d'une physique du miracle ; un cri primaire venant des profondeurs mystérieuses de l'univers. Il est une légende vivante ! On a pu dire de

lui qu'il avait Einstein dans sa poche, Martin Heidegger dans son étui à lunettes, Italo Calvino dans sa flasque à alcool et qu'il se servait du père Teilhard de Chardin comme peigne. La seule chose qui le rattachait aux hommes et le distinguait des dieux, c'était la langue : Il était condamné à utiliser la même langue que nous autres. Aussi restait-il un Européen et toute sa science fut nécessairement interprétée dans un esprit européen réactionnaire. Mais la langue d'Eagleking pouvait aussi briller. Elle pouvait être un torrent de cristaux qui lançaient des éclairs au-delà des couleurs connues de l'arc-en-ciel.

« Ils tirent et tirent. Des balles et de la poudre, ha ha ! »

Je suis encore captivé par ses yeux bleus.

« Le pire, c'est que ma chaîne s'est détachée. » Il me montre le boulon auquel il se cramponne de la main gauche. Il avait été enchaîné au mur. Mais maintenant que la chaîne a lâché, il est en quelque sorte libre. Libre d'être précipité dans le vide.

Je me ressaisis. Je me rends compte que ma position à présent sur le vieux continent s'est considérablement améliorée. L'idée même que tout ceci avait déjà été prévu à l'avance me traverse l'esprit. Que ce n'est qu'une partie nécessaire à l'excellence du Grand Plan. Je me retrouve en compagnie du seul être en mesure de me donner la réponse à des questions qui me taraudent. J'espère que le professeur arrivera à tenir encore un moment, que le boulon ne va pas se desceller. Je me jetterais alors sans hésiter devant la chaise roulante pour l'empêcher de basculer dans le vide.

Mais j'ai du mal à avoir les idées claires. Je suis troublé.

Un grand silence règne dans le monastère. Aucun bruit de la plaine ne monte jusqu'à nous. Tout est mort, le monde entier s'est tu.

Mais le plus étonnant, c'est que cet homme soit toujours en vie ! Je le croyais décédé depuis longtemps. À vingt ans, les médecins lui donnaient au maximum cinq ans à vivre. Il souffrait de la maladie neurodégénérative SLA, ou sclérose latérale amyotrophique. Pourtant il a continué de vivre, il est devenu professeur de mathématiques et de physique, et il s'amusait dans sa chaise roulante avec des formules que personne d'autre ne comprenait. Il a attrapé une maladie pulmonaire et a dû subir une trachéotomie qui l'a rendu muet. Mais il s'est fait installer un synthétiseur vocal et a tenu des conférences à quinze mots la minute. Même à cette vitesse, les étudiants les plus doués peinaient à le suivre dans son activité mentale foisonnante. Et il a continué à vivre. Voilà ce que je sais de lui, mais c'était il y a longtemps, très longtemps. Cet homme doit avoir plus de cent ans. Et il vit ! Ici, dans ce monastère au fin fond du Vieux Continent, en pleine guerre civile, dans une chaise roulante enchaînée à un mur.

Prisonnier.

Un crâne à la peau parcheminée. De la bave qui coule. Mais ses

yeux pétillent.

Il me fixe de ses yeux perçants.

Je soutiens son regard et murmure : « Il doit y avoir une raison pour qu'ils nous retiennent prisonniers. » C'était censé être une question.

« Qui êtes-vous ? » La voix se voulait impérieuse, sonne plutôt comme un furtif bourdonnement d'abeilles.

« Jens Oder Flirum. Originaire de Norvège. Et vivant au Brésil.

Rapide comme l'éclair, il change de main pour se retenir au boulon. J'ai l'impression qu'il a failli tomber de sa chaise, mais il s'est seulement penché un peu vers moi.

« Yenso ?

— Si, senhor. » Je réponds automatiquement en portugais, en ressentant tout à coup une once de joie. Mon nom prononcé de cette manière me fait toujours l'effet d'une tape amicale dans le dos.

C'est seulement à ce moment que je remarque la puanteur, une odeur douceâtre indescriptible qui émane du vieillard. Mais elle ne vient pas du pot de chambre fixé sous la chaise. Cette créature incapable de mourir serait-elle en train de pourrir lentement de l'intérieur ? Pourquoi la vie ne veut-elle pas lâcher ce monstre ?

Il a peut-être une mission, un objectif qu'il doit atteindre avant de mourir. Qui sait s'il n'est pas l'un des points imaginaires du Grand Plan ? C'est une voix intérieure qui me parle, celle que j'ai emportée avec moi de la *selva*, la grande forêt tropicale.

Le vieux reste assis à me jauger, ses yeux d'enfant trahissent sa curiosité.

« Ainsi donc senhor Yenso, c'est vous. Vous n'avez pas besoin de m'expliquer pour quelle raison vous êtes venu ici. Dans cette longue nuit obscure, on va à l'essentiel. Moi-même, je me retrouve dans une situation embarrassante que je ne comprends pas très bien. Il y a vingt ans, ces choses auraient été impensables, n'est-ce pas ? »

J'approuve vaguement. Vingt ans. Une éternité. Et le vieillard dans sa chaise roulante en est la preuve tangible. Je me mets à fabuler, mes délires obscurcissent un instant le présent, mais je reviens rapidement à la réalité.

« Pourquoi ? » Je m'éclaircis la gorge « Si je peux me permettre, pourquoi vous retrouvez-vous ici ? J'avoue ne pas en voir de prime abord l'utilité, vous êtes un vieil homme. »

Un semblant de rire fait grincer l'électronique, ça sonne toujours comme un essaim d'abeilles.

« Mais oui. » L'essaim bourdonne plus fort. « Je ne sais pas si vous êtes bien informé, mais tout le monde cherche la même chose. N'importe quel groupuscule qui me tient prisonnier n'a que ça en tête : l'*isotope cardonium*. Ils veulent tous l'*isotope cardonium*. On m'a baladé parmi bombes et grenades à travers la moitié de l'Europe. On

m'a déshonoré, j'ai été menacé par je ne sais combien de factions extrémistes, enfermé dans des caves, caché dans des silos à grains pour finalement me retrouver ici, dans cette prison. D'après ce que j'ai pu comprendre, je me trouve quelque part en France. Mon cher Yenso, ne comprenez-vous pas pourquoi ? N'avez-vous pas compris qu'ils veulent m'arracher la formule du *cardonium* ? »

Lentement, je hoche la tête. J'ai compris. Le *cardonium*. Cette matière rare qui pourrait devenir une nouvelle source d'énergie. Une bombe d'énergie pure. Ce après quoi les chercheurs courent depuis plus de trente ans. Mais la formule n'a pas été trouvée, encore moins consignée.

Évidemment, un seul homme au monde est capable d'écrire une telle formule.

Le Grand Plan a inscrit le *cardonium* dans l'une de ses phases imaginaires. Dans la phase six. L'avant-dernière phase.

Tout en retenant mon souffle, je m'avance jusqu'à la chaise roulante. D'un geste rapide, je la tourne dans une position plus stable, pour que le vieillard n'ait plus à se cramponner.

La chaise se trouve maintenant parallèle au vide. D'un coup de pied, j'envoie quelques cailloux sous les roues pour m'assurer que la chaise ne bougera plus tant que j'aurais besoin de lui. Cet homme ne doit absolument pas mourir maintenant.

Pour ma part, la situation s'est complètement renversée. C'est moi qui ai la main. Pour la première fois depuis mon retour en Europe, je peux apprécier, à grosses lampées, le lait de jaguar dont je me suis nourri ces dix-sept dernières années.

Toutes les mères ronronnent paisiblement dans mon cœur. Je ne laisse rien apparaître, mais je m'efforce de regarder le vieux avec douceur.

L'isotope cardonium. Bien sûr, tous les belligérants voudraient s'emparer de cette substance. Celui qui mettrait la main sur une telle source d'énergie s'assurerait la victoire. Il serait le maître de l'Europe. D'une nouvelle Europe puissante qui, encore une fois, dominerait et terroriserait les parties pauvres de la planète. Et ce, peut-être avec la complicité de l'Amérique du Nord à présent isolée, ou de la Confédération asiatique. Ce ne sont pas les possibilités qui manquent, mais on n'en est pas encore là.

Sans m'en rendre compte, je fais des commentaires à voix haute : « Je vois que les pièces du puzzle s'assemblent dans ce jeu de dupes destructif. Depuis que la déforestation a saboté ce continent, l'esprit de chacun est resté comme engourdi. Il faut dire que cet espoir s'était déjà brisé quand les Romains ont dévasté la plaine du Pô. »

Le vieux professeur frémit sur sa chaise. Moi-même, je me réveille en sursaut en entendant ma voix.

« Savez-vous pourquoi je suis toujours en vie, Yenso ? » Un réel ton amical perce dans le bourdonnement métallique du synthétiseur.

« Non. Pour être honnête, je croyais que vous aviez quitté ce bas monde depuis des années. »

Je me colle le dos contre le mur pour m'asseoir par terre, le plus loin possible de la chaise roulante et de sa puanteur.

« Parce que je sais tout, *je connais tous les secrets* de l'univers ! J'ai conçu une théorie des ensembles, j'ai tout replacé dans son véritable contexte. » Ses mains griffues tracent un cercle dans l'air.

Dans ce cas, vous pourriez bien vous laisser mourir, pensé-je. Vous qui ne ressemblez plus qu'à un cadavre desséché, vous n'avez qu'à vous asseoir et joindre les mains pour faire venir la mort ! Pourquoi ne pas vous être déjà suicidé ? Pourquoi rester en vie ? Vous auriez pu vous éviter le désagrément de tomber aux mains de barbares qui en veulent à la formule de *l'isotope cardonium*. Laissez votre chaise roulante glisser dans le vide en emportant le secret avec vous dans la tombe ! Ça nous évitera de réécrire l'histoire, d'inventer de nouvelles armes, de subir à nouveau les horreurs d'une énième guerre ! *Pourquoi ce vieillard n'avait-il pas mis fin à son existence misérable ?*

« Ah bon ? dis-je à voix haute.

— Je suis né, au jour près, trois cents ans après Galilée. Ce jour-là, deux cent mille autres enfants étaient également venus au monde.

Mais parmi tous ces enfants, seul moi étais né pour raisonner. J'ai développé des pensées comme personne d'autre ne l'a fait avant moi. Oui, Yenso, des concepts que personne n'est capable de comprendre. Très tôt dans ma vie, je me suis décidé à ne pas mourir avant d'avoir pu transmettre ce savoir à une personne digne de confiance. Mais je n'ai jamais rencontré cette personne. C'est la raison pour laquelle j'ai continué à vivre. Or, cette guerre ridicule et barbare est en train de ruiner mon espoir. Cependant, des miracles se produisent en permanence, surtout au niveau des particules. Comme vous par exemple, vous êtes arrivé directement à travers ce mur. » Il se met à hoqueter, à baver et à rire. Le grésillement dans le synthétiseur devient insupportable.

« Alors, vous me considérez comme une particule ?

— C'est tout ce que vous êtes, Yenso. Mais vous en êtes une sacrément belle ! Avez-vous déjà étudié la physique ?

— Je sais en tout cas que la gravitation, au sens européen du terme, est trompeuse. La gravitation n'a rien à voir avec le fait qu'une pomme tombe par terre. »

C'est ma façon de tâter le terrain. Les yeux du vieillard sont vifs comme deux scalpels.

« Les gravitons, OK. Je vois que vous n'êtes pas tout à fait inculte. Comme vous le savez peut-être, j'ai marqué les esprits en combinant la théorie de la relativité avec la mécanique quantique pour créer une théorie qui tienne la route. Cela implique, entre autres, qu'à la fois le temps et l'espace sont finis dans toute leur étendue, mais ils n'ont ni frontières ni bords, si vous me comprenez. Ils sont comme la surface d'un globe terrestre, mais avec une dimension supplémentaire. La surface du globe a une superficie déterminée, mais elle n'a pas de frontières ; on ne peut pas tomber par-dessus le rebord de la Terre. Ma théorie très aboutie exclut toute singularité, aussi ses lois scientifiques sont-elles valables partout. Même en ce qui concerne la naissance de l'univers. J'ai donc pu prouver *comment* l'univers a commencé, mais pas *pourquoi*. Mais, dès l'instant où j'ai eu la réponse à cette dernière question, j'ai été isolé dans mon savoir. »

J'écoute avec la plus grande attention, tandis que mon regard est fixé sur la plaine en contrebas. Pas un mouvement, pas un son. Le soleil brûlant met à nu les plaies fraîches dans les blocs du mur. Après les combats de la nuit, tout paraît mort. À l'intérieur du monastère aussi, le silence est total. On n'entend même plus la douce chanson.

Il parle comme un véritable Européen en affirmant connaître tout l'univers, alors qu'il ignore tout des champs à l'extérieur.

« Nous savions depuis longtemps que la théorie de la relativité générale d'Einstein supposait que le temps ait eu un commencement dans une masse infiniment dense, une singularité qui date d'il y a

quinze milliards d'années. Mais les philosophes n'ont pas été capables d'accepter cela. Il ne sert à rien de faire appel à la réalité, parce que nous n'en avons pas de concept indépendant que nous pouvons utiliser comme modèle. Je parle bien évidemment du *comment*, et ce pour vous laisser une chance de me suivre dans le vrai grand saut. Nous y reviendrons plus tard. Donc : comment ? »

Comment... comment les philosophes européens n'ont-ils pas réussi à reprendre cette idée à leur compte ? Je glousse intérieurement, mais me garde bien de ne pas couper la parole au vieux professeur, je l'écoute tout en laissant mon regard parcourir la plaine.

À la longue, je commence à m'inquiéter. Les choses prennent un tour qui me déplaît. Le vieillard est si calé que je risque de perdre le contrôle. Je me force à rester calme, il faut que je partage ces minutes, ces heures avec ce scientifique, que je prenne part à sa quête pour trouver un sens, une valeur à laquelle il est raisonnable de s'agripper. Je suis obligé de le laisser continuer.

Un insecte. Un papillon aurait aidé. Mais tout est figé dans ce nombril du monde sans vie.

« Tout tourne autour du *temps*, du concept temps. Comme chacun sait, une pierre ou un éphémère ne perçoit pas le temps de la même manière que nous. Le temps est relatif. On peut également s'imaginer, sans grande difficulté, un non-temps, c'est-à-dire quelque chose qui ne soit pas influencé par ce que nous appelons "temps". Mais j'ai fait un pas de plus, je me suis aventuré dans une nouvelle dimension du temps, en posant comme hypothèse qu'il existe deux sortes de temps : d'abord, le temps dans lequel nous vivons, pensé comme une ligne horizontale, mais aussi un temps vertical, un temps *imaginaire*. Ainsi, l'univers, la totalité n'aurait ni début ni fin, même si cela devait exister dans l'étendue. J'ai été vivement attaqué à l'époque par les philosophes comme par les scientifiques, mais j'ai su me défendre. Puis j'ai réduit nos trois dimensions à *deux* par l'élimination de la dimension "point" pour ne garder que les dimensions "surface" et "profondeur". À ce sujet, je pense que vous êtes bien d'accord avec moi ? Un point ne peut exister sans une surface ou une profondeur, si on l'agrandit suffisamment. Nos mathématiques se sont basées pendant plusieurs siècles sur des concepts erronés tels que "point", "centre", "zéro", etc. Les mathématiques et la physique ont eu une conception de la réalité fondée sur une série d'illusions. J'ai éliminé celles-ci et je me suis retrouvé avec un univers composé de deux dimensions dans l'espace et deux dimensions dans le temps. J'espère que vous me suivez, Yenso ? »

Yenso suit. Les deux dimensions du temps. Le temps imaginaire. Comme si c'était nouveau pour moi. Le Grand Plan inclut de nombreuses dimensions imaginaires. Pourtant, une partie des théories

que le vieillard essaie de me transmettre rejoint la zone verte où j'ai évolué ces dernières années. En outre, je ne peux nier que moi aussi, je suis né en Europe.

« À l'intérieur de ces quatre dimensions fondamentales qui décrivent l'univers se trouve ce que j'appelle « la somme de l'histoire ». Cela veut dire qu'il n'existe pas qu'une seule et unique histoire de l'univers. Il s'agit plutôt d'une collection d'histoires diverses concernant l'univers, et toutes ces histoires sont réelles, quoi que "réel" puisse signifier. Nous voilà arrivés à la première énigme que vous devrez résoudre avant que je poursuive. Que signifie : *"Les choses sont comme elles sont, parce qu'elles étaient comme elles étaient"* » ? Le synthétiseur se tait.

Derrière les paupières mi-closes, les yeux du vieillard me lancent des éclairs bleus : des positrons, des neutrinos ?

La somme de l'histoire. L'océan de l'histoire. Une image galvaudée et travestie, par exemple par Salman Rushdie, un Indien lâche qui voulait devenir européen. Et qui a réussi. Sa somme de l'histoire est devenue une prison sans lumière. Mais il est mort en héros, et ce à l'européenne, en héros à l'ancienne.

Une devinette. Il veut jouer aux devinettes ?

Il faut croire que oui ! Le paysage silencieux dehors appelle des énigmes. La première est facile.

« Je connais l'exemple, réponds-je, de la corolle d'une certaine orchidée, la *syarchus*, qui a évolué pour s'adapter au bec du colibri *aziki*, c'est-à-dire selon les pensées de l'oiseau. Mais cela ne nécessite qu'une des dimensions du temps. Je suppose que la devinette *"les choses sont comme elles sont parce qu'elles étaient comme elles étaient"* exige l'exemple de l'autre dimension du temps, l'imaginaire, que je n'appellerais pas du tout "imaginaire", mais "préventive". Verticale par rapport à notre axe du temps, elle interviendra forcément et influencera les histoires de notre propre temps. Je choisis donc le concept "préventif" parce qu'il est chargé positivement. Pour cette raison, la réponse à votre énigme, professeur Eagleking sera : "sont" est le présent et "étaient" est l'imparfait, soit une séparation dans le temps annulée par la nouvelle dimension du temps au "point" exact – excusez le concept –, où ces dimensions se croisent et créent une "histoire". C'est pourquoi *"les choses sont comme elles sont parce qu'elles étaient comme elles étaient"*. Les Indiens Sucuruiki sur le cours supérieur du Rio Negro en Amazonie l'auraient formulé beaucoup plus simplement : *Mirxiti aya ixzt*. Ce qui est, malheureusement, intraduisible. »

Un murmure à peine audible. Était-ce un souffle du vent ?

Les veines sur le crâne du vieillard se gonflent sensiblement. Ses yeux sont de nouveau grands ouverts et la bave pend en minces

filaments sur le devant de sa chemise.

« C'est donc vous, Yenso. Tout ce qu'on a pu dire et écrire sur vous est vrai ! Vous n'êtes donc pas un simple mythe qu'on a agité pour nous faire peur, à nous autres Européens. » Le synthétiseur ronronne avec une certaine délectation : « La réponse est bonne. Mais le temps "préventif" ? Que voulez-vous dire en donnant à mon concept de temps imaginaire un contenu chargé positivement ? Est-ce qu'"imaginaire" n'est pas assez large ? »

Je ne vois plus le soleil. Pour cela, il faudrait que je me penche au-dehors par le trou béant dans le mur. Mais il fait chaud, agréablement chaud.

« Ma vision globale de la physique, comme pour beaucoup d'autres personnes, dis-je, ne comprend que des valeurs chargées positivement. Aussi au niveau des particules. Le qualificatif d'"imaginaire" appliqué au temps me semble une contradiction. Mais il peut très bien être employé dans d'autres domaines. Si les Incas étaient venus en Europe et avaient brisé la culture européenne à un stade précoce, disons au VIII^e ou au IX^e siècle, nous aurions fini par avoir un Picasso inca. Il aurait peint un tableau complètement différent de *Guernica*. On peut effectivement qualifier une telle œuvre d'"imaginaire". Le Picasso inca existe bien dans votre "somme de l'histoire", n'est-ce pas ? »

Mal à l'aise, le vieux se tortille sur sa chaise. L'un des cailloux qui bloquent les roues se déplace et la chaise bouge de façon inquiétante. D'un coup de pied rapide, j'envoie un autre caillou bloquer la roue pour stabiliser la chaise.

J'espère que le crépuscule tardera à venir.

« Cela commence à m'amuser. Vraiment, senhor Yenso. Mon vieux cerveau se sent stimulé. Cela faisait longtemps. Vous m'écoutez toujours ? »

J'adore écouter. Sous le feuillage d'un arbre.

« Nous n'avons pas encore terminé avec le *comment*. Mais je vais faire simple. Quelques énigmes vous attendent encore. Je regrette de ne pas maîtriser la langue des Indiens Sucuruki. La question de l'unicité des conditions de départ de l'univers est étroitement liée à l'arbitraire des lois physiques locales. Par exemple, nous ne pouvons pas considérer une théorie comme achevée si elle contient un nombre de paramètres variables tels que *masses* ou *constantes de couplage* auxquels on peut donner des valeurs arbitraires. Il semble en effet que ni les conditions d'origine ni les valeurs du paramétrage de la théorie ne soient arbitraires, mais qu'elles sont, d'une façon ou d'une autre, choisies et retenues très attentivement. À ce stade, je dois dire qu'un aspect tout à fait nouveau peut apparaître si, d'après votre étrange directive, Yenso, nous imposons aux conditions et aux valeurs une signification chargée positivement. En revanche, si par exemple la

différence de masse proton/neutron n'était pas à peu près le double de celle de l'électron, on n'obtiendrait pas ces quelques *deux cents nucléides stables* qui constituent les matières premières et qui sont la base de la chimie et de la biologie. Et de la même manière : si la masse gravitationnelle du proton était différente, fût-ce de façon négligeable, il n'y aurait pas eu des étoiles à l'endroit où ces nucléides ont pu se former. Et on n'aurait pas non plus eu de Picasso, hé hé ; si l'expansion originelle de l'univers avait été un peu moindre ou légèrement supérieure, l'univers se serait soit effondré avant que de telles étoiles pussent apparaître, soit étendu si rapidement que les étoiles n'auraient jamais pu se former par condensation gravitationnelle. Certains ont même été si loin qu'ils ont conféré à ces restrictions sur l'état originel et à ces paramètres un statut de principe, le principe anthropique qu'on peut formuler ainsi : *“Les choses sont comme elles sont parce que nous sommes.”* Ce qui nous amène directement à l'énigme numéro deux. Je pense que vous connaissez le principe anthropique ? »

Occupé à me délecter d'un jus de maracuja fictif, je hoche la tête. Cet infirme, dont tout le monde vante le génie et qui n'arrive pas à voir les contradictions dans la logique qu'il veut me forcer à adopter par le biais de ses énigmes perfides, me donne la nausée. Mais tant que j'ai besoin de lui pour avancer, je n'ai pas le choix.

« Énigme numéro deux. Quelle sera l'image complète de *“les choses sont comme elles sont parce que nous sommes”* à la lumière de l'autre espace-temps ? » Il ferme les yeux et un petit clic se fait entendre quand il éteint son synthétiseur vocal. Il s'attend visiblement à un exposé assez long de ma part.

Je réfléchis.

Nous jouons à un jeu. Un jeu où des règles normales n'ont pas cours. Mais le vieux ne le sait pas.

« Vous êtes assis dans une chaise roulante, enchaîné au mur dans un monastère moyenâgeux. Vous êtes l'otage de tous les protagonistes d'une guerre en tout point semblable à toutes les autres guerres menées sur ce continent depuis deux millénaires. En fait, vous vous trouvez au milieu d'une double guerre : votre intellect mène avec acharnement une guerre contre les forces mêmes qui ont créé votre intellect. Vous voyez certainement le lien entre ces deux guerres, mais il y a un instant, j'ai cru que ce n'était pas le cas. Vous voyez bien sûr que la guerre que mène votre intellect, qui vous a maintenu en vie si longtemps, est le produit des guerres plus tangibles où les gens meurent. Toutes les guerres, votre guerre, notre système solaire peuvent très bien s'expliquer à partir de ce que vous appelez le “principe anthropique”, où les matières premières sont nécessairement devenues comme elles sont devenues, et cela peut s'appliquer à toutes

les parties de l'univers. Mais vous êtes malin, ou disons plutôt cynique : votre guerre personnelle, le désordre contre lequel votre intellect bataille depuis bientôt plusieurs générations, a reçu une nouvelle arme, une arme parallèle à la formule d'énergie que vous avez développée et qui permet la fabrication du *cardonium*, cette énergie capable de tout détruire, mais en laissant parfaitement intact ce que l'on désire garder. Cette bombe conçue par votre génie pour votre guerre intérieure, vous l'avez appelée le temps "imaginaire". Avec ce temps "imaginaire", vous pouvez anéantir toute idée, toute formule, toute la physique communément admise que vous ne voulez pas garder. C'est génial parce que le résultat formera une théorie d'ensemble. Et que personne ne pourra faire vaciller, car les autres ne possèdent pas la formule. »

Je prends une profonde inspiration et m'approche de lui. Les paupières du vieux professeur frémissent imperceptiblement.

« Mais passons, mon cher professeur, passons sur l'approbation du temps "imaginaire", ou le temps "préventif" comme je le qualifierais moi-même. Malgré tout, le concept est et sera d'envergure européenne. Mais acceptons-le pour résoudre votre énigme. Je suis impatient de savoir la suite, de connaître la transition du *comment* au *pourquoi*. Vu sous l'angle d'une synthèse entre notre conception du temps et un concept du temps "préventif", l'affirmation "*les choses sont comme elle sont parce que nous sommes*" s'annule tout simplement pour prendre la forme d'une affirmation de type "*l'existence existe parce que rien n'est anéanti*". La nausée de Jean-Paul Sartre ne s'est-elle pas infiltrée dans la recherche sur les particules élémentaires ? »

Ses yeux restent clos.

Plusieurs minutes se sont passées depuis que j'ai terminé ma réponse à l'énigme en citant le nerf de la philosophie européenne : l'existentialisme. L'accomplissement de la décadence. Sartre lui-même est mort les mains sales. Très sales.

J'adore cette heure de la journée où la lumière décline doucement. C'est le moment où les papillons Morpho s'accouplent en une gracieuse danse aérienne.

Ses yeux sont à présent mi-clos. Je me racle la gorge.

Le cri dans le synthétiseur vocal résonne comme celle d'un matou excité, coincé dans un cylindre en métal.

La vieille carcasse est parcourue de spasmes.

« Excusez-moi, Yenso, je ne dormais pas. C'est juste que cet appareil a besoin d'être rechargé. Le volume est-il supportable à présent ? » Il tourne les boutons et le son devient plus agréable.

Je fais oui de la tête.

« Vous semblez si plein de haine, mon cher Yenso. Même si vous résolvez mes énigmes avec brio, vous les considérez avec aversion. Pourquoi, pour un moment, ne pas laisser de côté votre amertume et votre sarcasme, pourquoi ne pas faire de ces heures que nous sommes condamnés à passer ensemble un échange fructueux de savoirs ? L'ignorance gouverne toujours ce bas monde, nous pouvons tout de même nous accorder sur ce point, n'est-ce pas ? Je suis un vieil homme, mais je n'ai jamais caché d'avoir eu recours à certaines astuces pour l'élaboration de ma théorie holistique qui s'applique à l'ensemble de l'univers. Irrévérencieux comme vous l'êtes, senhor Yenso, vous qualifiez la dimension du temps "imaginaire" de "bombe d'énergie privée" que j'utilise dans ma propre guerre intellectuelle. Et vous la comparez à la chose effrayante que les factions de l'Union veulent me forcer à produire. À cela, je ne peux que répondre ceci : dans ce cas, toute la physique établie et acceptée est constituée de nombreuses bombes privées. La plus importante de toutes, vous l'avez vous-même mentionnée : la gravitation. C'était la bombe privée de Newton. Tel un cauchemar, elle s'est dressée au-dessus des scientifiques pendant de nombreuses années avant d'exploser, paf ! Même Einstein n'avait pas osé toucher à la bombe de Newton. Avant de poursuivre, et je vous promets que cela pourrait devenir très intéressant, je peux d'ores et déjà vous révéler que je connais vos pensées et sais parfaitement comment vous voulez que notre entrevue se termine. Vous avez des raisons d'être haineux, mais pour l'instant, nous soupçonner mutuellement sur nos intentions ne servirait la cause d'aucun de nous.

Le volume du synthétiseur est baissé au niveau le plus bas, la voix du vieillard sonne comme le chant d'une paisible sauterelle, à supposer que cela existe.

Tout se révolte à l'intérieur de moi. Mon corps se remplit d'ocelots affamés. Mais, encore une fois, je suis obligé de présenter mes excuses. D'habitude, je ne me comporte pas ainsi, mais tout cela est dû aux

circonstances. Le long enfermement et l'inaction n'étaient pas prévus dans le Grand Plan. À moins que ?

Je m'incline légèrement devant le vieux professeur en esquissant un sourire comme pour le prier de m'excuser. Il a raison, bien sûr !

Il sourit à son tour.

« Vous avez parfaitement résolu l'énigme numéro deux, et je ne peux que regretter que le philosophe français Sartre ne fut pas un physicien. Ne croyez pas que c'est pour m'amuser que je vous pose des énigmes. Il faut que je m'assure que vous me suivez dans mes idées, condition *sine qua non* pour que cela vaille la peine que je transmette ce qui m'a réellement isolé pendant toutes ces années et qui répond à la question : *pourquoi l'univers existe-t-il ?* Pourquoi vous et moi, sommes-nous sur terre, pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ?

Les yeux bleus se détournent de moi pour scruter le paysage. C'est bientôt le crépuscule. Le calme règne toujours. Nous sommes les deux dernières créatures vivantes sur cette planète.

J'ai l'impression que le monastère s'ouvre avec prudence vers un nouvel été.

« Je vous le dis, et je sais que vous me croirez même si vous n'êtes pas un scientifique, que je sais à quoi l'univers ressemble. Je sais de quoi il a l'air à la lumière des deux dimensions du temps. Nous en aurons bientôt terminé avec la dernière énigme, celle qui fait le saut avec le grand Pourquoi. La perspective de comprendre toutes les forces qui agissent dans l'infini cosmique – un infini tout à fait mesurable –, semblait buter sur la question : une théorie de la gravitation quantique pouvait-elle unir toutes les catégories de forces interactives ? Le seul espoir résidait dans une prolongation de la théorie de la relativité générale vers une *super-gravitation*. Mais une telle théorie ne ferait que nous apporter un nombre infini d'histoires incomplètes qui rendraient l'existence si complexe qu'il serait impossible d'en extraire une seule en tant qu'entité. En d'autres termes : il aurait été impossible de comprendre quoi que ce soit de ce qui nous entoure, par exemple comment une étoile naît, vit et s'éteint, ou encore pourquoi les acides aminés créent la vie, pourquoi il existe une infinité d'autres phénomènes parallèles imbriqués les uns dans les autres. En revanche, s'il s'avérait que toutes les infinités dans la théorie de la super-gravitation *s'annulaient*, nous détiendrions alors une théorie qui non seulement réunirait toutes les particules de matière et toutes les interactions, mais qui serait également complète dans le sens où elle n'aurait pas de composantes non définies, aléatoires qui, pendant de nombreuses années, ont rendu la mécanique quantique un cauchemar, même pour les philosophes. Comme vous le savez certainement, une telle théorie existe à présent et elle explique

tout dans l'univers. C'est pourquoi nous savons à quoi l'univers ressemble. »

Le professeur Eagleking a de nouveau fermé les yeux ; serait-il fatigué, voire exténué ? Moi-même, je ressens un engourdissement dans tout le corps. J'ai faim et soif. Je crains que ceux qui me donnaient à manger dans cette maison ne soient dorénavant réunis dans une théorie holistique au-delà de toute matière sensible.

« J'aurais adoré, reprend le synthétiseur vocal, corriger la déclaration du malheureux professeur Pangloss de Voltaire en disant : *Nous vivons dans le plus plausible de tous les mondes possibles*. C'est aussi simple que cela. Et la troisième et dernière énigme, senhor Yenso, personne ne l'a jamais résolue. La voici en résumé : « À quoi ressemble un univers de deux dimensions spatiales et deux dimensions temporelles ? »

Il renverse sa tête si loin en arrière que je peux voir son œsophage et sa trachée. Son cou me rappelle celui d'un coq du Kalahari, plumé et affamé.

Tu peux aussi bien crever tout de suite, me dis-je. Je serai incapable de te donner une réponse satisfaisante. Je connais mes limites.

Dehors, il fait presque noir.

Pendant un bref instant, j'ai failli m'avancer pour enlever le caillou qui bloque la roue pour précipiter ce fossile dans le vide. Mais je me ravise.

La curiosité qui m'a titillé depuis tout ce temps fait que je ne peux pas m'arrêter en si bon chemin. Il faut que je lui donne une réponse si je veux, *moi*, obtenir ce que je veux savoir. La question est de savoir s'il accepte mes conditions. Je ne peux pas m'attendre à ce qu'il comprenne ou accepte le Plan.

Pourquoi dois-je savoir *pourquoi* l'univers existe sous cette forme quand je m'en contrefiche ? Et la question a en soi quelque chose de religieux qui confine au fanatisme.

Pourquoi ? *Pourquoi* ?

« Prenez le temps qu'il vous faudra. Je ne m'attends à rien du tout. Les cerveaux les plus brillants se sont cassé la tête sur cette question et les réponses ont été, pour le moins, décevantes. » Son cou de volatile ne bouge plus.

Je sens le sang me monter à la tête. C'est sain. Mon esprit s'affûte.

L'univers. Deux dimensions spatiales et deux dimensions temporelles. Quel piège le vieillard m'a-t-il encore tendu ? Ou peut-être n'est-ce pas un piège ?

C'est l'œuvre de sa vie ; son bébé qu'il se garde bien de donner à quelqu'un.

Des singularités. Dans son monde à lui, sa terminologie ne tourne finalement qu'autour de *singularités*, de conditions dans lesquelles la

masse est infinie et l'extension, minimale. Des trous noirs. J'ai bien évidemment lu des choses sur les trous noirs et, comme tous les autres intrigués par ce phénomène, j'y ai beaucoup réfléchi. L'envers d'un trou noir ? Non, c'est trop facile. À quoi ressemblerait un trou noir à la lumière des deux dimensions dans le temps, l'une préventive et l'autre réelle ?

Il fait bientôt nuit noire derrière le mur démolí par les bombardements. Je me demande combien de temps tiendra la batterie rechargée par le panneau solaire. Nous serons peut-être obligés d'attendre demain pour poursuivre ce dialogue. L'idée m'effraie.

Oui, j'aime le parfum de la rosée fermentée dans la fleur de l'*Amorphophallus titanum*. Il est fort et enivrant. La plante n'existe pas sur le continent européen.

La faim s'est transformée en nausée. Du bout de l'orteil, je touche quelque chose de doux, de laineux. Une mèche de cheveux. Le vieillard perd ses cheveux par touffes entières ! Plusieurs traînent par terre.

Tourne, tourne, petite idée, le monde est si grand et laid.

Bon, je vais lui donner une réponse. Je vais lui raconter une parabole. Une parabole adaptée aux circonstances et aux exigences de cet homme.

« Professeur Eagleking ? » Je me racle la gorge.

« Oui, mon petit ? »

J'allume des étincelles qui enflamment mon esprit. Tout doux, Jens Oder, du calme ! Je ne vois plus son visage. Il fait trop noir. Je me détends.

« L'histoire commence par un Indien qu'on voit à l'horizon. Il traverse un lac très calme à la rame. La surface lisse et brillante, d'une couleur pourpre, n'a pas une ride. Le canoë s'avance lentement vers la rive et l'Indien se dit : lentement, un peu plus lentement, toujours plus lentement, très lentement, mon canoë glisse très, très lentement, et encore plus lentement, il est presque immobile, mais seulement presque, je ne veux pas qu'il s'arrête complètement, je veux prolonger ce mouvement pour arriver au plus près de l'immobilité, sans que mon canoë s'arrête jamais, encore plus lentement si c'est possible, et encore un petit peu plus, mais pas jusqu'à l'arrêt complet, je ne veux pas remarquer le passage du mouvement très lent à l'arrêt complet – mais cette transition, existe-t-elle réellement et que se passe-t-il exactement pendant cette transition ? À présent, mon canoë glisse si lentement que je ne perçois plus de mouvement, je me trouve dans un état entre mouvement et arrêt, je ne le remarque pas, mais j'essaie de me le représenter : mon canoë est en même temps en mouvement et immobile.

Voilà ce que pense l'Indien au moment où un papillon se pose sur la

rame. Et le papillon, dans son vol vers la rame, pensait exactement la même chose que l'Indien. Le papillon se disait : maintenant je ralentis ma vitesse, maintenant je vais me poser, je vole lentement, un peu plus lentement, mais sans m'arrêter tout à fait, je veux capter cet instant qui n'est ni mouvement ni arrêt, qui ne se situe pas dans le temps, mais qui existe quand même. À cet instant précis, entre le mouvement imperceptible et l'arrêt complet du canoë, la perception du papillon de cet état entre vol et atterrissage coïncide avec la même perception de l'Indien, produisant une vibration imperceptible entre eux deux. Ma réponse, professeur Eagleking, à votre troisième énigme portant sur l'aspect de l'univers sous l'angle des deux dimensions dans l'espace et les deux dimensions dans le temps, se trouve dans cette image. D'après vos indications, notre univers serait constitué de toute une infinité de séries d'instants entre mouvement et non-mouvement que nous ne pouvons pas percevoir, parce que nous nous heurtons constamment à un défilement du temps aussi invisible et imperceptible qui existe sous la forme d'une infinité de mouvements non perceptibles entre mouvement et immobilité. En réalité, les phénomènes mouvement et immobilité n'existent pas ; ce sont des illusions. Ce qui existe réellement et qui constitue notre univers, ce sont les collisions des instants non perceptibles entre mouvement et immobilité dans les deux dimensions du temps. La préventive et la réelle. Le résultat en est un espace bidimensionnel que nous pouvons percevoir. »

J'ai parlé si bas que je doute que le vieillard ait entendu tout ce que j'ai dit. Au fond, qu'importe ! Je suis si épuisé que je n'ai plus la force de rester debout contre le mur. Je vais bientôt m'endormir.

Je n'entends pas de réponse. Le synthétiseur est débranché.

Des étoiles. Il y a des étoiles dans le ciel.

Je me réveille en sursaut avec des élancements de douleur dans le cou, les épaules et le dos. Le soleil dans ma figure m'aveugle alors que j'entends à mon grand étonnement ma propre voix :

« ... Et le papillon, dans son vol vers la rame, pensait exactement la même chose que l'Indien. »

Complètement abasourdi, je me redresse de ma position inconfortable contre le mur. Tout mon corps est endolori par les courbatures.

« ... Maintenant je ralentis ma vitesse, maintenant je vais me poser, je vole lentement, un peu plus lentement. »

Le vieil homme est assis, le visage éclairé par le soleil. Ses yeux bleus étincellent, il sourit. Il appuie avec frénésie sur les boutons de sa petite console à l'avant de sa chaise roulante, une bande audio n'arrête pas de répéter mes derniers mots d'hier soir, des mots dont je me souviens à peine. N'était-ce pas la réponse à une devinette ? Une sorte de conte, des bribes incohérentes que la fatigue avait fait surgir des tréfonds de mon cerveau ?

J'écoute ma propre voix débiter : *« Ce qui existe réellement et qui constitue notre univers, ce sont les collisions des instants non perceptibles entre mouvement et immobilité... »*

Je baisse la tête de honte. Je suis tombé dans son piège. C'était moi, la marionnette dans le jeu du vieil Européen. Il m'avait eu, il s'était saisi de mon esprit pour le vider de sa substance et me faire exécuter exactement ce qu'il avait prévu : c'est-à-dire diriger ma conscience vers les idées impérialistes de la vieille garde européenne, cette maudite tradition qui étrangle la planète depuis des siècles. Pris au dépourvu, je m'étais laissé prendre dans les rets du positivisme scientifique, dans cette stérile appréhension de la réalité – ou plutôt distanciation –, une vivisection où tout est réduit à des objets.

Une pensée unique née pour dominer, qui rendait possible l'analyse d'une guerre avant même son commencement, qui pouvait décrire dans le moindre détail la cruauté de la torture sans la combattre, qui pouvait à tout moment définir la situation mondiale et prévoir les grandes famines sans montrer la moindre compassion, la moindre volonté à aider, en n'offrant ne fût-ce qu'un seul quignon de pain.

Qui pouvait décrire exactement de quoi l'univers avait l'air.

Que pourrais-je obtenir de la part de cette espèce de phénomène

surgi de la nuit des temps qui refuse de mourir avant d'avoir trouvé un héritier à ses théories ? Quel rôle joue-t-il dans le Grand Plan ? Suis-je en train de mettre ma curiosité personnelle avant notre but commun ?

Ces pensées ne cessent de tourner dans mon inconscient pendant que j'écoute ma propre voix ; je ne suis pas tout à fait réveillé, j'ai peut-être de la fièvre. J'ai le cou douloureux et tendu et le ventre noué par la faim.

Je lève les yeux sur ce vieil homme.

Il ne bave plus, son visage est serein. Même ses dents semblent blanches au soleil. Je sens une brise rafraîchissante remontant de la plaine.

Je me rends compte tout à coup à quel point ma position est périlleuse. Une de mes jambes pend dans le vide, quelques centimètres encore et je tombe dans les éboulis en contrebas. La partie du plancher sur laquelle je suis assis peut s'écrouler d'une minute à l'autre, plusieurs blocs de la muraille sont en équilibre instable. Je me recule prudemment et regagne l'ombre.

Le vieux pose sa main, ou plutôt sa griffe, sur son front et rejette la tête légèrement en arrière. On pourrait croire qu'il apprécie le soleil, qu'il aime vraiment la douceur de ce matin d'avril, dans le sud du continent européen en pleine guerre, dans ce silence terrifiant où aucun chant d'oiseau ou bruit d'insecte ne se fait entendre, avec seulement de l'herbe brûlée et des rivières à sec. Il est tout content parce qu'il sait *pourquoi* l'univers a été créé !

Puis je me rappelle pourquoi je suis ici, pourquoi je partage de mon plein gré la compagnie de cet homme. J'aurais pu, à n'importe quel moment, rebrousser chemin par le trou par où j'étais venu. Je reste ici parce que le professeur Eagleking détient les clés de quelque chose d'une valeur inestimable pour le Grand Plan.

La nourriture ? Y a-t-il quelqu'un qui sache où nous sommes pour nous apporter à manger ? Je passe ma tête par le trou dans le mur pour jeter un coup d'œil dans mon ancienne cellule.

Les feuilles de papier que j'avais réclamées sont soigneusement empilées à côté de ma paille pourrie. Pas de bol de nourriture. Le monastère doit être abandonné. La guerre s'est déplacée ailleurs. Cette constatation ne me réjouit pas spécialement.

Le bruit de la mise en route du synthétiseur vocal me fait sursauter.

« Senhor Yenso ? » On dirait presque une voix normale.

Je fronce légèrement les sourcils, mais ne réponds pas. Je n'ai pas le choix, mais bientôt ça sera mon tour !

« Vous m'avez surpris. Comment s'appelle cet Indien ? Et quelle espèce de papillon s'est posée sur la rame ? » Son appareillage électronique ronronne presque comme une chanson douce.

Je ne m'attendais pas à une telle question et réponds rapidement :

« Le nom de l'Indien est Iguacu et le papillon est sans doute une queue-d'hirondelle, de l'espèce *Papilio*.

— Magnifique. Absolument magnifique. On ne pourrait trouver plus joli nom pour la théorie qui décrit notre univers dans son entité. La théorie *Papilio-Iguacu*. *La théorie Papilio-Iguacu*, mon cher senhor Yenso. Vous entendez ? »

La frêle voix électronique se transforme brusquement en une cacophonie frénétique qui doit résonner loin dans la plaine. Le vieillard est pris d'un fou rire ! Il hoquette, toussote. Tout son corps rachitique sautille en rebondissant dans la chaise roulante ; j'attrape vivement une des roues pour empêcher un accident. Je me cramponne comme un fou à la chaise jusqu'à ce que ses rires s'espacent, en me disant que si la plaine en bas avait été remplie de gens, cela aurait fait une scène de théâtre parfaite pour la pièce absurde dans laquelle je suis visiblement impliqué.

« Je vous prie de m'excuser, senhor Yenso, mais c'en est trop pour une vieille carcasse comme moi qui a vécu dans une grande solitude ces dernières décennies. Vous m'avez fait franchir un seuil. Vous avez mis un nom et une image sur ce qui, apparemment, était impossible à décrire. N'est-ce pas une matinée délicieuse ? » Il oriente son panneau solaire pour capter un maximum de lumière.

Pendant un court instant, je me demande s'il ne me prend pas pour un imbécile ou s'il n'est pas fou à lier. Mais ses yeux contredisent mes craintes. Ils rayonnent d'une clarté lumineuse sans le moindre soupçon d'ironie ou de folie.

« Alors, vous êtes prêt ? » Il retrouve soudain son sérieux.

« Prêt ? » Je m'efforce de rester concentré.

« Oui, prêt à entendre ce que personne d'autre n'a jamais entendu auparavant. Ce que je vais vous dire, jeune homme, vous dotera d'un savoir qui n'est pas donné à tout le monde. En effet, je sais *pourquoi* l'univers a été créé. Cela peut s'expliquer à partir de ce que nous avons évoqué précédemment, d'une manière tout à fait logique mais surprenante. »

Je me lève brusquement en serrant les dents. Je me sens si ébranlé que j'en ai des vertiges. Je chancelle en m'avançant vers la chaise roulante. J'attrape l'un des accoudoirs avant de faire valser dans le vide les cailloux qui bloquent les roues d'un coup de pied. Il suffirait d'une pichenette pour que le professeur Eagleking se retrouve dans un tas de ferraille après une grande chute libre.

« Non, lui dis-je sur un ton abrupt. Je n'ai aucun besoin d'entendre vos explications sur pourquoi l'univers est ce qu'il est. Je m'en fiche. Je n'ai pas de prédispositions religieuses et je ne vais pas partager votre croyance. J'ai d'autres préoccupations pour le moment. À partir de maintenant, si vous l'ouvrez sans que je vous le demande, vous

savez ce qui va se passer : un vol plané sans filet de sécurité. »

Je soutiens son regard. C'est difficile. Ses yeux bleus, presque enfantins, me dévisagent avec stupéfaction ; j'y lis de la peur, du désespoir, du chagrin et de l'incrédulité.

Il commence à baver. Les sécrétions de sa bouche augmentent considérablement, elles contiennent de gros amas marron. Ses poumons sont en train de se décomposer.

Je sais que j'ai maintenant une prise cruelle sur le scientifique. Je sais aussi qu'il n'a pas peur de mourir : il *veut* que je le pousse dans le vide. Mais pas avant d'avoir pu me transmettre la découverte de ce savoir qui l'a gardé en vie une génération de plus que la normale. Aucune torture aussi raffinée qu'elle soit n'aurait pu affliger plus profondément cet homme que la rencontre avec un autre être capable de comprendre sa vision géniale de l'univers, *mais qui refuse d'écouter son savoir sur pourquoi l'univers est comme il est.*

Ses yeux sont baignés de larmes.

Je me détourne et parcours la plaine du regard. Aucun mouvement, aucun signe de vie. Les engins de guerre sont là, froids, noirs et carbonisés. Sur l'un d'eux, un fanion en lambeaux flotte au vent. L'éloignement est trop grand pour que je puisse discerner les symboles.

Je ne ressens aucune compassion.

« Savez-vous pourquoi je suis ici en Europe ? » Je me retourne rapidement vers le vieillard ; mes mots semblent plus détachés que je ne le pensais.

Il hoche doucement la tête. Ses mains tremblent quand il règle la force du synthétiseur vocal.

« Je crois le savoir, senhor Yenso. »

Pourquoi utilise-t-il cette forme de politesse : *Senhor Yenso*. Chaque fois qu'il s'adresse à moi de cette façon, quelque chose à l'intérieur de moi s'effrite et j'entends les bruits de la grande forêt. Je deviens petit, soumis, humble.

« Vous trouvez que l'Europe mérite ma présence ? »

Il ne répond pas, mais ses yeux errent de point en point et il a constamment des renvois de mucus visqueux et rougeâtre.

« Non ? Bon. Vous n'êtes pas obligé de répondre. Vous n'avez pas besoin de répondre à quoi que ce soit. Et surtout, ne me donnez pas de réponse pour laquelle vous ne pourriez vous porter garant. Je compte sur votre honnêteté. D'une certaine façon, j'ai encore un peu d'estime pour vous. Vous vous êtes battu toute votre vie avec les moyens qu'on vous a donnés au départ. Oui, vous avez vraiment franchi tous les obstacles. Dans votre milieu, vous êtes un gagnant, un formidable gagnant. Par contre, mon cher professeur Eagleking, même si vous savez comment et pourquoi l'univers a été créé, pas une seule plante

n'a pu germer et grandir dans vos pas ! *Vous n'avez pas semé une seule graine viable.* Si votre froideur intellectuelle brillante arrive à comprendre la tragédie de tout cela, alors nous pourrions peut-être nous entendre. »

Il faut que je m'appuie contre le mur. Je dois lutter pour rester debout, pour réfléchir lucidement.

« Je vois bien ce que vous voulez dire. Mais malgré tout, je ne crois pas que vous ayez complètement compris... »

— Pas compris ! J'ai parfaitement compris ce qui vaut la peine d'être compris ! » Je l'interromps brutalement.

« Bon. » Le bourdonnement du synthétiseur est à peine audible.

Le soleil est déjà haut dans le ciel et, à l'horizon, je devine un léger voile nuageux. Une brume océanique. Cela me rappelle le parfum de Biscaye.

« J'ai répondu à vos trois énigmes et vous, vous touchez au but de votre vie : pouvoir dévoiler le trésor le plus précieux de votre esprit à quelqu'un. Et ce "quelqu'un", ce n'est pas n'importe qui. C'est moi, Jens Oder Flirum de Norvège, senhor Yenso du Brésil. Je ne sais pas encore qui de nous deux sortira avec les honneurs de cette rencontre improbable, mais il y a fort à parier que vous allez mourir heureux. Si et si seulement... » J'entends mes mots. Ils sonnent comme le sifflement d'un serpent venimeux. Un véritable Sucuruki, un *bushmaster*.

« Le *cardonium* ? »

Est-ce une lueur d'espoir que je perçois dans les yeux du vieillard ? Ou de l'ironie ? Je préfère ignorer la réponse, il faut que j'aille jusqu'au bout.

« Je ne cache pas que ceci est une forme raffinée de chantage, mais c'est vous-même qui avez distribué les cartes pour, finalement, être pris à votre propre jeu. Si vous décidez de me donner la formule de cette fameuse substance, *la fabrication de l'isotope cardonium*, je vous écouterai pour essayer de mon mieux de comprendre votre explication sur pourquoi l'univers est tel qu'il est. Aucune des factions qui vous ont fait prisonnier n'a jamais pu disposer d'un atout comme celui que vous m'avez donné par imprudence. »

Le vieux professeur se tasse encore un peu plus dans sa chaise. Il ferme les yeux et s'essuie le menton avec un chiffon sale qu'il a sur ses genoux. Quand il pose de nouveau les yeux sur moi, son regard limpide ne cille pas.

« Cher jeune homme. Cher senhor Yenso. Je ne vous connais que sous votre identité sud-américaine. Laissez-moi vous avouer une chose : dès la seconde où vous vous êtes présenté, bien avant qu'il fût question de résoudre des énigmes, j'ai décidé de vous donner la formule définitive de la fabrication du *cardonium*. Vous pourrez

toujours après coup vous demander pourquoi, mais vous avez tendance à sous-estimer certains aspects de l'intellect humain. Surtout l'intellect d'un Européen. Voulez-vous la formule tout de suite ? Vous serez ainsi peut-être plus détendu quand vous devrez écouter ? »

La poitrine du vieillard dans la chaise roulante se gonfle. La frêle silhouette devient un géant monstrueux aux yeux qui flottent dans l'espace comme deux billes d'un bleu scintillant.

C'est à mon tour de trembler. Mon corps amaigri par le manque d'eau et de nourriture, et le passage d'une vie saine à la captivité, m'ont déséquilibré. Et l'idée que le Grand Plan se termine en fiasco m'a torturé plus que je n'ai osé admettre. D'où mes tremblements. C'est pourquoi je n'ai pas su maîtriser cette situation, cette rencontre imprévue, comme j'aurais dû. J'en ai conscience, mais je suis malade, faible et nauséeux. Je me suis fourvoyé sur beaucoup de points. *Mais pas sur tous.*

Je me cale par terre contre l'une des roues de la chaise. Aux yeux du vieux scientifique, je serai toujours un enfant. Et voilà qu'il me considère comme *son* enfant. Il en a tout à fait le droit.

Je cherche la membrane humide et apaisante de la mère-citron.

Je l'entends tourner les boutons.

La console de la chaise roulante contient un petit ordinateur et une imprimante. Je l'entends qui imprime quelque chose.

Dans cet état de torpeur irréaliste, je tends l'oreille. Dans l'espoir d'entendre la chanson. Mais aucun son ne vient du monastère.

Tout à coup, je comprends pourquoi ce monastère s'est trouvé en pleine ligne de tirs ces derniers temps ; pourquoi l'un des fronts s'est concentré autour de ce point en Europe. À cause du vieux, ce prisonnier précieux. Tout le monde a voulu mettre la main sur le professeur Steve W. Eagleking pour lui faire avouer sa formule. À présent, il l'imprime. Pour moi. Pas pour l'Étoile des Sept Familles. Ces fondamentalistes ont probablement été tués, leurs cadavres jonchent sans doute les couloirs. Mais où sont les nouveaux vainqueurs ? Avons-nous été oubliés ?

Je n'ai plus la force de réfléchir à la stratégie militaire.

L'imprimante cliquette.

Je jette un coup d'œil vers la porte derrière la chaise roulante. Elle ressemble à celle de ma cellule, tout aussi massive, impossible à fracasser.

Le soleil me caresse doucement le visage ; il fait chaud et j'ai envie de dormir.

La membrane de la mère-citron s'est desséchée.

L'imprimante s'arrête.

« Voilà, senhor Yenso ». Une main griffue me tend un rouleau de papier.

Je pose le rouleau par terre près du mur, mais n'ai pas le courage de le regarder. Je ne comprends pas d'où le vieux tire ses forces ! Il n'a pas dû manger depuis plusieurs jours. Mais bien sûr ! Il est branché sur le panneau solaire. Il prend son énergie directement du soleil. Intelligent comme il l'est, il s'est fait installer un système pour cela. Son corps est sûrement plein de fils et de prises électriques. C'est un cyborg.

« Le *cardonium* est très facile à produire, voyez-vous. Quand on sait comment. C'est un isotope tout à fait inoffensif, sans rayonnement. Il est liquide. Comme du lait. En fait, on aurait très bien pu le boire, s'il n'avait pas été un peu trop chaud. 63,28 °C, pour être tout à fait exact. Vous dormez, senhor Yenso ? »

Je ne dors pas, je me détends juste un peu.

« Selon vous, qu'est-ce qui aurait pu se produire si l'une des factions de l'Union avait mis la main sur cette feuille de papier à côté de vous ? »

Je sursaute.

« Du calme, restez calme ! Je vous demande de vous concentrer un instant. La formule que j'ai imprimée n'est qu'un simple code. Il ne peut être compris que si on insère des chiffres à la place de certaines lettres. Ces chiffres, je vais vous les dire. Vous allez me les répéter, et si un jour, vous voulez utiliser la formule, vous devez veiller à ne pas les oublier. Vous êtes prêt ? »

Combien de fois l'athlète de la chaise roulante va-t-il me demander si je suis « prêt » ?

« Je suis prêt. » Je m'efforce de garder une voix ferme.

« E est égal à 97. K est égal à -3,18. T est égal à 72,337. Voulez-vous répéter ? »

Je répète.

« Il suffit de connaître seulement ces trois chiffres. Les lettres E, K et T forment, en effet, la clé de la formule. Veuillez les répéter encore une fois. »

À voix haute, je répète les chiffres plusieurs fois encore. Je les répète tellement de fois que le soleil tombe du ciel comme une boule noire et m'atteint à la tête.

Ainsi, je n'ai pas eu besoin de pousser le vieux dans le vide.

20.

C'est déjà la fin de la journée quand je me réveille dans la pénombre. Je sens qu'un vent froid s'engouffre dans cette cellule grande ouverte sur l'extérieur. Recroquevillé sur moi-même, je me tiens le ventre, les crampes sont si violentes que j'ai la bouche pleine de bile amère.

Le peu de nourriture servie par l'Étoile des Sept Familles que j'ai avalée ces derniers temps devait certainement être avariée et contaminée par des bactéries. Le manque de nourriture et d'eau la veille – ou cela fait-il deux jours ? – a allumé un feu brûlant sous ma rate. Je crois que j'ai de la fièvre.

Le vent froid intensifie mes douleurs.

Je me retrouve dans la zone grise, à l'ombre du *sorac*. C'est ici que se réfugient tous ceux qui attendent le passage. Le *sorac* ne porte de fruit que tous les deux cents ans. Quand le fruit tombe par terre, il s'ensuit une nuit noire sans lune durant laquelle les esprits des morts se mélangent aux vivants.

J'ai failli vivre une telle nuit.

Couché sur le dos, je contemple les étoiles. Elles brillent comme si de rien n'était. Je reste parfaitement immobile. Dans cet état de veille, les douleurs sont moins fortes. J'ouvre la bouche pour inspirer un grand bol d'air. Je goûte cet air, au cas où il contiendrait *un peu* d'humidité. Il est sec. Mes lèvres brûlent.

J'entends des voix. Ce sont mes amis. Nous sommes couchés dans les cercueils et arriverons bientôt à Porto. Nous poursuivons notre conversation animée que seuls les dauphins sous la quille peuvent entendre. Les dauphins sont nos alliés.

Non, je referme les yeux. Ils sont si loin. Et le prochain fruit du *sorac* ne tombera pas de sitôt.

21.

Je suis tout à fait réveillé. Un peu abruti, je me redresse en position assise. Les crampes dans mon ventre ont cessé, j'éprouve simplement une lassitude, une lassitude infinie. Je jette un coup d'œil étonné autour de moi.

Le vieillard n'est plus là. La cellule est vide. Seuls le boulon dans le mur et des traces de roues sur le sol, reconnaissables entre toutes, me confirment que je n'ai pas rêvé. Ainsi qu'une paire de lunettes, celles du scientifique, restées dans un coin de la cellule. Une monture grise avec des verres épais.

Assis près de la porte, je contemple l'ouverture béante où se trouvait auparavant le mur extérieur de la cellule. Ne devait-il pas... ?

Quelque chose me chatouille le dos. Je me tourne et attrape deux rouleaux de papier, l'un très mince et l'autre un peu plus épais. Je déplie le plus fin et commence à lire :

La méthode d'isomorphisme retardataire
produit le *cardonium*
sous une pression donnée.

Trois chiffres me reviennent immédiatement en mémoire : 97, -3,18 et 72,337. E-K-T.

Le regard dans le vide, je reste stupéfait. Je me souviens de tout, de chaque mot prononcé, des énigmes, de mon propre empressement. Je me suis laissé entraîner. Je me rappelle ma colère, mon désespoir d'avoir été berné par ses prémisses théoriques. Je me rappelle l'avoir menacé pour finalement être désarmé ; il avait su ruser, se montrer intelligent ; je me rappelle mon épuisement, les douleurs, le noir.

Les douleurs ont disparu et je n'ai plus de fièvre.

Je déplie le rouleau le plus épais. L'écriture est serrée, mais bien lisible :

« À l'attention de senhor Yenso, avec mes plus grands respects et remerciements pour son parrainage de la nouvelle théorie complète sur l'univers, la *théorie Papilio-Iguaçu*. Je suis intimement convaincu que, contrairement à moi, si vous sortez vivant de cette captivité et de ces guerres, vous vous accorderez le temps de lire et de comprendre le texte qui suit concernant la plus

fondamentale des questions épistémologiques : pourquoi l'univers existe-t-il ?

Avec mes sentiments respectueux, je vous souhaite tout le succès possible dans votre entreprise.

Pour la dernière fois de ma longue vie, je soussigné

Steve Weduku Eagleking. »

Suivi d'un long texte.

J'enroule les deux feuilles et les glisse sous ma chemise. Elles y seront en sécurité. Pour la première fois depuis mon arrivée en Europe, je me sens seul. Vraiment seul.

Le vieux a dû passer toute la nuit à écrire, contraignant son corps d'infirmes, ses doigts déformés, à fournir un travail énorme. Il a sans aucun doute épuisé ce qui restait de ses poumons pour réussir ce tour de force.

Weduku ? Son deuxième prénom était *Weduku* ? Un picotement me parcourt sous le sternum. Je pose ma main sur la chemise pour réchauffer les rouleaux de papier.

Weduku.

Il fait jour, mais le soleil ne se montre pas.

Je rampe à quatre pattes vers le rebord du plancher pour regarder vers l'éboulis en contrebas. Je le vois. Il est toujours attaché à sa chaise roulante qui apparaît les roues en l'air. L'une des roues, intacte, tourne lentement dans le vent.

La pluie mouille mon visage. Je tends une main dehors pour recueillir quelques gouttes.

Pendant plusieurs heures, je répète ce geste pour capter des gouttes de pluie que je porte à ma bouche.

Weduku.

22.

Je me sens beaucoup mieux maintenant que la fièvre a baissé et que les douleurs ont disparu. J'ai aussi pu boire l'eau du ciel. Mais sortirai-je jamais de ce maudit monastère ?

J'ai fait un tour dans mon ancienne cellule, mais je n'y ai trouvé aucun changement. Je reste un moment allongé par terre à côté de la fente sous la porte dans l'espoir d'entendre la chanson triste. Mais le monastère semble confiné sous une chape de plomb. Je cherche les rouleaux de papier que je remets sous ma chemise.

Les possibilités d'évasion par mes propres moyens semblent nulles. Le mur qui donne sur le couloir est intact et il est bien trop solide pour que je puisse le démolir sans outils appropriés.

Mais où sont passés les vainqueurs ? La dernière bataille qui a manifestement délogé tous les membres de l'Étoile des Sept Familles a tout de même été remportée par quelqu'un ! Tous les groupuscules nationalistes et les autres miettes de l'Union européenne devaient bien savoir que le professeur émérite était tenu prisonnier ici ! Et moi-même par la même occasion. Comment mon rôle est-il perçu dans cette guerre ?

Il ne faut pas que j'y pense trop. Pour l'instant, je dois me concentrer sur une seule chose : sortir d'ici. Mais il s'est produit un événement de taille : le Grand Plan vient de transformer l'un des points imaginaires en un point bien réel. Je, ou plutôt *nous*, nous sommes en possession de la formule qui permet de produire du *cardonium* ! Cette substance ne servira pas le destin pour lequel elle a été créée ; nous n'avons pas besoin de construire un empire.

Si seulement le vieux avait su à quoi nous allons utiliser le *cardonium*...

J'examine la cellule pour la énième fois, à la recherche de fissures ou d'autres points faibles.

La pluie continue ; je suis reconnaissant pour chaque goutte que mon faible corps absorbe.

Je guette le moindre bruit.

La nuit sera longue, mais je n'ai pas froid. Je scrute la plaine au cas où je verrais de la lumière quelque part.

C'est sans espoir. Je m'allonge par terre pour dormir et laisse vagabonder mes pensées.

Le Grand Plan est bien plus invulnérable à présent. Si je sors vivant

d'ici, si j'arrive à traverser les innombrables zones de guerre sans me faire repérer jusqu'à l'un de nos points de contact, le Grand Plan pourra commencer. Nos dépôts sont intacts, dissimulés depuis plusieurs mois dans des cachettes sûres. Sous forme de sacs. Des sacs marron et verts, solidement emballés dans des caisses en métal avec une fermeture hermétique. Quatre cents sacs. Placés à dix endroits différents en Europe.

Je ferme les yeux, un sourire aux lèvres. La rencontre avec le vieillard nous a fait faire un bond en avant. Si seulement il s'en était douté... Chaque capsule de graine contient un miracle.

Je glisse lentement dans un état de somnolence où j'entends le chant des cigales.

23.

Le lendemain, j'ai une idée. Une idée géniale : les lunettes du professeur.

Le soleil est déjà haut dans le ciel, il pénètre directement à l'intérieur de la cellule. Soleil, lunettes et papier, c'est simple comme bonjour !

La porte donnant sur le couloir est constituée de grosses planches de chêne. Par endroits, le bois est fendillé. Des copeaux très fins et secs ! Je cherche des feuilles de papier blanc que je déchire en de fines bandes pour en faire des boulettes. Très rapidement, il y a un petit tas devant la porte : du papier et des bouts de bois que j'ai détachés de la porte en la grattant avec mes ongles.

Si seulement la porte pouvait prendre feu !

Mes mains tremblent légèrement en tenant les lunettes devant le tas de papier. Ces loupes improvisées fonctionnent à merveille. Le papier brunit avant que ne fuse une petite flamme bleue. Je souffle tout doucement sur le feu. Les flammes lèchent gaiement le vieux bois de chêne. Si seulement il pouvait se mettre à brûler ! Mais elles diminuent, le tas de papier est déjà carbonisé. Désespéré, je vois que le feu ne prendra pas.

Je ressors une petite pile de feuilles que j'ai gardée sous la chemise. Ce sont mes notes qui remplissent plusieurs pages. Puis le rouleau de la formule du *cardonium*. Et l'autre rouleau, plus épais celui-là, avec les théories d'Eagleking sur le grand Pourquoi. Ça fait beaucoup de papier.

Il faut que je sorte d'ici à n'importe quel prix.

Le soleil sera bientôt si haut dans le ciel qu'il n'arrivera plus jusqu'à la porte. Il faut que j'agisse vite. Que dois-je sacrifier ?

Le rouleau avec les idées du vieux. Il est épais, il brûlera longtemps. Je tiens les verres des lunettes dans ma main. J'hésite. Je vois bien l'ironie de cette scène d'un immense mépris à l'encontre du vieux scientifique éclopé : ses lunettes à lui, sa propre vue, qui mettent le feu à l'œuvre de sa vie. Une œuvre qui ne sera jamais divulguée. Je serre les dents en tenant les lunettes d'une main qui ne tremble plus. Le rouleau de papier commence à fumer.

« *Weduku* ! Voilà ! » Ce cri monte directement de mes tripes quand le feu se met à flamber. Je rejette les lunettes pour observer le feu. Rien n'est perdu. Les mots, les idées sont depuis longtemps entrés en

moi. Ne restent que les cendres.

La porte n'a pas pris feu.

J'enfouis ma tête dans mes mains. Je ne sais plus quoi faire.

Le Plan. Le Grand Plan ne pourra jamais être réalisé si je reste enfermé ici. Les graines ne pourront jamais montrer leur incroyable puissance. Pourquoi l'Arbre de la fleur céleste ne me donne-t-il pas un signe, pourquoi ne me montre-t-il pas comment ouvrir cette satanée porte ?

L'Arbre de la fleur céleste. L'Europe va bientôt recevoir un cadeau.

Je revois les yeux bleus du vieillard.

Dans ce regard d'une douceur enfantine, dans les prières du vieillard, se cachait une invocation impérieuse. Il a réussi à me prendre dans ses griffes et à me déchirer. Je n'arrive plus à me détacher de son emprise. Le pourquoi des flammes !

Je tends l'oreille dans l'espoir d'entendre un *hoazin* qui me montrerait le chemin à suivre. Au loin, très loin, un cri rauque, attirant. Ai-je vraiment entendu un cri ? Celui d'un *hoazin* ?

Le feu du Weduku m'aurait-il rendu aveugle ? Non. Je vois ce qu'il faut faire. Je sais comment mettre le feu à la porte.

La pailleasse.

Je fais passer le matelas de ma cellule par le trou dans le mur. Il a été bourré d'une vieille paille un peu moisie à certains endroits, mais dans l'ensemble assez sec. Ça va faire un grand feu !

Je pose la pailleasse au pied de la porte tout en évaluant l'angle du soleil. Il me reste encore quelques minutes pour agir.

Le feu produit une grosse chaleur et je me recule jusqu'au bord du plancher. De grosses volutes de fumée s'élèvent et je me demande si quelqu'un les verra. Cette fois-ci, j'espère qu'il n'y a personne à des kilomètres à la ronde.

Le vieux bois crépite. Je tousse et ris en même temps.

Assis le dos tourné contre la chaleur tout en scrutant la plaine sans vie, je me prends pour Winston Churchill. Churchill, l'archétype européen, le va-t-en-guerre qui a repris le flambeau de Caligula, de Néron, des croisés et d'Ivan le Terrible. Comme Napoléon, il refusait d'utiliser du papier toilette. Je me sens comme Churchill dans son enfance quand, assis sur la mangeoire des chevaux dans les écuries de son père, encore innocent et l'âme angélique, il faisait claquer le fouet préféré du vieux duc de Marlborough pendant que les bottes de paille derrière lui flambaient. Longtemps après cet épisode, il déclara qu'au plus fort des flammes il conçut l'idée des États-Unis d'Europe. Avec Hitler, *contre* Staline et les bolcheviques.

Mes pensées aussi tournent autour d'une autre Europe.

C'est maintenant que ça va commencer. Finalement, rien n'a été perdu dans le port de Porto. Mes camarades sont encore avec moi, et

tous les points de contact sont intacts. Il faut seulement que je me dirige vers le point de rassemblement le plus proche et déclenche la phase deux. Ces idées tournent à l'obsession. Toutes les heures, je me répète à moi-même que je serai bientôt libre. Et que dans peu de temps, je pourrai boire un verre de vin bien frais avec le capitaine Emile Sardo Calvinhas. Je respire déjà le parfum du doux vin jaune.

L'épuisement et la faim m'ont mis dans un état de félicité mielleux. J'entends le chant de l'oiseau *Missili* monter du feuillage.

Le feu crépite et les étincelles montent jusqu'au plafond de la cellule. La porte doit bientôt avoir brûlé.

J'attends patiemment.

Weduku.

Weduku s'est fracassé dans l'éboulis en contrebas. Mais Weduku ne peut pas mourir. Parfaitement immobile, mais pas mort. Seule la roue tourne dans la brise. Rien ne peut arrêter cette roue. Le brasier est violent.

La fumée ne vient plus sur moi, elle se fait aspirer par un trou dans la porte. Il y a un trou dans les planches de chêne !

Je me mets debout pour prendre de l'élan. Mon corps las et endolori se jette en avant. Avec mon pied nu, je donne un grand coup dans la porte. Des morceaux de suie, de charbon encore chaud et de bois qui brûlent volent autour de moi. Comme une torpille, je fonce à travers la porte. Une odeur de pourriture humide m'assaille les narines.

Je me retrouve dans le couloir.

24.

Il faut un certain temps avant que mes yeux ne s'habituent à l'obscurité. Je devine des murs de pierre avec des niches et des portes menant à différentes cellules. Mais je suis obligé de me boucher le nez. La puanteur est si forte que j'ai envie de vomir.

Je choisis une direction au hasard et commence à marcher.

Les pierres au sol absorbent le bruit de mes pas. Quatre pas, puis je m'arrête. Prudence. Je tends l'oreille. Je n'ai pas du tout l'intention de me retrouver dans les bras d'une autre faction de l'Union. Il n'y aura peut-être pas que des gentils garçons se contentant de me bastonner, mais d'autres qui auront tôt fait de me tirer une balle dans la tête.

Je vérifie sous ma chemise. Les rouleaux avec la formule et mes notes sont toujours là. Je glousse tout seul à la manière d'un pécari qui va attaquer une fourmilière.

Une sorte de baluchon est couché par terre devant moi. Il barre presque tout le couloir.

Un être humain.

Les rats ne s'occupent pas de moi tant qu'ils s'affairent sur le cadavre, à l'uniforme marron avec des rayures gris cendre. J'enjambe prudemment le tout, mais marche par mégarde sur la queue d'un rat qui hurle comme un cochon qu'on égorge, avant que je réussisse à lui écraser la tête avec mon talon.

Je tends encore l'oreille. Le silence. Le silence total.

Je contourne un angle pour déboucher dans un couloir plus large, presque une salle. La lumière pénètre par des lucarnes très haut dans le mur. La scène qui m'attend est telle que je suis obligé de fermer les yeux et dois lutter contre de violents haut-le-cœur.

Des corps tordus et mutilés jonchent le sol. Les murs sont éclaboussés de sang séché. Des parties de corps, des bras et des jambes s'entassent avec des têtes coupées. Des ventres ouverts, des crânes brisés, des yeux arrachés. Et ce bruit... Le bruit repoussant de milliers de rats qui croquent, rongent et claquent la langue en poussant des petits cris stridents.

Il ne s'agit pas de soldats. Ce sont des femmes, des enfants, des vieillards. Toute une population locale qui a été massacrée, ceux qui n'ont pas pu fuir. Ils ont été torturés et mutilés de la plus odieuse des manières.

Je refuse de regarder. Je refuse de savoir. Je refuse de comprendre

pour quelles raisons ce piège terrible s'est refermé sur ces malheureux. Je ne comprendrai jamais comment des êtres humains peuvent être capables de tels agissements. Les pierres du mur pleurent des larmes de sang. À tout jamais, ils resteront humides de chagrin.

Pourtant j'ai toujours su que la guerre a ce visage. Des images de Bihac, de Mostar, de Bosnie me reviennent. Là-bas aussi, il y avait un monastère. Les choses n'ont fait qu'empirer depuis. C'est ça, l'Europe.

Une mère serre la dépouille de son petit enfant contre sa poitrine. Les orbites de l'enfant sont vides.

Je serre les yeux très fort et continue d'avancer. Je marche en trébuchant, tâtonne le long du mur et arrive à une porte que je pousse. Je pénètre en titubant dans une nouvelle salle. Je m'essuie les joues, m'appuie contre un autel et éclate en sanglots.

Un cierge.

Un ancien livre ouvert.

Entre le cierge et le livre : une toile d'araignée.

25.

Assis par terre à côté de l'autel, je vois le jour qui filtre à travers le vitrail situé sous le plafond, qui lui-même crée un jeu de lumières irréelles. L'air dans la chapelle est meilleur et me permet de reprendre mon souffle après les horreurs que j'ai vues. En bougeant mon pied, je fais tinter des douilles de fusil.

Je pense avoir fait le tour du monastère. Des cadavres gisent partout. Cette chapelle est le seul endroit qui n'empeste pas le corps humain en putréfaction. La salle où j'avais été interrogé devant l'Étoile des Sept Familles a dû être incendiée à coups de lance-flammes. Partout des soldats cuits, brûlés, carbonisés, des quantités d'armes, des écrans d'ordinateur explosés et du bois de charpente calciné. Complètement tordu par la chaleur, le cadre métallique du portrait de l'ayatollah est toujours suspendu au mur. J'ai trouvé plusieurs soldats d'une autre faction ; ils portent tous des uniformes bleu marine avec des épaulettes ornées de l'étoile sioniste. D'autres soldats arborent des uniformes bordeaux frappés de l'aigle bavarois. Au moins trois factions différentes ont pris part à cette ultime bataille. Je ne ressens aucune compassion pour les soldats morts. Leurs vraies mères n'ont jamais existé.

Tant mieux si personne n'a entendu mes cris quand je réclamaï qu'on ouvre la porte de ma cellule.

La fièvre m'assaille à nouveau. Je suis brûlant et frissonne en même temps. La faim m'abrutit de plus en plus. Si la situation ne change pas, je me verrai dans l'obligation de manger du soldat rôti. Je n'ai pas de principes à ce sujet. Mais ce sera vraiment en dernier recours.

Je ne trouve aucune sortie à ce monastère. Le seul portail que j'ai découvert est solidement barricadé à l'extérieur par des poutres d'un pouce d'épaisseur. Les vainqueurs ont scellé la scène de leur crime. Mais dans leur folie meurtrière, ils ont oublié leurs deux prisonniers enfermés chacun dans sa cellule.

Je reste à côté de l'autel pour rassembler mes forces. Il faut que j'inspecte le monastère plus en détail. Il doit bien y avoir une porte menant vers la liberté. Si au moins les lucarnes étaient situées plus bas sur les murs ! Mais elles sont inatteignables et la plupart sont munies de barreaux.

Au lieu de récupérer des forces, je sens qu'elles diminuent. Des frissons me secouent jusqu'à la moelle. Quand je ne tremble pas, la

sueur me dégouline du front, formant ainsi un épais brouillard devant mes yeux. Je rêve de jus frais de maracuja.

Je me relève et me penche sur l'autel. Mon thorax s'appuie sur le livre ancien. Une Bible, naturellement. Pas même les musulmans ne l'ont détruite. Parce que ceux qui ont écrit la Bible savaient très bien ce qu'est une guerre. Les mots prononcés par la bouche de Dieu et d'Allah ont alimenté pas mal de lance-flammes. Et les crachats de Dieu ont aiguisé d'innombrables baïonnettes. Quand je pense que, dans cette chapelle, sous la douce psalmodie des moines et leurs chants sacrés, des péchés séculaires et des crimes bestiaux ont reçu l'absolution. *Le pardon de qui et pour quelle raison ?*

Je griffe de mes ongles la pierre nue, j'arrache des feuilles du livre pour les jeter autour de moi, j'enfonce mes dents dans le cierge et mâchonne.

Je m'écroule par terre en laissant mes mâchoires travailler.

La fièvre me provoque des visions. J'entends des voix. Je vois des ombres sur les murs. Je perçois encore l'odeur lourde et écœurante qui s'infiltré sous la porte.

Senhor Yenso ? Senhor Yenso ?

Y a-t-il quelqu'un derrière moi qui chuchote, qui me regarde ? Je fais volte-face et écarquille les yeux. Pas de père. Pas de mère. Pas de frère ni de sœur. « Les choses sont ce qu'elles sont parce que nous sommes. » C'est aussi simple.

Il faudra attendre longtemps avant que le *sorac* donne à nouveau un fruit.

J'ai dormi pendant plusieurs heures. La lumière pénètre à flots à travers le vitrail, la journée doit déjà être bien avancée. La mauvaise fièvre a de nouveau lâché prise.

C'est décidé : si je ne trouve pas le moyen de sortir aujourd'hui, je mangerai une cuisse rôtie de soldat. Cela me servira au moins à retrouver des forces. Penser à la nourriture me redonne de l'espoir. En repoussant le vertige, j'arrive à rester debout. Ma certitude de bientôt sentir l'odeur de la terre mouillée et de la pluie fraîche contre mon front me rend tout joyeux. Je ne passerai pas une nuit de plus dans cette antichambre de la mort !

Je chancelle à travers des couloirs puants pour retrouver la cour au centre du monastère, à l'air libre. Je veux étudier le ciel.

Le jardin intérieur est entouré d'une galerie couverte. C'est une très belle architecture, mais cela s'arrête là. La terre a été retournée et des tas de soldats gisent à moitié enterrés. Il en sort des bottes, des têtes et des bras à tous les stades de putréfaction. Certains cadavres sont apparemment là depuis si longtemps que les ossements blanchis ont entièrement été rongés par les rats. L'utilisation du jardin du cloître ne fait aucun doute : une place d'exécution. Le mur au nord est grêlé d'impacts de projectiles et de taches de sang séché.

Je lève les yeux vers le ciel. Il est bleu.

J'entends alors un bruit et je me fige.

Des coups frappés en rythme. Il vient d'un endroit quelque part à l'intérieur du monastère. De l'aile qui donne vers l'est.

Je tends l'oreille, mais le tambourinement a cessé. *Se peut-il qu'il y ait d'autres prisonniers enfermés dans des cellules ?* Vais-je oser appeler ?

Je m'avance prudemment vers l'aile d'où venait le bruit. Je m'arrête, incline la tête pour mieux entendre. Silence.

« Ohé ? » Ma voix est enrouée.

Elle est beaucoup trop faible. J'appelle encore, plusieurs fois, de plus en plus fort. À la fin, les murs du monastère résonnent.

Voilà que j'entends à nouveau les coups. J'emprunte un couloir qui doit me conduire vers ce bruit. J'essaie de m'orienter au mieux dans la pénombre parmi les nombreuses cellules et couloirs. Je cours, trébuche, m'arrête, appelle. Tends l'oreille. J'entends toujours ces légers coups, mais impossible de les situer exactement. Dans cette aile où les portes ne sont pas fermées à clé, j'ai bientôt tout vérifié. L'écho

que me renvoient les murs de pierre me déroutent.

Je m'arrête entre deux grandes salles. La lumière du monastère y pénètre par le portail en ogive. Des caisses et des tonneaux en chêne empilés traînent le long des murs. Les tonneaux sont vides. Pas de vin.

J'appelle encore une fois. Des coups me répondent, toujours avec un rythme. Il y a bien un être humain quelque part, mais où ?

Je fais encore un tour, vérifie de manière systématique chacune des cellules, regarde dans chaque coin obscur, mais mes recherches ne donnent aucun résultat. Je reviens finalement sous les arcades du monastère et m'appuie contre un pilier. Il m'en a coûté de courir et appeler.

C'est tellement net ! Toc-toc-toc. Toc. Toc. Toc. Toc-toc-toc. Trois longs, trois courts. SOS. Quelqu'un appelle au secours.

Je colle mon oreille contre le mur en pierre. Je me mets à genoux et pose la tête contre le sol. Le bruit est plus net, mais le rythme ralentit et les intervalles sont de plus en plus longs. Y aurait-il une cave en dessous ?

Je fais une nouvelle ronde les yeux rivés par terre. Sans porter aucune attention aux horribles rats qui grouillent partout, je repousse les cadavres à coups de pied pour vérifier chaque centimètre carré du sol. Dans l'une des grandes salles, près de ce qui a dû être l'âtre dans la cuisine des moines, je découvre enfin la cachette. Un bloc carré dans le sol muni d'un anneau de fer, une sorte de trappe. Je tire sur l'anneau, mais le bloc de pierre ne bouge pas ; il est lourd, très lourd.

Deux ou trois bruits très faibles me parviennent. Puis tout redevient silencieux.

Il *faut* que j'y arrive.

J'adopte la position d'un lutteur de sumo, me saisis de l'anneau des deux mains et tire de toutes mes forces. Le bloc bouge légèrement. Je tire si fort que des points rouges dansent devant mes yeux. Une odeur de moisi monte dans mes narines. Je dévie le bloc un peu sur le côté. Enfin, une petite ouverture.

Je crie dans l'ouverture. J'appelle en norvégien, ma langue maternelle, en me disant que cela n'effraiera personne. Puis je crie que je suis un ami dans toutes les langues que je connais.

Les coups ont cessé.

Je me repose un instant avant de repousser le bloc sur le côté afin d'agrandir l'ouverture et de laisser une personne monter... ou descendre.

Je jette un coup d'œil dans le noir. J'aperçois des marches.

« Il y a quelqu'un ? »

Silence.

Je pose le pied sur la première marche et me faufile dans l'ouverture pour descendre l'escalier. Une fois en bas, je m'éponge la

sueur du front mêlée de toiles d'araignée. Le jour filtre avec une telle parcimonie par l'ouverture que je ne distingue pas les murs ; je vois à peine à quelques mètres devant moi.

Puis j'aperçois un tas sur le sol. Un être humain, une petite créature fragile qui reste recroquevillée le visage contre le sol, la main agrippée à un objet. Un pistolet. La main le tient par le canon.

Je tends la main tout doucement. La créature respire. En desserrant les doigts qui tiennent le canon du pistolet, j'entends une vague plainte.

C'est la voix d'une femme !

À l'ombre des arcades, les tremblements et les spasmes dans mes cuisses et mes bras ont enfin cessé. Je flotte dans un état d'apesanteur, dans une pièce vide, et petit à petit, réinvestis mon corps.

Je baisse les yeux pour la regarder. Sa respiration est courte et saccadée. Ses longs cheveux clairs sont emmêlés, pleins de saletés et de sang séché. Elle vit. Elle est belle, comme elle l'a toujours été. Sa tête repose sur mes genoux. Ses lèvres sont pâles, son front haut et clair.

C'est Lovinda. Ma bien-aimée, ma chère Lolo.

Pendant dix-sept ans, je l'ai attendue. Elle n'est jamais venue. Durant des jours, des semaines, des mois, je l'avais attendue sur la rive du fleuve.

Pourquoi n'es-tu jamais venue, Lolo ?

II. LES NUITS SOUS LE *SORAC*

Assis au bord de l'eau, il attendait. Le fleuve gris-bleu s'écoulait doucement et, dans les ondulations sur la surface de l'eau, il avait l'impression de voir l'image de Lolo. Pourquoi ne venait-elle pas ?

La chemise lui collait à la peau ; la jungle fumante pesait lourdement sur ses tempes, la sueur lui tombait à grosses gouttes dans les yeux.

Tout avait été si déroutant.

Pourtant, l'agitation fébrile et la tension qui l'avaient gagné quand il avait débarqué à l'autre bout du monde se dissipaient doucement. Seuls l'attente et le désir de la revoir, de revoir Lolo, continuaient à le déchirer et le poussaient à l'inactivité des heures durant, au bord du fleuve.

Il suivait des yeux le friselis tranquille des tourbillons créés par le courant en attendant vaguement un signe à la surface de l'eau qui lui dirait pourquoi il se trouvait là, combien de temps il resterait et si elle arriverait bientôt. Ou si elle ne viendrait tout simplement jamais...

Il n'arrivait pas à décoder les signes. Ce fleuve parlait un langage qu'il ne comprenait pas.

Pendant un moment, il fut distrait par une nuée de *statiras*, des papillons citron, qui se posèrent sur la vase humide près du fleuve. Ensuite, il entendit les claquements de bec de quelques toucans dans le jacaranda derrière lui. Il y avait tant de sons, de couleurs, de senteurs.

Si seulement elle pouvait vite venir ! Elle verrait comme tout était beau ici, exactement comme l'avait décrit Gilles Saint-Stephan, leur ami. En vérité, ils avaient choisi le bon endroit. La luxuriance de la jungle était somptueuse, elle dépassait toutes leurs attentes.

L'endroit dont ils avaient tant rêvé était comme cela. Ils avaient passé des nuits entières ensemble à tout planifier. Au début, ce n'était qu'une idée lancée en l'air, et puis elle avait fini par se concrétiser, pour prendre la forme d'un projet fabuleux.

Mais il ne ressentait plus aucune joie. Elle lui manquait terriblement, et son absence lui lacérait le cœur.

Par un effort immense, il repoussa ses idées noires.

Il était pieds nus. Ces derniers jours, il s'était déplacé sans chaussures. Ici dans la jungle, à quoi bon avoir des chaussures ? Personne parmi les Indiens des villages dans la région n'en portait.

D'ailleurs les rares *caboclos* ou *garimpeiros* qui en portaient et qui, de temps à autre, accostaient avec leur barge, sentaient mauvais. Et la pire odeur émanait de leurs pieds, de leurs chaussures pourries par l'humidité. Il préférait donc marcher pieds nus. Autant s'y habituer tout de suite. Leur grand projet prévoyait qu'il, non, *qu'ils* resteraient longtemps ici. Voire pour le restant de leur vie.

Lolo et lui.

Son regard suivait le courant du fleuve qui coulait doucement, presque imperceptiblement. Ne verrait-il pas bientôt une nouvelle barge avec des marchandises ? Le mois dernier, trois bateaux avaient accosté. Mais aucun signe de Lolo.

Il se mit à observer les fourmis qui s'affairaient frénétiquement autour de ses pieds : des *saubas* et des *pigrotes*. Depuis son arrivée, il avait compté jusqu'à vingt-huit espèces de fourmis différentes. Il avait ressorti ses livres de référence pour prendre des notes, même si son attention était sans cesse distraite. Il attendait.

Les jacarandas qui émergeaient par endroits de la canopée fleurissaient sans interruption tout au long de l'année, avait-il entendu dire. Leur parfum embaumait l'air. Parfois après une ondée, quand soufflait une brise légère, il remarquait également le parfum un peu plus amer du *canforeira*, le camphrier. C'était merveilleux. Ce qui l'entourait paraissait miraculeux. Une modeste centaine de mètres carrés de jungle renfermaient des milliers d'espèces de plantes et une vie grouillante à tous les stades de l'évolution, des micro-organismes jusqu'aux mammifères.

Dans son panier de fibres tressées, il cherchait un maracuja pour en presser le jus directement dans sa bouche. Jamais il n'avait goûté meilleur fruit.

Ici, au bord de l'eau, il se sentait en paix. Pendant les premières semaines, les enfants agglutinés autour de lui l'avaient suivi partout, mais le seuil de la curiosité passé, il pouvait rester seul sans être dérangé. Exception faite du petit Armada. Dès le début, le garçon à l'étrange nom trompeur avait fait de lui son dieu personnel. Il s'approchait de Jens Oder, sans un bruit, et restait là. Les grands yeux noirs n'avaient de cesse de l'observer et, de temps à autre, sa petite main crasseuse s'avancait vers le bras de sa chemise comme pour une caresse.

Le petit Armada avait dix ans. Orphelin de père et de mère, il habitait chez un oncle en bordure du village. C'était un contemplatif. Dans les rares mots que prononçait l'enfant se cachait beaucoup de sagesse. Jens Oder appréciait la compagnie du petit Indien qui ne le dérangeait pas dans sa douloureuse attente. Il la remplissait avec ses plaisanteries et ses rires.

Dans la langue sucuruki, Armada signifiait « roi du fleuve ». Et

c'était bien ce qu'il était : un petit roi du fleuve au fin fond de la jungle.

Assis par terre, il toucha tout doucement l'épaule de Jens Oder.

« *No barco hoje, senhor Yenso ?* »

— Non, ça n'a pas l'air. Pas de bateau aujourd'hui non plus », répondit-il en portugais ; la plupart des Indiens du village connaissaient un peu le portugais.

« As-tu déjà entendu les poissons chanter ? » Ses grands yeux pétillaient de malice.

« Entendre les poissons chanter ? Les poissons ne chantent pas. Et même s'ils le faisaient, nous ne pourrions pas les entendre, ils sont sous l'eau. » Jens Oder prit un maracuja du panier pour le donner à l'enfant.

« Si, si, senhor. Tu vois les feuilles mortes qui flottent sur l'eau là-bas ? Elles tournent en rond tout près du bord. Elles dansent sur le chant des *murdu*. Si tu écoutes bien, tu arriveras à l'entendre. » Armada pointa l'endroit du doigt en fermant les yeux comme pour mieux entendre.

Jens Oder tendit l'oreille.

Il crut effectivement entendre un léger bourdonnement, mais qui pouvait tout aussi bien venir des insectes.

« *Olho*. C'est vrai, on dirait un chant. Le poisson s'appelle "murdu", dis-tu ? Et de quoi a-t-il l'air, ce poisson ? » demanda-t-il en essayant de suivre l'imagination débordante du petit garçon.

— Il est blanc. Avec des pois rouges. Ce n'est pas possible de l'attraper. Mais on arrive parfois à le voir en pirogue, quand l'eau est assez claire. Les vieux au village disent que ce sont les *murdu* qui permettent au fleuve de couler. Quand l'eau entend ce joli chant, elle s'écoule vers le poisson. C'est ainsi que ça se passe. » Le garçon hocha la tête énergiquement en jetant un bout de bois dans l'eau.

« Jusqu'à la mer ? »

— Oui. Jusqu'à la mer. Parce que dans la mer habitent des *murdu* encore plus gros et qui chantent encore plus fort. »

La mer. La mer était loin, très loin. À des milliers de kilomètres. Le garçon devait à peine savoir ce qu'était la mer. C'était par la mer qu'elle arriverait. Lolo. Par la mer, puis en remontant le fleuve. Jusqu'ici. Elle arriverait bientôt. Avec la prochaine barge...

Il se détourna du garçon.

« Tu pleures, senhor ? »

— Pleurer ! » Il se mit debout et essuya la sueur qui lui coulait du front.

« *Sí* senhor, je vois bien que tes yeux sont pleins d'eau. Tu penses à la *senhorita*. » Le garçon se leva et prit la main de Jens Oder. Ensemble, ils remontèrent vers le village.

« Je ne pleure pas, Armada. Mais mes yeux me piquent. Il fait si chaud ici. Beaucoup plus chaud que dans le pays d'où je viens. Tu comprends ? dit-il en serrant la main du petit garçon.

— Non, je ne comprends pas. Et en plus, tu mens. Tu m'as raconté que dans ton pays, il fait si froid que la surface de l'eau durcit suffisamment pour que les hommes puissent marcher dessus. Mais un seul peut marcher sur l'eau, c'est Jésus-Christ ! »

Jens Oder s'arrêta en faisant semblant d'être étonné.

« Jésus-Christ ? C'est qui, celui-là ? Il habite dans le village ? »

Il savait que le garçon avait été à l'école de la mission tenue par les Petites Sœurs de Marie jusqu'à l'année dernière. Alors, la mission comme l'école avaient fermé. Et c'était tout aussi bien.

Armada était sérieux.

« Oui, il habite dans le village. Mais il est mort.

— Tu l'as vu ?

— Tous les jours, je le vois. Il est dans son cabanon. Derrière la porcherie de la femme aux perroquets », répondit Armada en décrivant de petits cercles dans la boue avec ses orteils.

Jens Oder le prit doucement par les épaules.

« Tu es un drôle de petit gars, toi. Et d'une imagination foisonnante. Tu es vraiment sûr que le mort s'appelle Jésus-Christ ?

— Sûr et certain. Il est né dans une petite ville un peu plus bas sur le fleuve qui s'appelle Bethléem. Tu la connais, cette ville ? » Les cercles dans la boue sur le sentier se firent de plus en plus grands.

« Non, je ne crois pas connaître cette ville. Et pourquoi se retrouve-t-il ici, mort, dans un cabanon ? Allez, je t'écoute, petit galopin ! » Il voulait prendre le ton de la plaisanterie, mais Armada restait aussi sérieux qu'un pape.

« Les Petites Sœurs de Marie ont oublié de le prendre avec elles. Viens, je vais te le montrer. » Le garçon prit sa main pour l'entraîner vers le haut du chemin.

C'est cela, se dit Jens Oder. Les bonnes sœurs ont dû laisser un crucifix, une icône, ou quelque chose dans ce genre, pour que les Indiens puissent continuer pour toute l'éternité à cultiver la bonne religion.

Ils traversèrent tout le village, passèrent devant la cabane de la femme aux perroquets pour arriver près d'une petite hutte à la lisière de la forêt. Elle était trop petite pour qu'on puisse y habiter, mais elle pouvait fort bien servir de chapelle. Armada poussa de côté le rideau de bambou et y entra. Jens Oder le suivit.

Il cligna plusieurs fois des yeux pour s'habituer à la pénombre. Puis il s'arrêta net. Au milieu de la hutte, il vit une sorte de petite estrade bricolée avec des vieux cageots à légumes vides. Un cercueil avec un couvercle ouvert trônait dessus. Et dans le cercueil était couché un homme, un adulte recouvert d'une cotonnade blanche. Seule la tête

était visible. On avait vraiment l'impression qu'il s'agissait d'un être humain en chair et en os en train de dormir.

Il s'avança jusqu'au bord du cercueil. Le visage de ce Christ semblait tellement réel ! Exactement comme Jens Oder se le représenterait, si le Christ avait jamais existé : un visage très doux encadré d'une barbe, avec de longs cheveux et une couronne d'épines sur la tête. Il pouvait même voir les traînées de sang sur ses joues. Était-ce un mannequin de cire ?

Du bout des doigts, il toucha le visage du Christ. C'était comme toucher une peau vivante. Il passa sa main sur les traces de sang. À sa grande stupéfaction, c'était du sang véritable. Finalement, il lui arracha un cheveu.

Il sortit vivement de la hutte, entraînant Armada avec lui.

« *Quem é esse ?* Qui est couché là ? C'est une personne en chair et en os ! Et il ne peut pas être mort ! Il n'y a pas la moindre odeur. Combien de temps est-il resté ainsi ? demanda-t-il, le regard dur.

— C'est Jésus-Christ, senhor Yenso. Je te l'ai déjà dit. Depuis que les Petites Sœurs de Marie sont arrivées avec le cercueil, il a toujours été là. Ça fait plusieurs années maintenant, je ne me rappelle pas combien. Et s'il se réveille, il pourra certainement marcher sur l'eau. Mais il ne se réveillera pas, personne ne peut se réveiller du royaume des morts.

— C'est bien vrai, Armada, balbutia Jens Oder qui ne savait que dire. Toi, attends-moi à l'extérieur. Il faut que je regarde encore une fois. »

Il pénétra de nouveau à l'intérieur de la hutte, souleva doucement le tissu blanc. Le corps était nu. Il dut prendre sur lui pour ne pas reculer. Une blessure causée par une épée dans les côtes, du sang qui suintait, des marques de fouets, un pénis mou et ratatiné reposant contre l'une des cuisses. C'était terrifiant.

« On ne s'occupe plus beaucoup de Jésus-Christ maintenant, senhor Yenso, déclara Armada quand ils s'éloignèrent de la hutte. Il repose en paix. Mais s'il commence à pourrir, il faudra qu'on le jette dans le fleuve. C'est oncle Archao qui nous l'a dit. » Sur ce, le garçon tourna les talons pour traverser en courant la place du village et retrouver les autres garçons de son âge.

Jens Oder s'assit sur un tronc d'arbre sans se préoccuper des cochons qui vinrent lui renifler les orteils. Il ne savait plus qui ou que croire. Il demeura ainsi un long moment. Un très long moment. Jusqu'à ce qu'il dégouline de sueur.

Il s'épongea le front et se releva. Le soleil n'était plus au zénith, l'air moite vibrait dans la chaleur. L'averse n'allait pas tarder. Les cochons sur la petite place du marché se réfugièrent à l'ombre en se laissant lourdement tomber par terre. Les femmes mirent leurs marmites de

farinha à l'abri. Depuis des siècles, la vie s'écoulait ainsi. Et elle continuerait ainsi. Malgré ce Jésus-Christ qui, d'une manière ou d'une autre, était arrivé chez les Sucuruki près de deux mille ans après sa mort et qui restait dans une hutte dans la jungle en faisant semblant de ne pas être ressuscité.

Jens Oder se surprit à sourire.

Le village de la tribu des Sucuruki se trouvait si éloigné de toute civilisation qu'on n'y accédait que par bateau. C'était une région tout en haut du bassin d'Amazonie, un *no man's land* à la frontière entre le Brésil, la Colombie et le Venezuela. À la jonction de ces trois pays, à quelques centaines de kilomètres à l'est de ce village indien, se trouvait Cucui, une bourgade brésilienne en partie désertée par sa population. Quand la loi interdisant l'orpaillage et autres extractions minières dans la région fut promulguée, la vie à Cucui s'arrêta presque totalement. Défiant toutefois cette interdiction, certains chercheurs de fortune restèrent sur place. Ayant imposé leur loi et faisant régner l'ordre dans la ville, ces *garimpeiros* refusèrent obstinément de quitter la région. Mais les grandes compagnies et les conglomerats multinationaux se tinrent à distance. C'était cela, le plus important.

Le village des Sucuruki était situé sur le bord d'un petit affluent du fleuve Icana. Quelques barges de marchandises remontaient jusqu'ici de temps à autre, mais elles aussi se firent plus rares après que la mission des Petites Sœurs de Marie eut été fermée. Les Sucuruki pouvaient ainsi continuer à vivre comme ils avaient toujours vécu. Et la *selva*, la grande forêt tropicale s'étendant sur des centaines de kilomètres à la ronde, restait intacte.

Le village indien avait reçu le nom de Puerto Espirito Santo, « Port-Saint-Esprit », mais ce nom-là n'était bien sûr jamais utilisé par les Indiens. Ils appelaient *corra* la cinquantaine de cases en bambou regroupées autour de la place du marché et son grand platane, ce qui voulait simplement dire « village » dans leur langue.

Le bassin de l'Amazone est plat comme une crêpe. Des dizaines de milliers de kilomètres s'étendent vers la cordillère des Andes, sans la moindre colline. Curieusement, à l'endroit exact du village des Sucuruki, une hauteur se dressait de chaque côté du fleuve ; les huttes se dressaient à quelques centaines de mètres de l'eau sur un petit plateau. Ainsi, ils étaient protégés des inondations, contrairement à la plupart des autres habitants de l'Amazonie, de Belém à l'est jusqu'à Iquitos à l'ouest.

Puerto Espirito Santo ne figure sur aucune carte. Jens Oder Flirum avait eu connaissance de ce village par son ami, l'anthropologue Gilles Saint-Stephan, aujourd'hui décédé. Le lieu de son dernier repos se situait quelque part dans la boue sous un barrage artificiel dans la

région de Porto Velho.

Cela faisait deux mois que Jens Oder habitait le village. Aujourd'hui, c'était son anniversaire. Il venait d'avoir trente ans, mais personne n'avait besoin de le savoir.

Il attendait.

Son équipement, constitué de plusieurs tonnes de caisses et de boîtes, était toujours entreposé dans le hangar en bas, près du fleuve. Il resterait là jusqu'à l'arrivée de Lolo. Ils s'en occuperaient tous les deux. Ensemble.

Il prit une profonde inspiration. La pluie allait tomber d'une minute à l'autre. Il effaça de sa tête l'étrange vision à l'intérieur de la hutte dans la jungle, avant d'entrer dans la pénombre de la *venda*, l'épicerie du senhor Luccu, où il fut assailli par une odeur de saindoux rance et d'huile d'olive. Senhor Luccu tenait son affaire sans se préoccuper de gagner de l'argent. Seuls comptaient les œufs pondus par ses poules *pircci*. Il les comptait attentivement, parce qu'en échange de trois œufs, il obtenait une bouteille de rhum velho sur les barges.

Senhor Luccu était un vrai *caboclo* : père d'origine inconnue, mère sucuruki. Il trouvait un sens à la vie en consommant une petite quantité calculée de rhum velho par jour et en couvrant de cadeaux ses dix-sept petits-enfants.

« *Tarde*, senhor Yenso », lança-t-il joyeusement quand Jens Oder s'assit sur sa chaise attitrée, près d'une table faite avec de vieux cageots.

« *Meia garaffa ?* »

Jens Oder fit oui de la tête. Aujourd'hui, il allait s'offrir une demi-bouteille de rhum. Au moins. Pour son anniversaire. Pour ses trente ans. Seul. Dans la jungle. Où un grand projet fabuleux allait bientôt voir le jour, et dont il était l'initiateur. Il avait des raisons d'être fier. Jusqu'à présent, tout s'était bien passé. Pourquoi ne pas se montrer optimiste ?

Il but le rhum à petites gorgées, agrémenté d'un citron vert et de quelques cristaux de sel. C'était délicieux. La chaleur dans la pièce différait de celle à l'extérieur. Écouter la pluie tropicale tambouriner sur le toit lui procurait un sentiment de paix. La souffrance de l'interminable attente semblait atténuée et le temps qui passait n'avait plus d'importance. Les pensées qui l'avaient torturé s'étaient faites douces et légères. Un jour futur, il écrirait. Écrirait tout ce qu'il ressentait et qui le préoccupait. Tout le bien et tout le mal qu'il avait vécu dans sa vie passée. Mais rien ne pressait. Il avait tout son temps.

Quelques coléoptères d'un bleu céruléen rampaient sur le mur sous une image de Yasser Arafat. Comment le portrait de ce Palestinien, petit par la taille mais grand homme politique, était arrivé là ? Il faudrait un jour qu'il demande pourquoi. Il avait encore tant de

questions à poser.

Il ferma les yeux pour chasser les souvenirs. *Écoute la pluie, le doux murmure de la pluie ! Écoute les enfants qui rient !* Mais c'était impossible. Il se rappelait trop le doux parfum des cheveux de Lolo. Il entendait son rire perlant quand elle entrait en trombe dans le café où ils avaient l'habitude de se retrouver. Il sentait encore les lèvres de Lolo frôler sa joue. Mon Dieu ! Comme elle lui manquait ! Il n'aurait jamais dû partir sans elle.

Les coléoptères bleus sous Arafat avaient de longues antennes. Ils n'étaient pas vraiment bleus, plutôt violets.

Tous les deux, ils avaient prévu de s'immerger dans ce pays de rêve, au plus profond de ce continent neuf. Lolo et lui. Sans rien abîmer, ils s'abreuvraient de sa force et de sa sagesse. Ils construiraient. Ils construiraient pour les Indiens Sucuruki, pour toutes les tribus indiennes menacées d'extinction ; peut-être construiraient-ils un pont au-dessus de l'Atlantique, là où la structure de pouvoir du vieux monde vacillait déjà sur ses jambes de vieillard.

Les visions étaient là. Même si Lolo ne venait pas, il garderait ses visions intactes. Sa jeunesse l'y autorisait.

Il fit signe à senhor Luccu qui apporta aussitôt des olives et une coupelle de *mandioka* séché.

« Senhor Yenso aime mon rhum aujourd'hui ? » dit-il en buvant une gorgée d'un petit verre.

Jens Oder acquiesça.

« Pourquoi les Petites Sœurs de Marie sont-elles parties ? demandait-il.

— Pourquoi auraient-elles dû rester ? Ici, nous avons un dieu dans chaque arbre ; chaque feuille verte contient une Bible entière. Les bonnes sœurs, crédules comme pas deux, ne nous connaissaient pas, nous, les Sucuruki, et quand elles ont finalement compris qui nous étions, elles sont reparties. Mais elles ont laissé derrière elles leur Jésus-Christ, comme si nous avions besoin d'un homme mort depuis si longtemps. »

Senhor Luccu se tapota le ventre de contentement, puis alla aider deux femmes à peser un sac de *farinha*.

La pluie tambourinait toujours sur le toit.

Il posa le menton sur ses mains. L'inquiétude l'avait quitté. Il ne ressentait plus aucune appréhension à l'encontre de ce gigantesque pays inconnu, avec sa chaleur inhabituelle et son environnement qui lui était si étranger. Au début, cela avait été angoissant. Il s'était senti insignifiant et impuissant ; une écharde, un corps étranger qui essayait de pénétrer sous la peau d'un être gigantesque. Sans cesse, il avait dû se répéter : tu n'es ni un touriste ni un exploiteur ; tu es un être humain débordant de curiosité et doté d'une grande force créatrice, tu

viens à peine de commencer ta vie, tout ce que tu veux, c'est participer et prendre le pouls de la planète ; ici tu trouveras des amis qui ne te trahiront jamais, et l'histoire des petites créatures rampantes n'est pas encore écrite. Il serait peut-être temps de s'y mettre ?

Il s'était déjà fait des amis.

Petit à petit, la crainte et l'incertitude s'étaient évanouies. Après quelques semaines, l'environnement lui était devenu plus familier et il s'était senti en sécurité. Tout s'était déroulé comme prévu : l'équipement était bien arrivé et restait stocké dans un endroit au sec. Il avait réussi à avoir une petite hutte en bambou à la lisière du village. Il disposait d'un hamac et prenait quotidiennement ses repas dans la *cantina*. Celle-ci n'était ouverte que lorsqu'il y avait des visiteurs dans le village. Lui en était un, et il comptait rester un bout de temps. Il prenait ainsi ses repas à la *cantina*, à la grande joie des sœurs Luanda et Volluni, puisque cela leur apportait un revenu régulier non négligeable.

La bouteille de rhum était à moitié vide et il pleuvait toujours dehors. L'ondée durerait encore au moins une heure.

De sa poche, il sortit un bout de papier écorné avec des noms et des adresses. Des scientifiques. Des chercheurs. Il aurait déjà dû leur écrire il y a longtemps. Écrire pour dire que tout était prêt, qu'ils pouvaient venir. Leur travail à Manaus pouvait commencer sur-le-champ. Mais il n'avait pas écrit. Tout n'était pas prêt : Lolo n'était pas arrivée.

Un Norvégien en Amazonie. Dans une partie de l'Amazonie où presque aucun Européen n'avait encore mis les pieds. Il avait provoqué un grand remue-ménage parmi les Sucuruki en accostant au ponton avec la barge qui transportait tout son matériel. Le prenant d'abord pour un nouveau missionnaire, il avait eu droit à son lot d'invectives. Mais après leur avoir exposé son projet et le contenu des caisses, ils changèrent complètement d'attitude. On lui souhaita la bienvenue avec force cadeaux et il dut serrer la main de chacun des deux cents habitants adultes du village. Leur chef, un vieil Indien édenté avec un ventre proéminent dont il était très fier, avait en outre proclamé que senhor Yenso – son nom désormais – devait être considéré comme un habitant du village à part entière et qu'il pourrait devenir membre de la tribu sucuruki dans le futur. Par la suite, il avait été invité à plusieurs reprises dans la hutte du chef indien pour y boire du *cassave* et parler une énième fois de son pays d'origine, de son passé et de ses projets d'avenir. Portant onze dents de jaguar à sa ceinture, le chef Aspintecx avait survécu aux lance-flammes des militaires colombiens et brésiliens qui avaient détruit plusieurs villages indiens gênant l'exploitation de minerais rares par des multinationales.

De ce point de vue, Jens Oder était rassuré ; il n'était pas un intrus.

Bien décidé à rester dans la pénombre près du mur pendant le reste de la soirée, il réclama encore une bouteille de rhum velho. Senhor Luccu, déjà discret de nature, le laissa à ses méditations.

Pourquoi ne lui avait-elle pas écrit pour dire qu'elle aurait du retard, puisque la barge transportait aussi le courrier ? Il faudrait descendre à Cucui pour lui téléphoner. Il lui était peut-être arrivé quelque chose. À cette seule pensée, il était pris d'un malaise. Tout à coup, le manque d'air et la chaleur à l'intérieur de la *venda* lui semblèrent oppressants.

Non. Il fallait être patient. Attendre.

De toute façon, se dit-il après avoir vidé la moitié de la deuxième bouteille, *ce que j'entreprends a un sens. J'ai compris ce que je voulais faire. J'ai tout ce qu'il me faut, l'endroit parfait.*

Il se parlait à voix haute ; il avait besoin d'être rassuré par sa propre voix, d'avoir comme une confirmation.

Le rhum lui donna sommeil. Le bourdonnement des femmes qui jacassaient au comptoir, les enfants qui couraient dans les jambes de senhor Luccu, le caquètement des poules et les grognements des cochons de l'autre côté du mur, tout cela enveloppa sa tête dans un doux nuage cotonneux.

Assis sur un tronc d'arbre devant sa petite hutte de bambou, il était plongé dans un ouvrage sur la vie des insectes d'Amazonie. Le livre parlait surtout des découvertes des grands naturalistes du XIX^e siècle, Bates et Humboldt. Depuis cette époque, les connaissances avaient peu évolué. Pourquoi l'intérêt pour ces petites créatures rampantes et volantes était-il au point mort depuis plus d'un siècle ? Était-ce parce que les êtres humains prenaient toute la place ?

Il fut arraché à ses considérations par un Indien, un peu plus jeune que lui-même.

« Senhor Yenso, veux-tu venir à la chasse avec nous ? On a aperçu deux tapirs dans la forêt. La viande de tapir est très bonne. » C'était Enrique, l'un des chasseurs de la tribu.

« Bien sûr ! » Il sauta de son tronc d'arbre. C'était un grand honneur d'être invité à participer à une chasse.

Sans tarder, ils partirent sur la pointe des pieds en suivant un sentier à peine visible sous le dense feuillage de la jungle. Enrique ouvrait la marche avec une sarbacane de près de deux mètres. Les Indiens de cette région utilisaient toujours des sarbacanes et des flèches trempées dans du curare. Une arme très efficace.

Enrique s'arrêta net. Tous dressèrent l'oreille. Un grognement sourd montait du marécage à droite du sentier.

« Attendez-moi ici ! » Enrique leva la main avant de disparaître parmi les fourrés des *amoni*.

Jens Oder s'appuya contre un arbre en s'épongeant le front, tous ses sens en éveil. Les senteurs de la jungle l'enivraient. Dans le jeu des rayons de soleil qui filtraient à travers le feuillage de la canopée, des papillons *Morpho*, d'un bleu métallique iridescent, virevoltaient sans un bruit avec d'autres *Heliconidae* et *Papilio*. Le claquement de bec des toucans, le chant des hoazins et le battement d'ailes des colibris créaient un tumulte de sons. Le tronc sur lequel il s'appuyait n'était qu'un grand enchevêtrement de différentes plantes, et il compta jusqu'à huit sortes de feuilles sur ce qui, au premier coup d'œil, ressemblait à un seul arbre.

C'était grandiose. Il n'avait jamais encore pénétré si profondément dans la jungle. Le village se trouvait seulement à un kilomètre, mais on lui avait recommandé de ne pas s'y aventurer seul. Il aurait vite fait de se perdre. Si malgré tout cela devait se produire, s'il ne savait plus

quelle direction prendre, on lui avait donné les conseils suivants : surtout rester au même endroit, trouver un bâton et taper sur un tronc d'arbre. Il fallait taper jusqu'à ce que quelqu'un l'entende et vienne le chercher. Il ne devait surtout pas commencer à marcher au hasard. Il s'enfoncerait alors pour toujours dans la *selva* infinie.

Il tendit l'oreille. Il avait l'impression d'entendre couler de l'eau. Où était parti Enrique ? Avait-il réussi à tuer le tapir ? La viande de cet animal était très recherchée, car elle était encore plus tendre que celle du cochon. Étant un animal herbivore, le tapir, cousin éloigné de l'hippopotame, vivait dans les marécages, son principal habitat. Mais parfois il se déplaçait en bandes et pouvait passer près du village des Indiens. Tout chasseur sucuruki expérimenté pouvait entendre un groupe de tapirs à une distance d'un kilomètre.

Enrique ressortit des fourrés.

« Ce soir, on fera la fête au village, senhor Yenso. Enrique n'a pas seulement tué un tapir, mais deux ! » La fierté illuminait le visage du jeune chasseur.

« Viens ! Nous avons besoin de plusieurs hommes pour les porter. »

Jens Oder se hâta de le suivre avant qu'il ne disparaisse à nouveau. Après avoir marché quelques mètres, Enrique s'arrêta en lui désignant un tronc d'arbre.

« Tu vois cet arbre, senhor Yenso ? C'est l'arbre qui répète, on l'appelle un *mecato*.

— Il répète ?

— Oui, va près du tronc et tapote doucement dessus. Tu auras ta réponse. » Enrique le regarda et sourit.

Jens Oder s'exécuta et tapota trois fois dessus avec le doigt. Aussitôt après, il entendit très nettement trois tapotements identiques aux siens plus haut dans le tronc. Il tapota encore une fois et l'arbre répondit de la même manière. Amusant. Un arbre rare.

« Y a-t-il d'autres arbres comme celui-là dans les environs ? demanda-t-il en repartant.

— Non, seulement celui-ci. Chaque village sucuruki a le sien. Seuls les Sucuruki connaissent l'existence de cet arbre. Nous nous en servons pour quelque chose de très particulier, mais je ne peux pas te le raconter maintenant. » Sur ce, il se mit en marche d'un pas si rapide que Jens Oder fut presque obligé de courir pour parvenir à le suivre.

Ils furent rapidement de retour au village. Cela faisait deux mois qu'il se trouvait ici, en essayant de se faire le plus discret possible pour ne pas s'immiscer dans le quotidien des Sucuruki. Mais eux venaient maintenant vers lui comme s'il était l'un des leurs. Ils venaient lui demander son avis, l'associaient à leurs joies et leurs peines. Et, aujourd'hui, le chasseur le plus habile l'avait invité à l'accompagner à la chasse ! En outre, il lui avait fait découvrir un

arbre rare, l'arbre qui répète.

Il s'imagina la situation inverse : un homme à la peau mate et aux yeux noirs qui débarquerait dans son village de Flirum, loin dans le Nord, dans la vallée d'Østerdalen. Il se demanda à quelles festivités traditionnelles un tel étranger serait invité à participer. En tout cas, pas à la chasse à l'élan !

Ce soir-là, la vie de Jens Oder Flirum connut de grands chamboulements. En buvant du cassave avec le chef Aspintecx, en mangeant de la viande de tapir cuite sur les braises et en se berçant de vieilles légendes indiennes, il parvint à tourner définitivement la page. Même si elle n'était pas venue, même si elle l'avait trahi, il mènerait à bien son grand projet seul. Il était ici parmi ses amis. Ses vrais amis.

Le froid lâcha enfin son emprise sur son corps et sur son âme.

Il descendit vers le hangar en bois au bord du fleuve où ses caisses de matériel étaient entreposées. Il regarda un moment le cours d'eau en aval. Les trois derniers bateaux qui avaient accosté n'avaient apporté aucun message de Lolo.

Il feuilleta de vieux journaux moisissés remontés de Manaus avec son matériel. Datant de plusieurs semaines déjà, les quotidiens relataient les troubles qui avaient éclaté en Union européenne. À la suite des disputes sur la répartition des ressources alimentaires, des navires de guerre danois et britanniques avaient pris position dans la mer du Nord. Ces escarmouches avaient été provoquées par un pays tiers de l'Union européenne, en raison des barrières douanières trop élevées sur les produits de la pêche. Les importations de pêche réduites à néant avaient entraîné la lutte pour les ressources alimentaires produites à l'intérieur de l'Union.

Il s'en moquait éperdument. Ce n'était plus son monde.

Il examina le contenu des caisses pour trier son équipement. Il y en avait plusieurs tonnes qu'il fallait sortir du hangar et porter jusqu'au village. Il s'était choisi un terrain approprié sur lequel on pouvait faire construire une hutte assez grande pour son équipement et pour lui-même, effets personnels compris.

Armada surgit tout à coup sur une caisse près du mur.

« Tu vas enfin commencer à travailler, senhor Yenso ? » lança le garçon en rejetant une mèche de cheveux qui lui tombait dans les yeux.

— Ça m'en a tout à fait l'air. Tu pourrais peut-être m'aider un peu ? »

Et comment ! Bientôt, tous deux empilèrent, trièrent et rangèrent les caisses. Quand tout fut à sa place, ils mangèrent les fruits du panier de Jens Oder.

« Tu ne pleures plus ? »

— Pleurer, moi ? Je n'ai jamais pleuré. » Il avait l'air d'avoir des difficultés à sortir le noyau de la sapotille qu'il tenait dans sa main.

« *Disculpe*, senhor. Je ne voulais pas dire pleurer. Je voulais dire : Tu ne transpires plus au point de t'irriter les yeux ? »

— Non. Je me suis habitué à la chaleur maintenant. » La finesse du jeune garçon n'avait pas échappé à Jens Oder.

Ensuite, ils se baignèrent dans le fleuve. Ils nagèrent et

s'éclaboussèrent en riant tellement que les autres enfants arrivèrent en courant. Très vite le fleuve bouillonna de corps qui plongeaient dans l'eau. Finalement, les adultes aussi se joignirent à eux. Ce jour-là, tous les habitants du village se baignèrent en même temps, ce qui ne s'était pas produit, dit le chef Aspintecx, depuis qu'une barge de transport avait coulé devant le ponton, quelques années auparavant.

Les semaines suivantes, Jens Oder Flirum fut très occupé. Il avait embauché tous ceux qui voulaient gagner quelques réaux de plus en aidant à la construction d'une hutte solide comportant plusieurs pièces et surmontée d'un toit étanche, sur le terrain qu'il s'était choisi à la lisière du village. Les matériaux et les outils qu'il avait commandés à Cucui étaient arrivés par barges.

Toutes les caisses de matériel avaient été portées à dos d'homme jusqu'à sa hutte qui, une fois terminée, devint la plus grande du village. *Cette maison, songea-t-il, est le seul changement que je ferai ici dans la corra des Sucuruki. Tout doit rester comme avant. Nous ne détruirons rien ; nous allons seulement apprendre. Et tout ce que nous apprendrons, nous le partagerons gratuitement avec tous les autres. Tel était notre grand projet et c'est pour cette raison que nous avons obtenu l'autorisation de le faire. La jungle appartient aux Indiens.*

Longtemps avant de venir ici, il avait été en pourparlers avec les autorités légales du Venezuela, de la Colombie et du Brésil. Les tractations avaient pris plus de six mois avec des échanges de lettres, de demandes, de sollicitations et de recommandations avant que tout fût bouclé. Même si les États fédéraux brésiliens de Roraima et d'Amazonie s'étaient fortement impliqués dans le projet, il avait fallu une bonne dose de patience pour gagner la confiance des bureaucrates. Finalement, tout fut prêt. Les gouverneurs des États fédéraux promirent qu'une grande partie de la région à l'ouest de Cucui serait protégée de toute exploitation industrielle. Restait à vérifier que cette promesse serait tenue. En tout cas, depuis l'arrivée au village de Jens Oder Flirum, la région n'était plus la cible des chercheurs de fortune ni des spéculateurs déguisés en scientifiques.

Au cours des dernières semaines, il était plusieurs fois descendu à Cucui où il avait passé deux journées entières à téléphoner. D'abord au Portugal où le capitaine Emile Sardo Calvinhas lui avait dit ne rien savoir de nouveau au sujet de Lolo. Puis au Danemark où l'on pensait qu'elle était en Norvège. Enfin en Norvège où l'on disait qu'elle était partie au Brésil. Mais aucun bureau d'immigration – ni à Belém, ni à Rio, ni à São Paulo – n'avait enregistré quiconque au nom de Lovinda Bohr. Elle n'était jamais entrée dans ce pays.

Lolo avait disparu. Lolo avait trahi. Maintenant que tout allait enfin devenir réalité, elle lui avait faussé compagnie.

L'idée était insupportable. Jens Oder Flirum aimait cette femme comme jamais il n'avait aimé auparavant. Et elle l'avait aimé en retour. Cela ne ressemblait pas à Lolo de trahir.

Désormais, il fallait l'oublier. Il se trouvait dans un monde nouveau, dans une nouvelle réalité. Dans un monde peuplé de miracles.

La hutte était prête. Sa maison à lui. C'était ici que dorénavant il allait vivre et travailler. Elle comportait quatre pièces : cuisine, bureau, chambre à coucher et une grande pièce pour le stockage. C'était spartiate, mais il ne lui fallait rien de plus. À présent qu'il était seul...

L'équipement dont il avait besoin pour sa partie du travail ne réclamait pas tant d'espace. Il ne voulait pas attirer les regards. Même si sa hutte était la plus grande du village, elle ne se distinguait pas trop des autres.

À Manaus, par contre, les choses se présentaient différemment. Ceux qui avaient été recrutés pour ce projet devaient rester là-bas. Ces personnes avaient fait de longues études. C'étaient des spécialistes. Les meilleurs. Les dénicher n'avait pas été une mince affaire. C'était à ce moment-là que Lolo avait donné le meilleur d'elle-même. Elle n'avait pas arrêté de prendre des avions entre différents pays pour trouver la perle rare et faire passer les entretiens d'embauche. Finalement, elle avait mis la main sur quelques personnes en qui Jens Oder pouvait avoir entière confiance. Il venait de leur envoyer un message et attendait leur arrivée dans le pays dans quelques mois.

Il prenait toujours ses repas à la cantine de Luanda et de Volluni. Lorsque sa hutte fut terminée, il leur demanda de venir l'inspecter. Elles aimaient particulièrement bien la cuisine. La conclusion fut qu'il leur proposa d'y aménager leur cantina. Dans le cas où d'autres clients auraient besoin d'un repas, ils pourraient se faire servir dans la cuisine. C'était plus pratique ainsi. Et Luanda et Volluni ne cachèrent pas leur joie de disposer d'une cuisine aussi grandiose ; elles sortirent immédiatement leurs marmites pour préparer un repas de fête en l'honneur de la nouvelle maison.

Armada ne quitta presque pas Jens Oder d'une semelle, trop heureux d'apprendre de nouvelles choses. Restait à savoir qui apprendrait le plus de l'autre... Ce qui était sûr, c'était que Jens Oder apprit tout ce qu'il fallait savoir sur l'environnement immédiat du village, sur la faune et la flore, sur les anciens et les jeunes, sur les us et les coutumes et beaucoup d'autres choses encore qui allaient se révéler très utiles à l'avenir. À la longue, il comprit de mieux en mieux la langue des Sucuruki. Ce qui ouvrit encore le champ des possibles, la langue et la structure de pensée des Indiens étant radicalement différentes des autres langues qu'il connaissait.

« Le bleu du ciel, dit Armada un jour dans sa langue, est la couleur

qui rend toutes les autres choses bleues. » Selon lui, le bleu du ciel venait de quelque chose qui était encore plus bleu et qui, invisible à l'œil d'un humain, coulait d'une source loin dans les montagnes à l'ouest, là où vivaient les ancêtres des Sucuruki. C'est là-bas qu'allaient tous les Sucuruki à un moment ou un autre, au terme de leur voyage.

Dans la structure de pensée des Sucuruki, il n'y avait pas de terme pour « rien » ou « mort ». La vie était un long voyage sans fin avec des passages où changeaient la forme et le cadre. Le voyage de vie d'un Sucuruki était éternel. En mourant, il se retrouvait simplement dans une nouvelle existence colorée.

Jens Oder examina le panneau solaire qu'il installait sur le toit de sa hutte, tout en écoutant Armada.

« Le bleu du ciel soulève parfois nos corps, qui deviennent légers comme des plumes, dans la courbe du couchant entre le rêve et la réalité. Alors nous voyons les pensées de nos frères. Ceux qui ont du jus de fleur dans leurs veines. Quand nous nous réveillons le matin, nous buvons de l'eau pour nourrir les nouveaux boutons de fleur qui poussent à l'ombre de nos paupières. »

S'il avait dû le dire en portugais, se dit Jens Oder, le garçon n'aurait jamais pu le décrire. Lui-même avait du mal à saisir le sens de la compilation de mots qu'utilisaient les Sucuruki, et il ne savait pas exactement faire la différence entre l'abstrait et le concret. Même s'il comprenait désormais l'essentiel de la langue des Sucuruki, il ne connaissait pas le contexte dans lequel elle était apparue. Chaque chose en son temps.

« D'ici, je vois le fleuve, dit Jens Oder du haut de son toit. Je peux voir plusieurs kilomètres en aval.

— *Ribeiro fresco*, répondit Armada en portugais, c'est seulement dans le pays d'où tu viens que les rivières sont froides. » Il lui adressa un signe moqueur de la main en courant rejoindre ses camarades Ermito et Fringo de l'autre côté de la place du village, occupés à jouer avec deux bébés ocelots.

Il s'attarda sur le toit à contempler le cours du fleuve. La canopée s'étendait en dessous de lui dans toutes les nuances de vert, de brun et de jaune. Cette forêt primaire avait deux millions d'années. C'était la plus ancienne de la planète. Et dans cette forêt, il y avait des empreintes. Des traces que seuls les Indiens étaient capables de lire. Ces traces racontaient une histoire qui permettrait un jour aux hommes des autres continents de comprendre l'origine du bleu du ciel.

Avant l'averse de l'après-midi, il se mit à l'abri sous le feuillage dense d'un *metador*.

Les moments d'accablement se firent de plus en plus rares. Il garda cependant une certaine mélancolie dont il eut du mal à se défaire. Il avait déjà passé quatre mois à Puerto Espirito Santo, la *corra* des Sucuruki. Mais ce n'était rien à l'aune du voyage infini de la vie.

Il venait d'avoir trente ans. Sa vie connaissait enfin une phase plus tranquille ; il se surprit à penser que le plus dur était passé. Il avait appris à haïr dès son plus jeune âge. Oui, il avait passé vingt ans à haïr la vie.

Le porte-greffe qu'il avait été n'avait reçu pour toute nourriture que mépris et méchanceté. Mais quelque chose avait germé indépendamment de cet engrais toxique, quelque chose qui s'était élevé au-dessus des ricanements et des poings menaçants. Pendant les dernières années avant son voyage en Amérique du Sud, il avait pu se redresser assez pour voir le ciel. Mais aurait-il pu le faire tout seul ?

Aurait-il pu le faire sans Lolo ?

Bien à l'abri sous le *metador*, il écoutait la pluie tomber sur les feuilles. En se grattant la plante du pied, il sentit qu'elle avait durci. Sans pour autant perdre sa sensibilité.

C'est maintenant que tout allait se jouer. La trahison de Lolo serait le dernier fer rouge à le marquer à vif. Mais ici, les cicatrices auraient le temps de guérir. Sur le Vieux Continent, chez lui en Norvège, il n'avait été qu'une larve. À présent, il était une nymphe qui déployait ses ailes.

Désormais, quand il entendait les enfants crier qu'un bateau remontait le fleuve, il ne se précipitait plus vers le ponton. Il serrait les dents ou buvait un jus de maracuja ou de sapatille pour se calmer.

Cela faisait quatorze ans qu'il avait quitté son hameau natal de Flirum. Jamais il n'y retournerait.

La pluie se transforma en crachin. Le soleil allait bientôt percer et, avant la tombée de la nuit, l'air de la jungle exhalerait des senteurs qu'il ne savait nommer.

Un colibri lui frôla la joue dans son vol vers la corolle d'une *miamosa*.

La femme aux perroquets vivait seule. On disait qu'elle n'avait plus prononcé une parole depuis que son mari et ses deux enfants, sans raison apparente, avaient été massacrés par un groupe de *commanderos*. Ceux-ci avaient patrouillé le long du fleuve. Pour remplacer sa parole défaillante, elle gardait trois perroquets chez elle.

Jens Oder se trouvait sur le pas de sa porte.

« Senhora, peux-tu, *por favor*, remplir mon panier de tomates, de poivrons et de quelques *peletes* ? » cria-t-il à l'intérieur de la maison.

C'était chez elle qu'il s'approvisionnait en fruits et légumes. Elle possédait, entre la porcherie et sa maison, un beau potager qui débordait de produits délicieux.

« Arrive de suite ! » jacassa un ara bleu sur le rebord de la fenêtre.

Elle sortit. Une vieille femme au visage ridé, mais dont les yeux noirs pétillaient de vie. Elle se déplaçait d'un pas alerte, comme une jeune fille.

« Nous avons un bouquet de *camones*, acidulés comme il faut et tout frais. Tu veux goûter ? » Cette fois c'était le perroquet rouge sur son épaule qui parlait.

Il goûta les *camones* et les trouva excellents.

« Senhor Yenso a une fourmi dans le cou. » C'était l'ara bleu.

Il se gratta pour faire partir la fourmi.

« On attend Enrique, Calcao et Saman. Ils nous ont promis du phacochère pour une bonne soupe bien nourrissante. Ils en ont entendu un dans la forêt tout près d'ici. » La femme montrait la direction, mais c'était le perroquet jaune et vert sur le toit qui parlait.

Le regard de Jens Oder alla d'un oiseau à l'autre, il n'avait jamais compris comment la femme s'y prenait pour faire parler ses perroquets. C'étaient bien eux qui s'exprimaient, aucun doute là-dessus. Cela s'entendait au son un peu bizarre de leur voix, et on le voyait à leur bec et aux mouvements de leur cou.

Elle remplit le panier de fruits et de légumes.

Rouge : « Les tomates sont tout juste mûres. »

Bleu : « Et si tu trouves les *peletes* un peu durs, tu peux les laisser quelques heures au soleil. »

Rouge : « Tu a l'air en pleine forme, senhor Yenso. »

Vert et jaune : « Il est presque devenu un Sucuruki. »

Bleu : « Le chef va sûrement bientôt t'adopter. »

Déconcerté, Jens Oder regarda la vieille femme.

« Si tu as besoin de bêcher la terre de ton potager, tu n'as qu'à me le demander. J'ai plus de temps maintenant que ma maison est terminée. »

Ces derniers temps, il avait souvent donné un coup de main aux Indiens du village, mais il le faisait discrètement pour qu'on ne puisse pas y voir une ingérence de sa part. Les Sucuruki étaient très autonomes et n'appréciaient guère qu'un étranger veuille changer leurs habitudes. La majorité des hommes étaient réticents à labourer la terre, trouvant mille excuses pour ne pas le faire. Il revenait donc aux femmes de manier la bêche et la houe dans le potager. Chaque hutte avait son carré de fruits et de légumes qui couvrait en général leurs besoins en nourriture. Ils vendaient aussi, ou troquaient de préférence des fruits, des œufs et du gibier contre d'autres produits que les barges fluviales apportaient régulièrement une fois par mois.

Vert et jaune : « *Obrigado*, senhor. Nous avons une petite tranchée qui s'est bouchée. Nous aurions besoin d'un coup de main pour la refaire. »

Bleu : « Mais ça ne presse pas, pas avant la semaine prochaine. »

Rouge : « À ce moment-là, nos paniers seront remplis de *papayas* jaunes. As-tu déjà goûté des filets de dindon au *papaya* et à la *farinha* dans une sauce de bananes relevée au piment de Cayenne ?

— Non, je n'en ai jamais goûté, mais ça a l'air très bon », répondit-il.

Bleu : « Tu le goûteras quand tu auras creusé la tranchée, senhor. »

Il remercia poliment et prit le panier avant de partir. Mais il regarda encore une fois les trois perroquets qui parlaient, l'un après l'autre, sans jamais se contredire. Leur arrivait-il de se quereller ? Si oui, seuls les sentiments contradictoires dans la tête de la femme devaient en être la cause.

Il apporta le panier à la nouvelle cantina où officiaient les sœurs Luanda et Volluni. Timides, elles gloussaient constamment quand Jens Oder se trouvait dans les parages. Il savait que Enrique et quelques jeunes chasseurs auraient bien voulu prendre l'une des sœurs pour épouse. C'étaient les filles du frère cadet du chef indien. Leur père avait été découpé en petits morceaux par la machette d'un *caboclo* devenu fou furieux quand il s'était rendu compte que les diamants qu'il avait découverts au pied d'un rocher, déposés par le fleuve, n'étaient que de vulgaires cristaux de roche. Trois ans s'étaient passés depuis ce fait sanglant.

Il ne trouva pas les sœurs à la cantina. Elles avaient accouru au ponton où un bateau venait d'accoster.

Jens Oder s'assit pour éplucher une sapotille. Il tendait l'oreille. Tant de remue-ménage ne pouvait signifier qu'une chose, l'arrivée

d'un étranger.

Sans se presser, il se leva pour descendre le sentier. Mais il ne pouvait pas empêcher son cœur de battre la chamade. Sûrement des touristes. Des Japonais ou des Argentins. Avec leurs appareils photo, leurs lunettes de soleil et leurs casques coloniaux.

Il vit un homme remonter le sentier vers lui en titubant, suivi d'une flopée d'enfants. L'homme paraissait grand et fort, mais Jens Oder vit qu'il était assez grassouillet : il respirait bruyamment et s'arrêta à plusieurs reprises pour éponger la sueur de son front. Il était vêtu d'un costume en lin froissé et tenait une petite valise noire à la main.

Éprouvant un certain malaise à la vue de l'homme, Jens Oder tenta de s'esquiver du sentier. Mais l'étranger l'avait déjà vu et son large visage couperosé esquissa une grimace qui pourrait passer pour un sourire. Il tendit la main à Jens Oder : « *Scheisse !* Je n'aurais jamais pensé pouvoir trouver un Blanc ici, au fin fond de ce maudit bush paumé. *Gut !* Tu vas pouvoir m'aider à parler à ces singes et leur dire pourquoi je suis ici. Je ne comprends pas un traître mot de leur langue de merde ! Je m'appelle Dieter Kustapec. Je suis polonais, pas allemand. C'est quoi, ton nom ? »

Jens Oder lâcha de suite la main moite.

« Yenso », répondit-il. À quoi bon donner son vrai nom à cet énergumène. Ce Polonais n'avait certainement pas que des bonbons pour les enfants dans sa valise.

La Pologne. Un pays qui, dernièrement, avait pris de l'importance, il était même devenu l'une des puissances de l'Union européenne. Un pays où les gros bras s'enrichissaient par l'exploitation des faibles.

Il fit quelques pas sur le sentier. En voyant que senhor Luccu se débattait avec de grandes caisses et avait besoin d'aide, il prit congé du Polonais et demanda à Armada, Ermito et Fringo de le précéder sur le ponton.

Allongé dans le hamac qui se balançait doucement, il n'arrivait pas à se concentrer sur le contenu du livre *Noctuidae in Eastern Amazonas*.

Le Polonais s'était montré très arrogant. Sans demander s'il y avait un hébergement pour lui dans le village, il avait tout bonnement montré du doigt la nouvelle hutte : celle où Jens Oder allait vivre et travailler, où Luanda et Volluni avaient leur nouvelle cantina, celle qui servait à stocker. Il l'avait seulement montrée du doigt en déclarant qu'il voulait habiter là jusqu'à nouvel ordre.

Mais on ne le laissa pas faire.

Jens Oder l'éconduisit poliment mais fermement en expliquant que cette hutte avait une fonction très particulière et que, sous aucune circonstance, elle n'accueillait des étrangers.

Le Polonais se confondit en jurons, mais dut se contenter d'une petite chambre dans la *venda* de senhor Luccu. Il menaça de ne pas y rester très longtemps.

Quand l'ondée de l'après-midi fut passée, Luanda parut sur le pas de la porte.

« Senhor Yenso, dit-elle. *O estrangeiro* veut que tu viennes à la *venda* boire une bouteille de rhum avec lui. » Elle pouffa de rire avant de disparaître.

Jens Oder était agacé. Boire du rhum avec cette montagne de graisse ! Qu'un bateau arrive pour l'emporter au diable, qu'il retourne d'où il était venu ! Qu'est-ce qu'il avait à faire ici ? Ce malotru se comportait comme si le village lui appartenait.

Mais sa curiosité fut piquée. De toute façon, il fallait voir ce que transportait ce Polonais dans sa petite valise noire.

Ayant déjà vidé une première bouteille de rhum, Herr Kustapéc cligna des yeux en voyant Jens Oder apparaître à la porte de la *venda*.

« *Die Wälder !* s'écria-t-il avant que Jens Oder n'ait eu le temps de s'asseoir. *Ich habe die ganzen Wälder gekauft, verstehst du !* » Il brassa l'air autour de lui de ses gros bras en décrivant un cercle au-dessus de sa tête pour lui faire comprendre qu'il avait acheté toute la jungle environnante.

« Ah bon », répondit Jens Oder en lançant un clin d'œil à senhor Luccu pour qu'il apporte une demi-bouteille de l'autre rhum, du bon celui-là, pour remplir son verre à lui.

« J'ai les documents ici, avec des tampons et des signatures. J'ai

acheté soixante mille hectares de cette maudite forêt pleine de fourmis, de guêpes et de serpents venimeux. Tout le bois exotique sera livré au Koweït et à l'Iran. Ils vont se magner le cul, ces singes, *verstehst du !* » Il ouvrit sa valise et jeta un tas de documents grasseyés sur les genoux de Jens Oder.

« Tu n'as qu'à lire ! »

Jens Oder posa le tas de documents sur un cageot, ses yeux se plissèrent. « Herr Kustapec, dit-il tout bas. Il doit certainement y avoir une méprise. Cette région est protégée, elle est déjà protégée depuis deux ans. Vous ne pouvez pas couper la forêt ici. »

Le Polonais fit une tentative pour se redresser dans la chaise. Il vida la bouteille et les yeux lui sortirent de la tête.

« Idiot ! hurla-t-il. Tu te prends pour qui pour me parler comme ça ! J'ai personnellement eu des conversations avec le ministre. Redonne-moi les documents, maudit serpent à sonnette ! »

Tout en feuilletant distraitement la liasse de documents, Jens Oder but son rhum, le bon, par petites gorgées accompagné de citron et de sel, avec l'air de se désintéresser de la question.

C'était vrai. L'homme possédait un titre de propriété valable sur soixante mille hectares de forêts dans un carré situé à 3°17' de latitude N et 68°12' de longitude E. Cela comprenait toute la zone autour du village. Le tampon du titre de propriété datait de trois ans, mais il avait été tamponné et daté à nouveau, quatre semaines plus tôt. Comment était-ce possible ?

Pots-de-vin et corruption, répondit sa voix intérieure.

« Pas valable, dit-il à voix haute. Aucun document n'est valable en Roraima ni en Amazonie sans la signature indépendante de quatre ministres fédéraux. Plus une lettre de désistement écrite sur du papier vert épais. » Il mentait tant qu'il pouvait. « Plus des photos aériennes de toute la zone montrant zéro habitations, certifiées par signature. Et comment s'appelle ce village ? » Jens Oder désigna les alentours d'un geste large.

Herr Kustapec laissa s'échapper un bêlement, puis grimaça un large sourire : « Félicitations ! Tu as bien appris ta leçon. Mais le vieux Dieter aussi. Il sait comment aborder les autorités de ce pays. Au besoin, j'aurai tous les papiers dont tu parles dans moins d'une semaine. Mais ça ne sera pas nécessaire ! Tu comprends, je n'ai pas besoin d'autres documents que ceux-ci ! » hurla-t-il en tapant si fort du poing sur les feuilles que la table se renversa.

Il tituba jusqu'au comptoir du senhor Luccu, lui jeta une liasse de réaux avant de se saisir d'une nouvelle bouteille de rhum.

« *Geld !* brailla-t-il. C'est l'argent qui règne. En ce moment, le vieux Dieter a beaucoup d'argent. Et il en aura encore plus ! À ta santé, espèce de néocommuniste à la noix ! »

Kustapec versa trop de rhum dans le verre de Jens Oder, qui déborda. Ce dernier s'apprêtait à se lever quand il vit entrer Enrique.

Le jeune chasseur esquissa un sourire gêné en s'approchant de la table où les deux Blancs étaient assis.

« *Tarde* », salua-t-il à voix basse.

Puis il se tourna vers le Polonais en lui faisant une révérence.

« Tu es un étranger venu dans notre village », commença-t-il. Herr Kustapec qui ne comprenait même pas le portugais, demanda à Jens Oder de traduire. « C'est la coutume du peuple sucuruki, continua Enrique, de considérer tout étranger comme un ami. Donc tous les nouveaux amis qui arrivent au village reçoivent un cadeau de la part de notre chef qui lui portera chance. Voici la dent d'un alligator sacré. Elle n'est pas grande. Tu dois la conserver dans ta poche. Ainsi, tu vivras des jours heureux tant que tu seras notre invité à la *corra*. » Il posa une petite dent blanche et pointue sur la table devant la bouteille du Polonais.

Méfiant, Herr Kustapec regarda d'abord la dent, puis le jeune homme. Finalement il prit le cadeau et le fourra dans sa poche en ricanant.

« Voilà, tu vois que je suis le bienvenu ici. Ces singes seront certainement très contents de travailler dans mes scieries ! Au fait, il est parti où, ce mioche ? »

Enrique avait disparu sans faire de bruit.

Personne ne dit plus rien. Jens Oder regardait fixement un insecte qui s'était posé sur le nez de Yasser Arafat. Quand le Polonais, la tête appuyée contre le mur, commença à ronfler, Jens Oder se leva et partit.

De retour devant sa hutte, il resta un moment à regarder le ciel étoilé.

La Croix du Sud.

C'est curieux, se dit-il. Lui-même n'avait pas reçu de dent d'alligator à son arrivée.

Jens Oder Flirum resta quelques semaines à Manaus avant de remonter au village des Sucuruki. Il voulait s'assurer que tout se passait bien pendant la construction de leur centre de recherches, un grand bâtiment situé sur les bords du Rio Negro, à quelques kilomètres du centre-ville. Un endroit discret et sûr. Le bâtiment semblait solide. Avec satisfaction, il avait constaté que les plans avaient été respectés jusque dans le moindre détail. Le laboratoire était déjà fonctionnel, avec un grand espace de stockage dans la cave, où tous les échantillons récoltés seraient entreposés et congelés à une température bien en dessous du zéro.

Une grande pièce avec de nombreuses commodités avait été prévue pour les quatre chercheurs censés y rester en permanence. Les premiers devaient bientôt arriver. À partir de ce moment-là, Jens Oder pourrait se mettre au travail.

Il se sentait dans son élément. Il avait su gagner la confiance des Sucuruki. Il faisait partie du village. Dès le début, le chef indien avait témoigné un grand enthousiasme pour le projet de Jens Oder. Un projet dans la droite ligne de l'esprit des Indiens. C'était de cette façon qu'eux-mêmes avaient acquis leur savoir et leur sagesse.

Étendu dans son hamac, il repassa encore une fois les détails du projet en revue.

Le centre pour la protection de la forêt tropicale : *Arboris et floris*. Des arbres et des fleurs. Tout ce qui germait et poussait, à partir de la plus petite graine jusqu'au plus grand arbre, serait analysé, répertorié et protégé. Des graines de chaque espèce existante seraient congelées à -212 °C et stockées pour être sauvegardées à jamais. Un travail énorme dont on ne verrait jamais la fin. Mais dont l'utilité et les nouvelles connaissances seraient inestimables. Chaque espèce serait ainsi préservée pour la postérité. Peut-être que de nouvelles forêts pluviales, des jungles exubérantes, pourraient pousser là où l'homme avait par son ignorance et son avidité, pendant des décennies, causé des déforestations.

Son travail à lui, puisqu'il était sans formation universitaire, consisterait à collecter les plantes. Il établirait sa base, simple et discrète, au fin fond de l'Amazonie encore inviolée, dans la *corra* des Sucuruki. De chaque plante, de chaque buisson, de chaque arbre, il faudrait prélever un échantillon de racine, de tige ou de tronc,

d'écorce ainsi que des feuilles, des graines et des fruits. Les composantes de chaque espèce seraient mises dans une petite boîte en plastique scellée, sur laquelle seraient notés l'endroit de la collecte, les conditions de croissance et autres données nécessaires. Les boîtes seraient ensuite acheminées par voie d'eau au laboratoire de Manaus où les chercheurs analyseraient la composition chimique de chaque espèce et détermineraient des utilisations éventuelles. Telle ou telle espèce pourrait se révéler importante pour la recherche médicale. Ou constituer un nouvel aliment. Les possibilités étaient infinies.

Une clause précisait qu'en cas de découverte majeure la culture industrielle de cette plante se ferait à l'*extérieur* de la forêt primaire. Cela afin de se prémunir contre toute exploitation profitable à court terme sur les espèces ciblées dans leur milieu naturel au risque de détruire l'équilibre de la *selva*.

Après analyse complète de chaque composante de l'espèce en question, les résultats seraient conservés dans une unique banque de données.

Quelques secondes seulement seraient nécessaires pour trouver des informations sur un végétal particulier et en connaître toutes les spécificités. Ces données seraient conservées au sein de leur centre de recherches sur les bords du Rio Negro. Toutes les graines et semences étaient garanties d'une viabilité d'au moins mille ans. On avait renforcé les installations frigorifiques qui fournissaient une température de -212 °C de plusieurs groupes électrogènes de secours. Et si rien ne marchait plus, si une épidémie de peste devait dévaster Manaus et toute l'Amérique du Sud, des panneaux solaires prendraient automatiquement le relais pour tout faire fonctionner.

Jens Oder avait de quoi être fier. C'était son idée. Une idée de génie ! Quand tout cet argent lui était tombé dessus, il avait très vite su comment le dépenser. Lolo avait partagé son enthousiasme. Une bibliothèque géante pour répertorier tout ce qui germait et poussait sur la planète ! Cela n'avait jamais été fait auparavant. Une cartothèque qui attesterait par exemple que les pétales d'une certaine orchidée renfermaient une combinaison de glycosides ou d'alcaloïdes ayant telle ou telle propriété.

Les frais de la construction et la plus grande partie du fonctionnement de l'institut à Manaus avaient été pris en charge par le gouvernement fédéral et le ministère des Régions du Brésil. D'autres personnages politiques importants avaient montré pour le projet un enthousiasme à la hauteur du sien.

Au-dessus de l'entrée de ce bâtiment blanchi à la chaux, sur les bords du Rio Negro à la périphérie de Manaus, il était écrit en grandes lettres dorées : « Institut ARBETFLO Amazonia ». ARBETFLO : *Arboris et floris*. « Arbres et fleurs »...

Le hamac se balançait doucement.

Jens Oder ferma les yeux en songeant à toutes ces boîtes en plastique qu'il allait remplir et expédier à Manaus. Des centaines. Des milliers. Avec le temps, d'autres points de collecte verraient le jour, dans toute l'Amérique du Sud. Voire dans le monde entier. Prenons l'exemple du bouleau nain norvégien. Quelqu'un s'était-il donné la peine d'analyser la racine, le bois, l'écorce, la feuille et les graines de cet arbre pour déterminer les substances qui le constituaient et quelles étaient ses propriétés ? Sans doute pas. Ou alors c'était une exception à la règle.

Mais une pensée le tracassait : il fallait s'assurer qu'une fois les espèces rares de la forêt primaire analysées il n'y ait pas de risque que la déforestation reprenne. Une forêt primaire datant de deux millions d'années ne pourrait plus jamais être reconstituée. Quelle mesure inventer pour enrayer une telle menace ?

Il faudrait réfléchir à une solution. Au cours des années à venir et avec l'aide des Sucuruki, il trouverait bien des idées pour interdire à ce pays, au monde entier, de détruire davantage les forêts primaires.

ARBETFLO.

Les chercheurs seraient bientôt en poste à l'institut.

Mais il n'en avait pas moins une épine profondément enfoncée dans le cœur.

La corruption. Herr Dieter Kustapec. Le Polonais à l'acte de propriété qui avait été récemment contresigné. Preuve que tout pouvait être remis en question avant même d'avoir commencé. *Pourquoi cet homme était-il apparu précisément maintenant ?*

Jens Oder devint anxieux.

Il n'arrivait plus à dormir. Toutes les nuits, il restait éveillé et attendait que les crapauds près du fleuve entonnent leur concert matinal pour glisser dans un demi-sommeil agité.

Il fit tout pour éviter le Polonais et chasser de son esprit que cet homme avait prévu de raser un bout de forêt primaire. Surtout ne pas penser aux conséquences de la présence de Herr Kustapec.

Il passa les jours suivants à terminer les derniers préparatifs. Enfin, il pouvait commencer. Le petit Armada était pratiquement tout le temps à ses côtés.

« Les rayons de lumière à travers le feuillage sont comme la vue des crapauds, senhor Yenso. C'est pour cela qu'ils chantent dans la lumière dorée du matin. » Armada parlait en sucuruki, et Jens Oder s'appliquait pour comprendre le sens derrière les images.

À l'arrière-plan, ils entendaient le Polonais donner des ordres en faisant un grand raffut près du fleuve. En glissant une poignée de réaux à quelques Indiens du village, il avait réussi à se faire aider à déboiser une grande clairière au bord de l'eau. Il fallait dégager de l'espace pour accueillir le parc des machines. Bientôt, de grandes barges apporteront celle-ci. Il avait aussi prévu d'engager un ingénieur et plusieurs chefs d'équipe pour pouvoir se retirer à Manaus, une fois que le chantier serait lancé. Il disait ne pas supporter la vue de ces singes qui couraient partout et qui trouvaient que la chaîne d'une tronçonneuse était bien mieux en collier autour du cou que pour couper des arbres. Mais les chefs d'équipe sauraient les civiliser.

Au début, le chef indien s'était beaucoup inquiété.

Un soir, il avait fait venir Jens Oder dans sa hutte pour lui demander son avis. Le Polonais lui avait remis une copie des documents à l'intérieur de sa valise noire et il voulait savoir ce qui était marqué.

Jens Oder prit son temps pour bien lire les actes de propriété. Mais il y avait bien marqué que Herr Dieter Kustapec était le seul propriétaire des soixante mille hectares de forêt primaire et qu'il avait le droit de les exploiter à son gré. Il n'y avait pas de clause de cession et le document ne pouvait être ni changé ni transféré à un autre propriétaire. L'acte, qui avait été rédigé et signé à São Paulo trois ans auparavant, avait été certifié conforme assez récemment. Il restait valable pendant cinq ans, soit encore deux ans. Si l'exploitation de la forêt n'avait pas débuté avant ce terme, le droit de propriété reviendrait à l'État brésilien.

En entendant ceci, le chef garda longtemps les yeux sur la fumée du

feu de camp, et Jens Oder crut entendre des gloussements qui ressemblaient à un rire. Ensuite Aspintecx fut d'humeur joyeuse et servit généreusement du cassave en parlant de tout autre chose. Par exemple, des préparatifs du mariage de Volluni et d'Enrique.

Pendant ce temps, le Polonais pouvait tranquillement continuer ses ravages sur la rive du fleuve.

« Quatre mains, expliqua Armada. Ensemble nous avons quatre mains. C'est plus que deux. Et puisque je connais beaucoup de plantes que personne d'autre ne connaît, je vais t'aider. » Il lui parlait en portugais.

Jens Oder considéra le garçon. Les grands yeux noirs qui rencontrèrent les siens étaient pleins d'espoir.

« Peux-tu répéter exactement les mêmes mots dans ta langue ? demanda-t-il.

— Beaucoup de partie-mains. Yenso et Armada ont beaucoup de partie-mains. C'est plus qu'un corps-seul. Je connais les pousses du soleil sur lesquelles personne n'a soufflé. Alors, je dois partager avec toi. »

D'après ce qu'il comprenait de leur langue, les Sucuruki n'avaient pas la conscience des chiffres. Une main ou des mains, ce n'était pas considéré comme un phénomène isolé du reste du corps. Aider revenait à partager. Ce partage permettait l'avènement d'une situation nouvelle et plus grande. Les Sucuruki portaient d'une compréhension de la totalité qui était difficile à appréhender.

C'était beau.

Trois jours plus tard, une barge vint de Cucui, avec un message de Manaus pour Jens Oder : deux chercheurs en biochimie étaient arrivés. Ils exprimaient une grande satisfaction quant au laboratoire, à l'équipement et aux locaux en général. Ils avaient hâte de se mettre au travail.

Quatorze boîtes, toutes remplies d'échantillons et de graines de végétaux, s'empilaient sur la table devant lui. Chaque boîte ne contenait qu'une seule plante, une étiquette expliquait où et dans quelles conditions elle poussait.

Toutes ces plantes provenaient du périmètre immédiat autour de sa hutte. Il constata que, pour les semaines à venir, il n'aurait même pas besoin de quitter le village pour sa collecte. Des centaines d'espèces poussaient rien qu'à l'intérieur du village.

Enrique et Calcao étaient entrés sans bruit. Ils restèrent admiratifs devant les petites boîtes et leur contenu.

« Senhor Yenso ? » Enrique passa la main dans ses longs cheveux qui lui arrivaient aux épaules. Il avait l'air de se retenir de rire, son camarade dut se détourner pour garder une mine sérieuse.

Jens Oder ne voyait pas ce que la situation avait de drôle.

« Oui ? fit-il en se levant de sa table de travail.

— As-tu envie de voir quelque chose de rigolo ? Tu as certainement entendu parler des cochons de maman Isula. Ce sont les plus gros et ceux qui grognent le plus fort. Veux-tu entendre quelque chose qui grogne encore plus fort ? »

Alors Calcao, ne pouvant plus se retenir, éclata de rire.

Tous les trois descendirent ensemble le sentier qui menait au fleuve. Un étrange silence régnait à l'endroit où le Polonais traînait d'habitude. On ne voyait pas non plus ses assistants.

« Chut », souffla Enrique en sortant du sentier pour se glisser dans la forêt.

À ce moment-là, ils entendirent des grognements bizarres, suivis d'un long gémissment qui s'éternisait. Calcao écarta le feuillage. Jens Oder fut assailli par la puanteur avant d'apercevoir une silhouette à moitié accroupie à côté d'un tronc d'arbre. C'était le Polonais. Son pantalon, souillé par les excréments, pendait autour de ses chevilles.

L'homme avait attrapé une diarrhée. Une diarrhée sévère. Ses lamentations témoignaient qu'il souffrait beaucoup.

En rebroussant chemin, Jens Oder ne comprenait toujours pas ce qu'il y avait de si amusant. N'importe qui pourrait être sujet à des coliques dans cette région tropicale. Lui-même en avait été atteint les premières semaines.

« Il est seulement malade », dit Jens Oder quand ils reprirent le sentier du retour.

Enrique redevint sérieux.

« Pas seulement malade, dit-il. Cet homme va mourir. Il a reçu la dent de l'alligator et à présent elle est restée assez longtemps dans sa poche. »

C'était donc ça, la raison ! En vérité, ces Indiens étaient passés maîtres dans beaucoup de choses. Il comprenait maintenant pourquoi le chef était devenu tout à coup si joyeux. Il savait que le Polonais allait mourir. Dans ce cas, les documents seraient invalidés, personne d'autre ne pourrait jamais reprendre le titre de propriété.

Un sentiment de soulagement mêlé d'effroi l'envahit. Était-ce si simple ?

De retour à sa table de travail pour ranger les graines dans les boîtes, Jens Oder sifflota un vieil air, *Seemann komm bald wieder*, un grand succès en son temps.

Cette nuit-là, le Polonais tint tout le village éveillé. Dans son délire, il courait cul nu en hurlant de douleur sur la place, devant les huttes des Indiens.

Le lendemain matin, on le retrouva allongé, pâle et immobile, devant la maison de Jens Oder.

« Aide-moi, bredouilla-t-il. Ce trou à rats va avoir ma peau. Trouve un bateau et ramène-moi à Cucui. Il faut que je voie un médecin !

— Il n'y a pas de bateau, répondit calmement Jens Oder. La barge de marchandises n'arrive pas avant un mois. Et une pirogue ne pourra pas te transporter jusqu'à Cucui. »

L'homme puait tellement qu'il dut détourner la tête. Il fit signe à quelques hommes pour l'aider à traîner Herr Kustapéc à l'ombre. Jens Oder lui porta une bouteille d'eau à la bouche, mais le Polonais ne voulait pas boire, trop occupé qu'il était à jurer comme un charretier. Il restait par terre une flaque de déjections nauséabondes à l'endroit où il avait couché. Jens Oder faillit vomir en voyant que ça grouillait de vers blancs.

La dent de l'alligator !

Le Polonais brailla toute la journée. La nuit venue, il réussit à ramper jusqu'au fleuve.

Ils le retrouvèrent à quelques mètres de la rive. Il vivait encore. Des vers blancs jaillissaient de tous les orifices de sa grande carcasse ; ils lui sortaient par le nez, les oreilles et la bouche. Il balbutia quelque chose que personne ne comprit.

Jens Oder l'observa.

Voir cet homme mourir ne lui faisait rien. Il avait vu pire dans sa vie. Bien pire.

Quand ses yeux éclatèrent dans leurs orbites comme des grenades pourries, Herr Kustapéc mourut enfin.

Il fallut quatre hommes pour pousser le cadavre dans le fleuve à coups de pied.

Les mois suivants resteraient dans la mémoire de Jens Oder comme un doux souvenir. Le temps s'écoula comme un long fleuve tranquille, rempli de petits événements pimentant agréablement ses jours comme ses nuits.

Les couleurs, les odeurs et les sons de ce nouveau monde lui procuraient une énergie qu'il n'avait jamais éprouvée auparavant. Le rythme du quotidien dans ce village au fond de la jungle forgea en lui des idées plus claires et des rêves paisibles. La fange du passé s'effaça peu à peu ; l'amertume, l'insubordination et l'anxiété firent place à la cordialité, la prévenance et la franchise.

Il se voyait tel qu'il était : un homme relativement jeune. Une longue chevelure blonde ébouriffée et une barbe bouclée de quelques centimètres encadraient son large visage un peu fermé. Ses yeux verts légèrement myopes n'étaient plus dérangés par les gouttes de sueur qui coulaient de son front ; le métabolisme de son corps s'adaptait lentement à la chaleur et à l'humidité.

Même sa posture s'était améliorée. À son arrivée, il avait été gêné par un gauchissement, une sorte de scoliose due à un mauvais coup reçu dans les lombaires à l'âge de dix-sept ans. À présent que les douleurs avaient disparu, il se tenait droit comme un I.

Il avait presque tout oublié ; la foule anonyme des grandes villes qui cherchaient à l'enserrer dans leurs griffes, l'environnement de son enfance qui avait paralysé ses émotions et sa faculté de penser. Enfant, il était comme une rivière débordante et sauvage qui, beaucoup trop tôt, s'était emmuré dans un silence obstiné, comme pris dans une gangue de glace. Des années durant, il avait tâtonné, recherché quelque chose qui le délivrerait. Incapable de donner et de montrer sa sensibilité, la douce paume de ses mains s'était transformée en une carapace épaisse. Il n'arrivait plus à sourire, encore moins à rire. Tous les sourires autour de lui avaient semblé faux, creux, vides... Il avait passé la première partie de sa vie comme un bloc de granit. Il avait aimé des femmes, mais le volcan à l'intérieur était éteint.

Jusqu'à l'apparition de Lolo.

Les nœuds au fond de lui s'étaient alors défaits. Il avait ressenti un picotement sur la peau en buvant un verre de vin. Le corps chaud de Lolo avait ensuite allumé un feu dans le sien. Mais le plus merveilleux de tout, ç'avait été les mots. La quête de l'autre, l'intensité, la

curiosité ; en somme, cet enthousiasme qui les avait fait progresser, alors qu'autour d'eux le temps se figeait implacablement. Le vieux monde tombait en déliquescence, secoué de spasmes aux effets dévastateurs. L'histoire était en train de se répéter tragiquement.

Les équations mathématiques du vieux monde avaient été infaillibles. La recherche avait pour objectif une analyse froide de données invariables, et la liberté était une échelle, le reflet d'une solution universelle censée valoir pour tout l'univers. Tout était sous contrôle.

Les yeux de Jens Oder Flirum étaient restés fermés le jour, ouverts la nuit. Il avait passé de longs moments à réfléchir. Mais à deux, tout était devenu soudain plus limpide. Ils étaient jeunes. Ils avaient un avenir. Et du courage à revendre.

À présent, il se trouvait à l'abri sous un toit fait de feuilles d'*aspagnol* à classer des échantillons de végétaux dans des boîtes. La peau de son visage et de son cou avait pelé, et la nouvelle était de couleur cuivrée. La plante de ses pieds était devenue moins sensible, tout en restant souple. Son cuir s'était endurci.

Chaque heure, chaque jour, chaque semaine et chaque mois, ses pensées suivaient la courbe du soleil.

Tous au village s'étaient d'une manière ou d'une autre impliqués dans son travail, sans que cela perturbe grand-chose aux activités habituelles des Sucuruki avant son arrivée. Ils l'aidaient comme ils le faisaient pour leur famille depuis des temps immémoriaux, pour mieux comprendre les propriétés et l'utilité des plantes. Ainsi se perpétuait la tradition des Sucuruki. Jens Oder n'avait pas eu à l'expliquer ; ils l'avaient compris d'instinct et voulaient faire partie du projet.

La vie à la *corra* donnait lieu à bien des joies et des festivités, mais à des chagrins aussi, même si la vie des Indiens, à un degré remarquable, était exempte de préoccupations. Ce qui attristait un Sucuruki était, par exemple, qu'une truie ne mette bas qu'une petite portée ou qu'un champ cultivé dépérísse sans raison apparente. Ils y voyaient là un avertissement de la part des éléments pour dire que les mains qui travaillaient la terre n'étaient pas assez douces. Ces choses étaient prises au sérieux, très au sérieux. Par contre, si quelqu'un était mortellement mordu par un serpent venimeux, ce qui se produisait rarement, les plus proches ne témoignaient pas de chagrin. De toute façon, la personne en question n'était pas morte, elle avait seulement changé d'apparence pour continuer le cours de son voyage infini.

Un jour, Calcao, le chasseur, vint lui annoncer que les préparatifs pour les festivités de l'arbre-lune commenceraient la semaine suivante. C'était la fête la plus importante de l'année et tout le village, du plus jeune au plus âgé, y participait. Calcao avait la réputation d'être le plus grand farceur parmi les jeunes chasseurs. Plus d'une fois, il avait fait se tordre de rire tout le village. Il était imparable dans ses caricatures de personnages importants sous la forme d'animaux aux qualités particulières. Un jour, ayant mis les cornes d'un buffle d'eau sur la tête et des tiges de canne à sucre dans la bouche, il avait tourné en rond sur la place devant les huttes, dans une attitude qui fit comprendre à tous qu'il s'agissait de sa mère. Celle-ci avait la réputation de crier et de beugler, tout en agitant sa tête dans tous les sens, chaque fois qu'elle revenait des marécages près du fleuve où elle ramassait des *antaccas*, ces longues pousses juteuses qui étaient un véritable régal cuisinées avec du foie de dindon et du piment. Elle disait toujours que quelqu'un l'avait précédée pour lui rafler les pousses les plus tendres.

Calcao souhaitait qu'ensemble Jens Oder et lui trouvent une bonne blague pour surprendre les autres pendant la fête de l'arbre-lune.

À part cette proposition, la fête de l'arbre-lune s'entourait de cachotteries dont Jens Oder était exclu. À ses questions répétées sur la raison de cette fête et ce qu'elle symbolisait, il n'obtenait que des hochements de tête et des rires étouffés. Mais tous se réjouissaient par anticipation comme des enfants.

Il était ravi de pouvoir aider Calcao dans ses préparatifs ; il n'y avait guère meilleur moyen pour comprendre les choses. En outre, ce jeune chasseur était une mine de pitreries.

La veille de la fête, ils s'étaient donné rendez-vous au bord du fleuve, un peu en amont du ponton, près de la clairière que le Polonais avait dégagée dans la forêt. Jens Oder reçut des ordres stricts pour veiller à ce que personne ne le suive : ils devaient être les seuls au courant.

Il était impatient d'en savoir plus.

Près de la rive, dans une pirogue où l'on tenait à peine à deux, Calcao l'attendait, la pagaie dans les mains. La pirogue fendit l'eau et remonta le fleuve à une bonne vitesse. Ces derniers temps, Jens Oder avait souvent navigué sur le fleuve avec Armada ou Ermito pour pêcher. Il était habitué à ces embarcations.

« Ce n'est pas tout à côté », dit Calcao en souriant pour ne pas divulguer le fond de sa pensée.

Deux heures durant, ils remontèrent le fleuve à la rame avant que Calcao ne réduise la vitesse pour inspecter la rive gauche et trouver ce qu'il cherchait : un petit affluent, un ruisseau, presque enfoui sous la végétation. Ils durent manœuvrer avec circonspection pour progresser dans l'étroit passage tout en repoussant les branchages. Au bout d'un moment, Jens Oder, qui était à l'avant du bateau, dut remplacer sa pagaie par une machette pour se frayer un chemin.

Un *bushmaster*, une vipère à tête noire, siffla depuis un arbre à leur passage. Le nom du serpent en sucuruki ressemblait à celui de la tribu indienne, mais apparemment il n'y avait aucun lien. C'était le plus redouté de tous les serpents venimeux de la jungle. Au lieu de se sauver, il attaquait sauvagement tous ceux qui s'approchaient de lui. Si la morsure était rarement mortelle, elle faisait si mal que la victime restait terrassée des journées entières par des douleurs insoutenables.

À plusieurs reprises, il fallait s'arrêter pour que Calcao tape sur l'eau avec sa pagaie pour faire fuir quelques caïmans qui n'avaient pas envie de quitter l'endroit où ils flottaient agréablement à la surface de l'eau en bloquant le passage.

Jens Oder n'avait jamais vu une faune aussi variée depuis son arrivée dans le pays. Dans les arbres, il y avait de grands rassemblements de singes laineux, de singes-écureuils et de *macaco-de-*

chero, et des iguanes vert fluo juchés sur presque chaque branche d'arbre qui surplombait la rivière. Autour d'eux voletaient des papillons de toutes les tailles et toutes les couleurs.

Dans cette partie pratiquement impénétrable de la jungle, il devait y avoir sur des centaines de kilomètres à la ronde des espèces d'insectes et de plantes qu'aucun Blanc n'avait répertoriées. Voire des mammifères inconnus. À cette pensée, son cœur se mit à battre plus fort.

Il se demanda combien de chemin il leur restait à parcourir, mais Calcao gardait le silence – ou plutôt, les seuls sons qu'il émettait étaient des imitations de cris d'animaux et d'oiseaux. Avec toujours une réponse venant de la canopée.

La rivière coupait à travers une butte dans le terrain. Un banc de terre ocre s'élevait à une hauteur d'un ou deux mètres de chaque côté de la pirogue. Calcao saisit une racine pour arrêter la pirogue.

« Senhor Yenso, dit-il avec un petit sourire. Maintenant un ancien-vivant va nous montrer certains de ses partie-yeux. » Il parlait en *sucuruki*, mais Jens Oder comprenait désormais. « Ancien-vivant » était l'un des mots des *Sucuruki* pour désigner la « terre ». Il en existait beaucoup d'autres.

À l'aide de la machette, Calcao commença à fouiller dans le banc de terre où ils s'étaient arrêtés. De la terre argileuse et des cailloux dégringolèrent en laissant apparaître des pierres plus grandes. Jens Oder fut prié de prendre ces pierres gris foncé avec précaution et de les poser dans le fond de la pirogue. Il s'exécuta, et bientôt ils en eurent une dizaine au fond du bateau. On pouvait difficilement en mettre davantage.

Ils reprirent les pagaies.

La rivière s'élargit quelque peu pour se transformer en une petite lagune bordée de roseaux *mitra*. L'une des rives était libre de végétation, signe qu'elle avait été fréquentée par des êtres humains auparavant. Calcao dirigea la pirogue de ce côté et sauta à terre.

Jens Oder le suivit de près en pataugeant dans l'eau.

Autour d'un énorme arbre, un *metador*, le sol était tassé ; il vit les restes d'une hutte en bambou que les fortes pluies avaient détruite.

Après que Calcao se fut acquitté de quelques salutations révérencieuses, son visage se fendit d'un large sourire.

« Ni mes frères ni mes sœurs ne sont jamais venus ici, à l'*orteca* de Calcao. C'est mon père qui a construit cette hutte. Mon grand-père avant lui y avait déjà une habitation. Il en a toujours été ainsi et il en sera toujours ainsi. C'est l'*orteca* de mes ancêtres. »

Il ne connaissait pas vraiment le sens du mot *orteca*, sinon que cela avait quelque chose à voir avec un endroit sacré connu des seuls initiés. Il fallait faire en sorte que Calcao lui explique.

Et Calcao se mit à raconter. Assis sous le metador, il raconta l'histoire de sa vie d'une voix calme, tout en se délectant de la viande de tapir et en se rafraîchissant avec du jus de sapotille.

Calcao était le fils du chaman de la tribu. Celui-ci exerçait des fonctions importantes avant l'arrivée de la mission des Petites Sœurs de Marie. Mais la hutte du chaman fut alors brûlée, et toutes ses possessions détruites. Paupa – c'était le nom du père de Calcao – eut une nouvelle hutte, mais peu de temps après, il partit pour son long voyage. Calcao était convaincu que les aiguilles des bonnes sœurs avec lesquelles elles piquaient souvent les Indiens avaient fait partir son père trop tôt. Heureusement qu'avant de partir il avait eu le temps de raconter certaines choses à son fils qui, ainsi, put être initié à une partie de l'ancienne sagesse du chaman. Il était souvent venu avec son père à cet endroit, à leur *orteca*, dont personne d'autre ne connaissait l'existence. C'était ici que Paupa, son père, son grand-père et son arrière-grand-père s'entretenaient avec la Terre, c'était ici qu'ils recevaient ses conseils. C'était aussi ici qu'il avait appris à connaître le *sorac*, l'arbre sacré qui ne donnait un fruit que tous les deux cents ans. La nuit où le fruit du sorac tombait à terre, l'esprit des ancêtres se mêlait à l'esprit de celui qui était assis en dessous.

Calcao lui raconta cela et bien d'autres choses encore.

Jens Oder l'écoutait empli de respect. Il ressentait une grande humilité à se trouver ici. À être initié à ce qui touchait le jeune Indien au plus profond. À ce qu'on lui témoigne cette grande marque de confiance.

« Mais pourquoi, Calcao, pourquoi *moi* ? Je suis un Blanc, je n'appartiens même pas à ta tribu. Pourquoi me montres-tu tout ça ? »

Calcao regarda longtemps la terre à ses pieds. Puis il leva la tête et déclara gravement : « Tu es mon frère, Yenso. Tu n'es pas comme les autres Blancs, tu n'es pas non plus comme la plupart des autres de ma tribu. Tu portes la volonté de la *selva* dans tes pensées. Tu ne fais qu'un avec le bleu du ciel, le voyage de ta vie t'amènera à des endroits que personne d'autre n'a visités, à des sources que personne n'a jamais vues. Mes yeux t'ont suivi dans ton travail. Tu veux que toutes les graines poussent et prospèrent pour toujours. Tu ne veux rien enlever, tu ne fais que donner. Tes mains touchent les feuilles des arbres avec respect et douceur. Mon père était pareil. C'est pourquoi tu es ici. C'est pourquoi nous partageons notre repas sous le metador. Nous sommes deux frères. »

C'était beau. Jens Oder fixa longuement ses pieds nus. Il osait à peine lever les yeux.

Calcao se mit brusquement debout.

« Viens, dit-il. Nous-frères allons partie-offrir surprise pour la fête de l'arbre-lune. »

Il descendit jusqu'au bateau pour chercher les pierres rondes et brutes. Il tapa doucement avec la machette sur l'une d'elles, puis il écouta le son produit. Cela sonnait comme si la pierre était creuse.

Puis il tapa plus fort avec le dos de la machette et répéta son geste patiemment jusqu'à ce que la pierre se fende en deux. L'intérieur brillait et scintillait.

C'étaient des améthystes. Jens Oder avait déjà vu de telles pierres avant, mais seulement exposées dans les vitrines chez les joailliers des grandes villes. Ces améthystes étaient splendides, elles brillaient dans toutes les nuances, du bleu profond jusqu'au violet, du rose jusqu'au presque rouge.

Calcao eut tôt fait de fendre toutes les pierres en deux et ensemble ils décidèrent quelle moitié était la plus belle. Calcao disait que deux moitiés suffiraient, à condition qu'elles aient une forme parfaite.

Ébloui par la beauté de ces pierres, Jens Oder ne comprenait pas grand-chose. Quand Calcao se débarrassa de celles qui étaient en trop en les balançant dans la lagune, il voulut protester, mais se ravisa. Tout appartenait à Calcao.

Les deux moitiés choisies étaient comme deux profondes coupelles qui s'emboîtaient parfaitement. En les mettant ensemble comme à l'origine, elles avaient l'air d'une pierre brute ordinaire.

Calcao jeta un coup d'œil sur le ciel. La pluie de l'après-midi n'allait pas tarder. Elle durerait une heure puis les douroucoulis rejoindraient la lagune. Il fallait attendre l'arrivée de ces singes pour que Calcao puisse tuer un grand mâle avec sa sarbacane.

Quand vint la pluie, ils se réfugièrent à l'intérieur de la hutte. Peu avant, ils avaient réparé le toit avec de nouvelles feuilles d'*aspignol* et consolidé les tiges de bambou qui s'étaient effondrées. La hutte était comme neuve.

Pendant que la pluie tambourinait sur le toit de feuilles, Calcao raconta des bribes de l'histoire des Indiens Sucuruki.

Récemment encore, les Sucuruki avaient été bien plus nombreux. Mais les Blancs avaient apporté des maladies infectieuses qui avaient décimé les populations locales. La plupart des Sucuruki qui restaient avaient préféré quitter les rives du grand fleuve et se réfugier au plus profond des forêts. Calcao savait qu'il existait plusieurs *corra* situées si loin dans la forêt qu'il était presque impossible de s'y rendre. Ces Indiens n'avaient jamais vu d'homme blanc. Ils se gardaient bien de déboiser de grandes clairières, trop facilement repérables depuis un avion. Farouches, ils ne cherchaient même pas à entrer en contact avec leurs tribus-frères le long du grand fleuve. Ils s'étaient coupés du monde pour toujours. Selon Calcao, c'était mieux ainsi. Au cas où de nouvelles maladies infectieuses surviendraient et extermineraient les derniers Sucuruki connus.

Jens Oder acquiesça. Si des anthropologues ou autres ethnologues en tout genre venaient au village, ce ne serait sûrement pas *lui* qui divulguerait l'existence d'autres tribus cachées au fin fond de la jungle.

La pluie avait cessé, mais ils restaient dans la hutte, en silence. Il ne fallait pas effrayer les douroucoulis qui, à ce moment précis, avaient l'habitude de descendre à la lagune. Couché sur le ventre, Calcao laissait dépasser le bout de sa sarbacane de la cloison en bambou ; ainsi il contrôlait visuellement la lagune.

Un grand tapage se fit entendre dans la canopée au-dessus d'eux ; la troupe de singes était en route. Peu après, les premiers animaux sautèrent par terre et se précipitèrent sur la lagune. Là ils s'asseyaient au bord de l'eau et mangeaient les fleurs qui poussaient près des nénuphars géants.

Calcao observait en particulier un grand mâle resté à l'écart des autres. Il tourna doucement la sarbacane dans cette direction. Puis il gonfla très fort sa cage thoracique et souffla. Le singe tomba immédiatement, comme pris d'une crise cardiaque. Il n'eut le temps de proférer aucun son, pas un seul cri d'alerte avant que le poison de la flèche fichée dans son dos n'agisse. Les autres singes n'avaient rien remarqué et continuaient leur repas jusqu'à plus faim. Après un moment, ils remontèrent dans les arbres en laissant le grand mâle derrière eux. Calcao et Jens Oder se faufilèrent hors de la hutte.

Jens Oder avait le cœur qui battait.

Le jeune chasseur sortit une petite outre en peau et, d'un coup de machette, il trancha net la gorge du singe. Le sang coula dans le récipient qu'il tenait en dessous pour le recueillir. Une fois l'outre pleine, il la referma avec un cordon et demanda à Jens Oder de la tenir pendant qu'il traînait dans les fourrés la carcasse du singe pour la mettre hors de la vue.

« Le sang des douroucoulis, à l'odeur très prononcée, possède un grand nombre de propriétés », déclara Calcao sans plus d'explications.

Avant de rejoindre la pirogue, Calcao fit encore un tour dans la jungle pour revenir avec des feuilles qu'il mit aussi dans l'outre. Ces feuilles avaient pour vertu d'empêcher le sang de coaguler.

Oui, les plantes, se dit Jens Oder. Les plantes d'ici ont des propriétés dont nous ignorons tout. Je pourrais passer le restant de ma vie à les étudier. C'est la raison de ma présence sur Terre. C'est tout ce que je désire. Aujourd'hui, j'ai trouvé un frère. Ensemble, nous garderons ces secrets que nous ne révélerons à personne. Pour qu'aucun homme ne puisse les gâcher.

Comme ils pagayaient avec le courant, le retour fut bien plus rapide, et ils arrivèrent au village avant le coucher du soleil.

« Demain matin, quand les crapauds auront commencé à chanter,

Yenso viendra à ma hutte pour que je lui explique ce que nous allons faire. » Sur ce, Calcao se saisit des deux améthystes et du sac de sang et remonta le sentier en courant.

Jens Oder sentit une douce chaleur lui parcourir tout le corps. Il revint lentement au village. La tiédeur du crépuscule, juste avant la tombée de la nuit, lui apporta toute la quiétude qu'il désirait.

Il avait comme des picotements dans le corps, tant il avait envie de savoir comment se déroulerait la grande fête le lendemain et ce que Calcao lui montrerait avant le lever du jour. Distraitement, il rangea des boîtes qu'Armada, sa petite main, avait empilées avec soin sur son bureau. Classées et marquées. Armada était inestimable. Un botaniste né.

Du rhum. Une goutte de rhum avant de se coucher ne serait pas une mauvaise idée. Pour l'aider à s'endormir. Il se sentait trop excité, il n'arrivait pas à se calmer.

Quand il arriva à la petite *venda*, senhor Luccu le salua. Des chandelles à suif diffusaient une douce lumière dans la pièce. Le gentil épicier lui apporta tout de suite une demi-bouteille de son meilleur rhum.

Les Indiens en buvaient rarement. Ils préféraient la cassave, une substance fermentée blanchâtre qui pouvait rappeler la bière, mais en beaucoup plus fort. Jens Oder était sujet à des hallucinations s'il consommait trop de cassave, alors que les Indiens le supportaient bien. Ils en buvaient depuis des générations.

Jens Oder goûta avec gourmandise l'excellent rhum.

Un vieil air lui revint en mémoire. Une chanson mélancolique, une mélodie portugaise, un fado. Il avait l'impression de ne pas l'avoir entendu depuis une éternité, alors qu'en réalité cela faisait à peine trois ans. C'était sur une plage au Portugal. Près d'une oliveraie. Une femme qui chantait. Qui lui chantait ce fado tandis que son frère pinçait les cordes d'une guitare. Il n'était pas parvenu à partager ses sentiments amoureux. Minnea avait été comme un petit oiseau. Un petit oiseau parmi beaucoup d'arbres protecteurs où se dissimuler. Lui-même était nu, glacé, silencieux. Il faut dire qu'il venait d'être libéré de prison.

Ces pensées n'étaient plus douloureuses à présent. Ça ne le concernait plus. Il était devenu quelqu'un d'autre. Non, ce n'était pas tout à fait vrai : il était resté le même, mais il ne portait plus ni masque ni carapace.

Luanda, l'aînée des sœurs qui s'occupaient de la cantine dans sa maison, venait lui rendre visite la nuit. À l'occasion, ils partageaient même son hamac. Quand le corps souple de la jeune femme se lovait contre le sien, ils s'aimaient toute la nuit. C'étaient des ébats

amoureux sans revendication, pleins de douceur. La jeune Indienne assouvissant ses désirs intimes, il lui rendait en retour tout ce qu'il était capable de donner. C'était bien ainsi.

Quand la collecte et la classification des plantes eurent pris un rythme de croisière, il eut plus de temps pour s'occuper de ce qui l'intéressait le plus : l'étude du comportement des petites créatures volantes et rampantes de la terre. Il avait sous la main une pile d'ouvrages spécialisés sur différentes espèces d'insectes et ne se lassait jamais de parfaire ses connaissances. Il était un amateur. N'ayant aucune formation universitaire, il les étudiait par pur plaisir personnel et ne nourrissait aucune ambition. Il voulait comprendre le but, la raison de l'existence de toutes ces minuscules bestioles qui rampaient ou volaient autour de lui à tout instant. Donner à chaque petite créature sa juste place sur cette Terre.

Le rhum faisant son effet, le sommeil le gagna. Dans quelques heures, il se présenterait chez Calcao.

« Senhor Luccu, pourquoi as-tu l'image de Yasser Arafat là-bas sur le mur ? » La question lui traversa l'esprit, au moment où il allait partir.

« C'est mon ami, senhor Yenso. Un ami très proche. Il vient souvent ici me rendre visite. Des visites très secrètes. Je lui donne des médicaments pour l'aider à soulager son rhume de cerveau chronique. Mais à présent, il est vieux. Bientôt cent ans, je parie, répondit le commerçant en comptant les œufs qu'il avait sur le comptoir.

— Ah, très bien », acquiesça Jens Oder en se glissant au-dehors.

Il se réveilla après seulement quelques heures de sommeil et attendit le concert des crapauds qui allait bientôt commencer.

Aux premiers coassements, il se hissa hors du hamac et s'avança dans la nuit noire. Le ciel étoilé pâlisait déjà à l'est et, au-dessus de la cime des arbres, il vit le faible étincellement de la Croix du Sud.

Un feu luisait dans la hutte de Calcao. Le jeune chasseur était assis devant un tas de braises qui couvaient. Les deux géodes d'améthystes en forme de coupelle étaient posées par terre devant lui. Il avait les yeux dans le vague, comme s'il se trouvait dans un autre temps, un autre monde. Il ne porta aucune attention à Jens Oder quand il entra.

Jens Oder prit place en face de lui et se garda de bouger, ne voulant pas déranger l'Indien perdu dans ses pensées.

Puis un large sourire éclaira le visage de Calcao et il éclata de rire.

« Mon frère, dit-il. Aujourd'hui, nous allons vraiment nous amuser. Et tous les autres à la fête vont avoir une sacrée surprise. » Il parlait en portugais, mais passa rapidement au sucuruki.

« Deux lunes dans l'arbre, les visages souriants de la branche-terre seront nombreux et le discours du perroquet-air remplira la *corra*.

— Précisément », enchérit Jens Oder qui n'y comprenait rien.

Ils sortirent au point du jour. Tout le village dormait. Ils se faufilèrent entre les huttes, jusqu'au grand platane marquant à peu près le centre du village. Calcao avait apporté un panier contenant diverses choses qui allaient servir à son propos. Il le posa par terre au pied de l'arbre.

Il sortit d'abord les deux géodes d'améthyste puis l'outre rempli du sang de singe. Il versa prudemment le sang dans l'une des géodes avant de poser l'autre par-dessus. Puis, avec l'index, il enduisit la fente d'une substance ressemblant à de la colle pour maintenir les deux parties ensemble.

« Voici, dit-il, la main de mon corps tient les fortes couleurs-terre. Elles chantent avec la pierre. Tout se mélange et acquiert grand pouvoir et grand parfum. Parfum-perroquet et couleur-de-lune. Quand la pluie de l'après-midi arrivera, que tout le monde sera assis autour du grand platane en attendant l'arbre-lune et que le chef aura mangé un morceau de l'écorce, alors la pierre s'ouvrira et la force remplira l'air. Comme le père Paupa me l'a enseigné avant de partir. Mais toi-frère, tu ne dois pas le dire, tu ne dois pas rire. » Calcao avait l'air très

content de lui-même.

Assurément, Jens Oder n'allait rien divulguer.

Puis le jeune Indien grimpa dans l'arbre pour poser l'améthyste sur une haute branche, invisible d'en bas.

Les préparatifs étaient terminés. C'était tout. Presque.

Les yeux de Calcao s'étaient réduits à des fentes quand il scruta le visage de Jens Oder d'un air espiègle. Puis il sortit une cruche d'argile de son panier, et retira le bouchon avant de la lui tendre.

« Bois, mon frère, dit-il, bois une petite gorgée. Le jour se lève, et bientôt tout le monde se réveillera. Bois, et tu verras. »

Indécis, il prit la cruche pour humer le contenu. Ne sentant aucune odeur, il porta la cruche à ses lèvres et avala une gorgée. Sa langue se rétracta au contact du goût amer. Il toussa.

Ensuite, il resta dans son bureau à la maison et s'absorba dans la contemplation des fourmis *saubas*, fort affairées sur le plancher.

Il n'avait aucune difficulté à comprendre les déplacements des petites créatures de la Terre.

Quand le soleil fut haut dans le ciel, Jens Oder avait encore sur le bout de sa langue le goût amer de la boisson de Calcao.

Il distinguait parfaitement les détails autour de lui, comme si la lumière du soleil était plus forte, les couleurs encore plus vives et les odeurs plus intenses. Les rires des femmes près du fleuve en bas bourdonnaient dans ses oreilles. À travers le feuillage, il découvrit les rives transformées en salon de beauté. Des jeunes et des moins jeunes s'étaient regroupés pour se peindre la peau avec le jus rouge du fruit de l'*urucu*. Leur visage et leur torse arboraient de fines rayures, des festons et des cercles. Chaque dessin était comme une force, un poème ou une mélodie apportant un message du monde végétal ou animal.

Seuls les initiés pouvaient le comprendre. Jens Oder se rendit compte c'était aussi son cas.

Armada et Fringo vinrent le rejoindre en courant. Ils portaient une tortue.

« L'œil-mère rend la carapace-densité souple comme une fleur de *minja*. Touche. » Armada lui tendit la tortue.

Jens Oder la toucha. C'était vrai. Il vit tout dans les yeux de la tortue. Elle ne cacha pas sa tête dans la carapace, mais lui lécha la paume des mains de sa fine langue, comme pour lui confirmer qu'ils faisaient partie d'un tout. Ils étaient nés d'une même mère. Ils vivaient près du même fleuve. Il en serait toujours ainsi.

Armada s'était accoutré pour l'occasion d'une ceinture de figues de Barbarie piquées de fleurs de camphrier. À ses oreilles pendaient de grandes grappes de baies de *turpu*. Les cheveux de Fringo étaient rouges. Les symboles totémiques du petit fourmilier décoraient son torse. Il avait des œufs dans le creux du cou. Les deux garçons couraient sur des pieds si légers qu'ils touchaient à peine le sol.

C'était la fête de l'arbre-lune. Une journée qui n'avait ni commencement ni fin.

Il s'assit à l'ombre de la porcherie de la femme aux perroquets. D'ici, il voyait tout le village.

Il passa la main sur la peau hâlée de son torse et de son ventre. Les muscles de ses cuisses étaient fermes et fuselés. Chaque cellule de son corps se signalait à sa conscience par d'infimes vibrations. Cela aussi constituait un chant ; son chant à lui. Luanda lui avait peint des traits et des cercles sur la poitrine. Il était devenu l'*onca*, le grand félin de la

jungle, le jaguar. Il feulait. Il prit son visage entre les mains et le tint devant lui. *Était-ce vraiment lui ?* Sans aucun doute. Il n'était pas habitué à se voir si doux. Si peu couvert. Si nu. Toute sa peau était devenue des yeux.

L'odeur du grand feu de camp lui monta dans les narines. Bien préparés et épicés, quatre porcs, deux tapirs et une douzaine de dindes grillaient sur le feu. Les anciens du village s'occupaient de cette viande qu'on allait unir dans une nouvelle chair. C'était un puissant rituel. Pour surveiller le tout, l'âme-banane était descendue pour l'occasion dans deux des tantes du chef qui éventaient avec des feuilles de bananier les animaux qui rôtissaient.

C'est à ce moment qu'il vit les ombres-lumières. Cela ne l'étonna guère, il n'y avait rien de plus normal que leur présence pendant une telle journée. Les ombres-lumières se comportaient exactement selon le désir de celui qui les observait. Elles se mouvaient librement, tout en prenant part aux festivités.

Jens Oder resserra son pouvoir sur les ombres-lumières ; il réussit à les faire danser à son gré. Il pouvait leur parler.

« Bonjour, Francisco. Tu t'es perdu ? demanda-t-il en adressant un sourire amical au conquistador exténué et famélique qui apparut devant lui.

— Aide-moi, implora l'homme. Je suis seulement venu chercher de quoi manger pour les autres. Cette forêt et ces fleuves sont infinis. Quelle est la distance d'ici à la mer ? Je veux rentrer en Espagne, à Cordoue. Mon voyage me paraît sans fin. Aide-moi et je te donnerai de l'or. »

Francisco de Orellana, le premier Européen à descendre le fleuve Amazone au départ de la cordillère des Andes en 1542, vit ce que personne d'autre n'avait vu avant lui. Il lutta contre les Amazones, ces femmes belliqueuses et sauvages, fraternisa avec des Indiens, perdit tous ses hommes par la maladie, les fièvres et les luttes désespérées contre les éléments qu'ils ne connaissaient pas, donna son âme aux démons du fleuve, eut le sang des Incas sur les mains, parla aux serpents, aux fourmis et aux urubus, traversa de nouveau l'océan sans cœur dans sa poitrine, s'arrêta même de respirer, mais il fut incapable de mourir. Cet homme, ce misérable aristocrate de Cordoue, flottait dans l'air devant Jens Oder en essayant de se saisir de quelque chose qui n'avait jamais existé.

« Ton voyage ne se terminera jamais, Francisco. Il ne fait que débiter, là où tu l'avais commencé, mais aujourd'hui je te permets d'être mon invité, à l'instar de l'urubu, le porte-parole du grand vautour percnoptère. »

Le conquistador ouvrit la paume vers Jens Oder et laissa tomber par terre un collier étincelant. Jens Oder le ramassa pour le suspendre à

son cou. C'était le soleil des Incas.

Le cochon de la femme aux perroquets posa son groin sur ses genoux et émit un grognement de colère.

Les ombres-lumières se multipliaient et flottaient partout dans le village. Les hommes et les femmes tendaient leur main en l'air pour prendre ce qu'ils désiraient.

Une bande de *Goddamned* s'étaient installés autour de lui. C'était des messieurs bien comme il faut, munis de casques coloniaux, de moustiquaires et de filets à papillons. Ils s'exprimaient dans un anglais d'Oxford très léché. Henry Bates, le plus grand des explorateurs entomologistes, était le chef de ces *Goddamned*. Même après avoir répertorié des milliers de plantes et d'animaux, chaque fois qu'il découvrait une nouvelle espèce, il s'écriait : « *Goddamned !* », et ce nom lui était resté. Il était donc naturel que tous vinssent à la fête de l'arbre-lune sous forme d'ombres-lumières.

Jens Oder se mit à rire. Ils étaient si inoffensifs. Et leur joie paraissait tellement puérile. À leur époque, les choses se passaient ainsi. Derrière ces messieurs anglais, il n'y avait pas encore de fonds européens à rentabiliser, pas de sociétés multinationales qui dévoraient tout sur leur passage. Ils n'avaient emporté avec eux que la bible de Carl von Linné.

« Salut, Henry, lança Jens Oder en se saisissant de l'ombre-lumière du frêle explorateur pour le ramener vers lui. Bienvenu à notre fête. Que penses-tu de notre fourmi *garouba* ?

— *Goddamned !* s'exclama Bates. Cette fourmi, *Atta vollenweideri*, creuse des salles souterraines grandes comme des cathédrales pour cultiver des champignons ! Une seule colonie d'*Atta vollenweideri* peut comprendre des milliers d'individus ! Ces fourmis réunies toutes ensemble arrivent à résoudre des problèmes trop compliqués pour le cerveau humain !

— Et comme si cela ne suffisait pas, intervint Wallace, son compagnon, en lui coupant la parole, elles produisent une *goddamned* matière pour le plafond de leurs cathédrales souterraines qui est plus dure que de la pierre ! Une matière jaune et transparente. »

Pendant qu'ils parlaient tous en même temps, un secrétaire consignait les débats d'une jolie écriture cursive dans un procès-verbal. Les ombres-lumières des *Goddamned* formaient une joyeuse bande qui pouvait apparaître n'importe où et dans les coins les plus reculés de l'Amazonie. Aucun Indien, des Kayapo au sud jusqu'aux Yanomami au nord, ne pouvait s'empêcher de rire en voyant un *Goddamned*. Mais le dernier d'entre eux avait disparu depuis plus d'un siècle. Aux *Goddamned* ont succédé les Mangeurs de Terre qui ont répandu la mort et la désolation autour d'eux. Le temps des Mangeurs de Terre dure encore, et ce temps ne prendra jamais fin.

« Leur dénomination de “Mangeurs de Terre” est, somme toute, une bonne description », commenta un homme en costume sombre et à lunettes d'écaille qui se tenait devant Jens Oder. C'était le célèbre ethno-pharmacologue Louis Lewin qui était descendu. En époussetant les fourmis de son costume, il jeta sur Jens Oder un regard de myope.

C'étaient les Yanomami qui avaient donné ce nom de « Mangeurs de Terre » aux intrus blancs. « À l'image des sangliers fouillant la boue et la terre en laissant des grandes cicatrices derrière eux, les hordes de *garimpeiros* et autres chercheurs d'or détruisent toute la forêt environnante. Avec la bénédiction des autorités, ils brûlent, tuent et pillent avec une telle avidité que le pays, lentement mais sûrement, sera bientôt débarrassé de toute minorité qui aurait pu faire valoir ses droits de propriété. La voie est ainsi toute tracée pour que les multinationales “responsables” qui arrivent n'aient plus qu'à mettre les pieds sous la table. L'exploitation à grande échelle de bois exotiques, de pétrole et de minerai devient possible. C'est ainsi que ça se passe et ça n'est pas près de s'arrêter. Avec la déforestation, les animaux, les plantes et les êtres humains sont inexorablement condamnés à l'extermination. »

Malgré la noirceur des prémonitions de l'ombre-lumière de l'ethno-pharmacologue, une douceur se lisait sur son visage. Aussi était-il le bienvenu à la fête.

« Non, protesta Jens Oder. Cela ne se passera plus comme ça. Les choses sont en train de changer. De nouvelles idées sont en marche, j'ai parlé avec beaucoup de personnes. »

Louis Lewin souriait tout en se passant une crème blanche sur le front pour se protéger contre les piqûres de moustiques.

« Rien ne t'empêche d'y croire, dit-il.

— J'y crois fermement », insista Jens Oder tout en grattant la nuque du cochon posé sur ses genoux.

— Combien de verres d'*ayahuasca* as-tu bu aujourd'hui ? » Le regard de l'ethno-pharmacologue derrière les épais verres se fit tout à coup plus sévère.

« Pas un seul, répondit Jens Oder en secouant la tête.

— À ton avis, qu'avait Calcao dans sa cruche ? »

Jens Oder sentait encore la boisson de Calcao lui picoter la langue.

« Bon, admit-il. J'en ai bu une gorgée.

— Une gorgée ? À d'autres..., dit Lewin en hochant la tête. Une gorgée, oui, mais d'*ayahuasca* ; autrement dit, du *Banisteriopsis caapi*, qui contient de l'harmine. Cette drogue issue de la liane d'*ayahuasca* est excellente pour soigner le syndrome de Parkinson. L'effet hallucinogène ou télépathique se produit seulement quand le *Banisteriopsis* est mélangé avec le jus du *Psychotria viridis*, dite “*chacrana*” en quechua. Les feuilles de cette plante contiennent de la

N,N-diméthyltryptamine ou DMT. Quand le *Banisteriopsis* et la DMT sont introduits dans notre corps, une enzyme appelée monoamine-oxydase, ou MAO, s'active. Cette enzyme facilite l'accès aux cellules nerveuses du cerveau et provoque un état très particulier que l'on ne peut expliquer de façon rationnelle. Cet état n'est pas nocif et ne peut se comparer à l'effet hallucinogène du LSD, du peyotl ou d'autres stupéfiants. Les Indiens gardent jalousement le secret de ce mélange ; sachez, Jens Oder, que pendant mes longues années en Amazonie, je n'ai eu l'occasion que deux fois, *deux fois seulement*, d'étudier les effets de cette drogue. » Le professeur Lewin ferma les yeux de manière entendue et remonta de quelques mètres au-dessus du sol.

« Bienvenue à la fête », lança Jens Oder en souriant.

Il y avait maintenant au moins un millier d'ombres-lumières dans le village. Il vit les silhouettes de créatures les plus bizarres, mais il ne reconnaissait que ceux avec qui il avait eu un lien en particulier. Parmi les cris et les rires, l'alléchante odeur de la viande qui rôtissait lui chatouillait les narines. Toutefois il était si bien dans l'ombre qu'il y resta encore un peu. Lui et le cochon de la femme aux perroquets étaient devenus les meilleurs amis. Il était même à présent capable de suivre, en esprit, au moins trois jaguars qui progressaient en différents endroits de la jungle.

Il arborait fièrement l'*onca* sur sa poitrine. C'était son signe. Luanda le lui avait offert.

Les ombres-lumières partout près de lui formaient un doux cercle de pensées et d'opinions qu'il partageait. Jamais il n'aurait imaginé pouvoir grandir dans de telles proportions.

Le soleil était au zénith. Une farandole de tous les enfants du village serpentait parmi les huttes. Ils chantaient et dessinaient des signes éphémères dans l'air avec des petites branches à l'extrémité incandescente. De temps en temps, ils encerclaient un adulte qui devait exécuter une danse. Chaque danse se voulait l'imitation de quelque chose dans la canopée, dans le fleuve ou sous la terre. C'était la danse des éléments où tout se fondait ensemble. Plusieurs fois, la chaîne vint vers Jens Oder et son cochon. Alors, sous les cris de joie des enfants, il exécutait, léger comme une plume d'ara, la danse du jaguar.

Des heures durant, les enfants continuèrent jusqu'à tomber de fatigue et s'endormir par terre ou bercés dans un hamac. Tous les adultes s'étaient agglutinés autour des animaux grillés, attendant impatiemment un signal des tantes. La fumée d'herbes et d'écorces montant des braises lui excitait agréablement l'odorat.

Jens Oder, accompagné de toutes ses ombres-lumières, se fraya un chemin parmi les autres Indiens. La fatigue, la transpiration de tous ces corps, les odeurs de grillades et toute cette lumière lui faisaient

tourner la tête. Ces vertiges n'étaient pas désagréables, plutôt un léger bercement euphorique qui le rendait somnolent.

Arrago, l'un des chasseurs les plus âgés, vint lui prendre la main en chuchotant à son oreille : « Je vois avec les yeux du singe-nuit les forts liens qui me retiennent à la terre. J'ai du sang d'oiseau sur la langue. As-tu goûté les larmes de la cruche de Calcao ? Bien. Nous pourrions aller ensemble dans la zone bleue pour parler avec la femme ayahuasca. C'est elle qui dit la vérité. »

Jens Oder acquiesça en jetant un coup d'œil rapide vers l'ethnopharmacologue resté à ses côtés.

« C'est vrai, ce qu'il dit, intervint Louis Lewin. Ils appellent cela le "Grand Repos de l'Estomac", ils débranchent toutes les fonctions du corps pour voguer sur une onde de cristal jusqu'à la zone bleue pour rencontrer la femme ayahuasca. C'est elle, la véritable source, la liane des âmes, et elle peut associer celui qu'elle veut dans le Cercle du Vivant.

— Précisément, enchérit Henry Bates tout en éventant son crâne qui chauffait sous le casque colonial. C'est une puissance en apesanteur où on peut lire la force d'une plante avant qu'elle ne s'épanouisse entièrement, où les seins d'une femme sont apprivoisés par des doigts trempés dans du miel. À la ceinture se porte le couteau qui possède la force sensorielle impitoyable, non pas à l'image du tonnerre ou de l'éclair, ni à celui du métal d'une vieille forge. Non, *Goddamned*, c'est le cheminement paisible de la pensée jusqu'aux grottes inconnues, c'est l'arme absolue, intacte, du miracle dans un équilibre d'apesanteur. » Le chercheur naturaliste aimait les envolées lyriques.

Jens Oder partagea une cuisse de tapir avec Calcao, Enrique et Arrago. Armada dormait la tête sur ses genoux.

« Il faut que je fasse un rapport au roi et à la reine d'Espagne sur mon voyage où je n'ai pas trouvé une seule noix de coco, mais où j'ai parlé avec des Indiens sans tête. » Le conquistador ne les avait pas quittés. Son armure de cuir pendait en loques autour de son corps décharné tremblant de fièvre. Mais ses yeux étaient toujours doux.

« Bientôt, dit Calcao avec un clin d'œil malicieux à destination de Jens Oder, bientôt la pluie de l'après-midi va arriver, mais aujourd'hui elle ne durera pas très longtemps. Comme d'habitude, nous nous réfugierons tous bien à l'abri sous le platane pour attendre l'arbre-lune. Mais d'abord, les tambours vont nous conter l'histoire de nos ancêtres. »

Et les tambours arrivèrent.

Huit hommes parmi les plus anciens des guerriers, tous peints en jaune et en rouge.

Sur l'épaule, ils portaient une peau d'ocelot, sur la tête des plumes d'ara rouges et bleues. Ils tapaient sur leurs tambours.

Les tambours parlèrent. Ils parlèrent jusqu'à l'arrivée de la pluie.

Jens Oder écouta les histoires des ancêtres, pleines de sagesse et de clairvoyance : les animaux ne fuyaient pas la mort, mais la douleur, tandis que l'être humain qui ne supportait pas la douleur recherchait la mort ; le sang qui, en se déversant de plaies ouvertes, permettait le saut jusqu'au ciel ; les nouveaux voyages ; les nouveaux paysages ; la fuite qui n'était que des ombres lâches sur la face du monde.

Les tambours parlaient.

Les huit batteurs avaient pris place au cœur du cercle. Ils se déplaçaient avec grâce tout en tapant sur leurs instruments.

Avec leurs tambours, ils semaient les graines de la continuité chez les jeunes. Dans le rythme, on pouvait deviner la danse des ramures et la tempête du ciel. Il y eut des couleurs de nacre à l'horizon. La pâle lune du jour se tenait au-dessus du platane, et plus rien ne l'étonnait. Son rythme cardiaque se calait sur celui des tambours et le temps se recroquevillait vers le centre du cercle. Plus personne ne se trouvait à l'extérieur ; il n'y avait plus d'extérieur.

Rien à l'extérieur.

Les ombres-lumières se serraient tout contre Jens Oder.

« Par les pieds de la Sainte Vierge, je reconnais l'odeur de la terre de Cordoue, j'entends mon père, don Felipe, sonner le gros bourdon, nous devons faire vite ! » Les yeux du conquistador épuisé brillaient. Puis Francisco de Orellana leva vers les branchages du grand platane et s'évapora.

« Les Indiens Poturo et Tucano m'ont fait découvrir l'*Alloperia styx*, la grande plante carnivore. *Goddamned !* Je lui ai donné un poisson *tampaqui* qu'elle a avalé tout cru ! Je vais en envoyer tout de suite un échantillon au British Museum », déclara Henry Bates avant de se refermer sur lui-même en emportant Wallace et les autres avec lui.

« Le rituel de la préparation de la boisson *ayahuasca* a deux fonctions : libérer les monoamines-oxydases (MAO) dans le corps humain et, en même temps, redonner ces propriétés aux plantes pour que rien ne se perde. C'est un acte holistique qu'il ne nous est pas donné, à nous autres Européens, de comprendre. » L'ethnopharmacologue Louis Lewin ôta ses lunettes en hochant la tête. Puis son ombre monta dans la cime de l'arbre et disparut.

Quand tomba la première goutte de pluie, les tambours s'arrêtèrent brusquement.

Tout le village s'était mis à l'abri sous le grand platane. Le chef se faufila à travers la foule jusqu'au tronc, sortit sa machette et d'un grand coup détacha un morceau d'écorce qu'il mit dans sa bouche.

Tout le monde leva les yeux vers le sommet de l'arbre et attendit que la pluie cesse et que l'arbre-lune se montre. Une seule fois par an, l'arbre-lune se montrait aux Indiens.

Jens Oder jeta un coup d'œil vers la cime de l'arbre. Assis à côté de lui, Calcao lui donnait régulièrement des coups de coude comme pour s'assurer que Jens Oder ne révèle rien de leurs secrets. Mais Jens Oder n'avait pas de mots pour révéler quoi que ce soit. Il ne faisait que fixer le feuillage vert et les gouttelettes scintillantes.

Dès que la pluie s'arrêta, la chose se produisit. La couverture nuageuse s'ouvrit et la lune apparut. Grande et jaune, elle semblait danser parmi les branches, avant de se diviser en deux lunes, deux sphères qui gravitaient l'une autour de l'autre. Pour une lune visible de jour, elle était très nette. Les deux étaient nettes.

Puis quelque chose de tout à fait inattendu se produisit, tout le monde eut le souffle coupé avant de pousser des cris d'étonnement. Les deux lunes disparurent derrière le feuillage et, brusquement, il y eut une étincelle et un jaillissement de lumière comme si mille lampions avaient été allumés dans l'arbre. Ça brillait dans des tons rouges, verts et bleus. Les femmes se blottirent encore près les unes des autres et les hommes, bouche bée, se frottèrent les yeux. Seul Calcao mit la main devant sa bouche pour ne pas éclater de rire, tant il trouvait drôle la réaction de ses congénères à la surprise qu'il avait préparée.

Jens Oder était complètement fasciné par cette magie.

Puis un grand souffle se fit entendre et, venant de la jungle, de la *selva*, une nuée de perroquets arriva, des aras rouges, verts, jaunes, bleus. Ils se dirigèrent tous vers le platane et, à la fin, il n'y eut plus une seule branche du grand arbre qui ne fût couverte de perroquets.

Les hommes criaient d'enthousiasme et couraient tous autour de l'arbre afin de mieux voir le gigantesque rassemblement d'oiseaux qui, d'une façon si soudaine, étaient sortis de la jungle. Le volume sonore de ces milliers de perroquets dépassait tout ce que Jens Oder avait entendu jusqu'ici.

« Ce sont les intenses couleurs-terre, lui lança Calcao pendant qu'ils s'approchaient de l'arbre avec les autres, ce sont elles et le sang de singe qui attirent les perroquets. C'est ce que Père-Paupa m'a enseigné, ceci et beaucoup d'autres choses. Frère, c'est bon signe, tout a marché comme prévu. »

Les perroquets restèrent dans l'arbre tout l'après-midi et ne retournèrent dans la jungle qu'au crépuscule ; d'abord un par un, puis par petites bandes pour, finalement, disparaître tous ensemble en un feu d'artifice de couleurs vives.

La femme aux perroquets resta sous l'arbre bien après la tombée de la nuit. Elle souriait. Elle était muette. Mais jamais elle n'avait autant parlé. Pendant les longues heures que les oiseaux avaient passées dans l'arbre, elle avait eu des milliers de voix. Personne d'autre n'aurait pu parler comme elle l'avait fait.

Jens Oder passa son bras autour des épaules de Luanda. La jeune Indienne sentait le jasmin et le mimosa.

« Maintenant Yenso a vu l'arbre-lune. L'arbre-lune est le signe des Sucuruki. Il prédit la nouvelle année. Mais Luanda a vu un signe qu'elle n'a pas compris. Les anciens non plus ne l'ont pas compris. Dans les jours à venir, il faudra interroger la Terre. » Elle posa la tête dans le creux de son cou.

Les yeux de Jens Oder se fermèrent tout seuls. La nuit descendait paisiblement sur le village. Seules les cigales chantaient. Ils s'étaient assis devant sa hutte sur un banc qu'il avait fabriqué.

Puis il écarquilla les yeux de surprise.

Il fixa la sortie du village, à l'endroit où le sentier remontait du fleuve.

Il distingua nettement trois silhouettes. Elles se tenaient sur une clairière, tout près du sentier. Immobiles, elles se contentaient de regarder le village. Elles étaient habillées de combinaisons blanches des pieds à la tête.

Il eut l'impression que ces personnes avaient été là depuis un bon moment pour étudier le déroulement de la fête de l'arbre-lune chez les Indiens.

Jens Oder les montra du doigt. Luanda vit. Ses grands yeux noirs cherchèrent une réponse sur le visage de Jens Oder, mais celui-ci secoua seulement la tête. Quand il voulut se lever pour s'approcher des silhouettes, celles-ci se retirèrent et disparurent dans la forêt.

45.

Jens Oder se leva tôt le lendemain matin pour descendre le sentier vers le fleuve. Il n'était pas tranquille.

Un bateau était amarré près du petit ponton. Ce n'était pas une barge de marchandises, pas non plus un coche d'eau de caboclo ou une gabare habituellement utilisée par les *garimpeiros* pour venir au village. C'était un cabin-cruiser du modèle le plus imposant. Il était rare de voir de tels bateaux en amont de Manaus.

Il s'assit au bord du fleuve pour mieux examiner le bateau. Portant le nom de *Melinda* sur la poupe, il était enregistré à Belém. Sur le côté, en lettres majuscules, il lut : NIPPON AMAZON ALUMINIUM COMPANY LTD. ET CVRD.

Il savait très bien ce que cette entreprise représentait. Tous ceux qui connaissaient les forêts tropicales de l'Amérique du Sud avaient entendu parler de la TEXACO GULF COMPANY, et aussi de celle-ci qui, en construisant les deux grands barrages de Tucuruí et de Balbina, avait détruit d'immenses étendues de forêt.

Des milliers de kilomètres carrés de forêt primaire encore inviolée avaient été inondés et noyés sous l'eau. Un nombre incalculable d'espèces végétales et animales avaient été perdues pour toujours et des tribus entières telles que les Piroe, les Huaorani, les Tapuia avaient été rayés de la carte.

Le cabin-cruiser au ponton appartenait à cette entreprise.

Jens Oder prit un maracuja dans son panier et le mangea. La réverbération du soleil matinal sur la surface de l'eau était aveuglante.

Tout le monde dormait dans le bateau.

Le système d'amarrage du bateau capta son attention. Il s'étonna de sa simplicité : deux haussières autour de deux pieux, aucune ancre flottante.

Il essaya d'évaluer la force du courant.

Toujours sans bien savoir ce qu'il faisait, il s'avança sur le ponton, défit les amarres sans le moindre bruit, puis regarda le bateau dériver avec le courant. Avec un effarement mélangé de crainte, il observa le cabin-cruiser disparaître derrière la première courbe du fleuve.

Personne ne l'avait vu.

Avait-il fait quelque chose ? Non, rien.

Quelles seraient les conséquences ? Minimales. Mais il se surprit à espérer. Le bateau pourrait prendre de la vitesse et heurter

violemment un tronc d'arbre flottant ; il y en avait pas mal dans le fleuve. Un coup assez violent pour faire un petit trou dans la coque ? À peine.

« À peine, à peine, à peine », se répétait-il en remontant le sentier jusqu'au village.

Quand le soleil eut décrit trois cycles dans le ciel, Armada et lui avaient fini de préparer un nouvel envoi de boîtes d'échantillons au laboratoire ARBETFLO à Manaus.

Quelques semaines passèrent. Dans la forêt, l'abondance de gibier fut considérée comme un bon présage.

Jens Oder feuilletait les pages de son cahier. Il tenait un registre minutieux sur chaque végétal trouvé. Il avait expédié mille sept cent quatorze boîtes en plastique sans avoir eu à dépasser le périmètre du village pour trouver de nouvelles plantes, tant les espèces par ici étaient nombreuses.

La cueillette prenait bien évidemment moins de temps que les analyses au laboratoire, fort approfondies. Les scientifiques vérifiaient et testaient soigneusement chaque substance, chaque propriété de la plante – racine, tige ou feuille. Alors qu'il venait d'envoyer la boîte numéro 1714, les chercheurs à Manaus n'avaient traité que jusqu'à la 437. Il recevait régulièrement des comptes rendus, des feuilles imprimées comportant les noms latins et leur classification. Jusqu'à présent, ils n'avaient pas trouvé d'espèce complètement nouvelle. Mais une dizaine de celles qu'ils avaient examinées contenaient des substances aux propriétés si intéressantes qu'elles méritaient des analyses plus approfondies.

Il réfléchissait au problème.

Les rapports qu'il recevait montraient qu'il serait souhaitable d'agrandir l'équipe à Manaus. Le projet suscitait un intérêt colossal. Les sponsors faisaient la queue pour investir dans ARBETFLO, et ainsi accéder aux informations que le projet rassemblait lentement mais sûrement. Des capitaux n'ayant pour but que d'augmenter les profits, le rendement, la croissance.

Précisément ce qu'il fallait éviter.

Les chercheurs à Manaus avaient été triés sur le volet. Lolo s'était montrée intraitable : c'étaient des gens sûrs à cent pour cent. Personne n'avait accès au matériel recueilli. La base de données était protégée et les données elles-mêmes étaient codées en binaire. Le *hacker* le plus avancé n'avait aucune chance d'en extirper le moindre renseignement exploitable.

Une personne désireuse d'y jeter un coup d'œil devait avoir de bonnes raisons. Cela ne s'était produit qu'une seule fois jusqu'à présent. La racine du *Exoia hyanus*, une petite plante particulièrement insignifiante qui poussait comme du chiendent dans le champ de tomates de la femme aux perroquets, se révéla contenir des alcaloïdes

pouvant stimuler le système immunitaire afin d'attaquer la prolifération de cellules malignes. On demanda à Jens Oder de ramasser davantage de racines de cette plante pour que les alcaloïdes puissent être testés dans le cadre d'une recherche sur le cancer à l'université de São Paulo. Mais on prit soin de ne pas divulguer le nom de la plante, désignée par un numéro. Le nom était gardé en lieu sûr dans la banque de données de l'institut sur les bords du Rio Negro où les graines étaient conservées à tout jamais.

Il dut encore réfléchir au problème. Le projet avançait-il trop lentement ?

Pour lui, le temps n'avait pas d'importance, ça faisait plus d'un an maintenant qu'il se trouvait sur place. Mais ce n'était peut-être pas le cas pour le projet ?

Son idée d'origine – le laboratoire ARBETFLO à Manaus, la banque de graines et la cartothèque détaillée sur le point d'être créée – avait été largement commentée dans les médias. Son nom, senhor Yenso, serait bientôt connu sur tout le continent comme celui du fondateur de ce projet.

Lui, Jens Oder Flirum de Nord-Østerdal en Norvège, Europe. Lui, le bafoué, sur qui tout le monde avait craché. Il était devenu *senhor Yenso*.

1 740 espèces. Il pourrait en recueillir environ mille par an. Mais le laboratoire n'aurait le temps d'en analyser qu'un quart. Une augmentation du personnel s'imposait.

Il ne voulait pas quitter le village. À présent adopté par la tribu des Sucuruki, il répugnait à quitter la communauté pendant une période trop longue. La seconde option consistait à faire venir deux nouveaux chercheurs à Manaus pour qu'ils puissent prévoir et estimer le coût d'un agrandissement sur place. Il lui restait encore pas mal d'argent.

Voilà ce qu'il fallait faire.

Il s'avisa aussi qu'à onze ans Armada devait apprendre à lire et à écrire, en plus d'être un excellent botaniste. Il avait longtemps hésité à le lui enseigner ; au début, il n'en voyait pas du tout l'intérêt, les Indiens se débrouillaient très bien sans savoir lire et écrire. Ils décodaient à leur manière la nature dans laquelle ils avaient grandi. Mais si jamais il venait à disparaître par accident ou par maladie, il voulait qu'Armada puisse reprendre son travail. Le cas échéant, il devrait pouvoir communiquer avec les chercheurs.

Il avait donc appris à Armada la magie des chiffres arabes et les lettres de l'alphabet latin. Il n'avait cependant pas prévu que Luanda, toujours dans les parages, captait l'essentiel de ce savoir quand Armada prenait ses leçons. Un soir, il trouva sur sa table de travail une déclaration d'amour maladroite, mais écrite en lettres capitales dans un portugais correctement orthographié.

Il referma son registre pour le ranger à sa place dans le placard. Il avait prévu de passer l'après-midi à la *venda* de senhor Luccu. Il entendait lui soustraire trois poules *pircci* pour son usage personnel, lui qui aimait tant le goût de leurs œufs mouchetés de jaune. Il savait à l'avance que les tractations seraient longues et qu'il faudrait pas mal de rhum avant de trouver une solution. Jens Oder comptait faire valoir que l'épicier n'avait presque jamais d'œufs frais disponibles quand il venait en chercher. La plupart, il les cachait pour s'en faire une réserve qu'il échangeait contre le rhum des barges de marchandises.

En sortant sur la place devant sa maison, il aperçut Arrago et d'autres chasseurs en compagnie de quatre des anciens et de toute une flopée d'enfants. Tous regardaient en silence quelque chose à la lisière de la forêt.

Jens Oder se retourna à son tour et vit une nouvelle fois les trois silhouettes tout habillées de blanc qu'il avait observées le soir de la fête de l'arbre-lune.

Elles remontaient lentement vers le village : deux hommes et une femme d'à peu près le même âge que lui. Ils avaient la peau claire et portaient des combinaisons Gore-Tex, cette matière respirante qui protégeait contre l'humidité et les moustiques.

Personne du village ne venait à leur rencontre. C'était tout à fait inhabituel et contraire à leurs coutumes. Comme s'ils savaient que cette visite n'augurait rien de bon. Les Indiens possédaient cette faculté de prémonition, et Jens Oder ressentit un picotement désagréable le long de la colonne vertébrale.

Quand les silhouettes furent plus près, il put lire, écrit en bleu sur leurs combinaisons : NIPPON AMAZON ALUMINIUM COMPANY LTD. ET CVRD. Des constructeurs de barrage.

Son sang ne fit qu'un tour, mais il se maîtrisa et s'avança vers eux.

Il leur fit un signe de la tête.

« *Esta é Puerto Espirito Santo, aqui ?* » C'était la femme qui avait posé la question. Elle avait de longs cheveux bouclés attachés sous la capuche de sa combinaison. Jens Oder lui trouva à elle aussi un air de matière synthétique.

Nouveau signe de la tête.

« Nous voulons seulement vous informer que nous resterons dans les parages pendant quelques jours, mais nous ne vous dérangerons pas. Nous sommes des ingénieurs, nous devons procéder à quelques mesures d'arpentage qui prendront une semaine ou deux », enchaîna un homme aux cheveux coupés en brosse et à la mâchoire large. Une gouttelette pendait au bout de son nez. *De la nitroglycérine*, se dit Jens Oder.

« Quel genre d'arpentage ? » parvint-il à bredouiller en regardant le troisième personnage en blanc. Il était de petite taille, un Japonais, avec des sourcils clairsemés. *Un impuissant*, songea Jens Oder.

Les Indiens s'étaient attroupés derrière lui. Calcao se tenait tout proche ; du coin de l'œil, Jens Oder vit qu'il tenait une longue lance. Ils n'en portaient jamais.

« Il s'agit d'un projet d'importance dans cette région, répondit la femme en parcourant la forêt du regard. Un barrage. Le plus grand projet de barrage de toute l'Amérique du Sud. »

Jens Oder sentit qu'il n'arriverait pas à contenir sa colère encore longtemps. Les chasseurs indiens derrière lui avaient eux aussi

entendu et compris. Ils émirent un étrange grognement, des sons qui venaient du ventre pour remonter vers la gorge. Il ne les avait jamais entendus produire ces bruits auparavant.

« Non, dit Jens Oder. Cette zone est protégée. Le gouvernement fédéral et l'administration centrale ont donné des gages de promesses. Cette partie de l'Amazonie est interdite à toute intervention. » Les mots sonnaient creux, ils n'avaient aucun sens pour ces gens.

Le plus petit, le Japonais impuissant, souriait.

« C'était *avant*, senhor. Le nouveau gouvernement en place mène désormais une autre politique. Notre entreprise détient des concessions nous permettant de construire une mégacentrale qui produira une telle quantité d'énergie qu'on pourra extraire toutes les ressources naturelles de cette zone d'Amazonie. Ce qui signifie une implantation industrielle assez importante le long de ce fleuve. »

Ses mâchoires se contractèrent, il vit la canopée au-dessus de lui scintiller dans toutes les nuances de vert, entendit les cris rauques des urubus, sentit l'odeur de sang humain, fumant et frais. C'était comme si un tremblement de terre avait lieu dans sa tête ; il comprit pourquoi les documents du Polonais l'autorisant à couper la forêt avant la construction du barrage avaient été signés une deuxième fois ; la corruption, les nouveaux maîtres au pouvoir, l'avidité, la destruction aveugle, l'anéantissement, la mort...

« Non, dit-il très calmement encore une fois. Pas ici. Ce n'est pas possible. Vous savez que ce n'est pas possible ! » Mais il était plus insignifiant qu'un moustique. Il n'avait aucun poids.

Les trois ingénieurs rient.

« Senhor Yenso. Nous savons très bien qui vous êtes. Vous êtes l'instigateur d'un beau projet que nous soutenons tout à fait. Mais il reste assez de plantes dans les forêts de ce continent pour que vous et vos chercheurs puissiez continuer votre travail. Vous n'aurez qu'à changer d'endroit. Le barrage ne peut se construire qu'ici. Voyez vous-même les élévations du terrain des deux côtés du fleuve. Le projet a été conçu il y a longtemps, et nous avons l'accord de la Banque mondiale. Mais c'est seulement maintenant, au moment où le Brésil affiche une autre ligne politique, portée par une nouvelle génération de dirigeants dotés d'une vision à plus long terme, qu'il nous est possible de réaliser ce projet. Nous avons donc obtenu l'approbation finale. » Ainsi parla l'homme à la nitroglycérine au bout du nez.

Le grognement derrière lui s'arrêta net.

Puis les choses se passèrent si vite que Jens Oder, même quand il essaya par la suite de se repasser le film au ralenti, ne réussit pas à en reconstituer une image claire. Mais les événements auraient pu se dérouler ainsi :

Trois lances jaillirent en avant et transpercèrent les silhouettes

blanches.

La femme s'abattit sur le sol dans une gerbe de sang jaillissant de sa bouche et de son nez, tandis que la lance resta fichée dans sa poitrine.

L'homme à la stature carrée eut le ventre transpercé par une lance projetée avec une telle force qu'elle ressortit par le dos ; il chancela sur ses pieds avec un bruit de gargouillement avant de tomber à la renverse, les mains agrippées à la lance devant et derrière.

Le Japonais reçut le projectile à la gorge et envoya des giclées de sang à plusieurs mètres de hauteur.

Deux des silhouettes blanches à terre cessèrent immédiatement de bouger, tandis que l'homme trapu, bien qu'il reçût une nouvelle lance dans la poitrine qui le crucifia au sol, s'agita encore longtemps.

« Yenso, dit Calcao en lui prenant la main. Il y a eu un signe de la lune pendant la fête de l'arbre-lune. Nous savions qu'ils viendraient. Nous avons compris ce qu'ils comptaient faire. Leur voyage a tourné en rond dans un cercle aveugle, c'est pour cette raison que nous avons été obligés de les expédier dans un autre voyage où ils seront bien mieux qu'ici. C'est ainsi. »

Le jeune chasseur entraîna Jens Oder vers le grand platane. Le grand chef assis à son pied se balançait d'avant en arrière en chantant une mélodie et en passant ses mains sur l'écorce rugueuse de l'arbre. Ils prirent place derrière le chef. Senhor Luccu et deux des anciens du village, Piruna et Golgome, arrivèrent sur ces entrefaites.

Du coin de l'œil, il vit les Indiens s'affairer autour des cadavres. Ils les traînèrent le long du sentier jusqu'au fleuve pour les jeter à l'eau. En un rien de temps, les piranhas auraient nettoyé les squelettes du moindre lambeau de chair. Plus de traces. Ils auraient disparu pour toujours.

Il vit tout cela dans un brouillard bleuâtre pendant qu'on lui expliqua : « Oui, frère. Nous sommes déjà au courant de tout cela. La lune dans l'arbre prédisait que les deux prochains cycles solaires seraient déterminants pour le peuple sucuruki et leur *corra*. La lune dans l'arbre nous exhortait de ne pas seulement regarder, mais d'agir. » La voix de Calcao était douce, guère plus qu'un chuchotement.

« Le *sorac*, enchaîna le vieux Piruna en découvrant les gencives, va bientôt laisser tomber son fruit, ce qui n'est pas arrivé depuis deux cents ans. Il faudra alors nous mettre sous cet arbre pour pouvoir recueillir les conseils de nos ancêtres.

— Oui, nous allons monter la garde chaque nuit », ajouta Golgome, l'autre vieil homme.

Le chef continua de chanter son air monotone.

Jens Oder commença à y voir plus clair. Deux cycles solaires suivants, c'était deux ans. C'était long. Les Indiens, pouvaient-ils voir

si loin dans le futur ? Apparemment oui. Que se passerait-il ici durant les deux prochaines années ? Et maintenant ? Ce n'était pas la mort de trois ingénieurs qui arrêterait le gigantesque projet de barrage. Mais plutôt le contraire. Le projet accélérerait, maintenant que les autorités disposaient d'une excuse pour anéantir le village entier, comme ils l'avaient déjà fait avec tant d'autres qui s'étaient opposés aux ingérences dans leur environnement. Ils arriveraient avec des armes et du napalm. Ils trucideraient tout le monde. Les très redoutés *commanderos*, qui longtemps avaient été absents ici, ne montreraient aucune pitié. C'était trop tard. Tout était fini.

Il sentit la main de senhor Luccu sur son épaule. Ne se déparant jamais de son calme, l'épicier lui sourit.

« Je sais ce que tu penses, mais écoute-moi. Nous qui sommes les deux seuls êtres civilisés parmi ces sauvages, nous allons descendre jusqu'au fleuve pour jeter un coup d'œil sur le bateau qui les a amenés ici. Je ne pense pas beaucoup me tromper en pariant qu'il y a une radio à bord pour envoyer des messages à Manaus ou à Belém. Et si, nous qui avons quelques notions de télégraphie, envoyions un message ?

— Envoyer un message ? »

Jens Oder sauta en l'air. C'était génial. Cela pourrait les sauver.

Ils dévalèrent le sentier. Il espéra que l'épicier aurait des meilleures connaissances en radiotélégraphie que lui. Il était en réalité totalement incompetent dans ce domaine.

Le bateau, enregistré à Belém, était le *Melinda*, que Jens Oder avait détaché pour le faire dériver. Ils y grimpèrent.

Il était équipé d'une timonerie séparée, de cabines et d'un salon. Et d'une pièce pour la radio. Des appareils pleins de boutons et de manettes, de lumières vertes et rouges.

Ils échangèrent un regard, senhor Luccu en ouvrant les bras d'un geste d'impuissance. « Tu sais comment ça marche ? »

Jens Oder fit non de la tête.

L'épicier scruta les appareils, posa une main précautionneuse sur un bouton, commença à tourner et à tripatouiller tout en se parlant à lui-même à voix basse. Jens Oder observa senhor Luccu avec un respect grandissant.

« Voyons voir si je me rappelle. Oui, oui, c'est bien ça, marmonna-t-il. Le vieux Luccu a vogué sur de grands cargos à Para. Il a souvent envoyé des messages radio. Oui, oui, mais c'était il y a longtemps. Si seulement je pouvais... » Il s'arrêta net en entendant un grésillement et des voix lointaines. Puis, en montrant du doigt quelque chose derrière Jens Oder, son visage se figea.

« Gamin, dit-il. Donne-moi un chiffon. Vite ! »

Jens Oder lui tendit un tee-shirt qui traînait là.

Avec le tee-shirt devant la bouche, le commerçant se pencha sur le microphone en tournant alternativement deux boutons. « Mayday, mayday, mayday ! Appel du cabin-cruiser *Melinda* de Nippon Aluminium. Panne moteur. Avons heurté du bois flotté. Coque enfoncée. Nous coulons. Mayday, mayday, mayday ! Notre position : environ quarante kilomètres au sud de Puerto Santo sur la rivière Icana. Mayday ! Répétons... »

Avec le tee-shirt masquant sa voix, il répétait toujours ce même message en tournant les boutons. Tout à coup une lumière verte s'alluma. Il tourna une autre manette et une voix se fit entendre dans le haut-parleur :

« Mayday du Melinda enregistré. Ici Manaus. Avons entendu votre position. Aurons besoin de plusieurs jours pour acheminer un bateau. Vérifions s'il y a un hélicoptère à Cucui. Disposez-vous d'un canot de

sauvetage ? »

Senhor Luccu se rebrancha en vitesse sur la transmission.

« Mayday, mayday, mayday ! Canot de sauvetage tombé à l'eau. Nous coulons ! Nous coulons... » Il commença à hurler dans le micro, comme pour donner l'impression de la pire détresse, de leur fin imminente, Jens Oder y joignit sa voix pour faire chorus. Et l'épicier termina les hurlements en balançant une chaise dans la cloison.

Quand Luccu tourna de nouveau la manette sur émission, ils ne firent plus aucun bruit.

« Melinda, ici Manaus. Êtes-vous toujours là ? Mon Dieu, ces idiots sont cuits ! Melinda, m'entendez-vous ? Quels imbéciles ! Ces nouveaux bateaux vont beaucoup trop vite sur les rivières. C'est du suicide. Melinda, êtes-vous là ? » Senhor Luccu éteignit la radio.

Il était plié en deux de rire. Jens Oder fut aussi secoué de spasmes nerveux. Ils se tapèrent dans le dos en tombant dans les bras l'un de l'autre. Puis ils retrouvèrent leur sérieux.

Ils n'étaient plus les seuls sur ce bateau. Les enfants étaient arrivés et ramassaient des objets sur le pont et dans les cabines. Il fallait à tout prix éviter cela !

Jens Oder remonta sur le pont et obligea les enfants à remettre en place tout ce qu'ils avaient ramassé. Il ne fallait pas qu'on retrouve un seul objet venant du bateau au village. Il fit signe à Armada de s'approcher et lui expliqua la gravité de la situation. Perspicace, le garçon comprit aussitôt, et avec autorité, il veilla à ce que les enfants quittent le bateau sans emporter ne fût-ce qu'un gobelet en plastique.

Toute la population du village sur la rive formait une assemblée grave. Les trois cadavres évacués dans la rivière, c'était maintenant au tour du bateau.

Il pria un groupe d'hommes, y compris Arrago et Enrique, de monter à bord. Accompagnés de senhor Luccu, ils descendirent dans la cale à la recherche d'outils pour faire un trou dans le fond du bateau. Mais assez petit pour que le bateau ne coule pas avant d'avoir dérivé un bon moment, porté par le courant du fleuve. Pour qu'il soit impossible de le retrouver.

Un fracas se fit entendre dans la cale. Peu après, les hommes remontèrent. Senhor Luccu hocha la tête. Le bateau commençait à prendre l'eau. Ils larguèrent les amarres et, pour la deuxième fois, le *Melinda* partit à la dérive sur le fleuve. Par précaution, cinq pirogues suivraient le cabin-cruiser pour s'assurer qu'il coule et disparaisse pour toujours.

Tous attendirent près de l'embarcadère le retour des pirogues et la confirmation que toutes les traces de leur méfait étaient effacées. Quand les pirogues annoncèrent que le cabin-cruiser avait coulé au milieu du fleuve à plusieurs kilomètres en aval du village, ils revinrent

tous en une colonne silencieuse vers le village et retournèrent à leurs occupations habituelles. Tout ce qui s'était passé ce jour-là devait être effacé de leur mémoire.

Seuls sur le ponton, senhor Luccu et Jens Oder restèrent longtemps mutiques en laissant leurs pieds jouer sur la surface de l'eau. Un papillon *statira* se posa sur le gros orteil de Jens Oder.

« Si je te donne trois poules *pircci*, dit l'épicier après s'être raclé la gorge, tu vas les troquer contre du rhum ?

— Non, ce n'est pas pour ça. C'est pour manger les œufs. Je continuerai à acheter du rhum dans ta *venda*. »

Senhor Luccu se gratta derrière l'oreille avec un bout de bois.

« Mais ça fera deux ou trois œufs par jour. Tu vas manger autant d'œufs ? Tu ne pourrais pas te contenter d'une seule poule ? »

Jens Oder savait que les tractations seraient difficiles. Elles n'avaient aucune chance d'être conclues ici et maintenant. Ils se mirent debout tous deux pour remonter le sentier.

« Nous pourrions peut-être nous mettre d'accord sur *une* poule pour commencer, autour d'une bouteille de rhum ce soir. Qu'en penses-tu ? »

Jens Oder acquiesça.

Quand l'épicier disparut à l'intérieur de sa *venda*, il s'attarda derrière sa hutte sur une hauteur d'où il pouvait admirer la cime des arbres en contrebas.

Une brise fraîche inhabituelle lui caressa la joue. À cet instant précis, la jungle n'aurait pu lui donner meilleur signe d'amitié.

Il perçut soudain un mouvement presque imperceptible dans la cime d'un arbre, de l'autre côté de la rivière. Il mit sa main en visière pour mieux voir. Oui, c'était bien la *Panthera onca*, le jaguar. Pour la première fois de sa vie, il put admirer ce puissant félin, avant que l'animal ne disparaisse sous les frondaisons.

Mais il avait compris le message.

Luanda ne vint pas le rejoindre cette nuit-là. Tout le monde avait envie de rester seul avec ses pensées.

Il se balançait doucement dans le hamac en suivant le vol des lucioles dans le noir.

Deux cycles solaires. Deux ans. Ce cauchemar durerait-il si longtemps ? Qu'allait-il se passer ? Quelle en serait l'issue ?

Une destruction totale ?

Il savait très bien qu'il en faudrait plus pour arrêter le projet du barrage que le meurtre de trois ingénieurs. Pourquoi les chasseurs avaient-ils agi ainsi ? Pourquoi avaient-ils tué d'une manière si brutale ?

Parce qu'ils savaient quelque chose que lui ne savait pas. Balivernes. Il connaissait trop bien l'histoire de ce pays, la tragédie du peuple de la jungle. Ils seraient toujours les perdants. Ils ne gagneraient jamais la guerre contre les puissantes multinationales, contre la Banque mondiale, contre le monde occidental et sa course effrénée du profit à court terme, pour plus de croissance, pour un meilleur niveau de vie, pour une consommation encore plus immodérée. Toute la nature verte serait grignotée, lentement mais sûrement. La planète souffrait d'une maladie pire qu'un cancer, d'un virus qui la menaçait d'un anéantissement total. Une bactérie aveugle née de cette culture, de la civilisation européenne. Une maladie qui voulait toujours plus, sans jamais arriver à satiété. Une maladie qui remplacerait toute cette nature verte par du bitume gris, de la fumée nauséabonde, des bidons rouillés, des monceaux de plastique, des chewing-gums Hollywood et des cigarettes Marlboro, des monceaux de déchets, de surplus, de bouteilles de Coca-Cola et de préservatifs, d'épaves de voitures ; il y aurait toujours plus de bitume, plus de fumée, de produits jetables, superflus ; de radios criardes et de télévisions, de casquettes de baseball, de whisky, de machines à sous, de bonheur synthétique et de néons, puis encore plus de bitume, plus de merde, de déchets et des déserts entiers de terres devenues stériles.

C'était ainsi. Il en serait toujours ainsi.

Chicago Steel Company, Queen Fruit Ltd., Bethlehem Steel, Gilmore Carbide, United Fruit Company, United Steel, Delaware Caterpillar, Nescafé Company, ITT, Progress Fruit, Chiquita World, Texaco oil, Dunlop Tyres, Western Chicle Company, Anaconda Copper Ltd., Websters

Concrete, Portland Paper, Yukon Timber Ass., Cromwell Cattle, Texas Lemon and Bananas, Polly Peanuts, Power and Power, Nestlé, London Bauxitt, Ferro-Mangan Trust Malmö, Shell, Exxon, Esso, Kasamura Steel, Rockefeller Wool, Nippon Amazon Aluminium Company. La liste était sans fin, elle étendait son ombre sur le moindre recoin de la planète. Ces entreprises dévoraient sans cesse, la peau de leur ventre était extensible à l'infini.

Le meurtre des trois ingénieurs avait moins d'effet qu'une piqûre de moustique. Ils ne pourraient jamais vaincre de tels ennemis.

Cette fois, le chagrin s'était solidement ancré dans sa chair. Le désespoir menaçait de l'envahir.

Avant de venir dans ce pays, il avait eu de longues conversations avec son bon ami, l'anthropologue Gilles Saint-Stephan. Pendant plus de quarante ans, cet homme avait lutté contre la déforestation. Pas une seule fois, il n'avait gagné. Et à présent, il était mort. Ayant échoué à stopper un projet de barrage au Rondônia, dans un dernier acte de désespoir, au terme d'une vie d'épreuves, comme un dernier cri marquant la fin de ses forces, il s'était couché devant les pelleteuses pour être écrasé dans la boue. Il reposait maintenant pour l'éternité au fond de ce nouveau lac qui s'élevait au-dessus de la cime des arbres.

Leur dernière conversation dans un café à Copenhague résonnait comme un écho lointain à ses oreilles.

Gilles Saint-Stephan : *« Ne fais jamais confiance à quelqu'un habillé en costume-cravate. Mais fonce, mon Dieu ! Fais-le ! C'est la meilleure idée que j'aie entendue depuis longtemps. Voici une carte. Voyons voir. »*

Lolo : *« Où pourrions-nous être en sécurité ? Où trouver un endroit qui ne soit pas l'objet d'un projet d'exploitation quelconque ? Où pourrions-nous espérer obtenir de l'aide des indigènes sans qu'ils soient importunés par notre présence ? Un tel endroit existe-t-il ? »*

Gilles Saint-Stephan : *« Là. L'endroit parfait se trouve exactement ici. Suis mon doigt en remontant la rivière Icana. Jusqu'ici. »*

Jens Oder : *« Tu connais les Indiens locaux ? Quelle tribu est-ce ? Sont-ils amicaux ? »*

Gilles Saint-Stephan : *« Ce sont des Sucuruki. Ils sont très amicaux. Le contact avec notre civilisation n'a pas encore influencé leur façon de vivre. Leur tradition leur donne une très grande force. Il est possible que les Sucuruki, dans un passé lointain, soient descendus de la cordillère des Andes pour s'établir dans ces forêts primaires. Et ce, longtemps avant les Incas. Je crois, mais n'en suis pas sûr, que les autorités hésitent à y installer de nouvelles exploitations. N'oublie pas que la région se trouve à plus de mille kilomètres en amont de Manaus. Mais, comme je l'ai déjà dit : ne fais confiance à personne en costume-cravate. »* L'anthropologue leur avait fourni tout le soutien nécessaire. Il leur avait fait part de ses

expériences acquises pendant toutes les années qu'il avait passées à lutter pour la protection de la forêt primaire.

Gilles Saint-Stephan. Il n'était plus.

Non, il ne fallait jamais faire confiance à quelqu'un en costume-cravate, à quelqu'un qui avait le pouvoir d'apposer des tampons, de signer. Leurs lettres n'étaient que des chiures de mouches. Le seul papier qui comptait était vert. Il s'appelait dollars US, écus ou yens.

Deux cycles solaires. Deux ans.

Trois ingénieurs tués. Ce n'était que le début.

Les lucioles au-dessus du hamac ne trouvaient aucun repos, elles brouillaient l'obscurité par leur agitation lumineuse.

Durant les semaines qui suivirent le meurtre des ingénieurs, aucun changement ne se produisit dans le village. Tout paraissait comme avant.

Jens Oder avait fait chercher deux des scientifiques : les professeurs Antonio Moezz et Mariella de Campo Silf, la sœur du célèbre archéologue Joop de Silf. Ils étaient attendus au village par la prochaine barge. Outre l'évaluation d'une extension du centre de Manaus, ils communiqueraient à Jens Oder le détail du résultat des analyses des 473 plantes. Il était très impatient d'en prendre connaissance, n'ayant pas compris grand-chose aux résumés qu'il recevait régulièrement avec le retour des boîtes en plastique vides.

Il avait surtout hâte d'en apprendre un peu plus sur la plante n° 463.

Le jour où les chercheurs débarquèrent sur le ponton, Jens Oder se trouvait dans la hutte du chef indien avec Armada et Calcao. La mine grave, ils examinaient la jambe droite d'Aspintecx devenue noire à partir du genou. Le chef indien avait été mordu par un serpent, l'*axacuri*. Le poison en lui-même n'était pas mortel, mais il nécrosait les tissus autour de la morsure, de sorte que la gangrène s'y développait rapidement.

Tout fiévreux, le chef indien entonnait sa mélodie pendant que Calcao appliquait une pommade collante sur la jambe. En qualité de fils de chaman, le jeune chasseur posa la main sur la poitrine du chef indien en disant : « Demi-jambe cherche force d'arbre-sève et devient jambe-entière par la force de racine-pied. Le chant rouge de la terre cherche frère-dans-le-sang et repousse multiple-noir jusqu'à sœur-serpent qui repose sous feuille. »

Armada et Jens Oder hochèrent la tête ; le chef indien allait guérir.

À l'instant même, un brouhaha leur fit comprendre que la barge était arrivée.

Il descendit le sentier en hâte pour accueillir les deux chercheurs auxquels il tendit la main avec un large sourire.

« Alors, c'est ici que vous vous cachez ? » Le professeur en biochimie Antonio Moezz épongea la sueur de son front. Son visage tout rond et joyeux observa les environs avec curiosité. D'origine chilienne et jouissant d'une renommée internationale, il avait quelques années de plus que Jens Oder. Ils s'étaient déjà rencontrés une fois auparavant,

pendant les préparatifs.

« Caché, c'est vite dit, répondit Jens Oder un peu mal à l'aise. Je ne me suis pas spécialement caché. »

La femme, également professeur ès sciences, se penchait sur une bande de gamins qui se pressaient autour de ses jambes. Elle se redressa en souriant à Jens Oder tout en nettoyant ses lunettes.

« Quel comité d'accueil ! s'écria-t-elle. C'est incroyable comme les enfants semblent en forme et en bonne santé ici ! Rien à voir avec les pauvres hères qui traînent dans les rues de Manaus. C'est donc ici que vous passez le plus clair de votre temps, *senhor Yenso* ? » Elle appuya sur la prononciation de son nom en lui adressant un clin d'œil espiègle.

Sans être dotée d'une grande beauté, elle possédait une grâce naturelle. La quarantaine environ, diplômée de l'université de Buenos Aires, elle dirigeait la recherche sur les hormones végétales et avait déjà été nommée une fois au prix Nobel. Son père, un Hollandais émigré, avait été tué par les escadrons de la mort, car soupçonné de connivence avec les néocommunistes au Pérou. Selon Lolo, elle s'était tout de suite enthousiasmée pour l'idée d'un conservatoire des plantes.

Ensemble, ils montèrent à la maison de Jens Oder où Luanda et Volluni s'affairaient à la cuisine. Les deux poules *pircci* que Jens Oder finalement avait pu acheter à *senhor Luccu* s'étaient perchées dans un coin près du bureau. Armada exhiba deux œufs fraîchement pondus. Jens Oder lui fit signe de la tête et le jeune Indien prit place à la table avec les autres.

Au cours du repas, Jens Oder exposa brièvement la vie du village et des environs. Mais il ne fit aucune allusion à l'épisode des trois ingénieurs et évita de poser la moindre question sur le projet de barrage. En revanche, il insista sur la façon dont Armada et lui recueillaient les plantes, le système qu'ils avaient mis au point et l'intérêt que l'astucieux Indien montrait pour la botanique. S'ils avaient déjà collecté et envoyé des échantillons de 1 898 végétaux différents, ils s'étaient cependant à peine aventurés à l'intérieur de la jungle. Le travail de collecte d'échantillons était une réussite, compte tenu de l'extraordinaire variété d'espèces, mais les analyses au laboratoire ne suivaient pas le rythme. C'était un travail laborieux et quatre chercheurs ne suffisaient pas. Il fallait embaucher d'autres personnes.

« La sécurité, dit le professeur Moezz en mangeant une cuisse de poulet avec les doigts. La sécurité restera toujours un problème. Avec une augmentation de l'effectif, le risque de fuite des données s'accroîtra. Vous ne pouvez pas vous imaginer quelle pression les grandes firmes pharmaceutiques en Europe exercent sur nous.

— Pression ? répéta Jens Oder en dressant l'oreille.

— Oui, des pressions directes. » Le scientifique hocha la tête d'un air grave. « Ils emploient des méthodes peu reluisantes. Mais pour nous, ce n'est pas un problème. Nous quatre travaillons déjà ensemble, nous avons pleine confiance les uns dans les autres. Nous sommes une petite équipe. Mais si nous engageons de nouvelles recrues, ce qui paraît inévitable, nous les choisirons personnellement. Nous connaissons ce milieu et savons dans quels domaines de compétences chercher. Vous-même et Lovinda Bohr, vous avez eu beaucoup de chance de nous trouver. »

De la chance. Jens Oder examina minutieusement le motif sur le dessus de la table. De la chance ? Si seulement ils savaient à quel point Lolo s'était démenée ! Ce n'était pas un hasard si justement ces quatre chercheurs avaient été sélectionnés : Moezz, de Campo Silf et les deux autres restés à Manaus, Bernardo Ferenc et Helena Buch, respectivement biochimiste et toxicologue.

S'agrandir ? Il fallait s'agrandir. C'était sa responsabilité à lui. Lui seul avait le pouvoir de prendre la décision finale. Lui, le dilettante Jens Oder Flirum.

« Oui, il faut s'agrandir. Six nouveaux postes », trancha-t-il. Au fond, cela faisait un moment qu'il y songeait. Son argent ne suffirait plus, mais le fonds avait prospéré au-delà de toute attente, aussi pouvaient-ils aisément se permettre six nouveaux postes et le matériel supplémentaire qui allait avec.

Le fonds. L'État brésilien y avait investi de l'argent. Le gouvernement fédéral également. Mais actuellement, ces deux entités n'avaient pas tenu leurs promesses de protection des régions sensibles. Des hommes en costume-cravate... Jens Oder garda néanmoins ses réflexions pour lui.

Ils discutèrent longtemps autour de la table. L'enthousiasme et la joie que suscitait le projet étaient grands, ainsi que leurs visions pour le futur. Avant tout, il était indéniable qu'il fallait à tout prix protéger ce qui restait de forêts primaires. Qu'au-delà des découvertes de l'institut ARBETFLO quant à l'exploitation des propriétés d'un végétal, cela ne devait en aucun cas déboucher sur de nouvelles exploitations dans la jungle. C'était un principe auquel ils ne dérogeraient pas et qui ne serait jamais remis en cause.

Par conséquent, la sécurité de la banque de données était de la plus haute importance.

Pour cette raison, le professeur Mariella de Campo Silf, assistée d'Helena Buch, mettrait le temps qu'il faudrait pour dénicher les six nouveaux collaborateurs. Cette tâche importante fut confiée à des femmes en raison de leurs qualités d'intuition.

Après leur long voyage, les deux scientifiques étaient fatigués. Peu après le coucher du soleil, ils se harnachèrent dans leur hamac et ne

tardèrent pas à rejoindre les bras de Morphée.

Il serra Luanda contre lui en caressant doucement son visage. Ella posa les mains sur son torse.

« Frère-soleil et cœur-onca créent des ombres dans ce qui n'a pas d'ombre. Luanda pense chaleur et Yenso prend chaleur, comme fruit dans cime d'arbre. Toi trouves fait toujours froid ? »

— Non Luanda, il ne fait pas froid. Mais frère-peau renferme un peu de noir de sa terre-naissance. »

Ils restèrent étroitement enlacés dans le hamac. Au cœur de la nuit, ils entendirent le sifflement lugubre de l'*urubu-rei*, le grand vautour.

Il avait fini par éprouver des sentiments sincères pour elle. La tendresse et la modestie de Luanda, sa sagesse et son humour faisaient désormais partie intégrante de sa vie, de sa chair. Leur relation était une chose précieuse à protéger. Le désir qu'il avait ressenti pour Lolo s'était quelque peu estompé, sa trahison lui faisait moins mal. Il ne voulait pas perdre l'amour simple de la jeune Indienne et ses soins attentifs pour tout l'or du monde. Il avait adopté ses valeurs à elle. Ou peut-être que ces valeurs et cette douceur de vivre avaient toujours été présentes chez lui ? Que seul cet environnement permettait à ces valeurs de s'épanouir ? Luanda et lui formaient une entité. Il se sentait invincible. Depuis son arrivée chez les Sucuruki, il avait acquis une dimension supplémentaire. Il n'était plus seulement Jens Oder Flirum.

Il effleura sa bouche du bout des lèvres.

« Yenso possède force-onca et c'est toi-sœur qui me l'a trouvée et qui l'a donnée à ton frère-peau. Les noirs-partages ne sont pas à moi, Luanda. Ils viennent de frères-terre que nous ne connaissons pas. Mais parfois je sens des rayons qui sont non-soleil. Ensemble, nous devons les diriger vers un autre voyage. »

Il parla tout bas. Le parler sucuruki était une langue douce qui ne comportait presque pas de connotations négatives. Il n'y avait pas de mots pour la peur, la méchanceté et l'angoisse, aussi était-il obligé d'employer des images-doubles.

« Luanda connaît seulement tes rayons. » Le corps nu de Luanda se lova tout contre lui.

Ils susurraient des mots tendres en faisant l'amour. La langue des Sucuruki était aussi la langue de l'amour. Elle comportait au moins vingt synonymes pour l'acte le plus intime. Les sensations s'en trouvaient décuplées.

Elle dormait.

Il sentit son souffle sur la joue.

Il n'y avait jamais eu d'ingénieurs en visite dans le village.

Ils étaient tous assis autour de la table, leur attention concentrée sur une feuille imprimée que le professeur Antonio Moezz avait apportée. Les scientifiques s'efforcèrent de donner à Armada et à Jens Oder une introduction aussi complète que possible de leur méthode d'analyse et sur la manière dont les échantillons étaient codés dans la base de données.

« Voici comment cela se présente quand nous encodons une plante, déclara le professeur Moezz en montrant une feuille de papier. Pas très compréhensible, n'est-ce pas ? »

No 223. *Papaver somniferum*. xyeexxyexyeooxxyeo.

No 224. *Ranunculus mulcer*. eexyyoeoxyeooxyeeooxy.

No 225. *Hyoscyamus cituta*. yyexxoexxyooxyoeexyoexx.

No 226. *Primula obconica*. xxeeyyeooxeoyeooxyyeoxyeoy.

Effectivement, c'était incompréhensible.

« C'est comme nos motifs peints sur le visage et la poitrine pendant la fête de l'arbre-lune, intervint Armada, la mine grave. Notre peinture aussi est tout à fait incompréhensible pour les non initiés, mais elle signifie beaucoup de choses. » Il parlait comme un grand, en portugais, avec les chercheurs.

Mariella sourit. « Oui Armada, c'est tout à fait cela. Notre système est très simple pour ceux qui le connaissent. D'abord vient le numéro en fonction de vos envois d'échantillons, puis le nom latin de la famille et de l'espèce. Nous utilisons la méthode de classification sexuée de Carl von Linné, avec une nomenclature binôme selon le développement de J.P. Tournefort. Jusqu'ici tout est facile. S'ensuivent quatre lettres : *x*, *y*, *e* et *o*. Ces lettres forment la base du codage et renvoient aux groupes principaux de cellules qui se trouvent dans les racines, la tige, les feuilles, le fruit ou les graines. Ces principaux groupes peuvent ensuite être divisés par exemple en sous-groupes d'alcaloïdes ou de glycosides. Ainsi, la séquence de lettres qui suit le nom de l'espèce peut être décomposée en un nombre illimité de composants et de propriétés uniques concernant cette plante en particulier. Mais seulement si l'on connaît le code. »

Le scientifique posa une nouvelle feuille de papier sur la table.

« Ici, nous avons décomposé le no 224 *Ranunculus mulcer*. Les trois

premières lettres du codage *eex* nous informent que ce lis – car c’est une espèce de lis – produit une phytotoxine dans la racine grâce à un champignon parasite qui sécrète une substance toxique. Cette toxine de base comportant de l’azote est un sous-groupe de l’atropine. Si nous continuons avec la combinaison *yyo*, celle-ci nous informe que la mitochondrie de la tige contient de la strophanthine, ce glucoside qui, en association avec les phytohormones de croissance végétale telles que l’auxine, les gibbérellines, les cytokinines et acide abscissique, peut former des polysaccharides à la consistance gélatineuse. Puis la combinaison des lettres *eo* nous dit tout sur l’histologie de ce lis, la structure de ses tissus biologiques. Nous pouvons poursuivre ainsi, car toute propriété que la plante pourrait détenir est consignée par les lettres codées. »

Armada écoutait bouche bée. N’y comprenant goutte, Jens Oder se racla discrètement la gorge, mais il fut impressionné par ce codage. C’était ainsi que les choses devaient se passer.

On lui présenta encore une feuille de papier.

Curieux, Jens Oder l’étudia. C’était le numéro qu’il attendait avec impatience : les analyses de la boîte en plastique no 463. Quelques semaines auparavant, un commentaire sur cette plante l’informait qu’ils pensaient être sur la piste d’une découverte sensationnelle. Jens Oder avait vérifié dans son propre journal : le no 463 était une petite fougère trouvée à la lisière de la jungle derrière la porcherie de la femme aux perroquets, où cette plante prospérait sous un buisson, un *miamorates*. Une plante très ordinaire.

La scientifique posa son index sur le code :

No 463. ?*Lyginopteris* + ? *yyyoeeeoxoeexyoxxy*.

« Si nos suppositions se révèlent exactes, dit-elle, ce dont nous ne doutons pas, cette fougère est une espèce qui n’existe pas. Elle se serait éteinte il y a des millions d’années. Jusqu’à présent, les fougères à graines, *Pteridospermatophyta* ou ptéridospermes, ne sont connues que sous forme de fossile. Mais ceci est indubitablement une fougère à graines. Une découverte extraordinaire qui ouvre le champ des possibles. Car nous avons semé les échantillons de graines que vous aviez envoyées, et elles germent et poussent parfaitement en laboratoire. »

Mariella de Campo Silf s’appuya sur le dossier de sa chaise en souriant.

Jens Oder n’en revenait pas. Ils avaient découvert une nouvelle plante ! Pas une nouvelle, mais une espèce éteinte ! Ce qui n’était pas rien. Il ressentit une immense joie et fit un clin d’œil à Armada.

« Tu vois, mon ami ! Ta jungle est pleine de surprises. »

Le professeur Moezz toussota. « Sauf que cette fougère n'a pas de nom d'espèce. Son nom de famille ne pose pas de problèmes, elle fait bien partie des *Lyginopteris*, mais il lui faut un nom d'espèce. Puisque vous êtes le chef de ce projet et à l'origine de la découverte, nous avons tenu à vous consulter concernant ce nom. Oui, nous avons même une proposition : *Lyginopteris flirum*. Cela sonne bien, n'est-ce pas ? »

Jens Oder regarda fixement le dessus de la table. *Lyginopteris flirum*. C'était un honneur, un grand honneur.

« Non, protesta-t-il. Cela ne serait pas juste. Tous les végétaux qui poussent ici sont connus des Indiens depuis bien avant notre venue. Je veux que toutes les nouvelles espèces soient nommées en fonction de leur proche environnement. C'est pour cela que je voudrais qu'on appelle cette fougère *Lyginopteris armada*. D'après le nom de mon jeune assistant. Seriez-vous d'accord ?

— Bien sûr. Il ne manquerait plus que ça. C'est une très bonne idée. » Le professeur Moezz sourit et ébouriffa les cheveux d'Armada. « À présent, mon petit gars – et ceci n'est pas rien –, ton nom figure dans les annales de la botanique pour l'éternité. »

Le visage grave, Armada dit : « Je dois être le père de cette plante ? Dans ce cas, j'aurai beaucoup de responsabilités parce qu'il y a beaucoup de ces petites plantes derrière la porcherie. »

Jens Oder comprenait le cheminement de la pensée du garçon. Les Indiens s'investissaient plus dans le partage de leur nom avec une plante. Pour eux cela signifiait une grande responsabilité et une empathie envers cette plante ainsi que des soins à lui prodiguer. Tâche ardue, si cela concernait une mauvaise herbe très répandue.

« Armada, si tu lui donnes ton nom, tout le monde saura d'où elle vient, expliqua Jens Oder. Cette plante pousse et prospère toute seule. Si tu penses quelques rayons-pensées sur cette plante de temps en temps, peut-être seulement une fois par an, cela suffira largement. »

Le jeune Indien sourit. « Tu crois qu'il n'y a pas assez de la place dans ma tête pour penser plus souvent à la plante ? Mais ça doit rester un secret. Il ne faut pas qu'Ermito et Fringo sachent que j'ai donné mon nom à cette plante. *Comprends ?* »

Il en fut ainsi. Le n° 463 reçut le nom de *Lyginopteris armada*.

Les professeurs Moezz et de Campo Silf séjournèrent quelques jours au village. Mais quand Fernando Cruz, le *caboclo*, accosta au ponton avec sa barge en route pour Cucui, ils furent contents de repartir pour continuer leur travail à Manaus et augmenter leur effectif.

« Il fait bon vivre ici. À Manaus aussi, d'ailleurs. En fait, nous sommes des privilégiés. Dans le monde, il se passe des horreurs, mais vous êtes certainement au courant de tout ça. Au revoir, senhor Yenso ! »

On largua les amarres, le moteur toussota et la barge fendit tranquillement l'eau pour se placer au milieu de la rivière. Jens Oder leur fit un signe distrait de la main.

Non, il ne le savait pas. Il ne savait rien des horreurs qui se passaient ailleurs dans le monde.

Et pourquoi devrait-il être au courant ?

La jambe du chef indien guérit.

Le jeune couple formé par Volluni et Enrique donna naissance à un petit garçon qu'ils appelèrent Yuki. C'était un nom-terre étroitement lié aux racines du palmier jaune.

L'oncle Archo, la seule famille d'Armada, partit pour le long voyage. La vieille enveloppe que constituait son corps fut, selon la coutume, déposée dans la jungle. Armada eut une chambre à lui dans la hutte de Jens Oder qui comportait un petit appentis derrière la pièce de travail.

Luanda et Jens Oder devinrent mari et femme. Le rituel du mariage dura deux jours entiers. Quand Luanda s'installa chez Jens Oder, les trois formèrent une petite famille.

Les nouveaux mariés eurent droit au cochon le plus gras de la femme aux perroquets, ce qui n'était pas peu dire. Il eut sa propre porcherie à l'arrière de la hutte de Jens Oder.

Le chasseur Calcao fut nommé chaman par le chef indien et prit ainsi place parmi les plus anciens de la tribu.

Nuit et jour, on surveilla le *sorac*. À tout moment, le fruit de deux cents ans d'âge pouvait arriver à maturation. À cet instant, ils auraient la possibilité d'entrer en contact avec leurs ancêtres.

Jens Oder expédia la boîte en plastique numéro 2000.

Huit mois s'étaient paisiblement écoulés depuis le meurtre des trois ingénieurs. Il n'y avait pas eu d'enquête au village. Aucun autre ingénieur de NIPPON AMAZON ALUMINIUM COMPANY LTD. ET CVRD n'était venu procéder à un nouvel arpentage en vue de la construction du barrage.

Mais le compte à rebours était enclenché.

Jens Oder avait senti le vent tourner. Calcao lut l'inquiétude sur le visage de son frère, et ils remontèrent ensemble en pirogue jusqu'à l'*orteca* du chaman. Là, ils parlèrent longtemps.

Après que Calcao eut consulté les éléments, ils prirent une décision. Une décision qui préserverait le village de la première catastrophe.

Les anciens de la tribu furent convoqués aux côtés du chef indien. Calcao leur annonça qu'il était temps d'édifier une nouvelle hutte de conseil. À la dernière fête de l'arbre-lune, les présages l'avaient clairement indiqué.

Les anciens rechignèrent.

Construire une nouvelle hutte de conseil témoignait d'une décision importante dans la tradition des Sucuruki. Cela voulait dire qu'ils se trouvaient devant une menace grave. Cela ne se faisait qu'en cas d'extrême urgence. Personne ne se rappelait à quand remontait la dernière fois. Les anciens pensaient que cela n'avait pas dû concerner leur *corra*.

La hutte de conseil avait plusieurs fonctions. D'abord, elle était de taille à accueillir tous les habitants du village. Ensuite, elle était cachée à un endroit très peu accessible dans la jungle. Aucun sentier n'indiquait le chemin pour accéder à une hutte de conseil. Pour sa construction, les chasseurs du village se transformaient aussitôt en guerriers. Ce qui était particulièrement dramatique, puisqu'à partir de ce moment-là la tâche des jeunes hommes ne consistait plus à fournir leurs proches en gibier, mais à monter la garde pour parer aux dangers qui pourraient menacer le village. Ensuite, la hutte de conseil fonctionnait comme un lieu de rassemblement pour un cercle de guerriers choisis, chargés de s'y réunir souvent pour se concerter sur les dangers potentiels. Enfin, ce lieu était destiné à servir d'abri pour que les villageois puissent se cacher s'il venait à se présenter une situation menaçant directement leur existence.

Pour toutes ces raisons, la construction d'une hutte de conseil était une affaire grave.

Les anciens renâclèrent.

Les signes étaient-ils bien clairs ?

Calcao parla longtemps. Quand il eut terminé, tous les anciens se mirent à grattouiller le sable devant leurs pieds avec une brindille. Si la brindille dessinait un cercle, il y aurait une hutte de conseil. Si la brindille dessinait des carrés et des traits, il n'y en aurait pas.

Toutes les brindilles dessinèrent des cercles.

Une fois la hutte de conseil construite, la vie dans le village avait complètement changé. Plus de chant. Plus de rires. Tout le monde suivait les préparatifs des guerriers à l'affût près du rivage, postés sur la colline ou qui patrouillaient en pirogue.

Et s'il s'était trompé ? Si la crampe à l'estomac qui le tracassait était une réaction excessive ?

Non, impossible. La NIPPON AMAZON ALUMINIUM COMPANY LTD. ET CVRD rôdait dans les parages.

Derrière ce nom se cachait une très forte concentration de pouvoir. C'était un grand groupe agroalimentaire, composé de trente-trois entreprises japonaises, qui avait initié un partenariat avec le géant brésilien CVRD. Que pourrait une hutte de conseil cachée au fond de la jungle contre un tel monstre ?

Il était allé voir la hutte. Elle était grande. Sans être au fait de son existence, personne ne pourrait la trouver.

Mais à quoi leur servirait-il de se cacher des constructeurs du barrage ? Cela n'avait pas de sens. Qu'ils se cachent ou pas, le barrage serait construit de toute manière. Alors pourquoi ?

Il n'avait pas de réponse. Ils avaient fait ce qu'ils devaient faire. Pris les précautions nécessaires.

Il n'arrivait pas à se concentrer sur son travail. Armada était sorti faire des prélèvements sur un petit buisson qui poussait parmi les branches d'un arbre, l'ipé. Jens Oder monta sur la petite butte derrière sa maison.

Il y trouva le guerrier Saman qui, appuyé sur sa lance, surveillait la rivière. Son visage était grave en rencontrant le regard de Jens Oder.

« Je partie-sens les flèches invisibles de l'air envoyées par la femme ayahuasca pour avertir le peuple sucuruki. Le partie-nez attrape le parfum du bleu du ciel qui n'est pas tourné vers terre. La partie-oreille entend le son entre Yenso et Saman qui tremble. Le courant de la rivière attire les terre-mangeurs. » L'Indien ferma les yeux.

Les terre-mangeurs. C'était la première fois qu'il entendait un Sucuruki employer cette expression pour décrire les intrus.

« Oui », répondit Jens Oder en embrassant du regard la canopée de la jungle. Reverrait-il un jour l'onca, le jaguar ? Il n'y avait aucun mouvement parmi les branches.

Saman était un chasseur qui avait à peu près son âge. Il avait la

réputation d'être peu bavard, voire renfermé, mais particulièrement généreux. Une fois, il avait offert à Piruna, l'une des femmes les plus âgées et qui n'était pas de sa famille, un phacochère entier qu'il venait de tuer. Chassant souvent en solitaire, il était imbattable quand il s'agissait d'attraper des caïmans la nuit. Son bras gauche portait une vilaine cicatrice s'étirant entre le coude et le poignet, suite à un combat avec un tel animal. Yui, la femme de Saman, était connue pour fabriquer la meilleure *farinha* du village. Leurs trois enfants, Goi, Pumac et Pedro, étaient dodus et espiègles. La famille de Saman possédait de surcroît une souche de bananier qui repoussait chaque année.

Ils restèrent longtemps silencieux. Jens Oder n'avait rien à dire. Il se sentait responsable de ce brusque changement. *D'où venait ce mauvais pressentiment ?*

Au même instant, Saman leva sa lance.

Trois pirogues remontèrent rapidement le fleuve. Les Indiens dans les embarcations firent de grands signes.

Un rôle inquiétant venant des entrailles de Jens Oder se propagea pour monter dans la gorge de Saman où il devint un grognement menaçant.

Un groupe d'hoazins s'envola des cimes sur l'autre rive.

Il se retrouva seul. Saman avait disparu.

C'était comme si ce qui se produisit ensuite autour de lui ne le concernait plus. Les anciens, les femmes et les enfants furent amenés dans la jungle sans faire de bruit par les guerriers. Senhor Luccu ferma sa *venda* à clé et disparut avec le chef indien, Aspintecx.

Il y eut un mouvement dans les buissons, et le chaman Calcao apparut devant lui.

Il ne dit rien, hocha la tête par deux fois et disparut. La question resta sur les lèvres de Jens Oder.

Le village était désert.

Il ne bougea pas. Pétrifié, il observa le fleuve en contrebas et l'infini de la jungle. Puis la confusion dans sa tête fit place à une évidence : les Indiens s'étaient enfuis pour se cacher. Ils l'avaient abandonné ! Non, ils l'avaient laissé derrière eux parce qu'il était le seul à pouvoir protéger le village. Pas avec des armes, mais avec des mots. Avec une langue que les Indiens ne maîtrisaient pas, qu'ils n'avaient pas la faculté de comprendre. Il prit conscience qu'avoir été laissé tout seul ici était l'honneur le plus grand qu'on pût faire à un guerrier.

Pourtant il était si petit.

Avait-il du courage ? Non, la seule chose dont il se sentait capable, c'était de continuer à remplir des boîtes en plastique avec des échantillons de plantes. De tenir son registre. D'étudier le cycle de vie et le comportement des petites créatures de la terre. Son courage n'allait pas au-delà.

Il fut brusquement interrompu dans ses pensées. Au lointain, un bruit strident se fit entendre.

Une embarcation remontait le cours de la rivière.

Une main s'avança silencieusement par-derrière pour lui caresser les cheveux. Il sursauta avant de se retourner. C'était Luanda et Armada. Il les serra un bref instant sur son cœur, puis les chassa.

« Armada, dit-il fermement. Va dans la jungle ! Tu connais le chemin de la hutte de conseil, emmène Luanda. Vite, mon garçon ! Je vous rejoindrai quand tout sera terminé. »

Il les repoussa avec fermeté. Armada prit la main de Luanda et l'entraîna avec lui. Avant qu'ils ne disparaissent sous les frondaisons, il vit Luanda décrire le signe de l'*onca*.

L'*onca*, le jaguar.

Il regarda ses pieds. Ils s'étaient transformés en pattes griffues. Il prit une profonde inspiration, plissa les yeux et regarda par-dessus la canopée de la jungle. Là, au loin, sur une haute branche dans un arbre, il vit le félin. Les radiations entre l'homme et l'animal étaient indéfectibles.

Le rugissement s'intensifia et il vit bientôt deux bateaux arriver à pleine vitesse à la sortie de la courbe du fleuve. C'était des *commanderos* sur des bateaux militaires ! Il dénombra une quarantaine de soldats. Armés jusqu'aux dents, ils étaient prêts à sauter à terre.

Il entendit le ponton craquer.

Des bruits de bottes. Des aboiements d'ordres. Ils remontaient le sentier au pas de course.

Très calmement, il regagna sa maison et s'assit devant la porte.

Le commandant, un jeune homme au menton fuyant et aux yeux vides, agita devant lui son pistolet automatique. Derrière lui, une vingtaine de soldats pointèrent leurs armes sur chacune des huttes. Ils avaient l'air tendus.

« Qui êtes-vous ? Où sont ces porcs d'Indiens ? » Les mots ricochèrent sur lui.

« Tambaqui », le mot sortit tout seul de la bouche de Jens Oder. Pourquoi justement ce mot, complètement absurde, il n'en avait aucune idée. « Tambaqui » était le nom d'un très goûteux poisson de la rivière.

« Hein ? » Le menton du commandant fit une tentative pour s'avancer.

Il essaya de dissimuler sa nervosité en regardant le capitaine droit dans les yeux et en pointant son index sur lui.

« De quel droit arrivez-vous ici en trombe pour piétiner la terre de vos lourdes bottes, en effrayant les pauvres Indiens qui ont dû se sauver dans la jungle ? Regardez-moi ça ! » Jens Oder montra du doigt quelque chose devant le bout des bottes du capitaine. « Regardez ce que vous faites ! Vous avez piétiné une plante rare ! C'est ainsi que vous vous comportez ! Vous n'avez pas entendu ce que j'ai dit ? Tambaqui ! »

Un instant embrouillé par ce curieux message qui n'avait pas de sens, le capitaine recula de quelques pas.

« Ah bon ! C'est donc ça, dit-il avec un sourire obséquieux. Voilà, je comprends. Vous êtes senhor Yenso. Nous avons reçu l'ordre de vous épargner. On dit que vous faites un travail honorable pour notre pays. Mais ce poisson dont vous parlez, il ne m'intéresse pas. J'aimerais mieux vous montrer quelque chose. Ayez l'amabilité de me donner une explication à ceci. »

De la poche de sa chemise, il sortit une liasse de documents qui ressemblaient à des photos. Il tendit la pile à Jens Oder qui hésitait à se mettre debout.

C'étaient bien des photos. Des photos satellites fortement agrandies qui montraient une zone de forêt primaire traversée d'un large fleuve. Près du fleuve, on distinguait une clairière et des taches qui pouvaient être des huttes. Leur *corra*. À côté du ponton qui s'avavançait dans le fleuve, il vit un petit point blanc. Un bateau, assez grand.

En feuilletant toute la liasse, il comprit. Sur d'autres photos, le point blanc s'était déplacé un peu en aval du fleuve. Chaque photo comportait la date, l'heure, les minutes et les secondes.

Il avait compris.

Il s'agissait de photos du cabin-cruiser *Melinda*. Des photos qui montraient clairement que le bateau était encore amarré à l'heure exacte où Manaus avait capté les « signaux de détresse » de senhor Luccu.

« Oui, dit Jens Oder en se pinçant les lèvres. Je vois bien que c'est un poisson. Mais pourquoi me montrez-vous tout ça ? Ne pourriez-vous pas aller ailleurs avec votre poisson ? Nous n'en avons pas besoin ici. Sans compter que vous faites peur aux Indiens. D'ailleurs, il ne reste plus que quatre membres de la tribu. Les autres sont morts, la semaine dernière, de la grippe. Je ne peux que le regretter, parce qu'ils m'ont beaucoup aidé dans mon travail. »

La coupe était pleine.

Il savait pas du tout pourquoi il parlait ainsi, sans doute parce qu'il n'avait rien d'autre à dire.

Le commandant explosa de rage. Son menton disparut complètement. Il hurla des ordres à ses soldats qui couraient dans tous les sens.

Lui-même fut poussé brutalement à l'intérieur de sa hutte où il fut allongé par terre sous sa table de travail à regarder deux fusils qui visaient sa tête. Quand ils lui décochèrent des coups de pied, les premières salves de fusil retentirent. Ils gueulaient en tirant. Puis il sentit l'odeur de fumée. Les soldats mettaient le feu aux huttes.

Il encaissa les coups de poing et de pied, sachant qu'ils n'oseraient pas le tuer. Puis il entendit un cri déchirant venant d'un être humain, d'une femme. Il se dégagea pour se précipiter vers la porte et traversa la place du village où des soldats s'étaient rassemblés devant la hutte en feu de la femme aux perroquets.

Il la vit. Allongée par terre tandis que ses trois perroquets voletaient tout autour. Quand elle voulut se relever, il vit qu'elle avait le visage ensanglanté. *Pourquoi n'avait-elle pas suivi les autres ?*

Les soldats ricanaient en la rouant de coups de pied chaque fois qu'elle essayait de se mettre debout. Aveuglé par un brouillard de rage, Jens Oder s'approcha à grands pas vers les soldats, se fraya un chemin parmi les bâtons et les fusils, se saisit du commandant sans menton par la chemise et l'envoya valser dans le mur de la hutte. Puis il ressentit une douleur aiguë à la nuque et un essaim de lucioles dansa devant ses yeux avant qu'il ne s'effondre. Il ne parvenait pas à se relever sous les coups de pied qui pleuvaient sur lui, mais il ne perdit pas connaissance. Et assista à toute la scène.

Le perroquet bleu se fracassa contre le mur et devint une masse

informe de plumes et de sang, après avoir été touché par une salve de pistolet automatique. Il vit un autre perroquet voler vers le visage d'un soldat avant d'être lui aussi mitraillé. Les plumes et les duvets descendirent lentement vers le sol. La crosse de l'arme s'abattit sauvagement sur la tête de la vieille femme et des morceaux de cervelle giclèrent sur les pousses vertes du potager près du mur de la hutte.

Il vit le corps décharné rebondir de-ci de-là, quand les soldats, à tour de rôle, vidèrent leurs chargeurs sur elle.

Puis tout redevint silencieux.

L'air était cristallin comme de la glycérine.

Il tourna la tête au moment où une botte le toucha sous le menton, l'expédiant dans le noir complet.

Tout était calme.

Il était couché le visage contre le sol, la bouche pleine de sable. Il tenta de l'ouvrir, mais ses lèvres étaient collées par le sang coagulé. Sa respiration était saccadée et il remarqua une forte odeur âcre.

Il ouvrit les yeux et essaya de soulever la tête.

Il faisait noir.

Non, pas noir ; les braises de ce qui avait été une maison luisaient dans l'obscurité. Celle de la femme aux perroquets n'était plus qu'un brasier ardent ; c'est de là que venait l'odeur.

Il n'avait pas la force de se mettre debout. Il reposa la tête sur le sol et ferma les yeux. Il allait juste se reposer un peu. Se reposer. Un peu.

Il prit conscience qu'on le portait. Que des mains douces le débarbouillèrent. Il entendit des sons. Des sons rassurants. Des sons de la jungle. On le portait à travers la jungle.

Il entendit des voix. En ouvrant les yeux, il vit le visage de Luanda tout près du sien. Il essaya de sourire. Elle lui rendit son sourire.

« L'onca, murmura-t-il d'une voix rauque. Le grand jaguar a dû se battre. Mais leur acier m'a déchiré le pelage. Je n'ai pas pu vaincre l'acier. »

Luanda posa doucement un chiffon sur sa mâchoire endolorie. Il n'avait pas la force de s'appuyer sur les coudes, mais sa position dans la hutte de conseil ne faisait aucun doute : le grand plafond de feuilles d'*aspignol*, les Indiens accroupis autour du feu de camp, serrés les uns contre les autres, la mélodie du chef indien, l'odeur piquante des herbes brûlées et le regard grave d'Armada derrière le dos de Luanda.

Les *commanderos* reviendraient certainement. Ils reviendraient pour tuer, pour exterminer chacun des Indiens qui se trouveraient sur leur chemin. Ces idées noires envahirent son esprit. Il ferma les yeux.

Au loin, très loin, il entendit le bruit assourdissant d'une cascade, une chute d'eau sous la glace. Le froid faisait crisser les pas, mais il se pencha pour ramasser un paquet de cigarettes. Il était tout rigide ; il avait gelé sur place.

« Non !!! » hurla-t-il.

Luanda lui couvrit doucement le visage de ses mains. Il la fixa longuement avant de retrouver son calme.

Les anciens formèrent un demi-cercle au centre de la hutte de conseil. Les chasseurs devenus guerriers se tinrent tout autour tandis que les femmes et les enfants se regroupèrent autour des marmites de *farinha*. Calcao fit circuler un bol contenant une boisson sucrée, d'abord aux anciens, puis aux chasseurs. Jens Oder se tenait tout au fond, avec senhor Luccu.

Une chose très importante était en train de se produire. Le grand esprit de la jungle, le *we-duku*, allait être consulté. Weduku était, d'après ce que Jens Oder avait compris, tout et rien. Le nom signifiait à peu près le « grand tout-vert qui est le père du partie-vert ». C'était un esprit qui à la fois existait et n'existait pas. Sans pouvoir appréhender la dualité et les oppositions inhérentes, il avait compris que Weduku, d'une certaine manière, était la force créatrice derrière chaque plante, chaque arbre. Au fond, l'esprit n'avait rien à voir avec les animaux et les humains, mais puisque le vert était indispensable à tout être vivant, Weduku était considéré comme le plus grand des esprits, bien qu'il n'eût pas d'existence réelle.

Le bol arriva jusqu'à Jens Oder. Il but.

Aucun événement notoire n'était survenu ces dernières semaines. Ils s'étaient regroupés dans la hutte de conseil et les éclaireurs rentrant du village rapportèrent que tout, excepté la hutte de Jens Oder, avait été brûlé et détruit. Les *commanderos* patrouillaient sans cesse sur la rivière à la recherche d'Indiens.

Chaque nuit, Calcao et lui passaient un moment sous le *sorac*. L'arbre qui se trouvait à une certaine distance dans la jungle pouvait d'une minute à l'autre laisser tomber son unique fruit. Ce serait le moment tant attendu pour entrer en contact avec leurs ancêtres. Mais les journées passaient et le fruit était toujours suspendu à une branche de l'arbre.

Le goût sucré de la boisson était agréable. Elle lui réchauffa le cœur. Senhor Luccu hocha gravement la tête.

Le Weduku.

Bientôt, le Weduku allait apparaître.

Les anciens se balançaient en cadence tout en décrivant des symboles en l'air. Les guerriers frappèrent le sol de leurs lances en poussant des cris rauques qui venaient du ventre.

Jens Oder se sentit envahi par une forte chaleur. Il se demanda

comment pouvait se matérialiser un contact avec quelque chose qui n'existait pas, mais qui était le père de toute chose.

La hutte de conseil représentait une cachette sûre pour les Indiens. Elle était si bien dissimulée qu'aucun *commandero* ne pourrait jamais la trouver. Se hasarder si loin dans la jungle équivalait à se mettre en danger. À s'égarer, à disparaître pour toujours. Mais la hutte de conseil n'était pas prévue pour abriter des centaines d'individus. Ils pouvaient y rester un moment, mais pas pour un séjour prolongé.

D'où venait donc cette chaleur sur sa peau ? Tous les feux de camp étaient éteints, l'ombre gagnait la hutte et malgré cela, il régnait une chaleur intense. Il avait le regard fixé sur Calcao, son frère chaman, qui faisait désormais partie du cercle des anciens. Les yeux clos, celui-ci se caressait la poitrine et le ventre.

Tout était calme. Même les nourrissons se taisaient.

Puis il remarqua une sorte de clarté. La pénombre dans la grande hutte fut graduellement remplacée par une brume verdâtre. Il regarda en l'air et autour de lui, mais le plafond et les murs n'avaient pas changé. Les rayons du soleil ne pénétraient nulle part, et pourtant il faisait beaucoup plus clair.

La chaleur dans son corps, sur sa peau, augmenta encore, sans pour autant devenir désagréable. Il se frotta les yeux et le visage, la vapeur verdâtre s'insinuait de partout. À présent, il distinguait nettement chaque détail dans les coins les plus sombres de la hutte. *D'où venait cette lumière ?*

Les anciens s'étaient mis debout pour former un cercle plus étroit autour de Calcao qui gardait toujours les yeux fermés, tandis qu'il avait le visage levé au plafond. Sa bouche s'ouvrit et il remua les lèvres sans qu'aucun son n'en sorte.

La clarté était presque phosphorescente. Jens Oder crut entendre un léger bourdonnement, un bruit montant et descendant à l'instar d'une nuée d'insectes. Incertain, il jeta un regard autour de lui, mais il n'y avait que cette lumière. Il parvenait à distinguer les traits du visage des gens près de lui, il voyait les narines de Luanda frémir légèrement et la langue d'Armada frétiller sur ses lèvres. Il voyait tout avec une parfaite netteté. À la fin, cette lumière fut si aveuglante qu'il dut fermer les yeux très fort.

Calcao continuait à bouger les lèvres en silence. Les anciens hochèrent la tête. Les guerriers immobiles figèrent leurs lances. Jens Oder savait que c'était une expérience nouvelle pour la plupart des membres de la tribu. Seuls deux des anciens, Piruna et Acua, avaient déjà participé à une consultation du Weduku. Mais à l'époque, ils étaient trop petits pour se rappeler grand-chose.

À présent, la lumière était si forte qu'il dut garder les yeux fermés. Pendant qu'il restait ainsi – une minute, deux minutes, une heure ? –,

il eut la sensation qu'il n'était rien. Un état indescriptible de non-être, de non-pensée. Longtemps après, il essaierait de retrouver cette sensation, sans jamais y parvenir. Une autre resta imprégnée dans sa chair : la certitude d'avoir éprouvé une dissolution de toutes les choses désagréables, un état fondamentalement paisible, exempt de toute douleur. Était-ce le résultat de ce curieux sentiment de non-être ? Tandis que lentement il revenait à la conscience, l'idée lui traversa l'esprit qu'il avait été mort un court instant. Que ce serait ainsi de mourir...

Il ne put s'empêcher de sourire à ses stupides idées d'Européen. Il portait avec lui un poids d'idées reçues sur toute chose, une formulation prêt-à-porter sur tout, de la mort jusqu'à la culture artificielle du chou-rave. S'il voulait entrer dans l'univers des Sucuruki, il lui fallait effacer tout ce bagage. Faire *tabula rasa*.

La brume verte diminuait d'intensité.

Il rouvrit les yeux et vit des moineaux rouges voler sous le plafond. Les guerriers autour de lui respirèrent profondément en s'épongeant la sueur du front. Senhor Luccu le toucha de la main en chuchotant : « Je suis content d'avoir pu mettre de côté une caisse de rhum velho. J'en ai un peu pour toi aussi si tu as besoin de boire un coup ce soir. »

Jens Oder attendit avec impatience la suite des événements. La lumière verte avait complètement disparu. Les hommes s'éloignèrent des anciens et reprirent leur place. Calcao hocha la tête d'un air pensif, quand son regard croisa une seconde celui de Jens Oder. Rien d'autre ne se produirait et la vie à la hutte du conseil reprendrait son cours normal.

Il retourna vers le coin où Luanda et lui avaient leur hamac. Armada mangeait une bouillie de manioc aux bananes frites. Le garçon lui fit un sourire espiègle :

« Partie-pensée de tout vert-Yenso renverse haut-bas sur partie-tout qu'il envoie dans les boîtes en plastique ? »

Jens Oder était d'accord. C'était vrai, mais ils n'avaient rien envoyé depuis plusieurs semaines.

Il ne tenait pas en place. Le rhum de senhor Luccu lui ferait du bien, mais il restait plusieurs heures avant le soir.

Quel conseil le Weduku avait-il transmis ? Calcao et les anciens, avaient-ils compris quelque chose ? Qu'allait-il se passer ? Il se leva pour arrêter l'ancien chasseur qui sortait de la hutte avec les vieux du village.

« Frère ? lança-t-il au jeune chaman.

— Oui, frère, répondit Calcao. Il faut attendre. Durant trois jours et trois nuits, je dois rester avec les anciens, cachés sous le feuillage de la forêt. Nous allons interpréter. Interpréter ce que Weduku nous a

montré. » Puis il disparut parmi les arbres.

Tard le soir, alors que senhor Luccu et Jens Oder avaient eu le temps de finir deux bouteilles entières de rhum et de philosopher sur la grande lumière verte qui devait être le Weduku, il se dit : *J'ai reçu des griffes et des crocs, et je n'ai pas le mal de l'Europe. Mais pourquoi n'ai-je cessé toute la soirée de penser à la culture du chou-rave de synthèse ?*

Au bout de trois jours, les plus âgés revinrent de la jungle. Silencieux. Mais le chef tint un discours pour toute la tribu, ce qu'il n'avait jusqu'alors jamais fait.

Ce fut un discours au riche vocabulaire qui faisait remonter leur histoire à un temps dont plus personne ne se souvenait, mais dont les actes héroïques avaient couvert de gloire leur tribu. Tous l'écoutèrent avec attention, car le message principal du discours était très grave. En résumé, la tribu n'avait d'autre choix que de s'installer ailleurs. Il leur fallait partir loin, très loin. Ils ne pouvaient plus rester près de rivières où les Blancs venaient. Ils devaient s'enfoncer dans le cœur de la jungle, plus au nord, car le Weduku avait dit qu'en marchant dans cette direction ils tomberaient, après un long voyage, sur un paysage où les arbres poussaient sur des monts et des collines, où de petites rivières descendaient des montagnes, avec une eau pure et claire. Aucun Blanc ne s'aventurerait jusque-là. Ils y seraient en sécurité, pourraient bâtir un *corra* où les enfants grandiraient et donneraient naissance à de nombreux Sucuruki. Il en serait ainsi. Il le fallait.

Jens Oder plissa les yeux et se représenta mentalement la carte. Direction le nord, les montagnes Pacaraima. Le chef avait raison : aucun Blanc ne s'était risqué aussi loin. En évitant les grands fleuves, ils n'auraient aucun contact avec la civilisation. D'autres parties de ce vaste domaine avaient accueilli les Yanomami. Eux aussi avaient dû se cacher. Comment le chef savait-il cela ?

Weduku.

Il parla longtemps avec Calcao. Selon le chaman, il n'y avait pas d'autre issue. La lumière du Weduku avait été forte, sans équivoque. Ils ne survivraient pas si un barrage se construisait à l'endroit de leur village.

Jens Oder comprenait. Il était d'accord.

« Toi aussi, tu es *sucuruki*, frère Yenso. Tu viendras avec nous ? »

Il tressaillit. C'était comme si cette question longtemps refoulée n'avait jamais existé. *Viendrait-il avec eux ?* Luanda ? Armada ? Il fixa le sol.

« Non, frère, finit-il par dire. Je ne peux pas venir avec vous. J'ai un travail, un devoir à accomplir. Mais toi, frère, tu dois veiller à ce qu'Armada et Luanda vous accompagnent. »

Calcao ne répondit pas. Il regarda dans le vide.

« Tu entends ? s'écria Jens Oder en secouant le bras de Calcao. Tu dois emmener Luanda et Armada avec vous. Ils ne peuvent pas rester avec moi ! »

Ce n'était pas lui qui parlait, la voix venait d'un autre.

« Bon, dit Calcao gravement. Je vais les attacher et les traîner derrière nous. Mais mon "partie-frère" sait que si j'attache, toi, tes liens sont encore plus serrés. Et tes crocs s'enfonceront loin dans la forêt et grifferont les lianes jusqu'à les arracher.

— Il en sera ainsi », trancha Jens Oder.

Il se mit à l'ombre derrière la hutte du conseil, sans trouver le calme.

Pour la première fois depuis longtemps, Jens Oder Flirum se retrouvait seul. Tout seul. Il erra dans ce qui avait été le *corra* idyllique des Sucuruki en remuant le charbon et la cendre avec un bâton.

La tristesse qui s'était abattue sur son corps l'avait de nouveau tassé sur lui-même. Il avait du sel dans les yeux et des larmes jusque entre les orteils en arpentant, les poings serrés, ces terres qui, peu de temps auparavant, avaient vu s'élever des habitations. Ses amis étaient partis désormais, ils s'étaient mis en chemin vers l'inconnu.

Il se reposa près du vieux platane et étudia les marques dans l'écorce. Il ne trouva pas d'autres fêtes de trois lunes. Il s'assit sur un tas de cendres et fourragea autour de lui avec un bout de bois calciné.

Il s'était faulilé hors de la hutte du conseil la nuit avant leur départ. Luanda et Armada dormaient. Dehors, au terme d'une longue conversation avec Calcao, il put livrer le fond de son cœur. Son ami, son frère, promit de faire son possible pour eux.

« Notre voyage est infini, avait dit Calcao. Nos chemins se croiseront à nouveau. Frère-main cherchera frère-esprit. "Partie-lumière", comme nous appelons le jour et "partie-obscurité", qui est la nuit, ne sont qu'un reflet du poul du Weduku, celui qui n'a jamais battu et bat pourtant. Comme nous allons maintenant nous séparer, et pourtant n'être jamais séparés. Frère, sois prudent, le Weduku saura se montrer généreux pour ton travail. Tu es ses doigts. Au revoir. »

Calcao l'avait accompagné tout au long du trajet le plus ardu dans la jungle jusqu'à un vague sentier qui menait au fleuve. De là, il retrouverait le chemin du village.

Ses doigts. La main de cendres. Même les hoazins huppés se tassaient.

Il s'attarda un instant près de ce qui avait été la *venda* de senhor Luccu. Il fouilla dans les ruines et récupéra sept bouteilles de rhum. Cela avait été une décision douloureuse à prendre pour le commerçant, un métis, père et grand-père d'une flopée de petits-enfants. Devoir quitter les lieux pour s'enfoncer dans la jungle avait été un crève-cœur. Jamais plus il ne pourrait savourer un bon vieux rhum ni discuter politique avec les vendeurs ambulants. Mais avait-il seulement le choix ? S'il restait, il perdrait tous les êtres qui lui étaient chers et il ne pouvait pas tenir un négoce avec Jens Oder comme seul

client. Il fallait prendre la route avec les autres.

Jens Oder nettoya les bouteilles de rhum et les aligna sous le citronnier de la femme aux perroquets. Parmi les décombres de ce qui avait été jusqu'alors un village, quelque chose restait en vie : les arbres fruitiers et le potager de la femme aux perroquets. Tomates, sapotes, maracujas, oignons, poivres, papayes : les fruits lourds et mûrs pendaient sans être le moins du monde pourris ou ratatinés. Il suivit avec étonnement un mouvement dans les hautes branches du citronnier : un perroquet, rouge, y avait élu domicile et le regardait la tête inclinée.

« Vas y, sers-toi, senhor Yenso. Tout ça t'appartient. Les tomates sont juteuses maintenant. La voix criarde du perroquet lui fit à l'oreille l'effet d'une scie circulaire. Les poils de sa nuque se hérissèrent. Comment était-ce possible ? Le perroquet parlait-il ou bien était-ce la vieille dame ? D'un pas mécanique, il alla vers les arbustes de tomates et en cueillit une poignée. Ensuite il adressa un hochement de tête sceptique au perroquet.

« Nous allons arroser chaque jour, comme ça tu auras des légumes, Yenso, et tu as toujours tes deux poules ? Va vite ramasser leurs œufs. »

Les mains pleines de tomates, il courut vers la hutte. La plaisanterie macabre avait assez duré. Malgré cela, il alla ramasser les œufs comme le perroquet le lui avait ordonné. Il en trouva vingt-sept aux endroits où elles couvaient.

L'après-midi, il monta sur le toit et contempla le fleuve qui coulait paisiblement. Il ne vit ni n'entendit de *commanderos*. Il était calme ; curieusement, la rencontre avec le perroquet, la voix, les paroles qu'il avait dites lui avait fait oublier qu'il était seul.

Non, il n'était pas seul.

Dans sa cellule, quatorze ans plus tôt, là oui, il avait été seul.

Il attendit.

Les jours suivants, il traîna sans rien faire. Les autres lui manquaient terriblement ; sans Luanda ni Armada, il se sentait désespéré. Il lui arrivait de penser à Lolo, mais son image avait pâli au cours des deux années passées ici.

Bientôt, ils surgiraient, les ouvriers pour le barrage. NIPPON AMAZON ALUMINIUM COMPANY LTD. ET CVRD. Ce grand groupe industriel qui avait été racheté et était administré par l'Europe, plus exactement par l'Union européenne. Il avait glané cette info en surprenant une conversation entre garimpeiros. À plusieurs reprises, il avait vu sur le fleuve des bateaux de patrouille avec des *commanderos* à bord ; chaque fois, il avait couru pour se poster sur le quai, immobile, la forme la plus pure de protestation : telle une statue, le poing droit sur la poitrine, silencieuse et inquiétante.

Ils pointaient sur lui leurs carabines, mais ne tiraient pas. Ils s'approchaient du quai et le couvraient d'insultes et d'injures. Mais ils ne descendaient jamais à terre pour le rosser de coups. Un jour, il se départit de son rôle de statue et jeta un œuf pourri de *pircci* qui heurta le dos de l'homme sans menton. Mais là non plus, il n'eut droit ni au plomb ni à la correction en règle. Ils finirent par partir.

Oisif. Il mangeait des fruits, des légumes, des œufs. Parlait avec le perroquet rouge et arrosait arbres et arbustes. Creusait un peu la terre, plantait et irriguait. Mais à part cela, il restait oisif. La pensée du futur barrage qui allait submerger toute la verdure qu'il avait sous les yeux refrénait considérablement ses ardeurs. Mais il y avait aussi d'autres raisons.

Il croyait entendre les éclats de rire d'Armada et les doux chuchotements de Luanda, mais ce n'étaient que des bruissements dans ses canaux auditifs.

Une nuit, il se réveilla, secoué par le rire dans son hamac. Il avait rêvé que la prison dans laquelle il se trouvait avait brûlé de fond en comble et qu'il se dressait sur le tas de cendres en tenant les barreaux à la main, libre d'aller où bon lui semblait. Mais ce n'est pas cela qui l'avait fait rire : dans son rêve, il savait que cela n'était qu'une blague et qu'en réalité il se trouvait dans le champ de tomates de la femme aux perroquets, avec des barreaux à la main. Que comptait-il bien faire dans ce champ avec ces barreaux ?

Dans un état de veille, il ne voyait pas ce que les éléments du rêve

et leur assemblage avaient de spécialement comique, pourtant cela l'avait fait rire. Il ne put trouver le sommeil le restant de la nuit.

Lorsque le chant du crapaud s'éleva, il s'extirpa de son hamac et s'assit sur le banc devant le mur de la hutte.

Et soudain il comprit : il venait à peine de commencer. Deux ans, ce n'était rien. Le travail de l'Institut ARBETFLO à Manaus n'était que l'infime commencement ! Il avait tout le temps devant lui, et *eux* aussi pour accomplir ce travail qui n'en finirait jamais.

C'étaient les doigts du Weduku.

Il suivit le lit du fleuve en aval. La végétation était si dense qu'à plusieurs endroits il dut se frayer un chemin à coup de machette. Dans son panier de raphia, il emportait une dizaine de boîtes en plastique.

Tandis qu'il avançait avec difficulté, il en profitait pour étudier les feuilles, les fleurs, l'écorce et les racines qu'il découvrait. Souvent il s'arrêtait, souriait et prélevait délicatement des parties d'une plante qu'il n'avait encore jamais vue. Il procéda ainsi jusqu'à ce que toutes les boîtes fussent pleines.

De retour dans la hutte, il s'assit et nota tous ces renseignements dans son carnet avec un numéro et une description précise. Il en était arrivé au no 3127.

Un jour, le caboclo Fernando Cruz avait amarré sa barque près du quai. Ignorant que le village avait été déserté, il écouta le récit sobre de Jens Oder qui lui expliqua que les Indiens avaient décidé de s'enfoncer plus loin dans la jungle. Le caboclo secoua tristement la tête, mâchonna une gousse d'ail en marmonnant que cela ne valait donc plus la peine de remonter le fleuve. Pas d'hommes, pas de commerce.

Jens Oder lui offrit du rhum avec du citron et des œufs de *pircci* qu'il venait de cuire, et au fil de l'après-midi et de la soirée, ils conclurent un accord : Fernando viendrait une fois par mois jusqu'ici avec des marchandises et du courrier pour Jens Oder, ainsi que des journaux s'il pouvait s'en procurer. Le dédommagement était tel que Fernando ne vit pas de raison de refuser. Au contraire, il laissa entendre qu'avec l'assurance d'un pareil salaire, il aurait les moyens de changer le moteur de son bateau.

Ainsi Jens eut-il une visite par mois. Il livrait ses boîtes, récupérait des boîtes vides en échange et des rapports de Manaus ainsi que d'autres petites choses qu'il avait demandées. S'il avait commandé des journaux, c'était uniquement pour avoir des nouvelles de la construction des barrages. Mais il ne trouva pas une ligne sur le nouveau projet. Et Fernando Cruz n'avait pas entendu parler du projet d'un grand barrage.

Mais les journaux recelaient d'autres informations sur les barrages qui mirent Jens Oder au comble de la joie. Au point qu'avec le perroquet pour tout témoin, il exécuta la danse du jaguar devant la hutte.

Un jour, le journal avait en effet titré que les grands barrages de Tucuruí et Balbina avaient fait l'objet d'un sabotage, les digues avaient explosé avec une telle force que toute l'eau s'était écoulée, détruisant les centrales hydrauliques et provoquant la mort de milliers de personnes dans les inondations. C'était une catastrophe exceptionnelle, surtout que les deux barrages avaient explosé exactement le même jour. Une redoutable organisation terroriste, « le groupe Mariposa », semblait à l'origine de ces actes criminels. Le gouvernement brésilien proclama l'état d'urgence dans tout le pays, de peur que ne survienne une autre catastrophe.

Les barrages ne seraient pas reconstruits dans un futur proche.

Le souffle presque court, Jens Oder leva les yeux vers les nuages et la pluie d'après-midi qui s'annonçait. Était-ce vraiment possible ? Puis il pencha la tête.

Dix mille personnes. De pauvres innocents. Des mères et des enfants. Mais dix millions, des milliards d'arbres et de plantes repousseraient ! Il soupesa un moment le pour et le contre. Les doigts du Weduku, la volonté du Weduku l'emportaient. La nouvelle forêt pourrait accueillir des dizaines de milliers de nouvelles personnes. Qui seraient heureuses. Quand la flèche de la balance pencha dans cette direction, il décida d'égorger un des deux cochons qu'il possédait.

Ce soir, il ferait la fête.

« Ce n'est pas la peine de souiller la terre avec le sang quand tu lui trancheras la gorge. Mets un bol en dessous, ensuite tu pourras faire cuire un pudding avec ce sang mélangé à de la *farinha*. C'est bon. » Le perroquet rouge l'accompagnait dans toutes ses activités et lui prodiguait toujours de bons conseils.

Sept mois après que les Indiens se furent mis à marcher en direction des lointaines montagnes, il se produisit ce qui n'aurait pas dû se produire : les corps de Luanda et Armada descendirent à la dérive sur le fleuve.

Le hasard voulut que cet après-midi-là, après avoir cueilli les plantes pour la journée, il était assis sur le quai, les jambes ballantes, les pieds jouant à la surface de l'eau. En sueur et fatigué, il repensait à l'histoire d'Armada sur les poissons *murdu* qui en attirant l'eau par leur chant provoquaient un courant. Il leva alors la tête et aperçut une ombre dérivant sur le fleuve. Ce n'était pas un tronc d'arbre. C'était une pirogue. Et dans la pirogue, il vit deux corps sans connaissance.

Il se jeta dans le fleuve et saisit la pirogue au moment où elle passa devant lui. Au prix de grands efforts, il parvint à la ramener près de la rive et la renversa. Les deux corps étaient ceux de Luanda et Armada. Tous deux ouvrirent les yeux et fixèrent Jens Oder. Ils étaient maigres et affamés et Armada avait de la fièvre.

« Mon Dieu », chuchota-t-il en se penchant au-dessus d'eux pour les serrer contre lui, les secouer, les caresser et les embrasser. « Comment avez-vous pu... »

Les mots lui manquaient. Que faire ? Il était submergé par ses émotions. Ces deux êtres, ces Indiens, avaient risqué leur vie pour le retrouver, lui, Jens Oder, un illuminé venu d'un autre pays, d'une autre culture ; un Norvégien raté, un fanatique égaré. Ils avaient voulu revenir auprès de *lui*, caresser sa peau, écouter ce qui sortait de sa bouche et regarder dans ses yeux. Aucune forêt n'avait été assez impénétrable pour les en empêcher. Ils étaient revenus.

Ils n'auraient jamais dû partir.

Une ombre fugitive passa sur son visage. Un reproche. Pourquoi les avoir laissés souffrir autant ? Il n'aurait jamais dû les obliger à partir. Ils étaient sa famille, sa seule famille.

« Yenso... "partie-tout" pouvait... voulait juste... nous t'avons vu dans la forêt... tout le temps... suivi la trace du jaguar... » murmura Luanda avec un sourire pâle en lui tendant la main. Il la prit et la pressa contre ses lèvres.

« Senhor Yenso, je dois veiller sur les *Lyginopteria armada*, ils poussent derrière la porcherie, et j'ai pensé que tu pourrais facilement mélanger les boîtes en plastique et mettre un mauvais numéro, comme

tu l'as déjà fait une fois... » Les yeux intelligents de l'adolescent brillaient de fièvre et son débit était haché, staccato.

Ils n'avaient pas besoin de se justifier.

Il les porta le long du sentier jusqu'à la hutte et les déposa dans un hamac chacun. Ensuite il leur donna des œufs et des fruits. Armada but une décoction contre la fièvre qu'il tenait de Calcao. Toute la nuit, il veilla ses deux protégés, s'assurant qu'ils dorment profondément.

Le lendemain, Luanda eut suffisamment récupéré pour lui raconter leur périple de retour. Il fut effondré en comprenant qu'ils avaient erré plusieurs mois dans la jungle, se nourrissant de racines et de fruits. Enfin, ils étaient tombés sur une rivière et, au bout de longues recherches, avaient trouvé un tronc d'arbre creux pour en faire une sorte de pirogue grâce au couteau d'Armada. Après, ils s'étaient laissés porter par le courant.

Senhor Luccu était mort. Il s'en était allé pour un autre voyage quelques semaines à peine après le début de leur marche. Il avait été mordu par un serpent blanc.

Jens Oder ne perdait pas une miette de ce récit.

« Il y a des tam-tam dans mon sang. Beaucoup de tam-tam. Tous répètent ton nom, sans arrêt. » Elle se blottit contre lui. Il la serra fort.

Enfin, un peu de calme. Personne ne les dérangerait ici. Trois personnes et un perroquet très bavard.

Le caboclo Fernando Cruz venait chaque mois en bateau et ils lui remettaient les boîtes en plastique et recevaient en échange les comptes rendus.

Jens Oder avait commencé à lire plus attentivement les journaux qu'apportait Fernando. On continuait à beaucoup parler des catastrophes des barrages qui avaient secoué le pays dans ses fondations même. Les auteurs des sabotages couraient toujours. Mais ils avaient le soutien de la population et, curieusement, l'appui de certaines élites. Les projets de barrages à Balbina et Tucuruí avaient en réalité cristallisé la honte de leur pays. Les destructions provoquées par leur construction avaient représenté une catastrophe bien pire que l'explosion des barrages eux-mêmes. Le gouvernement avait dû donner sa démission et une nouvelle équipe avait été élue. Des gouvernements des provinces aussi avaient été changés. Des voix s'élevaient un peu partout pour dire que la forêt tropicale constituait la fierté du Brésil et de toute l'Amérique latine. La détruire, c'était condamner du même coup l'avenir de tout un continent.

Ces opinions remplirent Jens Oder de joie, même l'ONU se ralliait petit à petit à leur cause. Il était écrit que l'ONU apporterait son soutien financier au pays s'il mettait en place des mesures de protection de la forêt tropicale, de sorte que tous ceux qui vivaient dans ces forêts ou habitaient à proximité puissent subsister sans être obligés d'endommager la nature. En outre, on construirait des écoles pour former des milliers de gardiens qui auraient des tâches spécifiques. Les rares indigènes qui existaient encore seraient soigneusement protégés avec interdiction absolue pour tout étranger – touriste ou chercheur – de se rendre dans les endroits où les Indiens vivaient en harmonie avec la nature.

C'était trop beau pour être vrai. Chaque mois, les nouvelles rendaient Jens Oder de plus en plus perplexe.

Il avait du mal à croire que ce pays instaurait à présent un tribunal pour juger un certain nombre de grands groupes internationaux pour crimes contre l'environnement. Mais le pays le fit et obtint le soutien de l'ONU.

Mais lorsque son propre nom en grosses lettres, avec photo à

l'appui, apparut un jour dans les journaux, il fut comme dans un état second. Il était présenté comme l'homme à l'origine d'une mesure particulièrement visionnaire, et l'Institut ARBETFLO de Manaus se vit qualifier de projet scientifique le plus important du siècle sur ce continent. Rien qu'à ce stade, la recherche avait pu mettre au point des médicaments pour soigner trois maladies réputées incurables. Les plantes dont étaient issus ces remèdes possédaient des propriétés que personne n'avait établies jusqu'alors. Ces plantes faisaient désormais l'objet d'une culture à grande échelle, en attendant de pouvoir créer des produits de synthèse.

Il avait lu les comptes rendus de ses collaborateurs à Manaus. Il ne savait pas que les choses s'étaient à ce point précipitées et avaient eu de telles conséquences.

En l'espace de quelques mois, la forêt tropicale avait connu plus de changements qu'en un demi-siècle. Ce n'était pas des paroles en l'air de journalistes, comme l'attesta une lettre pleine d'humour du professeur Antonio Moezz, de Manaus. Il écrivait qu'une foule de journalistes s'étaient révoltés en apprenant qu'on leur interdisait l'accès à la région où Jens Oder se trouvait. Ils voulaient l'interviewer. Mais les autorités avaient décrété que la zone était trop sensible et avaient accrédité une seule personne à s'y rendre et prendre contact avec le senhor Yenso : le caboclo Fernando Cruz.

Et ces semaines-là, s'il y avait une personne au monde à se sentir plus fière que Jens Oder Flirum, c'était bien Fernando Cruz. Il repeignit son bateau et l'équipa d'un nouveau moteur.

Plusieurs chefs indigènes se déclarèrent satisfaits de la nouvelle politique environnementale : la jungle leur appartenait comme elle l'avait toujours fait. Mais Guggu, le chef yanomami, alla encore plus loin : toute la région amazonienne devait être un État indépendant, gouverné par les Yanomami qui, selon lui, étaient les plus nombreux et les plus intelligents des tribus indiennes.

Guggu avait reçu l'éducation dispensée par les missions.

Jens Oder lisait donc les journaux avec une grande attention, même si les nouvelles lui arrivaient avec deux mois de retard. Quelle importance ? Au départ, il s'intéressait uniquement aux événements nationaux, mais il finit aussi par jeter un coup d'œil sur les autres articles. Les nouvelles concernant la politique étrangère étaient plutôt alarmantes. Deux des trois grands blocs économiques du monde – les États-Unis et la Confédération asiatique – souhaitaient exploiter au maximum leurs propres ressources sans intervenir dans d'autres parties du monde. Cette annonce fut bien accueillie par les pays pauvres. Mais le troisième bloc économique, l'Union européenne, allait dans le sens opposé : la pénurie et la lutte pour les ressources naturelles légitimèrent l'exploitation, voire le pillage, d'autres régions

du globe pour s'assurer le maintien de leur niveau de vie. Aussi l'Union européenne avec le Koweït et l'Iran avait-elle voté contre la résolution de l'ONU pour soutenir l'Amérique du Sud dans sa lutte pour la sauvegarde et la préservation des immenses territoires de forêts tropicales.

Jens Oder eut honte, même si la Norvège n'était pas membre de l'Union européenne. L'Europe avait été son continent. Mais, au fond, cela avait-il vraiment été le cas ?

Il lut et réfléchit. À la fin, il interrompit sa lecture. Pourquoi se faire du mauvais sang pour des choses qui ne le concernaient pas ?

Pourtant une pensée ne cessait de le tarauder. *Le Weduku s'était trompé*. Le grand esprit vert avait entraîné les Indiens sur une mauvaise piste. En vivant dans la hutte du conseil pendant un an, ils auraient pu revenir en sécurité et reconstruire le village.

Il parla longtemps de cela avec Armada et Luanda et la réponse que les deux jeunes gens lui donnèrent ne le rassura guère : « Le “partie-conseil” du Weduku est un “tout-conseil” qui ne pourra jamais être oublié dans ce voyage. L'un des “partie-événement” est constitué de deux mains qui habitent chacune dans son “partie-corps”. Elles se disputent facilement. Un discours peut être un “non-discours” dans l'autre “partie-corps”. Notre tribu a agi comme il fallait. La vérité du Weduku est la “partie-tout” invisible pour les autres, mais pour les Indiens et Yenso qui voient, elle est dans ce voyage. » Jens Oder comprit. Mais il avait du mal à le croire.

Elle demanda : « Pourquoi l'enfant ne vient pas ? »

Allongés dans le noir, au creux du hamac, ils écoutaient les grands oiseaux nocturnes. Leurs corps étaient nus, en sueur, ils venaient de faire l'amour comme ils le faisaient presque toutes les nuits.

« Je ne sais pas, Luanda. C'est peut-être de ma faute. Il y a longtemps, j'ai été frappé et mon corps a été très abîmé. Tu aimerais avoir des enfants ? chuchota-t-il en passant les doigts dans les cheveux de la jeune femme.

— Beaucoup, beaucoup d'enfants, Yenso. Beaucoup de petits jaguars qui sauteraient partout et sortiraient leurs griffes pour jouer avec leur père. »

Il rit.

« Tu es si fort, poursuivit-elle. Ta "partie-homme" joue avec moi avec une telle puissance que je vois mille soleils en pleine nuit. Quand je marchais dans la jungle, je ne pensais qu'à ça, c'est pourquoi je ne pouvais pas mourir. »

Il ne répondit pas. Des enfants. Lui aussi souhaitait avoir des enfants.

Ses mains descendirent avec délicatesse vers son antre doux et humide. Il la sentit vibrer doucement. Puis il la pénétra et tous deux ne s'endormirent qu'à l'heure où les crapauds entonnent leur chant.

Un jour, ils reçurent la visite d'étrangers. Un jeune homme et une femme surgirent de la forêt, chacun portant un sac à dos. Ils avaient l'air en bonne santé, si ce n'était que l'homme boitait. Ils s'arrêtèrent à la lisière de la clairière, hésitants, avant de se diriger vers Jens Oder qui plumait une dinde.

Ils avaient la peau mate, mais n'étaient pas des Indiens.

« *Tarde, senhor* », lança le jeune homme.

Jens Oder lui adressa un signe de tête, se leva et lui tendit la main. La poignée de l'étranger était franche et son visage, grave. Jens Oder fut fasciné par l'intensité de ses grands yeux sombres. Exprimaient-ils de la chaleur ou une froideur ? L'homme avait beau être plus jeune que lui, il paraissait âgé, ses traits étaient marqués et ses cheveux mi-longs ne parvenaient pas à dissimuler qu'il lui manquait une oreille, celle de droite.

Longtemps après, Jens Oder comprit que cette première rencontre avec l'homme amené à devenir son meilleur ami et compagnon pendant des années avait été déterminante. Il avait parfaitement interprété le visage de l'homme.

« Je crois savoir qui tu es, dit l'homme. Cela veut dire que nous sommes arrivés à destination. Tu es senhor Yenso, n'est-ce pas ? »

Jens Oder se méfia. À la pensée des journalistes qui, bravant l'interdiction, s'étaient introduits dans des zones préservées, il resta sur son quant-à-soi. Mais en voyant un sourire enfantin et innocent inonder de joie le visage de l'homme, il se détendit.

Jens Oder acquiesça.

« *Disculpe, senhor*. Nous vous dérangeons peut-être dans votre travail, ce qui n'est pas notre intention. Je m'appelle Mino Aquiles Portuguesa et cela fait cinq ans que je n'ai pas prononcé ce nom. Voici ma femme, Maria Estrella. »

Jens Oder serra la main de la ravissante jeune femme qui devait avoir à peine vingt ans. Mais, curieusement, elle aussi paraissait adulte, presque âgée quand elle esquissa un sourire las. Cinq ans ? Jens Oder ne comprenait pas bien.

Armada et Luanda se joignirent à eux et bientôt ils parlèrent tous en même temps, c'était comme s'ils avaient la visite de vieilles connaissances. Cela dut frapper chacun d'eux, car soudain il y eut un grand silence durant lequel ils échangèrent des regards gênés. Luanda

fut la première à rompre le silence : « Je vais chercher une corbeille de maracujas. » Et elle partit en courant.

Bientôt, tous les cinq furent assis à l'extérieur de la hutte et se rassasièrent de ces fruits rafraîchissants.

Mino et Maria Estrella racontèrent qu'ils avaient vécu plusieurs mois dans la jungle. Ils avaient suivi le cours de différentes rivières, en évitant soigneusement toute zone habitée. C'est ici qu'ils voulaient arriver, ici qu'ils se sentiraient en sécurité. Voilà pourquoi Mino avait osé dire son vrai nom.

Armada, Luanda et Jens Oder ne comprenaient toujours pas.

« Osé dire ton vrai nom ? » répéta Jens Oder en s'éclaircissant la voix.

Il étudia de nouveau le jeune homme qui s'était mis à manipuler quatre cailloux ronds avec une étonnante dextérité. Comme dans un tour de passe-passe, il faisait disparaître et ressurgir les pierres entre ses doigts, dans l'air, dans un vêtement, les cheveux... Les cailloux pouvaient apparaître n'importe où et, oups, disparaissaient aussi vite. Mino était sérieux. Il ne s'était même pas rendu compte qu'il jouait avec ces cailloux.

« Je suis Morpho, déclara-t-il. Le papillon du ciel que personne ne peut capturer. *Mariposa*. Mes trois amis sont morts en Turquie, mais j'ai traversé l'océan à la nage pour rejoindre ma bien-aimée qui m'attendait sur la plage. Maintenant nous voici. Nous avons fait ce que nous avions à faire. Les barrages ont sauté. Il n'y aura plus d'autres barrages. »

Il y eut comme des étincelles dans la tête de Jens Oder. Des bribes de phrases lues dans les journaux lui revinrent à l'esprit. *Mariposa*. Le terrorisme au nom de l'environnement. Les meurtres des puissants capitaines d'industrie. Le massacre de la direction de la Banque mondiale. L'explosion des barrages Tucuruí et Balbina. Le groupe *Mariposa*. Avait-il vraiment sous les yeux le chef de cette redoutable organisation ? Était-ce ce jeune homme qui jouait avec quelques cailloux, le sourire aux lèvres ?

Un assassin au sang-froid exceptionnel.

« Tu as vraiment traversé l'océan à la nage ? Ce n'était pas trop immense ? » demanda Armada, qui bouillait d'envie d'en savoir plus.

Jens Oder avait du mal à rassembler ses idées, telles des guêpes qui vrombissaient dans sa tête. Deux des criminels les plus recherchés de la planète s'étaient réfugiés chez lui. *Que devait-il faire ?*

« Et tu connais des tours de magie ? continua Armada sur sa lancée.

— Oui. Je suis un magicien. Je tiens mon savoir du grand magicien Isidoro. Des gringos l'ont brûlé vif », répondit Mino d'une voix posée et grave.

Que dire ? S'il parvenait aux oreilles des autorités que cet homme

était son hôte, tout son projet tomberait à l'eau et sa confiance serait discréditée. Malgré cela, il dit : « Je crois que la dinde suffira pour nous cinq. Luanda est experte aux fourneaux. Et notre petite cantine n'a pas servi depuis que les *commanderos* ont mis le feu au village. »

Une ombre passa sur le visage du jeune homme.

« Ils ont aussi brûlé mon village. Mes frères et sœurs et mes parents ont été tués. Tout le monde a été tué. Alors je me suis enfoncé dans la jungle et je suis devenu Morpho. »

Ces paroles flottèrent au-dessus des terres calcinées autour d'eux. La jungle se tut. Sur le toit, le perroquet rouge avait glissé sa tête sous son aile. Le temps était à la pluie.

Mino Aquiles Portuguesa et sa femme, Maria Estrella, enceinte de quatre mois, se construisirent une hutte sur le terrain de la femme aux perroquets. Ce fut une jolie hutte et, grâce aux conseils du perroquet, le potager et le verger retrouvèrent vite leur splendeur d'antan.

Dans la journée, Luanda et Maria Estrella restaient ensemble la plupart du temps. On aurait dit deux sœurs. Luanda était pleine de prévenances envers la future mère. Et, de son côté, Maria Estrella ne savait comment exprimer assez sa reconnaissance envers Luanda, à qui enfin elle pouvait se confier.

Armada était éperdu d'admiration pour la dextérité de Mino ; il pouvait l'écouter pendant des heures raconter les histoires les plus incroyables. Un nombre incalculable de fois, Mino dut lui montrer sa cicatrice à la cuisse, souvenir de la fois où les *jandarmas* turcs avaient tiré sur lui. Malgré sa blessure, il avait réussi à traverser tout l'océan à la nage pour rejoindre Maria Estrella qui l'attendait.

Jens Oder et Mino partageaient la même passion pour les petits insectes. Mino, en collectionneur invétéré de papillons, savait tout sur ces miracles ailés aux couleurs chatoyantes qui voletaient dans la jungle. Il eut tôt fait de réquisitionner une grande quantité de boîtes en plastique pour ses papillons préparés. Ce n'était pas un problème, puisque Jens Oder pouvait se faire livrer de Manaus autant de boîtes qu'il voulait. Sous l'impulsion de Mino, Jens Oder put s'adonner à sa passion : l'étude des fourmis. Il procéda avec rigueur, préparant lui aussi de nouvelles espèces et les alignant soigneusement dans des boîtes avec un nom et un numéro. Ils se firent envoyer de Manaus de la littérature spécialisée sur le sujet et finirent par former une sorte d'équipe scientifique : Mino, le spécialiste des papillons, Jens Oder pour les fourmis, et Armada, le jeune botaniste, qui prenait de plus en plus la responsabilité de cataloguer et décrire les espèces de plantes collectées. L'adolescent de treize ans manifestait le même enthousiasme et la même précision que le plus érudit des professeurs : il connaissait par cœur la plupart des noms et familles de plantes. S'il découvrait une nouvelle espèce lors de leurs promenades dans la jungle, Armada pouvait aussitôt la classer dans la bonne famille.

Leurs activités scientifiques finirent par prendre tant de place qu'il fallut un plus grand espace pour mettre à l'abri leurs collections, la bibliothèque, les réserves et le laboratoire. C'est ainsi qu'on construisit

une nouvelle hutte à l'endroit où autrefois se trouvait la *venda* de senhor Luccu.

Mais un jour par mois, Maria Estrella et Mino devaient se cacher dans la jungle : c'était le jour où le caboclo Fernando Cruz venait avec son bateau chargé de marchandises. Jens Oder s'était montré intransigeant : personne ne devait, à aucun prix, pas même ce bon et fidèle Fernando, apprendre que d'autres personnes étaient venues vivre avec lui. Pour justifier l'édification des autres huttes, Jens Oder avait prévu de dire que certains membres de la tribu des Sucuruki avaient l'intention de revenir s'installer ici.

Mais Fernando Cruz ne posa aucune question.

En revanche, il parla des Yanomami qui se révélaient de plus en plus menaçants : des groupes très nombreux sortaient des forêts, quittant leurs cachettes où ils s'étaient terrés pendant une dizaine d'années. Ils obligeaient des tribus moins importantes à se joindre à eux et s'attaquaient aux caboclos et aux garimpeiros qui habitaient le long des fleuves.

Deux jours après que la boîte no 4000 eut été envoyée à Manaus et que les comptes rendus des chercheurs de l'institut leur firent savoir que les no 2417, 3017 et 3018 avaient donné lieu à des découvertes sensationnelles, Maria Estrella mit au monde un petit garçon. Il était en bonne santé et fut appelé Orlando, en mémoire d'un ami proche de Mino.

Trois semaines plus tard se produisit encore un miracle.

À vrai dire, c'était tout à fait incompréhensible. Ils avaient pratiqué le brûlis sur un champ où poussaient des mauvaises herbes. Luanda voulait y planter des *carunes*, des légumes racines ressemblant à des tubercules de pommes de terre, au goût sucré. Armada raconta par la suite que précisément à cet endroit, alors que la terre était encore chaude car couverte de braises, il avait jeté une poignée de graines qui lui restaient d'une boîte prête à être envoyée à l'analyse. Il était alors encore tôt dans la matinée. Un peu plus tard, en descendant au fleuve chercher de l'eau, Mino eut la surprise de découvrir qu'une véritable petite forêt avait poussé sur le champ. Et, comme si cela ne suffisait pas, tandis qu'il se frottait les yeux pour s'assurer qu'il ne rêvait pas, il vit de nouvelles pousses surgir du sol et se développer, former des branches et un tronc ; cette petite forêt qui atteignait déjà plusieurs mètres de hauteur, était en train de s'étendre sur le site rasé de l'ancien village.

Mino courut à la hutte de Jens Oder puis alla chercher les autres et tous assistèrent éberlués au spectacle qui se déroulait sous leurs yeux.

Il leur fallut quelques minutes pour comprendre les conséquences et la gravité du phénomène. S'ils n'intervenaient pas rapidement, ces plantes allaient gagner tout le terrain et envahir leurs maisons, les enfouissant dans un taillis impénétrable qui, apparemment, ne connaissait aucune limite.

Jens Oder cria et donna des ordres. Tous se précipitèrent sur les plantes et les arbustes avec des machettes et des haches. Les jeunes pousses qui grandissaient presque à leurs pieds étaient souples et pouvaient s'arracher à la main. Mais celles qui remontaient à quatre ou cinq heures étaient déjà dotées d'un tronc d'un pied d'épaisseur. Ils durent donner plusieurs coups de machette et de hache avant de les abattre. Jens Oder, Armada et Mino travaillaient si dur qu'ils ruisselaient de sueur. Au bout de plusieurs heures d'efforts acharnés,

la situation fut sous contrôle, la croissance anarchique enfin stoppée et contenue dans une zone plus petite, bien délimitée.

Le champ autour de cette zone était débarrassé de ces plantes folles.

Tous poussèrent un grand soupir de soulagement. Jens Oder secoua la tête. Il n'avait jamais rien vu de semblable.

Incrédules, ils continuèrent de surveiller la zone dégagée. Ici et là, une pousse surgissait spontanément, aussitôt arrachée par l'un d'eux. Puis ce fut fini. Plus rien ne jaillit de terre.

Le tas de bois, de branches et de feuillage était colossal. Jens Oder y mit tout de suite le feu et cela brûla longtemps. Ils convinrent que Luanda et Maria Estrella resteraient sur place jusqu'au soir pour garder la zone. Ils n'osaient prendre le risque qu'une seule pousse relance de nouveau tout le processus.

Jens Oder, Mino et Armada se retirèrent dans la hutte qui leur servait de bureau pour discuter du phénomène.

« J'ai vu pousser le buisson *tavosa*, commença Mino d'un ton grave. Il peut croître d'un mètre par jour. Mais ce n'est rien comparé à cette plante.

— Pourtant, c'est un arbre normal, fit remarquer Armada. Il pousse paisiblement au milieu des autres arbres dans la jungle et appartient à la famille des *Duranta repens* ou *Duranta plumieri*, ou un autre *Duranta*, ça j'en suis sûr. Nous autres Sucuruki l'appelons "l'Arbre de la fleur céleste", parce que les fleurs ne poussent que sur la cime et pointent toujours plus haut dans le ciel. »

Sur la table devant eux se trouvait une branche feuillue qu'il avait épargnée des flammes. Ils l'étudièrent avec la plus grande attention.

« Oui, j'ai l'impression d'avoir déjà rencontré cette plante, renchérit Jens Oder. Pourquoi n'avons-nous pas envoyé un échantillon de cette espèce, plus tôt ? »

Armada eut un geste d'enfant pour s'excuser.

« Parce qu'il faut bien faire un choix parmi toutes les espèces. Sans compter qu'il faut creuser assez profondément pour avoir un beau spécimen de racine. Je ne l'ai fait qu'hier, puisque ça devient plus difficile de trouver de nouvelles espèces. Cette plante a reçu le numéro 4011 », annonça-t-il en feuilletant son registre et en le montrant aux autres.

Il était indiqué que l'échantillon provenait d'un arbre situé à environ six cents mètres au sud-est du village, suivi d'un descriptif détaillé de l'arbre lui-même et des plantes poussant autour. Jens Oder, qui n'avait pas consulté le registre depuis un moment, fut impressionné par le sérieux et le zèle de l'adolescent.

« Parfait, dit-il. Et il doit te rester pas mal de graines comme celles que tu as jetées dans le champ hier après-midi ? »

Armada confirma d'un hochement de tête.

« Allons jeter un coup d'œil aux boîtes contenant les échantillons », suggéra Mino.

Armada courut à la réserve chercher la boîte n° 4011. Ils l'ouvrirent délicatement, presque avec recueillement. Jens Oder sortit le sachet avec les graines, l'ouvrit et en répandit le contenu sur la table. Des graines on ne peut plus normales. Jamais on n'aurait pu deviner leur pouvoir extraordinaire.

« Venez », dit Jens Oder. Il prit quelques graines et sortit. Les autres lui emboîtèrent le pas. Il chercha un endroit adéquat puis creusa un trou et y déposa les graines.

Ils patientèrent. Longtemps. Sans quitter des yeux le lieu de la plantation. Ils finirent par s'asseoir. Jens Oder, Armada et Mino passèrent le restant de la journée à attendre que le miracle se produise.

Mais lorsque vint la pluie de l'après-midi et que Luanda et Maria Estrella eurent plusieurs fois apporté de la nourriture, des fruits et des boissons à l'équipe scientifique sans que rien se produise, Jens Oder déterra les graines et les compta pour être sûr de ne pas en oublier une seule.

Les graines étaient telles qu'il les avait plantées. Aucun signe de pousse spontanée.

Mais la nuit, Armada monta la garde près du champ.

Et cette nuit-là, Armada vit de la lumière sur le fleuve. Il devait y avoir plus d'une centaine de points lumineux. C'étaient les torches allumées à l'avant des pirogues des Yanomami qui, venant du nord, se laissaient porter par le courant.

Au fil des mois, ils devinrent comme les cinq doigts de la main. À croire qu'ils se connaissaient depuis toujours. Jens Oder et Mino avaient de longues conversations le soir, assis sous l'arbre *sorac*, attendant que le fruit toujours suspendu dans la cime de l'arbre daigne tomber.

Jens Oder n'interrogeait jamais Mino sur son passé. Mais son camarade racontait parfois d'un ton grave des épisodes déterminants dans sa vie. Cela n'inquiétait pas Jens Oder d'avoir un terroriste cynique à ses côtés : ils partageaient la même analyse sur la forêt tropicale, la nature, les insectes et avaient développé la même vision globale. Les hommes n'étaient qu'une petite partie de cette totalité, une excroissance, une pousse qui n'avait ni mûri ni trouvé sa place dans ce tout. Une espèce de fourmi pouvait se targuer de remonter à dix millions d'années. Elle avait évolué, trouvé sa place, sa niche. L'histoire de l'homme était jeune. Elle en était encore à ses balbutiements. Mais elle était capable de déployer de grandes forces destructrices.

Ils étaient tout à fait d'accord sur ce point.

Mino avait détruit, avec des mains froides. Mais il ne touchait jamais aux éléments avec ces mains qui, en réalité, n'étaient pas les siennes. Ses mains à lui étaient chaudes.

Certains aspects de Mino continuaient d'intriguer Jens Oder, fasciné par cet homme, ou plutôt ce garçon au visage grave, qui possédait les qualités dont lui-même était fier et qu'il respectait le plus. Pourtant, le *magicien* Mino resta un mystère pour lui.

Car Mino savait faire des tours de magie. Et jongler aussi, se défiant des lois de la nature. Il pouvait créer un show, un *espectáculo* comme il l'appelait, qui laissait Jens Oder et les autres bouche bée d'admiration. Même Maria Estrella ne comprenait pas comme il s'y prenait.

Et puis il avait traversé l'océan à la nage.

Pour parler de ce voyage, qui en vérité relevait de l'impossible, Mino prenait une voix plus grave encore que d'habitude. Il avait seulement traversé l'océan à la nage, puis fait exploser les deux barrages à Tucuruí et Balbina, afin d'assurer par cet exploit la paix éternelle à la forêt tropicale.

En était-il vraiment ainsi ?

Jens Oder savait qu'il n'aurait jamais de réponses satisfaisantes à ces

questions. Sans doute parce que tout ce qui entourait Mino n'était que brume impénétrable. La vie entière n'était qu'une seule et immense illusion. Quand Mino parlait, il se contentait de l'écouter et de le prendre tel qu'il était. Les preuves de ce qu'il avait enduré les années passées se résumaient à l'ablation de son oreille droite et à la méchante cicatrice dans la cuisse qui le faisait boiter.

Assis sous l'arbre *sorac*, ils surveillaient le fruit dans la cime et suivaient la course de la lune dans le ciel. Mino, qui apprenait rapidement les langues, dit en sucuruki : « La vieille vie de la moitié-terre est illuminée par la tout-lune. Les parties de cette image ne sont pas toutes bonnes. Il y a des ombres dans cette lumière qui ne sont pas seulement de la lune-lumière et que la partie-forêt ne peut pas comprendre. Yenso-partie voit ça, mais est-ce qu'il le comprend ? »

Jens Oder secoua doucement la tête. Non, il ne comprenait pas. N'était-il pas lui-même une illusion ?

« Le non-moi a compris cela, mais pas moi. C'est une éternelle question. Les partie-pensées à un ami, un capitaine qui s'appelait Emilio, pensaient aussi comme ça. Tout n'était que partie-lumière ? Est-ce que le mouvement est toujours, oui, toujours *mau* ? » Il dut recourir au mot portugais « *mau* » qui signifiait « mal, mauvais ». Les Sucuruki ne concevaient pas le mal.

« Il y a quelque chose que nous ne savons pas et que jamais nous ne saurons, chuchota Mino. Les Indiens, eux, savaient. Ils sont partis. En un lieu où personne ne pourra les retrouver. » Ses yeux sous sa mèche noire furent traversés par une lueur intense.

Jens Oder sentit monter une inquiétude.

Les cimes des plus grands arbres bruissaient faiblement.

Le biochimiste Antonio Moezz leur rendit une visite à l'improviste. En tant que directeur de l'Institut ARBETFLO à Manaus, on ne pouvait pas lui interdire l'accès à des zones sensibles. Ce fut Fernando Cruz qui le transporta en bateau à partir de Cucui et leur arrivée surprit tant Mino, Maria Estrella et le petit Orlando que ceux-ci n'eurent pas le temps de se cacher dans la jungle.

Réfléchissant rapidement, Jens Oder les présenta comme les descendants d'une colonie de garimpeiros implantés plus en amont du fleuve et qui maintenant avaient quitté l'endroit. Ces deux jeunes gens avaient envie de rester ici, et comme il avait besoin de renfort pour cueillir les différents spécimens de végétaux, il leur avait proposé de travailler pour lui. En outre, depuis le départ des Sucuruki, la solitude avait commencé à lui peser.

Le professeur Moezz comprit aussitôt, mais Fernando haussa légèrement les sourcils.

« Je viens en réalité pour deux raisons », annonça le biochimiste après le repas. Il avait suivi avec étonnement les préparatifs de Luanda, tandis qu'un perroquet rouge juché sur une armoire récitait au fur et à mesure la liste des épices et des légumes qui convenaient le mieux pour la recette. Jens Oder et Antonio Moezz s'installèrent, chacun avec son verre de vieux rhum et une tranche de citron, à l'ombre derrière la maison.

« Tout d'abord, j'ai apporté un rapport très détaillé sur l'avancement des travaux de recherche jusqu'ici, rédigé par Mariella et Bernardo. Pour des raisons de sécurité assez évidentes, nous n'avons pas osé l'envoyer par la poste. Tu découvriras beaucoup de choses intéressantes quand tu auras le temps de le lire à tête reposée.

— Je suis curieux de le lire, car pour l'instant je n'ai eu droit qu'à la version officielle dans les journaux, déclara Jens Oder en recevant une grosse liasse de feuillets attachés ensemble, formant comme un petit livre.

— Oui, poursuivit le professeur Moezz. En résumé, nous avons jusqu'ici répertorié cent sept espèces inconnues, auxquelles tu as donné un nom pour la plupart. Mais il n'y a pas que les espèces inconnues qui se révèlent intéressantes ; l'analyse de la composition chimique des espèces moins connues est tout aussi importante, et c'est peut-être à ce niveau que nous avons fait les plus grandes découvertes.

Je me bornerai à citer la plante no 2349, un *Hyoscyamus* ; autrement dit, une jusquiame, qu'on a cru jusqu'ici vénéneuse. Mais ce n'est pas le cas, bien au contraire, elle contient une concentration d'éléments nutritifs bien plus élevée que la pomme de terre, le chou-rave et la carotte réunis. C'est une racine tout à fait exceptionnelle. Et, détail non négligeable, elle est d'une simplicité enfantine à cultiver : elle supporte une terre pauvre et, sous des latitudes plus froides, n'a pas besoin de serre. Nous avons déjà installé deux plantations, une à Manaus et une à Cuzco, dans les montagnes. » Le professeur avait les yeux qui brillaient.

Voilà qui était autrement prometteur que le chou-rave synthétique, songea Jens Oder, fasciné par ce qu'il venait d'apprendre.

« Ceci n'est qu'une des sept découvertes que nous avons divulguées, en d'autres termes, qui ne sont plus sous le sceau du secret. J'en arrive à l'essentiel : la partie immergée de l'iceberg. Nous détenons à présent des connaissances sur les propriétés de certaines plantes que je n'hésiterais pas à qualifier de sensationnelles. Pour la médecine, en premier lieu, mais aussi pour d'autres domaines tout aussi vitaux. Ce sont des savoirs qui ne doivent pas tomber entre des mains malintentionnées. La pression est forte pour que nous délivrions ces informations, surtout en Europe, qui essaie par tous les moyens de s'infiltrer chez ARBETFLO. En comptant tous les membres du personnel, nous sommes dix-sept à l'institut et, tôt ou tard, tel que le système a été mis en place, malgré toutes les précautions que nous prenons pour choisir nos collaborateurs, il y aura des fuites. »

Jens Oder hochia pensivement la tête, essayant de se représenter les conséquences si des informations importantes conservées à l'institut devaient se retrouver entre de mauvaises mains. Cela mettrait à mal toute la nouvelle politique du pays et de l'ONU concernant la sauvegarde de la forêt tropicale. Si les perspectives d'enrichissement devenaient colossales, tout serait remis en question. La science n'aurait aucune chance de l'emporter.

« Comme tu le vois, reprit Moezz, nous devons entreprendre quelque chose avant qu'il ne soit trop tard. C'est pourquoi j'ai pensé te demander une procuration, Yenso, pour reprogrammer tout le système informatique, afin que seules deux personnes aient la clé du code, le professeur Mariella de Campo Silf et moi-même. »

Jens Oder fut surpris : « Pourquoi pas Bernardo et Helena ? Ils ont été impliqués dans le projet dès le départ. »

Le professeur appuya son visage sur ses mains et resta longtemps silencieux. Puis il releva la tête, jeta un regard sur le fleuve et dit doucement : « C'est une longue histoire. Ces deux-là sont sans doute dignes de confiance, l'institut est toute leur vie. Mais le professeur Ferenc, Bernardo, est alcoolique. Il boit comme un trou. Et notre

toxicologue, Helena Buch, est devenue Mme Ferenc il y a quelques mois. »

Jens Oder hocha lentement la tête. Telle était donc la situation. Il réfléchit : deux personnes. Seulement deux personnes allaient avoir le code d'accès à toutes les données. Toute la valeur de l'Institut ARBETFLO reposerait entre les mains de ces deux-là.

« Non, dit-il avec fermeté, il faut que le code soit communiqué à plusieurs personnes. Je vais te donner une procuration pour réorganiser le réseau à condition que tu mettes deux personnes supplémentaires de l'équipe dans la confiance. »

Le professeur Moezz plissa les yeux.

« Senhor Yenso, dit-il, pourquoi suis-je venu jusqu'ici pour t'exposer ceci ? N'est-ce pas un gage de mon intégrité ? Nous aurions parfaitement pu réorganiser le réseau sans ton accord et tu ne l'aurais jamais su. Malgré cela, je suis venu te poser la question, parce que j'ai beaucoup de respect pour toi qui, seul, a mis en place ce projet. »

Jens Oder observa le scientifique du coin de l'œil. D'ici peu, la pluie de l'après-midi tomberait. Il semblait digne de confiance, ce professeur Antonio Moezz qui était, sur les quatre collaborateurs que Lolo avait choisis, celui qu'il préférait. Indéniablement.

« On fera comme j'ai dit, Antonio, déclara-t-il calmement. Trouve-moi deux autres personnes en qui tu as confiance, et je vous enverrai alors à tous les quatre une procuration vous octroyant les pleins pouvoirs. Une cinquième personne viendra se joindre à vous. Dans quelques années, un botaniste autodidacte et érudit vous assistera à l'institut. Je veux parler d'Armada. Je place de grands espoirs dans cet adolescent.

Le professeur Moezz ouvrit les bras en riant.

« OK, OK, je peux te comprendre. Mais tu n'auras qu'à t'en prendre à toi-même si les choses tournent mal. Je vais en choisir deux. Je pense savoir qui. Et Armada est le bienvenu. À la vôtre ! »

Ils trinquèrent.

Ensuite, ils parlèrent longuement du travail à l'institut. Il s'agissait avant tout de collecter des échantillons. Ils finiraient au bout d'un moment par avoir fait le tour de ce qu'ils pouvaient trouver ici. Armada mettait de plus en plus de temps à dénicher des végétaux rares. Aussi fallait-il installer d'autres postes de cueillette ailleurs, dans des biotopes variés, à la fois plus au nord et à l'ouest en direction des montagnes, mais aussi vers le sud, en direction du Mato Grosso et des zones marécageuses de Pantanal. Le professeur Moezz voulait obtenir des autorités de pouvoir installer ailleurs ces chercheurs en botanique. Cela ne devait pas poser de problèmes.

Les perspectives étaient réjouissantes. Un jour, dans un futur pas trop éloigné, ils auraient des postes de cueillette et des botanistes aux

quatre coins du monde, dans les forêts tropicales existant encore en Afrique et en Asie, dans toutes les grandes forêts et territoires sauvages. Tous les végétaux de la terre, avec leurs graines et leurs formules chimiques, seraient conservés à l'institut sur les rives du Rio Negro. Quoi de plus naturel : au cœur de la jungle la plus luxuriante du monde.

La pluie de l'après-midi s'abattit avec une grande violence, les obligeant à se réfugier sous l'auvent que Jens Oder avait fabriqué. De là, ils pouvaient surveiller le fleuve.

Les autres les rejoignirent. Armada était fier du travail accompli dans la journée, il avait en effet trouvé six nouvelles espèces. Mais il s'était aventuré loin dans la jungle. Quant à Mino, il admirait une boîte en plastique qu'il avait posée sur la table, contenant un très rare machaon porte-queue, un *Papilio judicael*. Selon ses ouvrages de référence, un seul exemplaire avait été répertorié jusqu'ici et il était conservé au British Museum.

« Ce n'est pas tout, reprit le professeur Moezz en s'éclaircissant la voix. Vous avez bien des journaux qui vous parviennent ? »

Jens Oder haussa les épaules.

« Oui, de temps en temps. Ça ne m'intéresse pas tellement.

— Est-ce que vous avez lu des articles sur les Yanomami et ce qu'ils préparent ? »

Jens Oder vit s'allumer une lumière dans les yeux de Mino qui s'était mis un peu à l'écart, à l'ombre près du mur.

« Oui, dit Mino. Ils sont en train de s'organiser. Ils revendiquent toute l'Amazonie comme leur territoire.

— Exactement, dit le professeur. Mais c'est pire que ça : leurs chefs ont été formés dans les écoles des villes et ont appris la langue du pouvoir que les Yanomami ignoraient jusqu'alors. Ils savent utiliser à leur profit la nouvelle situation depuis l'instauration des mesures pour protéger la forêt tropicale.

— Je ne vois pas où est le danger. N'est-ce pas une bonne chose ? demanda Jens Oder en remplissant son verre de vodka.

— Ils ont tué beaucoup de monde et chassé huit familles à Cucui ! s'écria Fernando Cruz en se relevant et en agitant les bras. On ne peut plus sillonner tranquillement les fleuves ! Ces Indiens mériteraient d'être décapités ! » Il se rassit et ajouta du rhum dans son verre, qu'il avait fait déborder dans son emportement.

Antonio Moezz acquiesça doucement.

« Voilà, dit-il avec calme, toute l'affaire résumée dans les grandes lignes. Si on laisse faire, c'est tout l'accord sur la forêt tropicale qui sera menacé. Les Yanomami viennent de Colombie et du Venezuela ; ils surgissent de tous les coins ; personne n'aurait imaginé qu'il restait

autant d'Indiens. Et comme si cela ne suffisait pas, ils ont scellé une alliance avec les Kayapo, la puissante tribu de la région de Xingu. Le grand chef des Yanomami, un drôle de type qui se fait appeler "Guggu", a dû lire *Mein Kampf*. Il a apparemment été formé dans une école de missionnaires. En tout cas, il clame haut et fort des idées qui n'ont rien à voir avec la culture des Yanomami. Mais il arrive à mobiliser ses congénères. Leur but est de chasser tous les Blancs de l'Amazonie en les exterminant jusqu'au dernier. Et il a clairement indiqué qu'il considérait comme ses ennemis d'autres tribus indigènes ayant, à ses yeux, moins de valeur. Est-ce que vous voyez à quoi cela peut conduire ? »

Jens Oder hocha la tête.

Luanda murmura un mot que Jens Oder ne put faire autrement que d'entendre : « *Weduku*.

— Alors, que pouvons-nous faire ? demanda Jens Oder, soucieux.

— Je veux que vous quittiez cet endroit. Vous n'êtes plus en sécurité ici, répondit le professeur Moezz en posant les mains sur la table pour examiner ses ongles. Est-ce que vous pourriez envisager de déménager ? »

Jens Oder ressentit tout à coup une brûlure d'estomac et fut pris d'une nausée qui resta bloquée au niveau de son sternum. Déménager ! Durant les cinq années passées ici, la pensée ne l'avait jamais effleuré. Cette seule évocation provoquait chez lui un malaise, un grand malaise. Comme si le sol sous lui se dérobaît, comme si on lui ôtait ce qu'il avait patiemment construit : une forme de quiétude, une position qui lui donnait l'impression de mener une vie digne ayant un sens. Déménager ! Non, il ne bougerait pas d'ici. Cette forêt, ce fleuve faisaient dorénavant partie de lui, il connaissait chaque arbre et chaque brindille à un kilomètre à la ronde. Il connaissait Luanda et Armada, ils étaient ensemble, Mino avait Maria Estrella et le petit Orlando. Comment imaginer une seconde qu'eux aussi veuillent quitter les lieux ?

« Non, dit-il en luttant pour garder son calme. Ce n'est pas d'actualité. Ceci est mon foyer. Nous trouverons bien un terrain d'entente avec les Yanomami, s'ils devaient venir par ici. Tu ne penses pas, Mino ? »

Mino ne répondit pas. Il se contenta de scruter le fleuve en aval, le visage lointain, fermé.

« Luanda, Armada, est-ce que vous voulez qu'on parte d'ici ? » leur demanda-t-il en les regardant à tour de rôle.

Tous deux secouèrent la tête.

« De l'autre côté du fleuve, dit Armada, derrière cette colline, le sol est très différent. Il pousse certainement des plantes et des arbres dont nous n'avons pas d'échantillons. Alors, ce serait bête de partir d'ici. »

Le professeur Antonio Moezz haussa les épaules.

« Je tiens quand même à souligner que vous courez un grand risque. Personne ne sait ce qui va arriver. Sachez que si vous changiez d'avis, les autorités vous donneraient certainement accès à d'autres terres assez semblables à celles-ci. »

Le débat était clos. Mais Mino descendit sur les bords du fleuve et resta là jusqu'à la tombée de la nuit. Les autres parlèrent longuement d'autres sujets.

La lune était grande et jaune. Jens Oder et Luanda avaient pris place sous le grand platane. Ils se tenaient serrés l'un contre l'autre et regardaient à travers le feuillage. Tous deux virent soudain la même chose : il y avait deux lunes qui dansaient l'une autour de l'autre. C'était la nuit des trois lunes.

Mais pas de fête.

Et une des lunes n'était pas jaune. Elle avait la couleur du sang.

Luanda chuchota à l'oreille de Jens Oder : « Ma "bonté-corps" pèse plus lourd que les fruits de l'arbre *metador*. Je sais fredonner tous les chants de la terre. »

C'était la nuit suivant le départ de Fernando Cruz et du professeur Moezz. Ils étaient allongés dans leurs hamacs. Jens Oder avait remarqué que Luanda s'était montrée particulièrement cachottière et moqueuse toute la journée.

« Laisse la "partie-voix" d'un chant se fondre au mien pour que je puisse apprendre les notes. » Il lui chatouilla le nez avec une plume d'ara.

« Tu n'entends pas ? »

Il ne comprenait toujours pas ce qu'elle voulait dire. Alors elle lui saisit la tête et la plaqua contre son ventre.

« Écoute. C'est "partie-partie" qui va germer. »

Il tendit l'oreille mais n'entendit que des gargouillements.

Alors les yeux de Luanda se mirent à briller ; elle lui releva la tête en tirant sur ses cheveux et la secoua.

« *Estúpido !* s'écria-t-elle en portugais. On ne t'a donc rien appris dans le drôle de pays d'où tu viens ? »

Troublé, Jens Oder se redressa et, lentement, en regardant son visage taquin dans la pénombre, comprit ce qu'elle cherchait à lui faire comprendre : elle était enceinte !

Il bondit du hamac et se jeta sur elle pour l'étreindre.

Jamais il n'avait entendu les bruits de la jungle avec pareille intensité que cette nuit-là.

Mino avait fabriqué une pirogue. Pendant plusieurs semaines, cela l'avait tenu occupé. Perfectionniste comme il était, cette pirogue fut à la fois si légère et si rapide qu'Armada jugea qu'aucune pirogue dans toute l'Amazonie n'aurait pu soutenir la comparaison. Il n'y avait de la place que pour une personne.

Jens Oder ne voyait pas bien l'utilité d'une nouvelle pirogue. Ils en avaient déjà assez amarré sur le quai, des bateaux qui se prêtaient parfaitement à la pêche et à la chasse en remontant le fleuve. Mais si ça lui chantait de s'en construire un qui lui appartienne en propre, qu'il le fasse.

Un matin, Mino vint voir Jens Oder.

« Je dois faire un voyage, dit-il d'un ton grave. Peut-être resterai-je longtemps absent. »

Jens Oder regarda son ami avec étonnement. Un voyage ? Il allait partir en voyage ? Il aurait bien aimé en savoir davantage, mais quelque chose dans le regard de Mino lui intima le silence.

« Ne vous inquiétez pas, j'en ai parlé avec Maria Estrella. Elle sait que c'est nécessaire. »

Bon. Qu'il parte donc. De toute façon, il n'irait pas très loin, une pirogue avait ses limites. Encore qu'avec Mino on était sûr de rien. Quelqu'un qui avait traversé l'océan à la nage était capable de tout.

Mino n'ajouta rien. Il fit ses préparatifs et, le jour de son départ, tous le suivirent sur l'embarcadère. Le petit Orlando babilla dans son langage incompréhensible et tira très fort sur la frange de son père quand ce dernier lui donnait un baiser d'adieu.

Mino partit. Il fut absent pendant des semaines. Jens Oder, Luanda et Armada se faisaient du mauvais sang pour lui. Seule Maria Estrella paraissait sereine. Elle chantonait en travaillant dans le potager avec le petit Orlando ou devisait joyeusement avec le perroquet.

Fernando Cruz leur rendit sa visite mensuelle. Dans les journaux que le caboclo apporta, Jens Oder lut des nouvelles inquiétantes sur la déclaration de guerre des Yanomami et de leurs razzias dans certaines régions du pays. Ils réclamaient l'impossible : le départ de tous les Blancs présents en Amazonie et l'abandon des métropoles de Manaus et d'Iquitos au Pérou où vivaient des millions d'habitants.

Fait étrange, après ce qui s'était passé aux barrages de Tucuruí et Balbina, le gouvernement semblait peu décidé à freiner les ardeurs

guerrières du chef indien fou, comme s'il était paralysé par la peur que l'ONU cesse de verser des fonds de soutien pour la sauvegarde de la forêt tropicale. On ne trouvait plus en Amazonie les *commanderos* de triste réputation.

Quatre jours après la visite du *caboclo*, Mino revint. La première chose qu'il raconta fut qu'il avait retrouvé la barque de Fernando à la dérive, sans pilote. Les Yanomami avaient tué le fidèle batelier. Car les Yanomami ne faisaient jamais de prisonniers.

Assis autour de la table dans la hutte de Jens Oder, ils écoutèrent le récit de Mino. Il avait voyagé le long des fleuves, en amont et en aval, et avait croisé à plusieurs reprises les Yanomami. Tel était la mission qu'il s'était fixée : comprendre, en allant sur le terrain, ce qui avait poussé ces Indiens à prendre les armes contre les autres tribus d'Amazonie. Car conquérir de nouveaux territoires, dominer et terroriser d'autres tribus indigènes vivant loin de leurs terres d'attache, cela n'avait jamais fait partie de la culture des Yanomami.

Mino les avait donc approchés. Ou plus exactement, il les avait vus, mais eux ne l'avaient pas vu. Il avait pris des prisonniers qui lui avaient raconté ce qu'il craignait : ce n'était pas le chef Guggu qui menait cette guerre. Guggu n'était qu'un symbole, une figure de proue utile pour rassembler les Yanomami et les conduire aveuglément à la guerre bien au-delà de leurs territoires d'origine. En Amazonie, les sarbacanes et leurs flèches empoisonnées étaient des armes redoutables, plus efficaces que les fusils automatiques et les mitraillettes. Ils utilisaient en outre une arme inaudible et fatale : les émissions de mercure. Ils s'étaient emparés de grandes réserves de cette substance, utilisées par les garimpeiros et les grands groupes industriels pour l'extraction de l'or. Les émissions de mercure pouvaient tuer toute la vie d'un village et de ses alentours.

Les stratèges à l'origine de cette guerre insensée, ceux qui se cachaient derrière la marionnette Guggu, c'étaient les Blancs. Pas des Sud-Américains ni des Nord-Américains, mais des agents européens spécialement entraînés, raconta Mino. Dans le plus grand secret, ils s'étaient infiltrés auprès des Yanomami, gagnant peu à peu la confiance de leurs chefs facilement attirés par la promesse de grandes richesses. En sous-main, ils dirigeaient les opérations. Le but avoué n'était pas du tout ce que croyaient les Yanomami : s'emparer de l'Amazonie en l'arrachant au Brésil, au Pérou, à la Colombie et au Venezuela, de façon à former avec le temps un pays yanomami indépendant. Non, les stratèges savaient bien qu'un tel projet était irréaliste ; ils savaient que toute cette guerre était pure folie.

Oui, pure folie. Mais une folie calculée et parfaitement orchestrée. Avec pour résultat le chaos, l'insécurité et la peur. À la fin, les autorités seraient contraintes de renoncer à la nouvelle politique environnementale. L'ONU serait contrainte de cesser tout soutien

financier. L'Amazonie redeviendrait un territoire vierge pour ceux qui désiraient profiter des richesses incommensurables de la forêt tropicale.

L'Union européenne avait essuyé une défaite à l'ONU. L'Europe était isolée du reste du monde. L'Europe se délitait. Seul un nouvel accès à des matières premières bon marché pouvait sauver le niveau de vie européen et stabiliser l'Union. Il s'agissait de matières premières de première nécessité. Il en avait toujours été ainsi en Europe depuis des siècles, et pas autrement.

Écouter l'exposé de Mino sur la politique des grandes puissances donnait mal à la tête à Jens Oder. Chaque fois qu'il entendait le mot « Europe », il avait des frissons dans le dos. Il ne voulait pas ressentir ce froid glacial ! Il dit malgré lui : « Les Européens. C'est trop bête. »

Mino approuva. « C'est trop bête. Mais c'est comme ça. J'ai vu des Suédois, des Allemands, des Britanniques et des Français. Mais deux d'entre eux ont trouvé la mort. » Il avait dit cette dernière phrase tout doucement, en regardant Jens Oder droit dans les yeux.

« Pauvre Fernando, soupira Armada. Pourquoi l'ont-ils tué ? »

Jens Oder comprit tout à coup que la mort de Fernando signifiait que le cordon ombilical qui les rattachait à Manaus et à l'institut était irrémédiablement coupé. Qu'allaient-ils faire désormais ? Une vague de découragement l'envahit : s'il avait écouté le professeur Moezz, ils auraient déjà quitté les lieux.

« Peut-être que les lèvres des lianes, la "partie-bouche" qui nous appartient à tous, peuvent nous parler avec les plumes des oiseaux. Le "tout-rêve" peut nous emmener là où nous désirons aller au cours de ce voyage. » Luanda se releva en s'appuyant sur Jens Oder. Dans moins d'un mois, elle donnerait naissance à leur enfant.

« Cucui, poursuivit Mino le visage grave. La bourgade en bas est presque désertée. La plupart des habitants se sont enfuis la semaine dernière. Seuls les garimpeiros les plus endurcis sont restés. Mais eux aussi ont peur. Ils savent se protéger contre les flèches empoisonnées des Yanomami, mais pas contre les émissions de mercure. »

Ils étaient isolés.

Plus Mino parlait, pire ça devenait. *Était-ce vrai ?* Quelles étaient donc ces coulisses, cette illusion, cette irréalité dans laquelle il vivait ? *Le « tout-rêve » peut nous emmener là où nous désirons aller au cours de ce voyage.* Les mots de Luanda reflétaient toute une philosophie cosmique dont il ne captait que des bribes.

L'averse de l'après-midi tambourinait sur le toit. Ils continuèrent à parler à voix basse autour de la table. Quand l'obscurité tomba, ils se pressèrent inconsciemment les uns contre les autres. Le perroquet rouge était perché sur une armoire, la tête sous son aile. Silencieux. Ils écoutèrent le cri nocturne et rauque de l'urubu noir. Le feuillage du

grand platane bruissait très légèrement et le grondement sourd du fleuve montait jusqu'à eux.

Le fleuve. La sécurité.

Non, désormais cette voie de communication n'était plus synonyme de sécurité, mais d'un danger mortel.

« Nous ne pouvons pas rester ici, décréta Jens Oder. Dès demain, il nous faudra partir.

— Partir ? » s'écria Maria Estrella. Orlando dormait sur ses genoux.

Une idée avait germé dans l'esprit de Jens Oder.

« Oui. Armada, tu crois que tu trouveras le chemin jusqu'à la hutte du conseil cachée au fond de la jungle ?

— Oui, je connais le chemin. J'y suis déjà allé une fois après notre retour. Comment aurais-je fait sinon pour récupérer ma tortue ? »

Jens Oder laissa échapper un sourire. Il ne s'était pas demandé pourquoi la vieille tortue d'Armada avait soudain réapparu.

Il parla brièvement à Mino et Maria Estrella de la hutte du conseil. Ils trouvèrent que ce n'était pas une mauvaise idée. D'ailleurs, ils n'avaient pas le choix. Descendre le fleuve équivaldrait à un suicide.

« Les Yanomami sont des Indiens, dit Mino en regardant la nuit. Ils ne sont pas comme les *commanderos*. Eux connaissent aussi la jungle. »

Jens Oder comprit ce que son ami voulait dire. Mais il n'ajouta rien. Il n'avait rien à dire.

Cette nuit-là, Jens Oder ne dort pas. Assis près de la porte, il scrutait l'obscurité. Aux aguets. Jamais il n'avait eu si peur de perdre quelqu'un.

Tôt le lendemain matin, ils se préparèrent à lever le camp. Il s'agissait d'emmener le strict minimum. Ils pourraient revenir chercher le reste au fur et à mesure, disait Mino. Se nourrir dans la jungle, à l'abri de tous, n'était pas sans poser problème, mais cela devrait être possible un moment.

Un moment ?

Jens Oder vit ce que la situation avait de désespéré. Comment sauraient-ils, coupés du reste du monde, si leur cauchemar était terminé et qu'ils pourraient sortir de leur cachette ? Il aurait donné cher pour savoir ce que les scientifiques blancs à Manaus, à l'institut, croyaient. Enverraient-ils une expédition jusqu'ici pour leur porter secours ? Auquel cas, on ne les retrouverait jamais. Les maisons vides, abandonnées étaient suffisamment éloquents.

Il fit part de ce dilemme à Mino. Sans être rassurante, la réponse de son camarade témoigna de son sang-froid et de sa vision à long terme : « Étant donné la situation et ce que j'ai vu pendant mon périple, personne ne pourra remonter les voies fluviales à partir de Manaus sans se faire attaquer par les Yanomami. Pas même avec un hors-bord. Il lui faudrait faire le plein de carburant pas une mais plusieurs fois. Malgré cela, je suis descendu sur le quai et j'ai peint en grosses lettres sur les planches : NOUS HABITONS DANS LA JUNGLE. UTILISEZ LE TAM-TAM AU SOMMET DU GRAND PLATANE. Les Yanomami qui se promènent par là lisent mal le portugais.

— Merci. » Sur le moment, c'est tout ce qu'il trouva à dire.

Mino sourit. « C'est moi qui dois te remercier, Yenso. Nulle part ailleurs, Morpho n'aurait pu trouver le repos et la paix comme chez vous. Tu le sais : tu n'as pas de mains ni de doigts, tu as des pétales qui touchent ce qui t'entoure. Ne vois-tu pas, Yenso, qu'il te pousse des racines aux pieds ? »

Ces mots pénétraient profondément dans l'esprit de Jens Oder ; il lui semblait parfois grandir et s'élever au-dessus du toit de la jungle.

Le perroquet rouge s'était tu toute la matinée. À présent qu'ils s'enfonçaient dans la jungle, ils l'aperçurent perché dans le citronnier. Toujours la tête blottie sous son aile.

Armada leur montra la direction. Il n'existait pas de chemin, aucun signe visible que des hommes avaient déjà marché ici. Et Armada prit soin qu'ils ne laissent aucune trace. La jungle se referma sur eux.

La chaleur moite, la vapeur qui montait de la terre et leurs lourdes charges les obligeaient à faire des pauses fréquentes. Luanda portait quatre vies : la sienne, celle de l'enfant à naître et celle des deux poules *pircci*.

Ils s'arrêtèrent longtemps sous l'arbre *sorac*. Sur le sol près du tronc vigoureux gisait un fruit violacé, à moitié pourri. Et énorme. Un nombre impressionnant d'insectes et de bestioles se régalaient de ce festin rare.

Il faudrait attendre deux siècles pour qu'un nouveau fruit tombe au sol.

Jens Oder se demanda ce que ses ancêtres auraient eu à lui raconter, s'il avait été assis ici au moment où l'arbre laissa tomber son fruit. Sans doute rien qui en valût la peine.

Un groupe de douroucoulis leur criait dessus du haut des cimes et leur jetait des fruits blets. Les hoazins sifflaient et pépiaient. Les iguanes, les serpents et les autres petits animaux coururent se réfugier sous les feuilles mortes. Autour d'eux, tout grouillait de vie. La jungle vivait, comme elle l'avait fait depuis bientôt dix millions d'années.

Armada redoublait de prudence. Sans cesse, il venait se placer derrière Jens Oder qui fermait pourtant la marche, pour redresser des branchages ou rectifier la position des feuilles sur le sol. Bientôt ils arriveraient à la hutte du conseil. La jungle était si dense et impénétrable qu'ils devaient se frayer un chemin à coups de machette.

Enfin, ils se retrouvèrent face à cette immense hutte dont le toit s'était effondré à plusieurs endroits, mais rien qui ne puisse être facilement réparé. Cette maison, cette salle qui avait abrité plusieurs centaines d'Indiens, serait leur nouveau foyer.

Jens Oder entra. Un objet sur la terre sèche renvoya un reflet : une bouteille de rhum vide. La toute dernière gorgée fortifiante de senhor Luccu.

Les premiers temps, ils restèrent oisifs. Qu'auraient-ils pu faire, d'ailleurs ? Ils traînaient dans la grande hutte en se regardant les uns les autres. Luanda passait la plupart du temps allongée dans le hamac, l'enfant pouvant venir à tout moment.

Mino et Armada installèrent des pièges astucieux et n'eurent aucun mal à capturer des iguanes, des singes ou des fourmiliers. Mino tua un tapir avec une sarbacane et des flèches empoisonnées qu'il avait lui-même fabriquées. Ils ne souffraient donc pas vraiment de la misère.

Mais Jens Oder ne tenait pas en place. Si les travaux pour le projet d'ARBETFLO avaient été interrompus et s'il avait de quoi s'occuper avec sa chère collection de fourmis, quelque chose d'indicible pourtant lui donnait la sensation d'être encore derrière les barreaux. Cela faisait longtemps qu'il n'avait pas éprouvé cela à nouveau.

À chaque instant, il pouvait devenir père. Cette certitude lui donnait comme des fourmillements dans le corps. Il allait sans cesse auprès de Luanda pour lui murmurer des mots doux et lui caresser la joue. Son enfant allait-il naître dans un monde où il ne pourrait pas voir la couleur du ciel ? Car ici, au fin fond de la jungle, il faisait presque nuit en plein jour.

Il ferma les yeux et se remémora les journées passées dans le *corra* des Sucuruki : les éclats de rire des enfants, les éclaboussures et les baignades dans le fleuve, le chef assis à l'ombre du platane avec son bol de cassave, affichant sa satisfaction, les chasseurs moqueurs Enrique, Saman et Calcao. Et les vieux, Piruna et Golgome qui hochaient la tête devant tout ce qu'ils voyaient. Où étaient-ils à présent ?

Il n'aurait jamais la réponse.

L'Europe. La main glacée le cherchait de nouveau. Où qu'il se cache, cette main, cette griffe maléfique détruirait et arracherait tout ce qui l'entourait. Les barreaux européens qui voulaient emprisonner le monde entier. Comment raser ces murs une bonne fois pour toutes ?

Ces pensées sombres le poursuivaient. La magnifique philosophie de maîtrise de soi prônée par Mino ne parvenait pas à l'arracher à ses ombres. Il faisait les cent pas dans la grande hutte, incapable de trouver la paix.

Maria Estrella était assise à côté du hamac de Luanda. L'enfant pouvait naître d'un instant à l'autre, mais l'accouchement n'avait pas encore commencé. Mino devait relever quelques pièges qu'il avait installés un peu partout le long du trajet.

Jens Oder et Armada progressaient rapidement dans la jungle.

À plusieurs reprises, le garçon s'arrêta pour observer la cime des arbres.

« Aucun singe, aucun hoazin », fit-il remarquer.

En s'approchant de la clairière et des maisons, l'odeur les frappa : la fumée. Jens Oder sentit la nausée lui comprimer le diaphragme, tandis qu'ils continuaient prudemment d'avancer. Armada écarta les feuilles d'un buisson *arruna* et découvrit un triste spectacle.

La place autour du platane était envahie de guerriers yanomami. Ils avaient incendié les maisons et dansaient autour d'elles en brandissant leurs lances ornées de plumes.

Jens Oder eut l'impression de se retrouver au cœur d'un mauvais film tourné des années auparavant et dut cligner des yeux en avalant sa salive : cette histoire remontait à un, voire deux siècles ! *Le « tout-rêve » peut nous emmener là où nous désirons aller au cours de ce voyage.* Les paroles mesurées de Luanda résonnaient dans sa tête.

Armada pinça la bouche. L'adolescent était pâle.

« Il faut vite rentrer », chuchota-t-il.

À peine avaient-ils parcouru deux cents mètres dans la jungle qu'Armada tressaillit et attira Jens Oder dans un fourré. Ils étaient encerclés d'Indiens ! Tandis qu'ils retenaient leur souffle, une dizaine de guerriers yanomami peints en rouge passèrent à quelques mètres d'eux.

Jens Oder sentit croître sa fureur, des taches noires dansèrent devant ses yeux et tout son corps se mit à trembler. Il leur fallait regagner la hutte du conseil au plus vite ! Qu'en était-il de Luanda et de l'enfant ?

Les commissures des lèvres d'Armada aussi frémissaient.

Ils se déplaçaient en décrivant un large cercle, mais durent bientôt se dissimuler à nouveau. D'autres Indiens. La jungle grouillait de Yanomami. *D'où sortaient-ils ?*

Il remarqua qu'il avait de plus en plus de mal à se contrôler. Il était à deux doigts de foncer sur la hutte qu'il pensait être celle du conseil.

Pourquoi les Yanomami en voudraient-ils à leur vie, à lui et aux siens ? Lui, Jens Oder Flirum, l'ami des Indiens, qui avait lu l'histoire des Yanomami et sympathisait avec leur combat pour la sauvegarde de leur culture, comment les Yanomami pourraient-ils lui faire du mal ?

Armada eut toutes les peines du monde à le retenir.

À pas infiniment lents, ils rampèrent à travers les buissons, s'arrêtant net chaque fois que passait un nouveau groupe d'Indiens. Ils devaient bientôt être arrivés !

La jungle était silencieuse. Beaucoup trop.

Oh, faites qu'il n'y ait plus d'Indiens maintenant ! Oui, pourvu qu'il n'y ait plus d'Indiens ! Pas à proximité de la hutte du conseil, non ! suppliait-il en son for intérieur. Mais c'était peine perdue.

À genoux, ils scrutèrent les lieux. Dans une minuscule clairière, ils virent six Yanomami allongés dans des positions tordues, morts. Ils aperçurent alors deux autres Indiens se déplacer derrière un arbre. Jens Oder et Armada s'avancèrent de quelques pas en direction de la clairière. Deux sifflements et ils virent les deux Indiens tomber. La scène s'était produite à la vitesse de l'éclair, presque sans bruit.

Silence. Aucun mouvement. Longtemps.

Puis ils entendirent un léger sifflement dans l'arbre au-dessus d'eux. Jens Oder tourna la tête et leva les yeux. Mino était assis là-haut, dissimulé parmi les branchages. *Mais où était la hutte du conseil, où étaient Luanda et Maria Estrella !*

Un frisson glacial le parcourut. Il se redressa. Armada essaya de le retenir, mais il se dégagea et s'approcha des Indiens morts. Il donna des coups de pied dans le corps. Rien ne se passa.

« Où est la hutte ? » chuchota-t-il à Armada. On aurait dit la voix d'un serpent.

L'adolescent pointa le doigt vers l'intérieur de la jungle.

Alors il s'élança comme un fou.

Il s'égratigna jusqu'au sang dans les buissons d'épines, sans rien ressentir. Si toute une armée de Yanomami avait voulu lui barrer la route, il leur aurait foncé dessus. Il voyait les griffes s'allonger au bout de ses doigts, il grognait, des gouttes de sang tombaient de ses crocs ; il était le jaguar, le grand, le terrible jaguar de la jungle.

Le souffle pesant, il se tenait devant la hutte du conseil. La sueur et une salive acide dégouлинаient de sa bouche.

« Luanda ! Maria Estrella ! Orlando ! » Ses cris mirent le feu aux cimes des arbres.

Pas de réponse.

Il entra dans la pénombre.

Maria Estrella gisait sur le sol à côté du hamac, le petit Orlando dans ses bras. À moitié redressée dans son hamac, la bouche ouverte, Luanda avait le regard fixe. Entre ses cuisses ensanglantées, Jens Oder

aperçut un crâne d'enfant.

Pas un mouvement, pas un son.

Les Indiens avaient retiré les flèches empoisonnées des cadavres. Alors il entendit sa propre voix, un cri terrible qui se transforma en long hurlement.

Le son d'une cascade, sous la glace, la membrane vert bleuté qui se hissait à la surface et donnait lieu à des formations figées grotesques ; le froid, un froid crissant, grinçant. Il fallait qu'il s'éloigne de cette cascade, et vite !

III. LA NORVÈGE :

LA CASCADE ET LES BARREAUX

Le crépitement, la musique sèche et atonale de la cascade qui gelait formait des excroissances de glace vert bleuté, s'étalant en hauteur et en largeur ; ces sons, qui n'étaient pas de la musique mais du froid à l'état pur, mettaient Jens Oder Flirum mal à l'aise. D'aussi loin qu'il s'en souvienne, il les avait toujours détestés. Tandis qu'il se dirigeait vers la station-service du centre commercial pour aller chercher des cigarettes, il enfonça donc son bonnet sur les oreilles, non pas pour se protéger du froid, mais pour ne plus entendre l'eau de la cascade. Un hiver polaire s'était abattu sur l'Europe ; à Drevsjø, on avait relevé une température de -47 °C. La Pologne enregistrait des records de froid et, en Suède, l'armée ravitaillait en nourriture et en médicaments des milliers de personnes isolées par la neige. La vague de froid s'étendait même au sud, en Italie et en France, où Lyon était paralysé par la neige ; dans le massif du Jura, le thermomètre était descendu à -42 °C. En ce mois de janvier, le pape Jean Paul II, Karol Wojtyła de son nom de baptême, avait passé plus de deux heures à discuter avec un de ses compatriotes, le général Jaruzelski, pendant que des centaines de chômeurs et de sans-abri mouraient de froid dans les gares et sous les ponts des grandes agglomérations ; Jens Oder Flirum avait entendu tout cela à la radio avant d'enfiler son bonnet et d'affronter le froid glacial pour se procurer ce paquet de cigarettes, non pas pour lui, mais pour Kaia, qui avait passé tout le week-end dans son petit appartement.

Il marchait en écoutant le crissement sec de la neige sous ses semelles et faisait mine de ne pas entendre le refrain monotone de la cascade, de l'eau sous la glace, quand il aperçut deux phares jaunes qui venaient à sa rencontre. Il se colla aux monceaux de neige du bord de la route, tandis que l'Amazon couverte de givre sortait du brouillard glacé avant de le dépasser puis de s'éloigner en direction de la route principale. Il ne vit aucune autre voiture en ce dimanche soir glacial ; à la télévision, les journalistes n'en finissaient plus de commenter le scandale de la Tournée des Quatre Tremplins : Vegard Opaas avait été privé de la victoire au classement général à cause de l'annulation de la finale de Bischofshofen. Jens Oder ne s'intéressait pas au sport, ni à rien d'autre, d'ailleurs ; son entrejambe le démangeait, Kaia n'en avait jamais assez de leurs étreintes longues et intenses. Il se gratta en pensant qu'en revenant avec les cigarettes il

lui donnerait ce qu'elle attendait, il la prendrait encore, partout dans son studio, par terre et sur la table. Pour avoir les cigarettes, il intimiderait cette pauvre fille de Turid Nedrom qu'il savait être de service. Elle aurait trop peur pour lui refuser ça. Elle venait de Flirum, un peu plus haut dans la vallée, comme lui, et il avait déjà réussi à lui extorquer plein de trucs, en la terrorisant.

La brume glacée venue de la rivière s'était épaissie, aussi n'aperçut-il la silhouette étendue sur la route qu'une fois arrivé à deux ou trois enjambées de là ; il s'arrêta net, reconnut l'horrible manteau gris au col de renard argenté, vit les pieds osseux de sa logeuse tordus dans une position improbable ; près d'elle, son sac à main ouvert, son contenu étalé sur la neige et un paquet de Marlboro ; ses yeux étaient ouverts et vitreux, perdus dans le vide ; il lui manquait un gant, ses doigts étaient recroquevillés comme des serres autour d'un objet invisible. La cascade grondait de plus en plus fort, il se gratta les parties encore une fois, se pencha pour ramasser le paquet de cigarettes, mais sans la toucher. Au moins elle ne lui gueulerait plus dessus, elle ne hurlerait plus en menaçant de le dénoncer à la police, ne le secouerait plus avec ses mains ridées, ne sifflerait plus comme un serpent pour réclamer les nombreux loyers en retard et se plaindre du bureau d'aide sociale qui refusait de l'indemniser sous prétexte que l'allocation logement avait déjà été versée à Jens Oder Flirum ; certes, il avait reçu l'argent, deux fois même, mais il l'avait déjà dilapidé en bières, et sa logeuse le savait très bien, d'où les cris, les hurlements, les menaces. Enfin, elle s'était tue, les lèvres scellées par le gel. Pourtant Jens Oder se couvrit les oreilles avec les mains pour ne plus entendre la cascade, les craquements, les crissements ; il fit demi-tour, le paquet de Marlboro en poche. Cette fois, il n'aurait pas besoin de menacer cette débile de Turid Nedrom, surtout qu'avec ce froid polaire la station-service risquait d'être fermée ; si ça se trouve, elle était en famille dans le salon de sa maison préfabriquée toute neuve, en contrebas de Flirum, à regarder le journal des sports, où l'on interviewait Ernst Vettori, le vainqueur de la Tournée des Quatre Tremplins, sur l'incident qui s'était produit à Bischofshofen quelques jours auparavant, le jour du dix-septième anniversaire de Jens Oder, que tout le monde avait oublié, que personne n'avait fêté, pas même lui, puisqu'il avait bu huit bières la veille et qu'il avait dormi jusqu'au soir...

Mais maintenant, il allait se dépêcher de rentrer, se réfugier loin du vacarme de la cascade, dans la chaleur du studio où Kaia, à moitié nue, attendait ses cigarettes ; il ne les lui donnerait pas tout de suite. D'abord, il lui arracherait sa culotte, passerait sa main dans sa fente mouillée, et la prendrait, longtemps et fort sur la table du salon. Elle pourrait gémir et crier aussi fort qu'elle voudrait, maintenant que la

logeuse était morte – Mme Danielsen n'aurait plus jamais à souffrir ni à se plaindre du bruit émanant du petit studio qu'elle lui louait au sous-sol. Et seulement après l'avoir bien sautée, il lui filerait les cigarettes.

Tandis qu'il piétinait dans l'entrée pour faire tomber la neige de ses chaussures, il contempla la photo d'un bébé phoque suspendue près de la porte de son studio. Ce cadre ne lui appartenait pas, mais il ne l'avait jamais enlevé, il l'aimait bien, ce bébé phoque, au bord de la banquise, avec ses grands yeux noirs et confiants, une seconde avant que le gourdin ne lui fracasse le crâne. Cette photo lui était devenue plus chère encore depuis que les pêcheurs prétendaient que les phoques envahissaient le littoral et qu'ils demandaient en conséquence l'extension de la saison et des quotas de pêche. S'agissait-il d'un phoque commun, d'un phoque du Groenland, d'un phoque à capuchon ou bien d'un phoque gris ? Comment le savoir ?

Toujours est-il qu'aussi surprenant que cela puisse paraître, Jens Oder s'était retrouvé à la bibliothèque, un jour, à lire un livre sur les phoques. Mais il n'avait pas réussi à effrayer suffisamment la bibliothécaire pour avoir le droit d'emprunter le livre chez lui ; c'était l'épouse du chef du bureau d'aide sociale, qui l'avait mise en garde contre cet individu asocial et son mépris total des valeurs partagées par l'ensemble de la société, comme le respect des livres, par exemple. Pourtant, il avait passé plusieurs heures à lire, ignorant consciencieusement le regard soupçonneux de la bibliothécaire.

Kaia était bien en petite culotte, et ses nichons de gamine de quinze ans qui avaient poussé plus vite que le reste de son corps, rebondirent fermement lorsqu'elle se poussa pour lui faire une place auprès d'elle. Il ne s'assit pas, mais resta planté au milieu de la pièce, hésitant ; il savait la maison vide, Mme Danielsen vivait seule ici. Son mari, qui avait travaillé à l'abattoir de la coopérative avec sa propre mère, était mort depuis des lustres, et, pour autant qu'il sache, ils n'avaient pas d'enfants ni de famille ; la maison était désormais inhabitée, la logeuse morte, qui lui réclamerait le loyer ? Qui pourrait le virer ? Peut-être qu'il reprendrait la maison, pour y faire tout ce qu'il voudrait, utiliser la salle de bains tous les jours, si ça le chantait ? Debout face à Kaia à moitié nue, il considéra le studio d'un œil neuf, *son* studio ; c'était vraiment le sien, maintenant ? C'était tout comme, le reste de la maison, il s'en foutait, il n'en avait pas besoin, le studio lui suffisait, il avait largement la place pour toutes ses bières, sa radio et son canapé-lit, et c'était bien assez, du moment qu'il n'avait pas à supporter, jour après jour, les jérémiades sur les loyers impayés.

Il enleva son pull, sa chemise et son pantalon, renversa des bouteilles vides qui traînaient sous la table, trouva un fond de bière qu'il vida d'un trait avant de lâcher un rot. « Et les cigarettes ? »

demanda-t-elle, il ne répondit pas, il tira sur la commissure de ses lèvres en clignant des yeux, comme à son habitude. Jamais il ne souriait, jamais personne n'avait vu Jens Oder Flirum sourire, encore moins rire ; il avait été moqué et tabassé à cause de ça, mais rien n'y faisait. Il s'approcha du canapé et s'allongea sur elle. « Les cigarettes », gloussa-t-elle tandis qu'il faisait glisser sa culotte ; elle était mouillée, trempée, chaude comme la braise, comme toujours. *Décidément, elle n'en a jamais assez*, pensa-t-il, *on s'est envoyés en l'air pendant combien d'heures ce week-end ?* Il avait l'entrejambe irrité, mais son membre durcissait et il savait que ça allait vraiment durer longtemps cette fois ; il allait la tringler, pas pour prendre son pied, mais avec une force assez terrifiante pour chasser le bourdonnement de l'eau sous la glace, les sécrétions vert bleuté de la cascade ; il allait la prendre sans passion, sans amour, sans paroles, s'engouffrer entre ses cuisses écartées, la pénétrer encore et encore, avec la puissance monotone d'un moteur, alors, il augmenterait la cadence, avant de ralentir le rythme puis d'accélérer encore ; il continuerait comme ça jusqu'à ce que son plaisir explose, la projette dans l'espace où elle pourrait crier avec une force à dévier la trajectoire des planètes. Elle pourrait faire tout le bruit qu'elle voulait, la logeuse ne l'entendrait pas, elle était morte !

Il l'allongea sur la table avec un coussin sous les fesses, elle gémit et il s'enfonça en elle, bien profond, bien au chaud, il trouva tout de suite la cadence, il était aspiré entre ses jambes écartées, tendues vers le plafond, Kaia était souple, c'était une gymnaste qui avait remporté deux fois les championnats régionaux ; au-dessus d'elle, allongé, debout, il sentait qu'il pourrait bander indéfiniment, son sexe se gonflait de plus en plus, la remplissait, la pilonnait jusqu'au nombril, il ne sentait pas ses ongles s'enfoncer dans sa peau, n'entendait pas la radio allumée qui commentait les manifestations liées à la construction à peine entamée du parking de l'assemblée ; Jens Oder Flirum la baisait sans penser, sans participer aux contingences de ce monde, il n'était ni proche, ni distant, seulement présent, d'une manière froide et mécanique ; il la regardait tout de même droit dans les yeux, il voulait la voir se tordre de plaisir, voir ses yeux se remplir de larmes, il ne voulait pas manquer l'instant où elle allait basculer et brailler à faire voler les tuiles, mais elle ne crierait pas, elle croyait que la logeuse était encore à l'étage au-dessus, à l'écoute, qu'elle était revenue de sa visite hebdomadaire chez Mme Conradsen, la veuve du directeur de la laiterie ; Kaia s'imaginait sans doute cela et elle se retiendrait par conséquent de crier trop fort. Mais cette fois, Jens Oder s'était trompé, car au bout d'une demi-heure, lorsque la sueur coulait de son front, de son dos, de sa gorge et de son torse, mais que son membre enflait encore et que, comme pris de crampes, il augmenta la

cadence jusqu'à la limite du possible, il remarqua qu'elle accompagnait cette chevauchée avec son bassin, que ses pupilles se révulsèrent et... elle hurla : elle lâcha un cri long et strident qui détacha les cristaux de neige des vitres, fit trembler les bouteilles de bière. Il se figea.

Puis il se retira, transpirant, bandant toujours autant.

Les lèvres tremblantes, elle sourit.

« Mme Danielsen est morte », lança-t-il.

Elle secoua les cheveux qui cachaient ses yeux, interrogateurs.

Il lui donna une cigarette du paquet de Marlboro.

« Elle est là-haut, sur la route. Une Amazon l'a écrabouillée. »

Il avait le visage enfoncé dans l'oreiller sale et puant qu'il n'avait pas lavé depuis une éternité, il essayait de trouver le sommeil, en vain ; le froid crépitait et grésillait à l'extérieur, s'infiltrait à travers les murs ; dans son studio, il faisait chaud et humide après deux jours d'amour torride, ça sentait encore le sexe et la sueur, et les radiateurs marchaient à fond ; il était presque trois heures du matin, et ça faisait déjà plusieurs heures qu'il avait raccompagné Kaia à la porte ; avec sa doudoune, elle pourrait sans problème marcher les deux kilomètres qui la séparaient de chez son père, ce gorille, le principal du collège qui avait menacé Jens Oder de le dénoncer à la police s'il s'approchait encore de sa fille mineure. Bien sûr, Jens Oder ne pouvait le nier, mais selon lui, Kaia Moen n'était mineure que jusqu'au cou, et elle tentait de faire oublier son visage enfantin en se collant une cigarette dans la bouche dès qu'elle était assez loin de son père et du gymnase. Il n'arrivait pas à dormir, sa tête était vide, ce qui n'avait rien d'inhabituel. Pourquoi ne trouvait-il pas le sommeil ? C'est parce qu'il pensait que sa tête était vide qu'il restait éveillé. Il fallait trouver le moyen de s'endormir, histoire de ne pas passer le lundi au lit jusqu'à la fermeture du centre commercial, ce qui l'empêcherait d'extorquer une caisse de bières ; il n'avait qu'à penser à sa logeuse, congelée et raide morte sur la route près de la cascade, renversée par un chauffard en Volvo Amazon. On avait dû la retrouver à cette heure, et la transporter à la morgue ; peut-être qu'ils l'avaient emmenée à l'hosto pour compter les os broyés dans l'accident ? Il se retourna sur le dos pour ne plus avoir à supporter la puanteur de l'oreiller, mais se souvenir de la logeuse qui l'avait terrorisé pendant six mois lui était pénible, il n'aimait pas les pensées négatives. Si Jens Oder Flirum ne souriait ni ne riait jamais, il avait enfoui au plus profond de lui quelque chose de particulièrement drôle qui lui chatouillait la moelle épinière et lui permettait de tenir debout. Une chose qui l'avait empêché de prendre une corde, un flingue ou une lame de rasoir pour mettre fin à cet enfer, à cette vie qui lui valait les ricanements et les poings levés de tout le village ; cette vie qui lui barrait la route pour le faire trébucher, qui lui envoyait des stalactites dans le dos dès qu'il se retournait. Il avait en lui une étrange *source* qui ne jaillissait jamais à la surface, mais bouillonnait et veillait à ce que la solitude ne lui pèse pas, à ce qu'il ne se laisse pas envahir trop longtemps par les pensées

négatives. C'est pourquoi, à presque quatre heures du matin, les pensées sur la mort violente de sa logeuse, trop désagréables, finirent par s'envoler.

Kaia Moen était rentrée chez elle après avoir passé deux nuits entières de suite chez lui. Elle avait raconté à ses parents qu'elle avait une compétition de gymnastique dans une commune voisine, son mensonge ne tarderait pas à être découvert, mais Jens Oder s'en fichait. Elle en avait fait de la gymnastique chez lui, au cours de ces deux jours, et pour l'ultime baise phénoménale sur la table, elle l'avait bien gagnée, sa médaille. Il ne l'aimait pas, ses sentiments pour elle se situaient au niveau de la ceinture, mais elle remplissait un peu le vide qui l'entourait. Il se la tapait depuis plus d'un an, Kaia venait chez lui quatre fois par semaine pour ça, il pensait d'ailleurs que c'était grâce à ça qu'elle obtenait de meilleurs résultats en compétition. Peut-être qu'il faisait partie de son programme d'entraînement ? Tant mieux si elle voyait ça comme ça. Lui, ça l'arrangeait qu'elle soit la seule à lui rendre visite, à part cette assistante sociale qui passait chez lui une fois par semaine à l'improviste. Jens Oder ne souhaitait pas avoir de visite. De personne. Il voulait rester tranquille, la tête vide, sa vie dénuée de but. Il voulait boire autant de bière que possible, puis pisser dans les bouteilles vides et les reboucher avant de les rendre à la supérette.

Ça craquait, et ça grinçait.

Le froid s'infiltrait encore plus loin dans les murs.

Jens Oder s'enroula dans sa couette.

Il n'avait pas dormi longtemps, il était à peine neuf heures du matin quand il entendit tambouriner à sa porte ; il sortit la tête de l'oreiller, ça frappait, plus fort, il entendit appeler son nom ; il se dressa sur les coudes et sentit que sa tête était lourde, trop de bière et pas assez de sommeil ce week-end. Était-ce le père de Kaia, le principal du collège, le gorille qui venait proférer toutes sortes de menaces à son encontre ? Il tendit l'oreille mais aucune des voix à l'extérieur ne lui sembla familière.

Et puis, ça lui revint.

Sa logeuse était morte.

Jens Oder se leva et enfila son pantalon. Sa vitre était couverte de givre, il devait faire -40 °C, ce qui était courant dans les forêts de l'Est ; il se souvenait de sa mère qui était rentrée de son travail à l'abattoir un après-midi, en jetant ses gants ensanglantés sur la table de la cuisine, elle avait lancé : « -47 °C », alors Jens Oder, qui avait douze ans depuis le début de l'année, ne pouvait plus pisser dans le lavabo parce que la tuyauterie avait gelé ; du coup, il avait séché les cours, comme d'habitude. Maintenant, il n'avait plus besoin de sécher, plus personne ne pouvait l'obliger à sortir dans le froid, et en plus, *en plus*, cette pensée, forte et claire, l'allégeait, le libérait, en plus, sa logeuse insupportable, cette vieille dame ridée et énervée était raide, congelée, écrasée par une Volvo Amazon la veille au soir. C'est pour ça que ces gens dehors voulaient lui parler. Il avait bien compris ça.

Il ouvrit la porte qui menait à l'entrée, le froid l'accueillit, il tourna le verrou et donna un coup de pied dans la porte extérieure qui s'ouvrit dans une poussière de gel ; le *lensmann* Markhaugstuen reçut la porte dans la poitrine et atterrit dans un tas de neige. Il y resta un moment, clignant des yeux sous sa grande chapka en fourrure. Un halo de brume l'entourait, lui et son adjoint Vassmoplass, qui s'était emballé la tête dans une immense écharpe de laine à motif de rennes, seuls ses yeux étaient visibles, tels des hublots blancs. Pendant ce temps, Jens Oder, agacé, agitait les bras afin de faire rentrer les deux énergumènes le plus vite possible, avant que le froid ne s'engouffre chez lui. La voiture de police était restée dans l'allée, moteur allumé, et le pot d'échappement lâchait une épaisse fumée blanche qui entourait le véhicule ; c'était préférable : s'ils avaient arrêté le moteur, il aurait gelé en un rien de temps.

Ils piétinèrent dans l'entrée pour faire tomber la neige de leurs chaussures.

Jens Oder les poussa vers son studio où il faisait bien chaud.

Le *lensmann* Markhaugstuen trébucha sur une douzaine de bouteilles de bière vides, dont l'une remplie d'urine. Heureusement, Jens Oder avait pris la précaution de revisser le bouchon, sinon, il aurait été pris à violer la loi qui interdit de pisser dans des bouteilles de bière pour les rendre au magasin comme si elles étaient neuves ; car il existait une loi qui disait ça, il en était persuadé. Jens Oder était soulagé, il ne voulait pas d'histoires, c'était fatigant d'avoir la police à la maison, vous accusant toujours de quelque chose. Ça lui était arrivé de temps en temps par le passé, mais l'expérience l'avait rendu assez malin pour obtenir ce qu'il voulait sans jamais franchir la ligne rouge.

« Tu ferais mieux de t'habiller et de nous suivre, lança le policier.

— Vous suivre ? Mais où ça ?

— À mon bureau, à l'hôtel de ville. Tu dois savoir de quoi il s'agit. »

L'adjoint Vassmoplass gratta la vitre avec ses ongles pour vérifier que le moteur de la voiture tournait toujours.

« C'est pour la vieille qui s'est fait écraser hier soir ?

— Écrasée ? Elle a été assassinée. Étranglée. »

Il crut entendre la cascade. Ça grinçait et ça grondait dans sa tête. *Assassinée. Assassinée ?*

Il se retrouva assis dans le bureau du *lensmann* Markhaugstuen au troisième étage de l'hôtel de ville, ce bâtiment que tout le village trouvait laid, sauf les élus. La buée l'empêchait de voir à travers la fenêtre. Il n'apercevait ni le centre commercial, ni la station-service, ni la cascade qui avait sans doute enflé et formé des coupoles inquiétantes et des clochers inversés sous la glace. Il avait la tête qui tournait, le *lensmann* était parti acheter des brioches toutes fraîches et avait fermé la porte de l'extérieur, donc en réalité, il était prisonnier, enfermé. C'était la première fois que ça lui arrivait et il concevait la gravité de la situation. Pourtant, il ne comprenait pas comment c'était possible, pourquoi ils ne voyaient pas qu'il n'avait rien fait. Il était innocent, il n'avait pas porté la main sur Mme Danielsen, il ne l'avait même pas effleurée quand elle gisait sur la route, pourquoi le *lensmann* refusait-il de le croire ? Il était coincé là depuis des heures et ils n'avaient cessé de rabâcher les mêmes questions. Il n'aimait pas faire de longues phrases, mais il avait expliqué précisément tout ce qui s'était passé. Il était en route pour *extorquer* des cigarettes. Il avait utilisé ce mot car ni lui ni Kaia n'avaient d'argent. Il avait alors croisé une Amazon couverte de givre, une centaine de mètres avant de découvrir le corps de la vieille étendu sur la route, il en avait déduit qu'elle avait été renversée. D'accord, il avait enfreint la loi en prenant le paquet de Marlboro de Mme Danielsen qui était tombé de son sac, pour éviter d'aller jusqu'à la station-essence. Il était coupable de ça, mais seulement de ça. Il l'avait dit et répété. Ses phrases s'étaient faites plus courtes à la fin, ses réponses monosyllabiques. La noirceur en lui grandissait, il n'avait pas peur, qu'avait-il à craindre ? Mais il en avait marre d'être coincé ici, depuis des heures, alors qu'il aurait pu être chez lui avec une bière fraîche, à attendre Kaia qui passait chez lui après ses cours le lundi. Il commença à voir rouge quand le *lensmann* avait pris la précaution de fermer la porte à clé derrière lui en partant acheter des brioches ; ces brioches, bien fraîches, faisaient partie de sa stratégie, Jens Oder l'avait deviné. Le *lensmann* cherchait à entrer dans ses bonnes grâces pour le faire avouer, résoudre le meurtre de la vieille et clore l'enquête. Le *lensmann* avait terrorisé Jens Oder une fois, mais c'était il y a longtemps, quand il avait sept ans. Ils habitaient alors dans une petite ferme, une des quatre de la famille Flirum, tout en haut dans la vallée. Le *lensmann* était venu

annoncer à son père, livide, attablé dans la cuisine que la ferme serait mise aux enchères, que la banque s'était déjà montrée très patiente, mais que cette fois, la famille devait quitter les lieux. Jens Oder avait eu très peur, il s'était imaginé une vie sans maison, sans lit, sans chauffage, sa famille, pauvre, en haillons, errant dans la neige et la tempête, finissant par mourir de froid sous un sapin. À l'époque, il avait pleuré de peur, s'était demandé comment le *lensmann* pouvait être aussi monstrueux, diabolique, même. Depuis ce jour, Jens Oder n'avait plus eu peur de grand-chose et surtout pas du *lensmann*. Après tout, cet homme n'était rien d'autre qu'une tête carrée sur un corps carré avec un boulot carré, et dès que quelque chose dépassait de ses quatre faces, cela n'était plus de son ressort. Et maintenant, ce Markhaugstuen marchait dans le couloir en faisant cliqueter son trousseau de clés. Il ouvrit les verrous sécurisés, entra d'un pas lourd et posa un sachet de brioches sur le bureau, mais aussi une bouteille de bière. Il ne dit rien, indiquant d'un geste à Jens Oder que c'était pour lui, tout ça.

Jens Oder ne toucha ni aux brioches ni à la bière et répéta au *lensmann* avec un regard dur : « Non, ce n'est pas moi. »

Le policier comprit que les brioches et la bière ne serviraient à rien, et il perdit une partie de la patience dont il avait fait preuve jusque-là ; la mine assurée qu'il avait affichée toute la matinée s'effaça. Il tournait maintenant en rond dans le bureau, écartait de temps à autre nerveusement une pile de papiers que ses mains rencontraient par inadvertance, si bien qu'à force une quantité non négligeable de documents s'amoncela sur le sol. Jens Oder devinait qu'il s'agissait de documents importants, qu'il faudrait beaucoup de temps pour les trier et les remettre dans les dossiers appropriés, mais ça n'était pas son problème, il voulait sortir de là, trouver une issue au sketch grotesque auquel il avait été mêlé contre son gré. Il avait dix-sept ans, pas un sou, pas de boulot et aucun centre d'intérêt, mais cela ne faisait pas de lui un meurtrier ! Cette communauté villageoise luttait pour des valeurs qui n'étaient pas les siennes, qu'il estimait vides de sens, mais il ne passait pas son temps à étrangler les vieilles bonnes femmes. Et pourquoi s'intéresserait-il, comme son père, à de vieux moteurs de scierie entassés dans une grange ? D'aussi loin qu'il s'en souvienne, son père avait toujours eu deux centres d'intérêt : la chasse à l'élan et les vieux moteurs de scierie. Si bien qu'à la fin la cour de la ferme, les granges et les remises étaient remplies de moteurs au rebut dont plus personne n'avait besoin ; et lorsque le père recevait une mise en demeure ou une facture qu'il n'était pas en mesure de payer, il démarrait tous les moteurs, un par un. Toute la vallée résonnait du vrombissement des moteurs, ça sentait le diesel et la paraffine, les engins toussotaient, les pots d'échappement crachaient des flammes,

les radiateurs sifflaient comme des asthmatiques, tandis que le père, couvert de cambouis, s'activait comme un fou au milieu de ces géants de fonte ; plus il faisait tourner de moteurs en même temps, mieux c'était. Quand il réussissait à faire tourner un vieux Mogul ou un Trygg, avec leurs roues de deux mètres de diamètre, ou un Lauvsson ou un Bernard – il ne se rappelait plus les noms de tous ces monstres à explosion –, alors, tout le voisinage savait que l'expropriation menaçait. C'était ce qui s'était produit, le jour où le *lensmann* était venu lui annoncer que la banque ne pouvait plus temporiser, le jour où il avait terrorisé Jens Oder... Pourquoi devrait-il aujourd'hui s'intéresser aux moteurs de scierie ? Ou à la chasse à l'élan ? Pourtant, il était resté au village, même après avoir arrêté l'école. Où aurait-il pu aller ? Il n'avait ni but, ni envie, ni rêve. Il n'avait pas de projet de vie, sinon la liberté de boire sa bière en paix en écoutant la musique qu'il aimait sans que personne se plaigne. Telle était l'unique ambition de Jens Oder tandis que le *lensmann* arpentait le bureau en large et en travers, piétinant les papiers importants qu'il avait fait voler des étagères ; tout ce qu'il voulait, c'était rentrer chez lui au plus vite. Il n'avait rien d'un meurtrier, comment le *lensmann* pouvait-il en douter ?

« Personne d'autre que toi n'a vu d'Amazon hier. »

Soit. C'était à l'heure du journal des sports et il faisait un froid de canard.

« On sait que c'est toi. Même Kaia Moen pense que tu aurais pu tuer Mme Danielsen. »

Un brouillard voila ses yeux.

Jens Oder se leva de sa chaise, s'empara de la bouteille de bière sur la table et la jeta de toutes ses forces à travers la vitre, les bouts de verre et les rosaces de glaces volèrent à travers la pièce. Le froid grisâtre s'engouffra à l'intérieur.

Jens Oder Flirum n'était pas un grand amateur de cartes, mais ce jeu usé par les patiences était tout ce qu'il avait à disposition sur sa petite table. Ce jeu n'avait pu servir qu'à cela, pensa-t-il, puisqu'il appartenait à la section des détentions préventives, où les détenus, enfermés là plus ou moins longtemps, avaient tous en commun la même solitude. Ils ne voyaient pas âme qui vive, à part le gardien qui leur faisait faire leur promenade quotidienne ou leur apportait à manger, et qui avait autre chose à faire que de jouer aux cartes avec eux. Il s'agissait donc d'un jeu de patience, de cartes qui ne servaient qu'à cela. Jens Oder n'en connaissait qu'une, il l'avait faite sans arrêt, de façon presque obsessionnelle. Il avait mis au point un système très précis qui consistait à exécuter cette réussite exactement trente fois par jour, pas une fois de plus ou de moins. Il ne gagnait que rarement, environ une fois sur cent, d'après ses estimations, si bien qu'il se retrouvait souvent avec des cartes à la main. Son succès se mesurait au nombre de cartes qu'il lui restait en main. S'il y en avait deux ou trois, voire cinq, c'était un bon score. À l'issue de chaque partie, il notait le nombre. En fin de journée, il additionnait ses résultats avant de diviser le total par le nombre de parties – trente –, pour calculer son coefficient de réussite, ce qui lui donnait un indice de succès quotidien. En dessous de cinq, la journée était correcte. Entre cinq et dix, moyenne. Au-dessus de quinze, elle avait été catastrophique. Sans qu'il l'ait vraiment voulu, ce coefficient de réussite avait évolué pour devenir un indicateur de l'avancement de son affaire. Un coefficient très bas pouvait laisser espérer une libération rapide ; cet horrible malentendu allait enfin être levé, le véritable meurtrier serait emprisonné et lui serait libéré du centre de détention de la prison régionale de Hamar où il n'était autorisé à recevoir ni lettre ni visite. Ce dernier point n'avait que peu d'importance dans la mesure où il ne serait venu à l'idée de personne de lui écrire ou de venir au parloir. En revanche, il aurait bien aimé sortir le plus vite possible, cela faisait cinq semaines qu'il était enfermé et le temps lui semblait long. Il avait écouté tous les échanges absurdes entre prisonniers à travers les conduits d'aération. À plusieurs reprises, on s'était adressé directement à lui, mais il n'avait pas répondu. Il s'agissait d'insultes de la pire sorte, il était assimilé à un psychopathe attardé, un étrangleur de vieilles. Apparemment, ses codétenus avaient accès à la presse, car

ils lui lisaient à voix haute les horreurs imprimées dans la presse locale ou nationale. Un autre meurtre avait été commis à Lesja, une jeune fille violée et étranglée, du coup, on avait fait l'amalgame entre les deux affaires. Ces monstres méritaient d'être punis sévèrement, mais le coupable de Lesja courait toujours. Jens Oder Flirum, lui, était déjà en prison lors des faits. Heureusement, pensa-t-il, sinon, il aurait risqué d'être accusé d'un double meurtre. Les voix des conduits d'aération étaient prolixes, ce qui affectait sa concentration et produisait un mauvais coefficient de réussite. Lorsqu'en plus son avocat, un homme osseux qui fumait des Teddy à la chaîne, lui lança que les indices le confondraient si jamais on ne trouvait pas l'Amazon ou le meurtrier, il sentit que la source commençait à se tarir, cette source sans cesse renouvelée qui lui permettait de voir de l'humour dans les situations les plus noires menaçait de disparaître. Alors il s'allongeait et écoutait la radio intégrée à sa bibliothèque et sur laquelle il ne recevait qu'une fréquence ; il écoutait le récit du scandale qui agitait le Vatican. Un certain archevêque Marcinkus aurait détourné 1,2 milliard de la Banco Ambrosiano, si bien que le Polonais qui était devenu pape avait dû réunir un concile extraordinaire ; il ne savait pas trop ce que ça signifiait, mais ça devait être sérieux, puisque le directeur de la banque avait été retrouvé pendu sous un pont à Londres ; ce bourdonnement l'intéressait aussi peu que le brouhaha des moteurs de scierie, mais il restait allongé à l'écouter tandis qu'il s'efforçait de nourrir la source.

Le *lensmann* Markhaugstuen lui avait passé les menottes.

Les villageois avaient lancé des insultes au passage de la voiture de police qui le conduisait à son audition.

Il fut condamné à douze semaines de détention préventive en attendant que la police poursuive l'investigation.

Sa mère et son père avaient été présents lors de sa comparution.

Il pensait rarement à Kaia Moen et à son ventre accueillant ; en fait il ne pensait presque jamais à elle, pourquoi en aurait-il été autrement ? Elle pouvait bien croire qu'il l'avait tuée, la vieille, il se fichait pas mal de ce qu'elle pensait. Elle avait eu son paquet de cigarettes et une bonne bourre qu'elle n'avait sûrement pas oubliée. Mais à quoi pensait-il, après cinq semaines de détention, pendant qu'il faisait des réussites ? À sa libération, mais pas seulement. Il est impossible de rester enfermé dans une cellule jour après jour sans penser, surtout si on n'a pas de bière sous la main pour s'anesthésier. Dans son studio, l'alcool lui permettait de ne pas penser, tout au plus de sentir, de s'immerger brutalement et sans fard, dans le lieu et dans l'instant, dans une existence qu'il n'avait pas choisie et dont le seul but était d'extorquer quelques sous au bureau d'aide sociale pour s'acheter de quoi manger et surtout de quoi boire. De ce point de vue, son

existence avait changé. Il buvait continuellement depuis l'âge de quatorze ans. Or l'abstinence l'avait rendu plus clair, plus réceptif, ce qui n'était pas forcément désagréable. Pour la première fois, son cerveau était occupé. Il pensait.

Jens Oder pensait aux mains de sa mère.

Puis à un parent éloigné, un peintre un peu fou, décédé depuis des lustres.

Et il pensait à ce qu'il ferait si la porte s'ouvrait pour le libérer.

Cette dernière pensée débouchait sur un abîme qui lui donnait le vertige.

Il était interrogé sans arrêt. Après dix semaines de détention, il fut soumis à de nouveaux interrogatoires, accompagnés de menaces. Celles-ci n'étaient pas le fait de l'enquêteur chargé de son affaire, mais plutôt des agents sans grade assurant le transport des prisonniers depuis et vers la prison, ces *rutabagas* comme Jens Oder les surnommait intérieurement, des navets synthétiques. Ils savaient y faire pour imposer leur pouvoir et leur supériorité sur les prisonniers sans défense placés sous leur surveillance : ils avaient développé un vocabulaire soigneusement étudié, que Jens Oder n'avait jamais entendu ailleurs, qui visait à blesser les plus sensibles, les plus fragiles des prisonniers, de façon que ceux-ci aggravent encore leur cas. Jens Oder ignorait leurs insultes. Il restait calme et froid dans le camion de police et dans la cellule où on le faisait attendre avant et après les interrogatoires, mais il ne cessait de s'étonner qu'ils puissent le traiter de « porc pédéraste », de « petit enculé », de « pute à came », car tout cela n'avait aucun rapport avec son affaire ; ils lui racontaient que s'il n'avouait pas ils lui feraient avaler un verre de lait bourré de laxatif, ou une glace agrémentée d'éclats de verre ; ils lui firent comprendre qu'ils avaient à leur disposition toute une série de méthodes pour le faire parler. Ces séances se reproduisaient chaque fois qu'il allait être interrogé et Jens Oder ne cessait d'être sidéré par les méthodes sournoises et rustres des *rutabagas*. Il avait remarqué qu'à plusieurs reprises ils avaient employé le mot « intello » pour le décrire, en l'associant à des termes tels que « lèche-cul » ; ce qui donnait par exemple : « intello lèche-cul et sodomite ». Jens Oder mit un petit moment à comprendre que dans la langue des policiers, « intello » est synonyme de voyou, d'escroc ou de parasite, dans tous les cas, rien de très flatteur. Ce n'est que des années plus tard qu'il comprit que cette insulte faisait partie du vocabulaire policier depuis les émeutes étudiantes, et que les *rutabagas* n'en avaient jamais compris le sens, mais qu'ils l'avaient ajouté à leur jargon riche et fleuri de noms d'oiseaux destiné à intimider les détenus avant les interrogatoires. Mais il en fallait plus pour déstabiliser Jens Oder. Ces sorties venaient rompre la monotonie de sa détention et il accueillait les conversations, ou du moins les rencontres avec les enquêteurs, comme une chose positive. Jens Oder restait généralement silencieux, puisqu'il n'avait rien à dire, et le type de la brigade criminelle le laissait faire. Les

derniers interrogatoires s'apparentaient plus à des séances d'observation, peut-être l'inspecteur était-il aussi psychologue ? Il était passé par le bureau de plusieurs psychologues dans les premières semaines, mais cela s'était révélé peu productif pour l'une et l'autre des parties concernées. Il avait apporté des réponses monosyllabiques aux questions sur son enfance et sa jeunesse, il ne voyait pas le rapport. Qu'est-ce que sa relation avec sa mère avait à voir avec son affaire ?

Elle travaillait à l'abattoir de la coopérative, elle coupait de la viande.

Elle rentrait à la maison avec des gants pleins de sang.

Sa mère avait toujours eu les mains froides.

Il avait reçu tout l'amour dont un enfant a besoin. Elle lui disait qu'en grandissant il deviendrait un arbre dont les branches toucheraient le ciel. Elle l'appelait « l'Arbre de la fleur céleste ». Ni lui ni sa mère n'avaient rien fait de mal. Il n'aurait voulu changer de mère pour rien au monde. Ce n'était pas de sa faute à elle s'ils habitaient dans ce trou sinistre de Flirum. Ils y avaient vécu jusqu'à la faillite de la ferme, le jour où son père avait fait péter les cylindres de huit moteurs de scierie tellement il les avait poussés à fond. Les mains de sa mère étaient froides, parce qu'elle coupait de la viande encore partiellement congelée. Il n'éprouvait pour ses parents ni amour ni haine, ils étaient comme ça, et lui aussi. Il ne s'intéressait pas aux mêmes choses qu'eux, il ne chasserait jamais l'élan, et ce n'était pas de la faute de sa mère s'il avait séché les cours et finalement arrêté l'école. Sa mère, Anna Stina Flirum, passait ses journées à découper des steaks ensanglantés en fines lanières avec ses mains froides et poursuivrait ainsi jusqu'à la retraite. Ensuite, elle se consacrerait entièrement aux séries télévisées, aux magazines féminins, aux tombolas du club de tir, comme des milliers et des milliers de femmes de sa génération et de sa condition, c'était normal, non ? Pourquoi interroger Jens Oder sur sa relation avec sa mère, chercher à savoir pourquoi elle l'avait comparé à un arbre ? Pourquoi creuser ce qu'il avait enterré et oublié depuis un bail ? Il en avait fini avec ses parents et eux avec lui. Ils s'étaient bien mis d'accord là-dessus, deux ans auparavant, lorsque Jens Oder avait été convoqué par la brigade des mineurs, soupçonné d'avoir volé quatre caisses de bières d'un camion de brasseur. C'était vrai, mais impossible à prouver. Ses parents avaient tenté de prendre sa défense, c'était encore un enfant, il n'avait que quinze ans. Mais il avait l'âge d'être responsable de sa vie et de ses actes. Il le leur avait fait comprendre. Les yeux de sa mère étaient tels qu'ils devaient l'être. Les psychologues avaient abandonné. Mais apparemment, ce nouvel enquêteur de la crim' avait pris le relais. Il ne lui mettait pas la pression, ne lui posait pas de question. Il l'observait,

le gardait à l'œil tandis qu'il pensait à des choses qui ne lui avaient jamais traversé l'esprit auparavant, comme ce dingue d'artiste peintre qui était apparemment de sa famille.

Henry Hannibal Olesson Flirum.

Le demi-frère de son arrière-grand-père. M. Hannibal.

Il s'était enfoncé un pinceau dans l'œil, jusqu'à la cervelle.

« C'te gars-là, c'était un sacré numéro. »

Il songeait à ce peintre fou dont il ne savait pas grand-chose et dont il se foutait pas mal, mais qui bizarrement venait s'immiscer dans ses pensées. Était-ce parce qu'on l'interrogeait sur une mort violente qu'il repensait au sieur Hannibal ? Il s'était suicidé avec son pinceau après avoir peint une toile horrible que Jens Oder n'avait vue qu'une fois, mais qu'il n'était pas près d'oublier. Elle était entreposée dans le sous-sol de la maison communale, les archives du village en quelque sorte. La toile aux couleurs criardes représentait une carte d'Europe qui avait la bouche, le nez, la tête d'un monstre. Des gouttes de sang coulaient de ses canines sur les villes. Les cours d'eau lui faisaient des cicatrices et des coupures au visage ; les massifs montagneux des verrues et des boutons. L'Europe était enserrée par des griffes en forme de stalactites. Cette toile était dérangeante ; aujourd'hui encore, cent ans plus tard, le responsable culturel de la commune refusait de l'exposer tant elle différait des œuvres qui avaient fait la renommée de M. Hannibal, Henry Hannibal Olesson Flirum. Chaque année, on les montrait dans la salle des fêtes : des fleurs, des buissons, des oiseaux, des insectes, des reptiles. De belles peintures, des compositions harmonieuses que tout le village appréciait sans vraiment les comprendre. Au moins une fois par an, Jens Oder s'introduisait dans la salle des fêtes en dehors des heures d'ouverture pour regarder les toiles. Il s'arrêtait souvent devant celle qui représentait une fourmilière ; il avait peint chaque fourmi (il devait y en avoir des milliers) avec une précision extrême, elles étaient toutes différentes. M. Hannibal ne représentait jamais d'humain. Chaque fois qu'il regardait cette œuvre, il pensait à celle qui était à la cave et qu'il n'avait vue qu'une fois. Il ne se rappelait pas ses pensées d'alors, mais il se souvenait de ce parent éloigné, tandis qu'il restait silencieux sous l'œil attentif de l'enquêteur pendant cet interrogatoire qui n'en était pas un, puisqu'ils s'étaient dit tout ce qu'ils avaient à se dire. L'enquêteur l'observait, l'étudiait comme on étudie un insecte à la loupe. Soudain, une idée lui traversa l'esprit.

La toile entreposée dans la cave de la maison communale.

Le soupçon de meurtre qui pesait sur lui.

Deux aspects d'une même affaire.

Jens Oder Flirum ne fut pas libéré. Au contraire, sa détention provisoire fut prolongée de six semaines dans l'attente du procès qui se tiendrait la dernière semaine de mai, où on le jugerait pour le meurtre de Klara Danielsen, soixante-treize ans.

Un petit Cessna de l'aéro-club de Hambourg avait survolé à basse altitude le grand magasin GUM à Moscou, avant d'atterrir sur le Grand pont de la ville et de se garer sur le parking des bus de la cathédrale de Basile-le-Bienheureux ; un jeune homme de dix-neuf ans, vêtu d'une combinaison rouge de pilote en était sorti et avait commencé à signer des autographes aux touristes ébahis qui s'étaient attroupés là. Le lendemain de cet événement qui n'intéressait pas le moins du monde Jens Oder, mais dont il n'avait pas pu éviter le récit à la radio, il fut transporté au tribunal de Hamar où son procès allait s'ouvrir. Les journaux suivaient attentivement l'affaire, non pas qu'ils aient douté un instant de la culpabilité de l'accusé, mais le cynisme, la froideur de ce jeune homme de dix-sept ans que personne n'avait jamais vu sourire les fascinaient. La photographie qu'ils avaient publiée de lui le montrait entrant dans une voiture de police, le visage en gros plan. On y voyait ses lèvres charnues qui remontaient sensiblement sur les côtés et ses paupières à moitié closes – sans doute parce que le cliché avait été pris lorsqu'il clignait des yeux. Cette affaire éveillait à la fois intérêt et dégoût, car le coupable du viol et du meurtre de la jeune fille de Lesja n'avait toujours pas été retrouvé. Aujourd'hui, un autre meurtrier allait être jugé et, s'il n'avait pas violé, il avait tout de même étranglé sans remords une vieille dame sur une route de campagne, écrivait la presse. Mais quels remords pouvait-il éprouver ? Il ne l'avait pas touchée, la vieille, Klara Danielsen ! Son avocat, le blême fumeur de cigarettes Teddy voulait bien le croire. Et Jens Oder avait envie de croire qu'il le croyait. Mais allait-il être en mesure de prouver son innocence ? Probablement pas.

Tout cela n'était qu'une vaste mise en scène.

Jens Oder avait l'impression que tout son univers était prisonnier derrière des barreaux et que la réalité, de l'autre côté, resterait à jamais un mystère.

Les barreaux bien réels qui le retenaient n'étaient finalement qu'une conséquence logique.

La noirceur en lui avait fini par tarir la source.

C'est pourquoi, pendant près d'une semaine, il était resté totalement muet sur le banc des accusés. Les questions des juges, de son avocat, de ceux qui l'accusaient étaient restées sans réponse. Qu'aurait-il pu ajouter ? Il avait déjà tout dit. Il gardait le silence, les yeux au plafond, ou tournés vers les fenêtres qui laissaient passer le soleil printanier, presque estival. Pendant des heures, il parvenait à ne croiser aucun regard, à ne voir personne. Il n'appartenait plus au même monde que ces gens, il était déjà derrière les barreaux, sous la cascade, prisonnier des sécrétions de glace verdâtre, entouré d'un silence gelé. Jens Oder était seul, comme il l'avait toujours été, comme il souhaitait le rester. À la place de Mathias Rust, le jeune pilote allemand, il n'aurait pas atterri à Moscou, il aurait pris de l'altitude, il aurait continué à monter jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien que le silence, voilà ce qu'il aurait fait. Cela lui aurait évité d'entendre le témoignage du *lensmann* Markhaugstuen, les discours du principal du collège sur son manque de savoir-vivre, de discipline, son absence totale de sens des responsabilités ; le père de Kaia Moen, le gorille. Il n'aurait pas eu à écouter les bégaiements hésitants de Kaia racontant leur soirée au studio, sa description de son attitude lorsqu'il était revenu avec les cigarettes ; elle se contenta de qualifier son comportement de « bizarre », sans mentionner le sexe, leur baise monumentale sur la table du salon, qui l'avait fait grimper aux rideaux. C'était ça, qui était « bizarre » ? Jens Oder l'entendit, mais ne la regarda pas, même si sa voix lui chatouillait le bas-ventre. Il aperçut une abeille bourdonnant derrière la vitre, M. Hannibal, Henry Hannibal Olesson Flirum, le peintre, avait-il peint des abeilles ? Sans doute. Jens Oder croyait se souvenir d'au moins deux toiles où évoluaient des abeilles. Il entendit Kaia dire qu'il était un gentil garçon, mais qu'elle ne l'avait jamais vraiment cerné. Kaia Moen avait dit qu'elle ne l'avait jamais vraiment *cerné*. C'est pour ça qu'elle venait chez lui, dans son studio ? Apparemment oui, et le seul fait qu'elle ne soit pas parvenue à le cerner lui suffisait pour affirmer qu'il avait peut-être prémédité un meurtre, elle ne pouvait l'exclure, avait-elle répondu au procureur. Il ignorait ce que Kaia Moen portait ce jour-là, au tribunal de Hamar, puisqu'il ne se tourna jamais dans sa direction, pas plus qu'il ne regarda les autres témoins, comme cette assistante sociale, une idiote prétentieuse venue d'une grande ville quelque part à l'est du pays, de Drammen peut-être ? Kirsten Finken, une pauvre fille que Jens Oder avait roulée dans la farine plus d'une fois. « Putain, j'ai perdu tous mes sous dans la rivière quand je suis allé pêcher », lui racontait-il en imitant son dialecte. Voilà comment il lui extorquait de l'argent, à cette coquine qui gloussait quand il lui pinçait les tétons. Il ne l'avait pas baisée, Kaia lui suffisait. Il n'avait pas du tout envie de se la faire, Kirsten Finken, pourtant, elle n'attendait que ça, quand elle

débarquait à l'improviste chez lui, elle n'avait qu'une envie, c'était de s'allonger sur son lit et d'écartier les jambes, il le voyait à ses yeux, sa bouche, sa langue. Et il l'aurait vu encore si seulement il avait daigné la regarder tandis qu'elle dissertait sur son caractère peu avenant à tendance asociale. « Réfléchis, Finken, tu crois vraiment que huit bières par semaine, ça suffit ? » Eh bien, non, pour Jens Oder, ça ne suffisait pas. Il s'en foutait pas mal de Kirsten Finken, à peu près autant que du nouvel évêque nommé à Bergen, Per Lønning, dont il avait entendu parler à la radio la veille au soir, alors que ses statistiques de réussite s'étaient révélées médiocres. Et soudain, alors qu'il suivait des yeux les pérégrinations d'une mouche sous le plafond du tribunal, tandis qu'un nouveau témoin, Maret Utstubekk, caissière à la supérette, prêtait serment, voilà que cet évêque se faufilait dans ses pensées. Cet évêque qui auparavant disait « non » parce qu'il était farouchement opposé à l'avortement libre mais qui maintenant disait « oui ». Si ça se trouve, il mangeait des œufs fécondés. Il le voyait bien, l'évêque avec sa tenue violette, sa croix sur la poitrine et son bouc bien taillé, avec du jaune d'œuf fécondé qui lui coulait le long de la barbe puis sur la chemise. Une vie à naître mais bien cuite, qui venait se coller en couches successives sur le tissu violet. Un jour, l'évêque mourrait ainsi, la chemise tachée de jaune d'œuf fécondé et séché, et il frapperait aux portes du paradis. S'il avait été à la place du bon Dieu, Jens Oder lui en aurait refusé l'accès, parce que la vie des êtres minuscules, en l'occurrence des poussins, avait autant de valeur que celle des êtres humains ; notamment celle des spécimens qui l'entouraient dans la salle du tribunal de la ville de Hamar et qui venaient de le condamner pour un meurtre qu'il n'avait pas commis. Les yeux de Jens Oder n'étaient plus les siens, mais ceux du bébé phoque sur la banquise qui voit, tétanisé, le gourdin s'approcher ; ses yeux suivaient la mouche qui se réfugia dans la circonvolution d'un éclairage, mais sans la voir. « On était nombreux près de la caisse et on l'a tous entendu très clairement : "La vieille, je vais finir par l'étrangler", ce sont les mots qu'il a employés. » Maret Utstubekk. Les indices existaient, depuis le début, il ne pouvait pas les nier. Il l'avait bien compris, les enquêteurs lui avaient expliqué, son avocat aussi, ces indices ne constituaient pas des preuves accablantes, mais elles pouvaient suffire à le faire condamner. Son avocat allait bien sûr tenter de les décrédibiliser une à une, mais le jury risquait de se laisser influencer. Ainsi, le témoignage de la caissière pouvait peser lourd. Un jour, en présence de nombreux témoins, alors que la vieille le poursuivait à travers les rayons de la supérette pour réclamer le loyer impayé depuis des mois, il avait dit, un sac plein de bières dans chaque main : « La vieille, je vais finir par l'étrangler. » Il l'avait dit sans un sourire, car Jens Oder Flirum ne souriait jamais ; ce que

rapportait Maret Utstubbekk était tout à fait exact, mais cette menace n'était pas à prendre à la lettre. Qui n'a jamais dit une chose pareille, sous le coup de l'énervement ? Pourtant, rares sont ceux qui passent à l'acte ensuite. Quoi qu'il en soit, sa sortie venait s'ajouter au faisceau de présomptions qui le désignaient comme meurtrier potentiel.

Tous les propriétaires de Volvo Amazon des environs avaient été contactés, pour être aussitôt lavés de tout soupçon. Personne d'autre que Jens Oder n'avait vu ce véhicule le soir du meurtre. Il ne pouvait s'agir que d'une invention.

Le portefeuille de Mme Danielsen ne se trouvait pas dans son sac à main, et les enquêteurs de la brigade criminelle avaient trouvé quatre billets de cent couronnes dans une BD parmi un tas de magazines sur une étagère chez Jens Oder. Il avait probablement jeté le portefeuille à la rivière.

On avait retrouvé des poils du col de fourrure du manteau de la victime sur l'oreiller du suspect. Le manteau qu'elle portait le soir du meurtre.

Motif du meurtre : Jens Oder était menacé d'expulsion par la victime ; en outre, il n'avait pas un sou et savait certainement qu'il trouverait une grosse somme en liquide dans son portefeuille.

Le motif ajouté aux indices apportait, selon le procureur, la certitude de la culpabilité du suspect. Il s'agissait d'un meurtre violent et prémédité, commis sans aucune circonstance atténuante, qui méritait la peine maximale, à savoir vingt et un ans de réclusion. Les psychologues, appelés à témoigner en tant qu'experts, ne pouvaient que confirmer ce que chacun avait pu constater lors du procès : Jens Oder Flirum, dix-sept ans, renfermé et insensible, incapable de remords, refusait de dire quoi que ce soit, y compris son nom, ne daignait même pas se lever à l'arrivée du juge et du jury, et ne manifestait aucune émotion au récit des événements tragiques qui avaient été présentés à la cour, en ce tribunal de Hamar. Le procureur requit que l'accusé soit reconnu coupable des faits qui lui étaient reprochés. L'avocat de la défense rappela avec force qu'il n'y avait ni aveu ni le moindre début de preuve, que chaque indice à charge avait été justifié de façon crédible par l'accusé lors des interrogatoires préliminaires. Quant à l'explication pour l'argent trouvé dans la BD, il en fut peu question ; Jens Oder avait dû recevoir ces billets des services sociaux, sa seule source de revenus, les cacher, puis les oublier. Il buvait beaucoup chaque fois qu'il avait une rentrée d'argent. En ce qui concernait les poils du col de Mme Danielsen, retrouvés sur l'oreiller de l'accusé et formellement identifiés par les experts de la police, il avait expliqué que le vendredi matin, deux jours avant son meurtre, la victime, avant d'aller comme chaque jour à la supérette, avait déboulé chez lui comme une furie, habillée pour

sortir, et l'avait réveillé et secoué en réclamant ce fameux loyer. Les poils de renard l'avaient fait éternuer, mais là non plus, il n'avait pas porté la main sur Mme Danielsen ; l'avocat expliqua tout cela avec une voix basse mais puissante, pénétrante. Jens Oder n'avait pu faire autrement que de l'entendre. Pendant un moment, il avait même *écouté* ce que disait cet homme. Pour la première fois depuis le début de ce processus assommant et ennuyeux, il entendait la vérité, tout s'était passé exactement comme ça, pourquoi ne pouvaient-ils pas comprendre ça ? Mais le message ne passait pas. Certains membres du jury bâillaient, il y avait des bavardages et des chuchotements dans le public. Jens Oder calcula son coefficient de réussite, en soixante-quatorze jours, il avait fait 2 220 parties, en divisant le total de 2 220 par 74, il obtenait le coefficient moyen de réussite, soit 8,773 ; ce chiffre ne suffirait pas à le faire acquitter.

Le verdict serait rendu le 10 juin.

Jens Oder fut conduit hors du tribunal pour l'avant-dernière fois.

Cette pensée suffit à atténuer la noirceur en lui.

La veille du jugement, les voix des conduits d'aération criaient, mais ça ne lui faisait rien. Elles lui souhaitaient bonne chance à Ullersmo, là où on envoyait les ploucs comme lui, ceux qui ne faisaient pas la différence entre un cul de vache et un cul de meuf, on les enfermait là-bas à perpét'. Dommage que ça n'existait plus dans ce pays, les peine à perpét', répétaient les voix des conduits d'aération. Mais ça ne lui faisait ni chaud ni froid à Jens Oder, il s'en fichait pas mal maintenant, comme avant, d'ailleurs. Assis à la petite table de la section des détentions provisoires, il ne voyait plus l'utilité de faire des patientes. Il essayait d'écouter la radio. Ces dernières semaines, il avait commencé à s'intéresser à ce qu'ils disaient. Bien sûr, rien de tout cela ne le concernait, mais il se surprenait à prêter attention à certaines nouvelles. Certaines dépêches de l'étranger, des catastrophes de plus ou moins grande envergure ou l'avis de politiciens norvégiens sur différents sujets, qui d'après ce qu'il avait compris influait sur le devenir du pays. Il se mit dans la tête que ces hommes politiques étaient ses véritables ancêtres, qu'ils avaient forgé la réalité dans laquelle il évoluait, réalité qui par ailleurs lui était totalement indifférente et sans valeur. C'était justement pour cette raison qu'il écoutait. Il était intrigué par les motivations de ces êtres humains, ces politiciens. Leur voix, leurs mots pouvaient-ils révéler qu'ils avaient conscience, eux aussi, d'être enfermés derrière des barreaux ? Avaient-ils l'intelligence de le comprendre ? Ou n'étaient-ils que des rutabagas, des navets de synthèse, au même titre que les policiers qu'il avait rencontrés ? À cette différence près qu'ils avaient remplacé les mots « enculeur de porcs » par d'autres, tels que « subventions ». Est-ce que finalement, recevoir des « subventions » revenait à être un « enculeur de porcs » ? Voilà à quoi Jens Oder réfléchissait en écoutant les hommes politiques à la radio. Lui qui jusqu'ici n'avait jamais pensé à rien commençait à réfléchir après six mois de détention, six mois sans boire une seule goutte de bière.

Il réfléchissait au discours d'un certain Carl I. Hagen, dirigeant du Parti du progrès ¹, opposé au soutien financier apporté aux agriculteurs et aux hameaux isolés. Il expliquait qu'il ne pouvait pas, par voie de conséquence, s'associer aux autres partis de la droite traditionnelle pour faire tomber le gouvernement Brundtland. Même si ce gouvernement était socialiste, et que le Parti du progrès qui

représentait les PME, les personnes âgées, les retraités recevant de la pension minimale ou les personnes invalides ne s'associait pas en général avec les travaillistes, il se trouvait que dans le domaine des subventions agricoles, ce parti menait une politique plus cohérente que d'autres, notamment les centristes. C'est la raison pour laquelle son parti ne pouvait rejoindre une coalition visant à faire tomber le gouvernement Brundtland, quand bien même il aurait aimé le faire, voilà ce qu'il avait expliqué au journaliste de la radio nationale (qu'il surnommait « la radio gouvernementale »). Visiblement, ce journaliste n'avait rien compris. Jens Oder, lui, avait bien saisi ce que l'un de ses véritables ancêtres, Carl I. Hagen, venait de dire à la radio. Il avait utilisé un jargon destiné à ceux qui croyaient tout savoir, alors qu'ils ignoraient tout ; des mots polis, des phrases bien tournées, mais qui avaient exactement la même signification que « pine de pédé » ou « mange-merde ». Car avant de commencer à s'enivrer, Jens Oder avait eu le temps de comprendre que si le soutien financier aux agriculteurs et aux hameaux isolés avait été plus important ou plus équitablement réparti, son père n'aurait pas eu besoin de faire sauter ceux de ses huit meilleurs moteurs de scierie le jour où le *lensmann* Markhaugstuen était venu lui annoncer la vente aux enchères de la ferme.

La vallée de Flirum ne se serait pas dépeuplée.

Sa mère aurait tenu des pis de vache tièdes au lieu de couper des morceaux de viande froide.

Tous les hommes politiques que Jens Oder entendait à la radio parlaient la même langue facile à reconnaître. Ce soir, alors qu'il n'avait plus envie de faire des patientes, il avait la sensation d'être parvenu à décrypter une langue dont la société entière était imprégnée, mais qu'il n'avait jamais pris la peine de comprendre jusqu'ici. Aujourd'hui, du haut de sa nouvelle clairvoyance, malgré sa situation déplorable, son étiquette de meurtrier, il en était devenu capable. Qu'avait-il compris au cours de ces dix-huit semaines derrière les barreaux ? Pourquoi s'intéressait-il soudain à ce qui jusqu'ici lui était totalement indifférent, justement aujourd'hui, à la veille du verdict ? Parce que lui, Jens Oder Flirum, allait bientôt trouver la clé du grand enchaînement.

Celui-là même qui avait poussé Henry Hannibal Olesson Flirum à se ficher un pinceau dans la cervelle, presque un siècle plus tôt.

Après avoir peint de jolis paysages peuplés d'animaux.

Après avoir peint une carte de l'Europe.

Sa toute dernière toile.

Il avait voulu faire sauter les barreaux, mais il n'en avait pas eu la force.

La tête enfouie dans l'oreiller, la veille du jugement qui ferait de lui

pour toujours un meurtrier, il respirait normalement ; il se sentait comme une rivière au cours tranquille, au flot constant, sans courant violent ; il était sur le point de saisir le grand enchaînement qui allait peut-être lui apprendre la vie, l'existence en cellule, derrière des verrous, des portes fermées ; dans son cas, il s'agissait là d'une conséquence inéluctable. Jens Oder Flirum ne portait pas en lui la brutalité du suicide. Il serait donc forcé de continuer à vivre. Sans alcool ni ivresse, il allait devoir s'inventer un fil, et tant pis s'il tissait la toile d'une mygale ; il lui fallait créer une histoire qui lui permettrait de chercher une racine, qui lui montrerait la graine telle qu'elle aurait pu être. Ainsi se cramponna-t-il à la possibilité du peintre fou.

Il passa la nuit entière dans cette position.

Immobile, la tête enfoncée dans l'oreiller.

À l'écoute de sa source intérieure.

Saurait-elle à nouveau jaillir et bouillonner ?

À dire vrai, jamais Jens Oder Flirum n'avait été aussi éloigné du sourire.

1. *Fremskrittspartiet*, qui présente certaines similitudes avec le Front national.

Il fut reconnu coupable. Le jury n'avait pas eu l'ombre d'un doute, le meurtrier de Klara Danielsen, c'était lui. Il écopa de dix-huit ans de prison. La matinée n'était pas encore terminée lorsqu'il sortit du tribunal pour la toute dernière fois avant de s'engouffrer dans le fourgon de police où, grâce à la grande prévoyance des gardiens, il trouva les quelques effets personnels qui l'avaient accompagné en détention provisoire ; il pouvait donc être transporté directement à Ullersmo. Et c'est en cette fin de matinée, à l'arrière de ce fourgon, qu'il fut tabassé avec une telle force que ce n'est pas à Ullersmo qu'il fut transféré, mais à l'hôpital, dans un service réservé aux prisonniers qui, pris de folie durant leur transport, se mutilaient eux-mêmes. Il était gravement blessé, il avait des vertèbres lombaires déplacées, les testicules broyés et diverses plaies ouvertes, mais il était pleinement conscient. Il n'avait pas avoué, les rutabagas, les navets de synthèse, avaient donc dû lui infliger une bonne raclée, avec le sérieux et l'expérience qui les caractérisaient. Alors qu'ils roulaient vers le sud, avec une cassette du groupe Sputnik au volume poussé à fond, ils avaient fracassé Jens Oder contre les parois du fourgon.

Il enregistrait chacune de leurs paroles.

Il comprenait chacun de leur mot.

Tout cela faisait partie du grand enchaînement.

Il passa quatorze semaines à l'hôpital avant d'être admis à l'infirmerie de la prison d'Ullersmo où il dut rester encore quelques mois avant d'être transféré dans une cellule individuelle. Entre le moment où il avait quitté le tribunal en serrant la main de son avocat pour le remercier malgré tout et celui où il avait été installé dans sa cellule, pas un seul mot n'était sorti de sa bouche.

Il ne parlait pas non plus à M. Braguette qui venait régulièrement lui rendre visite dans sa cellule. Il entraît, puis sortait sans jamais parvenir à établir une quelconque forme de dialogue. Jens Oder ne cherchait pas à connaître son vrai nom, tout ce qu'il avait compris, c'est qu'il s'agissait d'un psychologue qui avait pour mission de lui rendre la parole. Jens Oder aurait préféré qu'il s'en abstienne, il n'aimait pas sa façon de venir s'asseoir près de la paillasse où il était étendu. Il s'installait au niveau de sa tête, près de lui, si près que ça en devenait gênant. Si Jens Oder ouvrait les yeux, il avait vue sur l'entrejambe de cet homme, sur sa braguette, d'où le surnom dont il l'avait affublé. Son dos le faisait toujours souffrir, il restait donc souvent allongé. Lorsqu'il se levait pour marcher, il s'apercevait qu'il était légèrement déformé, un peu tordu, mais ses testicules semblaient ne pas avoir gardé de séquelles. Un krach sans précédent secoua la bourse d'Oslo – jour qualifié de lundi noir à la radio, durant lequel les actions avaient chuté de dix milliards de couronnes, faisant perdre toute leur valeur aux portefeuilles de nombreux jeunes Norvégiens ambitieux – suivi de près d'une autre catastrophe qui frappa le Sud de la Norvège, une grande marée qui fit monter le niveau du fjord d'Oslo de deux mètres au-dessus de la normale, avec des vents mesurés à vingt-huit mètres par seconde à Blindern, en plein Oslo... Bref, ce jour-là, Jens Oder, allongé dans sa cellule, écoutait la radio comme il en avait l'habitude quand M. Braguette lui rendit une nouvelle fois visite.

Jens Oder fixait la braguette du pantalon gris.

« Bouh ! » cria-t-il soudain en s'asseyant.

M. Braguette fit un bond en arrière vers la porte, il était livide.

« T'as déjà buté une vieille dame ? » grogna Jens Oder sur un ton menaçant.

M. Braguette secoua vigoureusement la tête.

« Moi non plus ! Alors disparaïs, et plus vite que ça. Dehors ! »

Il ne revit plus jamais M. Braguette ni sa braguette, mais commença à tenir de courtes conversations amicales avec les employés de la prison qui éprouvaient une certaine sympathie pour ce jeune homme qui ne faisait pas d'histoires et ne se comportait jamais de façon menaçante. Ils déploraient qu'il ait été maltraité de la sorte par ces sadiques de policiers, car tous savaient pertinemment ce qui était

vraiment arrivé, sans pour autant oser en parler publiquement. Jens Oder, pour sa part, y avait gagné en expérience sans pour autant blâmer qui que ce soit pour son mutisme. Il ne cherchait pas à se venger des rutabagas – après tout, ils n'étaient rien d'autre que des légumes ordinaires, enfermés dans une vie étriquée. Tel était son état d'esprit, quelques semaines avant Noël. Il veillait à maintenir une certaine distance avec le personnel de la prison : quelques phrases de politesse, des échanges banals sur ce qui se passait dans le monde, de l'autre côté des murs de la prison ; des discussions superficielles mais cordiales, qui ne duraient jamais plus d'une ou deux minutes. Dès que la conversation prenait un tour plus profond, plus sérieux ou plus personnel, il prenait du recul. C'était plus compliqué avec la femme pasteur, une trentenaire boutonneuse au teint pâle et qu'il supposait lesbienne. Jens Oder avait émis cette hypothèse en raison de son regard éteint et froid comme une étendue glacée. Froideur qui ne pouvait pas être imputable à sa seule dévotion. La mission de cette femme consistait à solliciter les prisonniers pour évoquer avec eux l'éternelle question du pardon. Elle partait du principe que tous les occupants de cette prison éprouvaient le besoin d'être pardonnés. C'était peut-être le cas pour certains d'entre eux, comme le meurtrier de Lesja, qui avait été arrêté et qui, selon la rumeur, subissait de sévères brimades. Apparemment, toute la société aurait voulu le hacher menu puis le jeter aux égouts. Cet homme, ce violeur, cet assassin qui pleurait dans sa cellule nuit et jour (cela aussi Jens Oder l'avait entendu), lui, avait peut-être besoin de pardon. Il ne l'obtint jamais, puisqu'un jour il fut retrouvé pendu derrière la porte fermée de sa cellule. Sa mort fut concomitante à la conférence de presse privée organisée par un autre genre de criminel. Il s'appelait Ole Christian Bach, un ancien roi de la mode qui expliquait qu'il s'était bien amusé tant que ça durait, mais qu'aujourd'hui il regrettait de ne pas avoir les trente-trois millions de couronnes qu'il avait escroqués à des gens assez naïfs pour lui faire confiance. Il déclara avoir apprécié son élégante villa, ses trois appartements, ses usines, son chalet, son yacht de luxe et ses trois voitures de sport, mais qu'il était rongé par le remords et demandait le pardon. Pardon qu'il obtint, pendant que l'assassin de Lesja, pendu à sa corde et ignorant tout du monde d'un roi de la mode ne fut jamais écouté. Le prêtre, la *supposée* lesbienne, ne cessait de revenir à la charge pour évoquer avec Jens Oder la question du pardon, notamment celui des habitants de son village. Comment pouvait-elle pardonner au nom de villageois qui le détestaient et n'avaient cessé de lui envoyer des lettres de menace durant sa détention préventive ? Comment pouvait-elle offrir le pardon de ces gens qui gelaient dans leur patelin et qu'il ne reverrait plus jamais de sa vie ? Et pourquoi l'aurait-il fait ? Bien sûr, elle

promit aussi le plus important de tout : le pardon de Dieu. Elle l'entretenait dans sa cellule, dans les couloirs, dans les salles de repos. C'était bientôt Noël, ne voyait-il pas la lueur, la lumière s'approcher ? N'y avait-il pas en lui une flamme qui ne demandait qu'à être allumée ? Voilà le discours qu'elle lui assenait sans cesse. Alors Jens Oder ne vit pas d'autre solution que d'appliquer la méthode Braguette.

Il posa l'index sur la bosse qui aurait dû correspondre à son sein gauche.

« Avez-vous buté une vieille dame ? »

Elle recula, troublée. « Moi ? Non.

— Moi non plus. Alors, dehors ! Fichez le camp ! »

Il la vit importuner ses compagnons, avec ses lèvres pâles et ses yeux vides, mais elle n'osa plus jamais l'embêter. Jens Oder put boiter en paix le long des corridors et dans les salles de repos. Cela continuerait ainsi pendant douze ans ; ensuite, il pourrait sortir, s'il se comportait correctement. Jens Oder Flirum aurait alors vingt-neuf ans, la fleur de l'âge.

Cette image de l'Europe dépeinte comme un monstre entouré de griffes de glace par Henry Hannibal Olesson Flirum, plusieurs générations auparavant, n'avait jamais vraiment quitté son esprit. Aujourd'hui encore, après cinq ans d'emprisonnement dans la maison d'arrêt d'Ullersmo pour un meurtre qu'il n'avait pas commis, il lui arrivait d'y repenser. Pourquoi cet artiste, qui jusque-là n'avait signé que de jolies images d'animaux évoluant dans la nature, avait-il soudain peint cette toile dérangeante avant de se planter un pinceau dans la cervelle ?

Question insoluble que Jens Oder Flirum se posait dans son isolement. Sa condition de prisonnier était délibérément solitaire, il avait en effet préféré, et cela avait été accepté, ne pas participer aux activités avec ses codétenus. Il souhaitait mettre au clair un certain nombre d'éléments concernant son existence, sa présence dans une époque, une histoire, un pays et auparavant dans un village dont il ignorait tout et que jusque-là il n'avait pas souhaité découvrir ; ce n'était pas un hasard s'il s'était assommé de bière depuis l'âge de quatorze ans, jusqu'à ce dimanche soir fatidique où il était sorti pour extorquer un paquet de cigarettes. Il souhaitait creuser jusqu'aux fondations, poser les bases de sa pensée sans qu'elle soit salie, envahie par des raisonnements vomis par son entourage. La toile de M. Hannibal le hantait, Jens Oder exigeait une réponse en utilisant les moyens que la prison mettait à sa disposition et dont il avait appris à connaître le fonctionnement jusque dans les moindres détails. La bibliothèque de la prison. Mais aussi celle de Deichman et celle de l'université. Des piles de livres remplissaient ce qui n'était plus une cellule. Plein de curiosité, il plongeait dans un univers de possibilités infinies où il était libre de choisir, sans pression, sans condition, tout ce qui lui plaisait. Les livres ne parlaient pas de Henry Hannibal Olesson Flirum. Ils n'expliquaient pas les raisons qui avaient poussé un peintre insignifiant, originaire d'une vallée reculée du nord-est du pays, à peindre une telle toile avant de se suicider.

Mais ce qui n'était pas écrit, il fallait le lire entre les lignes. Il avait consacré sa première année en prison à faire des recherches sur la langue que les hommes politiques employaient dans les médias. Dans ce contexte, les mots n'avaient pas de sens, ils constituaient seulement une façade séduisante, destinée à masquer le non-dit, à dissimuler la

signification véritable des choses. Comme par exemple le discours de vœux du Premier ministre, cette politicienne aux allures de femme de ménage fatiguée, née à Bærum : *« L'histoire de notre pays, dans ses grandes lignes, a été forgée à travers des siècles d'échanges avec nos voisins scandinaves et européens. Aujourd'hui, les influences sont plus fortes que jamais. Les pays de l'Europe occidentale nouent des liens de plus en plus étroits, les intérêts de chacun rejoignant l'intérêt commun. »* Les mots de Brundtland n'étaient qu'une vitrine. Son apparence de femme de poigne aux formes opulentes, médecin de formation, cachait sa véritable identité, celle d'un apôtre affamé. Personne n'en doutait : pour quelle autre raison une femme d'un milieu privilégiée pouvait-elle diriger le parti travailliste ? Mais le véritable message derrière son discours de vœux de fin d'année pouvait se traduire ainsi : *Un millénaire de pillages, de mercantilisme dirigés par une élite avide au-delà des frontières nationales a fait couler le sang et créé un nouveau pouvoir dominant. Aujourd'hui, nous sommes pour la plupart soumis à ce pouvoir. En Europe occidentale, les riches nagent dans le champagne et l'intérêt des nations est délaissé au détriment de celui des multinationales.*

Voilà comment il pouvait démonter la façade du discours de vœux de Brundtland, comme toutes les autres. Jens Oder y consacra une bonne partie de ses premières années où il dut se passer de bière et du ventre consentant de Kaia Moen. Quasiment tout ce qui était dit à la radio pouvait être réduit à l'essentiel et traduit dans la langue des rutabagas. Ainsi, le discours pompeux du Premier ministre pouvait-il se résumer de la façon suivante : *« Ces enculés zoophiles peuvent bien s'arracher les couilles, et tous les pédés aussi. »*

C'était le seul moyen pour lui de parvenir à s'expliquer la toile effrayante de M. Hannibal et l'acte qui s'était ensuivi ; il parvenait à élimer, purifier le monticule des discours, des mots, et laisser place à un fondement nouveau.

Maintenant qu'il maîtrisait la langue des médias et des politiciens, il pouvait s'attaquer aux livres, ces livres qui ne signifiaient rien pour lui dans le village de Flirum. Comment des livres auraient-ils pu concurrencer les explosions de moteurs anciens ? Son père n'avait jamais lu un livre de sa vie, et n'en lisait certainement pas maintenant qu'il était assommé par les médicaments dans une institution réservée aux grands dépressifs. Tout ce qu'on avait écrit dans les journaux sur Jens Oder Flirum avait eu raison de l'ultime poutre, déjà vacillante, qui le portait encore. Jens Oder n'y pouvait rien, absolument rien. Pas plus aujourd'hui qu'hier, quand sa mère était morte, ses mains devenues froides pour l'éternité. Il n'avait d'autre choix que de constater et de savoir. C'étaient les mots, ces mots qu'elles ne comprenaient pas, qui avait achevé Anna Stina Flirum. Plus précisément les mots d'un journal nommé *Dagbladet*, et plus

spécifiquement les articles d'un certain Jørgen Jørgen. Comment pouvait-on avoir deux prénoms ? Qui s'appelait Jørgen Jørgen ? Quoi qu'il en soit, ce double Jørgen avait assené le coup de grâce à une femme qui avait découpé de la viande pendant vingt ans de sa vie ; elle était morte en larmes, penchée sur un numéro de *Dagbladet*, d'une attaque cérébrale. Pourtant, Jørgen Jørgen n'était pas considéré comme un meurtrier, à la différence de Jens Oder Flirum dans sa cellule à Ullersmo, car ainsi va le monde. Grâce à cela, il s'approchait du secret de son parent éloigné ; sa cellule-studio débordait de livres et de revues spécialisées.

La source en lui coulait donc toujours, elle n'avait pas tari.

Il ne souriait jamais.

Chaque soir il s'endormait, une main chaude et protectrice sur ses parties.

Lorsque Yasser Arafat reçut le prix Nobel de la paix avec Yitzhak Rabin et Shimon Perez, la dernière pièce du puzzle trouva sa place ; Jens Oder conçut une image complète et durable de M. Hannibal. Au cours de ces années, il n'avait pas gâché une seule journée. Sa soif inextinguible de connaissances avait provoqué le respect chez ses geôliers. Sans compter son attitude exemplaire et sa politesse. Les gardes se montraient forcément bienveillants quand il leur demandait de l'aider pour des problèmes d'ordre pratique. Comme avec la Bibliothèque noire par exemple. Il avait fini par apprendre un certain nombre de langues, ce qu'il avait jugé tout à fait nécessaire s'il voulait avoir un accès direct à l'immense réserve d'idées couchées sur le papier venant du continent. Ce continent, l'Europe, qui au fond avait été le nombril du monde depuis que les Romains avaient massacré les Étrusques et brûlé les forêts de la vallée du Pô. La fièvre de l'Europe, ses idées, avait gagné le moindre recoin du globe. Il avait compris cela, toutefois il savait qu'il existait des explications, des interprétations et des visions cachées, à l'instar du dernier tableau de M. Hannibal, dissimulé dans une réserve de la cave de la mairie ; des explications qui permettaient d'avoir une vue d'ensemble, mais qui suscitaient le rejet, l'indignation, voire la peur – oui, « la peur » était le mot juste –, car elle remettait en question la crédibilité et la morale d'une construction vieille de deux millénaires, un empire intellectuel dont la vocation était de dominer le monde. Combien de tableaux de Hannibal, de livres étaient encore cachés, dissimulés ? Beaucoup, songea Jens Oder. C'est pourquoi il avait accepté de retrouver la Bibliothèque noire à Paris, sans doute remplie de littérature et d'ouvrages fondamentaux sur l'histoire et la culture de l'Europe, mais qui n'avaient pas droit de cité partout, parce qu'ils pouvaient provoquer la peur, favoriser un sentiment d'insécurité. Cela pouvait révéler une « image » – c'était le genre de mots qu'utilisait et comprenait Jens Oder après sept années d'études autodidactes –, une « image » de situations et de personnes qui rompaient entièrement avec les opinions admises communément. Avec l'aide de tous les réseaux qu'il avait réussi à mettre en place au cours de ces années, Jens Oder Flirum obtint un accord de prêt avec la Bibliothèque noire, à peu près à l'époque où la Norvège organisait un référendum pour décider ou non d'adhérer à l'Union européenne. On lui envoya des

livres et des documents, qui lui permirent de creuser derrière le tableau caché de Henry Hannibal Olesson Flirum. Thomas Mann. Voltaire et Montesquieu. Henrik Ibsen, et Giordano Bruno. Napoléon, Albert Schweitzer et Richard Wagner. Le pape Jean-Paul II. Tous ceux-ci et une infinité d'autres avaient un tableau, une chanson, quelques paroles cachées, condamnées à vivre à jamais dans l'obscurité, dans une cave, dans des archives, dans une bibliothèque à laquelle peu de personnes avaient accès, mais qui existait malgré tout : un arsenal de griffes acérées qui faisait jaillir la source de Jens Oder Flirum.

Sa douleur était une conséquence.

M. Hannibal avait vécu, mais sans comprendre cette douleur.

Le visage de l'Europe était pure douleur.

Parce que le rôle de ces choses insignifiantes dans l'existence n'avait pas été saisi à leur juste valeur.

La haine et les préjugés formaient le fleuve souterrain de l'histoire.

La fuite du papillon n'avait toujours pas trouvé de sens.

Il aurait pu écrire, remplir des pages de réflexions et d'analyses, il aurait pu parler de la douleur de Henry Hannibal Olesson Flirum, mais il ne le faisait pas. Plus tard peut-être. Il redoutait la surface vierge du papier : devait-il la recouvrir de mots empruntés à d'autres et de sentiments qui n'avaient pas eu le temps de mûrir ? Non, il ne pouvait pas écrire. Avait-il seulement encore des sentiments ?

Quand il n'écoutait pas la radio, ne lisait pas et ne discutait pas avec Moussa de la Bible et du Coran (Mustapha Akhbar Ziuqq, un Algérien, purgeait une longue peine pour avoir tenté d'introduire dans le pays une quantité d'héroïne non négligeable, ce qui aurait servi un noble dessein si l'opération avait réussi puisqu'il n'aurait fait qu'accélérer la décadence d'une partie de la morale – objectif tout à fait louable aux yeux de Jens Oder), il arrivait à ce dernier de passer des heures assis par terre, dans un coin de la pièce, sous le bureau, à étudier une minuscule fissure entre le mur et le sol où entraient et sortaient sans arrêt de minuscules fourmis. Elles effectuaient un trajet bien précis, un chemin invisible : monter le long d'un pied de table, passer sur le rebord de la fenêtre pour atteindre une étagère où traînaient toujours des miettes, restes de la petite réserve personnelle de Jens Oder. Assis sous la table, il observait l'activité de ces petites créatures affairées, leurs activités apparemment déterminées, leurs habitudes bien ancrées, leurs instincts. Il pouvait rester longtemps fasciné par cette forme de quête implacable qui plaçait le bien-être collectif au-dessus de tout, ce bien-être qui existait, invisible, sous la prison ; une énorme société de fourmis composée de millions, voire de milliards d'individus sous les sols, ici, à la prison de campagne à Ullersmo. Il restait dans cette position quand il savait que personne, pas même les surveillants, ne pouvait le voir, eux qui, pourtant, respectaient ses activités privées et faisaient en sorte de ne pas le déranger inutilement. Ils auraient pu s'imaginer qu'il était devenu fou. Mais Jens Oder n'était pas fou, il était seulement curieux. Il essayait de comprendre un univers qui mettait en avant des valeurs qui ici étaient foulées aux pieds. La fourmilière de Henry Hannibal Olesson Flirum, suspendue dans la salle des fêtes chaque année, en vérité, n'avait jamais été comprise, de sorte qu'il avait fini par peindre l'Europe comme un monstre.

L'histoire de ces petites créatures n'était pas écrite.

C'était un fait.

Tout ce qui était étranger à ce continent, qui n'avait pas son origine dans le socle européen, était méprisé, tourné en dérision, rendu suspect ou, dans le meilleur des cas, exposé dans la vitrine d'un musée à titre de curiosité. Était-ce pour cela que dès l'âge de quatorze ans, il s'était enfermé dans sa chambre avec une bière et le corps accueillant

de Kaia Moen ? Qu'il s'était laissé aller ? Voilà où l'entraînaient ses pensées pour l'heure : était-il né sur ce continent, dans un village de montagne reculé, dans un pays qui refusait d'être membre de l'Union européenne pour des raisons que Jens Oder considérait comme de l'égoïsme pur. Était-il vraiment né ici ? Que faisait-il, tel un clone, dans cet univers qui lui demeurait incompréhensible ? Déposé près d'une cascade déversant des tourbillons d'eau glacée d'un vert bleuté jusqu'à ce qu'on le recueille et le cache comme la preuve déplaisante de quelque chose qui n'aurait pas dû avoir lieu.

Il pensait à tout cela tout en étudiant les livres et les cahiers de la Bibliothèque noire qui venaient par courrier spécial de Paris, des livres sur des constructions étrangères en Europe réalisées par des intrus ou des personnes exotiques ; des constructions qui lentement s'effritaient parce que la pensée à l'origine de l'architecture leur était incompréhensible et ne leur renvoyait pas d'image rassurante. Et il écoutait la radio : un homme politique parlait la langue qu'il avait décryptée depuis longtemps ; Carl I. Hagen parlait de Yasser Arafat, il parlait au nom des retraités pauvres et des assurés sociaux, ceux dont le nom se trouvait tout à la fin de la liste d'attente pour entrer à l'hôpital, il parlait pour les petites et moyennes entreprises. Carl I. Hagen parlait du Palestinien Yasser Arafat, d'une culture étrangère, de valeurs étrangères, mais qui avait un prix Nobel de la paix en poche parce qu'il avait fait la paix avec celui qui occupait son pays ; un prix que Carl I. Hagen trouvait qu'il ne méritait nullement, parce que le Palestinien Yasser Arafat était le père du terrorisme international, oui, ce sont les mots qu'employait Carl I. Hagen, « le père du terrorisme international », rien que ça ! Si cet homme politique avait dit ça, ce n'était pas par bêtise, non, Carl I. Hagen connaissait bien par exemple l'engagement de la maison royale espagnole et des conquistadors vis-à-vis des Incas, des Mayas et des Aztèques. N'avaient-ils pas capturé Montezuma et les autres chefs indigènes pour les ramener en otages à bord de leurs galions chargés d'argent pour inonder l'Europe de richesses ? Une fois arrivés, ils ne s'étaient pas privés de les décapiter et de les massacrer... Naturellement, pour Carl I. Hagen, cela ne s'appelait pas le terrorisme international. Tout comme le corsaire Capitaine Morgan qui, après s'être mis d'accord avec la couronne d'Angleterre, avait obtenu les pleins pouvoirs pour piller, détruire, brûler et massacrer les Caraïbes. Le flibustier rançonna et incendia un bateau entier de colons français, avec femmes et enfants. L'objectif tacite de l'empire anglais ne fut pas tout à fait atteint, mais rien à voir avec du terrorisme, et encore moins du terrorisme international, voyons. Non, ni le conquistador Cortés ni le corsaire Morgan n'était le père du terrorisme international. Pas plus que les attentats sanglants de la Légion étrangère en Algérie au milieu de ce siècle où seuls des

civils furent touchés, *avant que* la guerre civile n'éclate, ou des milliers d'autres exemples d'actions aveugles de sabotage ayant pour but la liquidation d'éléments indésirables dans des zones occupées en période soi-disant de paix, n'ont été, pour Carl I. Hagen, à l'origine du terrorisme international. Cet homme savait cela, il admettait même que ces sombres actions étaient répréhensibles, mais cela n'avait-il pas été fait, malgré tout, au nom des traditions de la culture européenne ? Ainsi, cet homme politique qui représentait un parti appelé le Parti du progrès pouvait, avec toutes les apparences de la respectabilité et ses yeux bleus très clairs, expliquer à tout le peuple norvégien que Yasser Arafat était le père du terrorisme international et compter sur sa crédulité, parce qu'il n'avait pas gratté sous la surface du langage politique. Aussi Carl I. Hagen pouvait-il mentir effrontément, car il savait qu'en Norvège, comme ailleurs en Europe, la peur de l'étranger et de tout ce qui pouvait menacer leurs vérités deux fois millénaires était fortement ancrée. En tenant ce discours, il ne se faisait pas seulement comprendre, mais aussi respecter par de larges couches de la population : il n'y avait qu'un sang pur, le sang européen. Tout autre était impur, surtout le sang arabe. Voilà ce que lisait Jens Oder en étudiant les fondements de l'Europe et en écoutant le représentant du Parti du progrès parler de Yasser Arafat.

Il ne lui restait plus que cinq ans à tirer.

Après, il sortirait.

Pourrait-il trouver *quelque chose* à l'extérieur de ces barreaux ?

Jens Oder s'était vu proposer plusieurs fois une permission, mais il avait toujours décliné l'offre. Pour quoi faire ? Pour aller où ? Ici il avait tout ce dont il avait besoin, à part les plaisirs charnels avec Kaia Moen ou une de ses congénères. Il n'avait pas le moins du monde souffert du manque de bière, sauf les tout premiers mois de détention. Il avait aussi décliné toutes formes de drogue qu'on pouvait se procurer derrière les barreaux de la prison d'Ullersmo – il avait eu son content de défonce. À présent il avait vingt-sept ans et plus que deux ans à faire. Allait-il vraiment sortir ? Il lui arrivait de se réveiller en pleine nuit, en sueur, après s'être vu en rêve : un meurtrier remis en liberté entouré de visages et de mains inconnus qui cherchaient à le toucher. Il se vit au cœur des tableaux représentant des scènes de guerre, à Mostar et à Bihac en Bosnie, où les monastères et les églises regorgeaient de cadavres. Il se vit terré là jusqu'à ce que vienne quelqu'un pour lui dire d'avouer. Les navets, les choux-raves de synthèse voulaient qu'il avoue. Tels étaient ses rêves, ses cauchemars. Mais Jens Oder ne voulait pas rejoindre l'univers de ses rêves, il voulait aller vers autre chose, sortir voir ailleurs, à l'instar de ce Polonais fou, Karol Wojtyla, qui se faisait appeler désormais Jean-Paul II, et qui avait dit : « Le chant de l'histoire s'accomplit par les actions qui se fondent sur le socle de la volonté, où nous portons avec une mûre détermination un jugement sur notre jeunesse et la décadence de l'époque et sur l'âge d'or... » Jens Oder n'avait pas la moindre estime pour cet homme, pour la poésie grandiloquente de ce représentant de Dieu ici sur terre. Non, cet homme ne pouvait rien dire sur le destin misérable qui attendait son pays au sein de l'Union européenne, sur la décadence de son temps ou de ce prétendu âge d'or. Ses mots, cette poésie désespérée qui se trouvait aussi cachée dans la Bibliothèque noire, se posaient comme des guirlandes autour des pensées de Jens Oder quand il se réveillait de ces rêves, parce que les paroles du pape (quand il s'occupait d'autre chose que de vouer aux gémonies ceux qui crachaient leurs noyaux d'olive sur la Place Saint-Pierre ou utilisaient des préservatifs) étaient la bave qui sortait de la bouche de ce continent. Voilà ce qui le réveillait en sursaut et lui faisait comprendre que de l'autre côté de ces barreaux il y en avait d'autres qui l'attendaient. C'est pourquoi, dans deux ans, quand il serait jeté dehors, il trouverait une nouvelle chambre et une nouvelle logeuse

qu'il n'hésiterait pas à tuer. Heureusement, dans la journée, il ne gardait pas ces pensées qui le traversaient la nuit au sortir de ses affreux cauchemars. Après toutes ces années, il avait la permission de se promener librement dans les couloirs de la prison et les espaces communs, quand il n'était pas plongé dans un livre ou dans l'observation des activités des fourmis, tapi sous la table, ni à discuter avec Moussa de l'arme fatale d'Allah : l'héroïne.

Personne n'avait vu Jens Oder sourire.

Aucun gardien ne l'avait entendu élever la voix.

Et personne ne comprit pourquoi ce jeune homme poli, aux grosses lèvres un peu tristes et à la démarche légèrement penchée, refusa sa permission. Pourquoi n'allait-il pas tout seul à la Bibliothèque universitaire pour choisir lui-même les livres qu'il souhaitait consulter pour ses études ? Parce que Jens Oder Flirum avait peur.

Ce jour-là comme les autres, il avait lu tous les journaux à fond : les accusations tenues par l'alpiniste Tor-Jon Lysrot envers son entraîneur suisse Hork Puttkammer qui, selon lui, serait lié à la mafia russe et aurait joué un rôle dans l'introduction de prostituées âgées de quatorze ans à Bruxelles ; le record de saut à ski de l'Italien Mario Arsetti à 213 mètres sur le nouveau tremplin de Vikersundbakken ; la vision plus sentimentale que rationnelle de Torbjørn Jagland sur l'engagement grandissant de certains grands groupes industriels européens dans les pays en voie de développement. Un engagement qui, selon Jagland, ne servait pas les intérêts de l'Union européenne, et pourtant lui-même et tout le Parti travailliste derrière lui souhaitaient en devenir membres. Car on pouvait agir sur cette politique de développement, même si les sociaux-démocrates avaient perdu de leur influence au Parlement européen, on pouvait faire cesser le comportement irresponsable des grands groupes industriels dans certaines parties du monde, à l'instar des États-Unis qui, ici ou là, avaient battu en retraite. C'est en substance ce que disait l'interview de Jagland publiée dans différents journaux.

Il lisait cela sans s'y intéresser vraiment, uniquement parce que ça remplissait sa tête de données alimentant sa recherche : l'étude de l'architecture intérieure de huit des plus anciennes églises et cathédrales d'Europe, des constructions monumentales dont les lignes et l'assemblage des pierres reflétaient les pensées à l'origine de ces œuvres. Mais ce jour-là, il ne pousserait pas plus avant ces réflexions, car quelques minutes après avoir fermé la porte de sa cellule et posé sur la table un mug de thé fraîchement infusé, on frappa à sa porte, d'abord deux coups discrets, puis plus forts. Était-ce Moussa ? Le Roi de l'Alcool ? La Hache Sanglante ? Peut-être le Volcan, Olsen ou la Prostate, qui sait ? bien qu'il fût de notoriété publique que mieux valait ne pas déranger Jens Oder quand celui-ci buvait son thé avec la porte fermée. Cette consigne tacite était d'ailleurs respectée, alors pourquoi ces coups à sa porte ? Aurait-il oublié quelque chose ? « Entrez ! » cria-t-il d'une voix peu aimable, car il avait hâte de se remettre à ses recherches : qu'est-ce qui avait motivé les constructions en ogives de la cathédrale de Santiago de Compostelle ? Était-ce la possibilité et la révélation du miracle de la foi ? Jens Oder n'aurait jamais la réponse, car la porte s'ouvrit sur deux hommes qu'il n'avait

pas vus depuis dix ans.

L'inspecteur de la brigade criminelle.

Le policier Markhaugstuen.

Jens Oder, qui n'avait pas eu le temps de s'asseoir, resta près de la table. Il serra les mâchoires. Que lui voulaient-ils ? Allaient-ils recommencer à le cuisiner ? S'imaginaient-ils qu'après dix ans il allait avouer ? Ils se tenaient près de la porte, silencieux, à le regarder. Ils avaient vieilli. Le policier Markhaugstuen était devenu un vieillard aux cheveux blancs clairsemés qui lui tombaient sur le front, des rides profondes lui marquaient les coins de la bouche. Mais qu'était-il arrivé à ses yeux ? Lui qui, dix ans plus tôt, avait dû soutenir ce regard sans ciller, il découvrait aujourd'hui des yeux délavés qui papillonnaient dans la pièce.

« Désolé, Flirum, on a commis une grosse erreur.

— Nous et toute la ville, on va tout faire pour réparer nos torts envers toi, Jens Oder. »

L'appel du vide et la sensation de planer qu'avait dû éprouver le sauteur à ski italien, Mario Arsetti, en effectuant son saut de 213 mètres au tremplin de Vikersundbakken, n'étaient rien en comparaison de ce qu'éprouva Jens Oder ce jour-là, alors qu'il s'apprêtait à décrypter le message de l'architecture de la cathédrale de Santiago de Compostela.

Jens Oder ne put jamais mettre de mots sur ce qu'il vécut les jours suivants. Les préoccupations de son esprit durant tant d'années l'avaient entraîné loin de ses activités habituelles, rendant l'air de sa cellule aussi clair que de la glycérine. À présent, un brouillard s'abattit autour de lui. Il erra dans les couloirs, les salles communes, et tous ceux qu'il croisait s'arrêtaient et le regardaient en silence. Ils lui adressaient un léger signe de tête, une forme d'acquiescement, mais restaient silencieux. Qu'auraient-ils pu dire ? Les gardiens qui n'avaient jamais rien trouvé à redire à ce prisonnier fixaient le sol en secouant la tête quand ils passaient devant lui ou devant sa cellule où il restait éveillé toute la nuit, assis sur son lit. Il se trouvait dans un état où il avait du mal à distinguer le jour de la nuit.

Moins d'une semaine après la visite des deux hommes – l'inspecteur de la brigade criminelle et le vieux, très vieux policier Markhaugstuen –, dont il ne se rappelait que des bribes, il eut un autre visiteur : son avocat aux cheveux gris, toujours à fumer ses Teddy, assis sur son lit, lui rapporta les événements suivants :

Un drogué suédois, Mora-Olle, sidaïque à l'article de la mort, ne voulait pas mourir avant d'avoir avoué son crime.

Lui et son camarade Birre avaient fait une virée en Norvège ce week-end-là.

Dans l'Amazon volée à son père.

Ils n'avaient plus d'argent pour l'essence.

Ils n'avaient pas eu l'intention de tuer la vieille dame.

Mais Birre l'avait étranglée.

Elle avait six cent cinquante couronnes dans son porte-monnaie.

Birre aussi, devenu souteneur à Stockholm, avait avoué.

La déposition de Birre et Mora-Olle fourmillait de détails.

Tout correspondait.

Jens Oder écouta et comprit. La nappe de brouillard qui l'enveloppait se dissipa lentement, il eut l'impression de s'élever à l'intérieur d'une cathédrale dont l'architecture défiait les lois de la raison. Tandis qu'il flottait, il entendait ce qui se disait, il voyait les personnes lui sourire, s'incliner, lui ouvrir les portes. « Allez, tu peux sortir, Jens Oder, désolé, au revoir ! » Cette cellule, cette cathédrale, cette pièce si grande qu'elle s'étendait jusqu'à la Bibliothèque noire était maintenant close. Le brouillard se dissipa complètement, et tout

ce qu'il put faire, dix ans après avoir descendu pour la dernière fois les marches du palais de justice, fut de serrer la main de cet homme aux cheveux gris, filiforme, pour le remercier. Mais qui devait-il au fond remercier ? Mora-Olle ?

Il allait sortir, retrouver ses vrais pères, la ville où vivaient les hommes politiques, Oslo, la capitale de ce pays, considérée par beaucoup comme la seule d'Europe qui fût libre. Ce pays que Carl I. Hagen et ses successeurs allaient nettoyer des Noirs et des parasites du tiers-monde, de sorte que les petites et moyennes entreprises ainsi que les retraités aux pensions les plus modestes puissent jouir de leur statut et des mérites acquis. Jens Oder allait sortir, rentrer à Oslo et ne plus jamais mettre les pieds au village de Flirum où les débris d'une douzaine de vieux moteurs de scierie l'attendaient en rouillant.

Beaucoup de gens étaient venus lui rendre visite ces dernières semaines pour parler de choses diverses et variées : l'État norvégien, jusqu'à ce que la somme d'indemnisation soit déterminée, mettait à la disposition de l'homme injustement condamné pour assassinat un appartement ainsi qu'une somme symbolique de quatre cent mille couronnes ; une place l'attendait dans un centre d'aide psychologique, vis-à-vis de quoi il se montra fort circonspect. Il fut aussi question de formation, de *formation* ? Pour faire quoi ? On voulait le préparer à affronter la presse, mais il n'avait nullement l'intention de rencontrer la presse, aucun Jørgen Jørgen ne tirerait le moindre mot de sa bouche. Des gens venaient avec des sacs pleins de vêtements, il faisait froid dehors, le vent du printemps était traître, et tous ses habits étaient la propriété de la prison d'Ullersmo, alors il dit merci. Il ne connaissait pas ces gens qui l'entouraient sans cesse. On lui donna un passeport et une carte bancaire correspondant à un compte personnel. Il dit encore merci. Qu'aurait-il pu faire ? Le brouillard avait disparu, ce brouillard qui l'avait enveloppé les premières journées après l'annonce de son changement de statut. Heureusement, pensa-t-il, sinon ses retrouvailles avec la liberté auraient été compliquées, s'il était resté dans cet état. La liberté... Même du temps lointain où, dans le studio de la veuve Danielsen il avait bu de la bière et fait l'amour à une gymnaste prometteuse du nom de Kaia Moen, il n'avait pas su ce qu'était la liberté. Était-ce de pouvoir aller à la chasse à l'élan ? De participer à la loterie de l'équipe de tir ? De sortir en discothèque ? Ou de faire le plein d'une nouvelle voiture ? Jens Oder ne connaissait pas la réponse, mais il savait qu'il franchissait la porte de sortie de la prison d'Ullersmo avec la tête pleine de pensées et de langues étranges qu'il avait fait siennes au cours de toutes ces années : un bagage que

personne ne voyait, mais qu'il emporterait désormais partout où il irait, qu'il le veuille ou non. Il avait vingt-sept ans, peut-être vivrait-il trois fois cet âge-là, et il n'avait encore aucune idée de ce qu'il allait faire de toutes ces années. Pour l'heure, il était dehors et attendait un taxi, un taxi qui l'emmènerait loin de Kløfta, direction la capitale, en compagnie de ceux qui allaient l'accompagner : deux avocats et un travailleur social. Il observa les avions qui traversaient le ciel. Plus de quarante par heure allaient se poser à l'aéroport de Gardermoen.

Il n'avait pas froid.

Mais la tête lui tournait.

Au point que, sans s'en rendre compte, il s'était mis à parler espagnol avec le travailleur social, une langue qu'il maîtrisait assez bien grâce aux cassettes de « Cours niveau débutant » et « Cours niveau intermédiaire ». Le travailleur social le regarda d'un air étonné, tout comme les avocats. Que croyaient-ils ? Qu'il avait complètement disjoncté ? Qu'après dix ans d'isolation il était devenu fou, un handicapé mental incapable de se débrouiller par lui-même ? Quelle importance, d'ailleurs ? Car même s'il avait le tournis et parlait espagnol, il avait l'esprit clair et la source en lui bouillonnait. Devenu le centre d'un scandale national, il comprit que, vulnérable comme il l'était, il devait se protéger, se défendre contre tous les doubles Jørgen et pire. Il avait un plan clair, dont il avait partagé les grandes lignes avec un de ses avocats qui avait froncé les sourcils mais acquiescé malgré tout. Il avait lui-même décidé du jour et de l'heure où il quitterait Ullersmo pour se rendre à son nouveau logement, un appartement dans une banlieue nommée Romsås. Il avait les clés dans la poche. Le travailleur social et les deux avocats l'accompagnaient uniquement pour vérifier que l'arrivée se déroulait dans les règles, et que Jens Oder Flirum s'habituaient à sa nouvelle condition d'homme libre, ce dont ils doutaient fortement depuis qu'il s'était mis à parler espagnol. Au moment de monter dans le taxi, il jeta un coup d'œil à ses chaussures : une paire de souliers Bally couleur marron qui lui serraient les chevilles. Il s'assit à côté du chauffeur, les trois autres n'avaient qu'à monter à l'arrière, puis il ferma les yeux et écouta sa respiration, son cœur, ses émotions. Ses émotions ? Ressentait-il quoi que ce soit qui puisse l'aider au seuil de cette nouvelle existence ? Avait-il un but ? Un désir ? Était-il heureux ?

Jens Oder Flirum ne savait pas s'il était heureux.

Il n'avait pas de but.

Derrière les paupières closes, aucune couleur ne chatoyait.

Le tout premier matin, après s'être réveillé dans un nouveau lit, avec de nouveaux draps, dans la chambre à coucher d'un appartement bien trop spacieux pour lui situé au quatrième étage, il avait passé plusieurs heures à contempler la vue sur la ville, sans pouvoir y trouver la moindre indication, le moindre signe de ce qu'il devait entreprendre. Alors il se leva et examina en détail le mobilier et l'aménagement intérieur, acheté par les soins de la commune mais payé avec l'argent de son propre compte bancaire. C'était le premier retrait effectué sur la somme symbolique de quatre cent mille couronnes. Il y avait la radio, la télévision et toutes sortes de choses dont il se demandait bien ce qu'elles venaient faire là : grille-pain, planche à repasser, téléphone. Téléphone ? Il décrocha pour entendre la tonalité. Pour téléphoner à qui ? À personne. Il ne connaissait même pas son numéro. Qui voudrait l'appeler ? Tout ce qui l'entourait lui appartenait et était censé remplir son existence. Quand il comprit cela, il descendit vite au supermarché faire le plein de bouteilles de bière. Rien de plus facile, il suffisait de passer sa carte bancaire dans un appareil. De retour à l'appartement, il aligna sur la table basse du salon les dix bouteilles, dont il ne reconnaissait plus ni la forme ni la couleur. Calé dans un fauteuil, il les examina mais n'y toucha pas. Elles restèrent telles quelles sur la table, les quatre jours que passa Jens Oder dans cet appartement. Pas question de s'attarder plus longtemps ici, il l'avait clairement fait comprendre à l'un des deux avocats qui ne put que hocher la tête.

Ce n'était pas l'instinct qui poussa Jens Oder à parcourir le monde les premiers mois de sa libération, mais plus probablement le désir inconscient d'obtenir une confirmation des connaissances accumulées durant sa détention à Ullersmo. Des connaissances essentielles, puisqu'elles lui permettaient de déchiffrer le réel, cette grande ville dont il ne savait plus rien. Déchiffrer, comme l'aurait fait le Pangloss de Voltaire s'il s'était retrouvé à cette époque. Cet auteur qu'appréciait particulièrement Jens Oder, non pas le Voltaire reconnu et accepté, mais celui qu'il avait découvert dans la Bibliothèque noire et qui avait déchiré en morceaux l'histoire de l'Europe.

Jens Oder erra dans les rues d'Oslo, observant l'architecture et le va-et-vient des gens. Au plus fort de l'été, quand les parcs et les espaces verts se mirent à pulluler de corps féminins à moitié dénudés, de jeunes femmes et de gymnastes désireuses de bronzer, sa démangeaison le reprit à l'entrejambe, et il comprit qu'il devait se rendre dans des lieux où ces ravissantes créatures, ces gymnastes et consœurs allaient quand elles étaient en manque de mâles. Jens Oder était assez grand pour connaître la nature précise de ses besoins. Mais que faire à partir de là ? Il n'en avait pas la moindre idée. Aussi, un soir, après avoir bu une bouteille de vin blanc à une buvette dans le quartier de Gamlebyen, il se rendit dans une discothèque pour soi-disant adultes dans la Oslogate. Là, après avoir vidé une autre bouteille de vin, il lia conversation avec Mona qui devait avoir à peine une vingtaine d'années, mais qui avait fait pas mal de sport dans sa vie, autant qu'il pouvait en juger. Elle sentait bon et éclata d'un rire franc quand il eut l'audace de remonter sa main le long de la cuisse de la jeune femme en la caressant doucement. Mais lorsqu'elle voulut l'embrasser par-dessus la table, au milieu de tous les autres clients venus là pour s'amuser, il lui cria dans l'oreille qu'ils pouvaient aller chez lui, ils pourraient faire là-bas ce qu'ils voudraient. Il la tint fermement par la taille tandis qu'ils regagnèrent son studio, où ils firent l'amour jusqu'à l'aube. Mona était épuisée. Jamais on ne l'avait ramonée comme ça, mais le jeu en avait valu la chandelle et elle était prête à remettre ça le lendemain. Maintenant il fallait qu'elle aille au travail. Et s'ils allaient au cinéma ce soir ? Mais Jens Oder resta silencieux et secoua énergiquement la tête. Il garda pour lui le fond de sa pensée : il y avait beaucoup d'autres filles comme elle dans une

ville comme Oslo – la capitale de la Norvège, le seul pays encore libre en Europe – à faire la queue pour attendre de se faire baiser dans son petit studio, à Gamlebyen. Mona s'en alla, remplacée par une Sidsel qui resta deux jours et pleura de rage quand elle comprit qu'elle n'aurait plus le droit de goûter à la bite de Jens Oder, qui devait se reposer quelques jours ; un membre destiné à la reproduction de l'espèce, mais que Jens Oder avait du mal à contrôler. Il le laissait vivre sa propre vie, acceptait d'être entraîné par cette démangeaison et par ce bien-être qui n'allait jamais plus haut que la ceinture. En pleine action, il se surprenait à penser à tout à fait autre chose. Il songeait par exemple aux étranges sculptures en pierre, ces menhirs alignés sur la côte bretonne et dont personne ne savait l'origine. Ce pouvait être l'œuvre d'une culture étrangère qui avait élevé ces monuments dans des temps lointains. Ces pierres dressées échappaient à toute interprétation. Telles étaient ses réflexions, les dernières fois qu'il avait couché avec Sidsel. Il n'y avait aucun lien entre ce qui se passait en dessous de sa ceinture et dans sa tête ; même si la jouissance était intense, ce qui était indéniable, sa tête était ailleurs, ses pensées s'en trouvaient même renforcées, il croyait saisir des lueurs de vérité profonde au moment de l'orgasme.

Cela le dérangeait seulement quand il pensait à la cascade.

À la glace qui continuait de se former.

Lorsque Mona lui demanda de sortir acheter un paquet de cigarettes.

Mais on était en été.

Il avait un studio, mais pas de logeuse.

Les semaines suivantes, Jens Oder se rendit dans plusieurs endroits à la mode, et presque chaque soir rentrait au studio avec une femme différente. Il prenait un plaisir fou à leur faire l'amour, ces Rebekka, Ann-Turid, Torill, Anja, Maren et autres Vibeke. Toutes étaient de sportives de différents niveaux, avec des chattes plus ou moins poilues et serrées, avec des capacités d'aspiration variées, mais toutes gémissaient quand il augmentait la cadence et donnait des coups de butoir avec son sexe en peaufinant chaque fois sa technique. La sensibilité et l'intensité de sa queue, relayées par ses mains et ses doigts étaient tout simplement remarquables. Aussi avait-il toutes les peines du monde à leur faire comprendre qu'elles étaient seulement le coup d'un soir, ce qu'elles refusaient d'admettre. Pour leur part, elles n'avaient jamais ressenti une telle osmose entre deux amants, il y avait eu dans leurs ébats quelque chose qu'elles n'avaient encore jamais éprouvé, raison de plus pour approfondir la relation : cinéma ? théâtre ? opéra ? steak et vin rouge ? baignade à Bygdøy ? à Hovedøya ? Tel était le raisonnement de ces femmes, excepté quelques-unes. D'où la violence de leurs réactions quand elles

comprenaient qu'elles n'étaient que l'aventure d'un soir : « Sale macho ! », « Tu as eu ce que tu voulais, hein ? », « allez, va bander ailleurs ! » disaient-elles. Ou pire : « Mais je t'aime ! », « Oh Jens Oder, tu ne vas quand même pas t'en aller maintenant ? », « Tu ne comprends pas que c'est toi que j'attendais ? » Non, Jens Oder ne comprenait pas. Ou bien ne voulait-il pas comprendre ? Il hésitait.

Sa seule certitude, c'était qu'il était libre et pouvait grosso modo faire ce qu'il voulait sans attirer l'attention, du moment qu'il respectait certaines convenances. Pas question de se démarquer du lot. Dans cette ville, il pouvait être anonyme, un être sans identité aucune. « Qu'est devenu cet homme, ce jeune homme plutôt, qui a été libéré après avoir été injustement détenu pendant dix ans ? » se demandaient les gens. Personne ne connaissait la réponse. Personne ne savait qu'il passait son temps à sauter des gonzesses, à baiser avec une force équivalente à dix moteurs de scierie, de type Mogul et Trygg jusqu'aux modèles de Bernard et Lauvsson, qu'il ramenait avec application tandis que son esprit battait la campagne. Il réfléchissait aux sciences sur lesquelles se fondaient les sociétés d'État-providence, des sciences qui pouvaient se justifier et par là avoir une fonction dans une société humaine fondée sur de tout autres valeurs et buts et où personne n'aurait entendu parler, par exemple, de la croissance économique. Des sciences de ce genre existaient-elles ? Y avait-il un message caché dans la tête de dragon, le signe distinctif des églises en bois debout norvégiennes ? Y avait-il un message caché qu'aucune des sciences en vigueur dans cette société n'était en mesure d'interpréter ? Voilà à quoi pensait Jens Oder en faisant l'amour à Astri, Tora et Ann-Elise, et dans la volupté extrême, dans l'orgasme, il pouvait en son for intérieur s'ouvrir à une nouvelle compréhension des choses, négligée jusqu'alors. Ainsi, il ne sut jamais s'il était mu par l'amour charnel ou par de purs exercices de philosophie politique.

Un an environ après qu'on l'eut relâché, lorsque l'avocat lui annonça que les indemnités seraient d'au moins vingt millions de couronnes (une somme inimaginable pour Jens Oder), il dut admettre que sa capacité à éprouver des émotions était passablement émoussée. Il était abîmé. Un marginal avec une carapace dont il ne parvenait pas à se défaire. Il lui fallait changer de vie s'il voulait espérer trouver des réponses, cesser de séduire et de baiser les femmes les unes après les autres, et de lire des ouvrages ésotériques dans un studio à Gamlebyen. Il avait fini par se faire une raison : il ne savait plus ce qu'étaient les sentiments. Problème : comment quelqu'un comme lui pouvait-il espérer comprendre quelque chose à la connaissance, à la politique et à la philosophie ? Voilà qui l'interpellait, le rongait de plus en plus, tandis qu'allongé sur son lit il écoutait la radio. Sa dernière coucherie remontait à quatre jours, Eivor, une fille qui, selon ses critères, s'était montrée très docile. En la possédant, il s'était rendu compte que ce n'était plus possible, il ne pouvait plus continuer à baiser sans sentiments. Mais s'il ne faisait plus l'amour, il n'arrivait plus à penser. Il y avait là une logique, un lien qui ne sautait pas aux yeux, mais pourtant évident. *Elles* pouvaient l'aimer, mais *lui* en était incapable. Les pensées pouvaient l'aimer, *lui*, mais il ne pouvait pas les aimer en retour. Comment un homme, un jeune homme qui ne souriait, ne riait jamais, pouvait-il aimer ? Il était comme ça, dépourvu d'affects, on l'avait tout bonnement détruit. Quelque chose d'invisible à l'œil nu, quelque chose d'innommable l'avait touché d'une main glaciale, à un moment de son enfance, et depuis il avait gardé cette froideur en lui, en permanence. À quoi cela lui servait-il de lire et de croire qu'il comprenait ? À rien, à absolument rien. Il se sentait happé par l'obscurité. Dans peu de temps, il toucherait la coquette somme de vingt millions de couronnes, sinon plus. Qu'allait-il en faire ? Pendant ce temps, la radio qui restait allumée presque vingt-quatre heures sur vingt-quatre diffusait un entretien avec Ella Havregamp – bizarre, ce nom –, la nouvelle ministre pour l'Aide au développement qui déclarait que les budgets seraient désormais réduits au minimum, parce que la croissance économique ici aussi, en Norvège comme dans le reste de l'Europe, avait marqué le pas. Ce qui entraînait une augmentation du chômage, avec de graves conséquences pour toute la société norvégienne. Havregamp

expliquait cela à la radio tandis que Jens Oder allait toucher vingt millions de couronnes. Mais en quoi cet argent allait-il lui permettre de retrouver des sentiments ? Comment une somme si considérable pourrait-elle combler ce vide ? L'obscurité devenait de plus en plus intense ; son studio, tous ses livres, ses tas de revues, lui semblèrent soudain terriblement oppressants. Si cela continuait, il finirait étranglé.

Il était inquiet, il avait peur car il ne savait pas si ce qui l'attendait le mènerait quelque part ou si cela n'aggraverait pas la situation, l'amenant à se replier et à se refermer encore davantage. Pendant deux jours, il avait sillonné la forêt du Nordmarka et observé plusieurs fourmilières avant de prendre une décision : il allait voyager. Partir. Quitter cette ville, ce pays. Il voulait voir l'Europe telle qu'elle était maintenant. Mais vu la taille du continent, par où commencer ? Que cherchait-il au juste ? Rien, avait-il décidé. Rien. Il allait seulement voyager. Une fois devant la gare centrale d'Oslo, muni d'un billet spécial, un pass qui lui permettait d'aller n'importe où en Europe, et de son passeport, il était inquiet, le corps légèrement vacillant, et attendait le train qui serait bientôt prêt à partir. Il essaya de retrouver certaines des pensées qui lui étaient venues en observant les fourmilières, assis parmi les massifs de myrtilles ou sous un sapin ; il s'était senti si bien là-bas, c'était calme, aucune intervention extérieure, ses pensées avaient pu prendre leur envol. Devait-il partir ? Oui, il fallait qu'il découvre la réalité qui entourait ce qu'il avait lu, il fallait qu'il voie l'Europe de ses propres yeux. Mais voir quoi ? Glaner des impressions qui se fixeraient sur sa rétine, les enregistrer, les laisser mûrir jusqu'à ce qu'il puisse saisir quelque chose qui ressemblerait à des sentiments. Son cas n'était pas désespéré, il devait bien y avoir tout au fond de lui le germe de quelque chose. Jens Oder gardait cet espoir, tout en parcourant du regard les façades muettes des maisons sur la place : un chaos de styles et, au milieu de tout ça, une sorte de tour avec un escalier en colimaçon pour atteindre... quoi ? Une station relais, une centrale de communication ou peut-être une construction sculpturale ? Quelle était réellement la fonction de cette tour affreuse, ici, devant la gare ? Il l'ignorait. Mais il devinait qu'il y avait un lien entre la position, la fonction absurde de cette tour et son manque de sentiments. Et les paroles de Jens Stoltenberg ¹ qui tenait toujours des discours sur une estrade à l'entrée de l'ancienne gare de l'Est et que Jens Oder n'avait pu éviter d'entendre lui revenaient en mémoire et le remplissaient de tristesse plus que de joie. Car Jens Stoltenberg n'utilisait ces élections, à l'approche du changement de millénaire, que pour vanter les mérites de l'Union européenne à laquelle la Norvège se devait d'adhérer au plus vite. Cette Union européenne affrontait désormais la sévère concurrence de

la confédération asiatique, tant sur le plan politico-commercial que financier, et n'avait d'autre choix que de se renforcer, de trouver d'autres voies à un moment de l'histoire marqué par la montée des nationalismes et des mouvements séparatistes extrêmes. Toute l'Europe devait se rassembler pour former une entité, pour faire bloc et continuer d'assurer le bien-être de chaque citoyen... Voilà ce que pensait et déclarait Jens Stoltenberg du haut de son estrade, ce qui en soi était tout à fait inutile puisque tous les habitants de cette ville et de ce pays connaissaient depuis longtemps ses convictions. Cela attrista Jens Oder : comment cet homme, qui n'était pourtant pas bête, avait-il pu perdre à ce point son mordant pour se mettre au service du Parti travailliste, cette lessive qui lavait plus blanc que blanc ? Il haranguait la foule qui passait, parlait à des gens de Grorud, Tveita et Bøler, à des pères et à des mères sur leur trajet quotidien, des personnes qui avaient des familles et sans nul doute ce qui lui faisait tant défaut : des sentiments. Les gens croyaient aux paroles de cet homme comme ils croyaient à cette tour censée enrichir l'aspect de cette place. Comment leur en vouloir d'être si crédules ? Et Jens Stoltenberg ? Comment savoir s'il croyait lui-même à ce qu'il disait ? Cela rendait Jens Oder encore plus triste. Aussi saisit-il son petit sac de voyage, grimpa les marches, entra dans la gare pour voir si le quai du train qu'il allait prendre était affiché. Même si, à l'âge de vingt-huit ans, c'était la première fois qu'il prenait le train, il savait exactement ce qu'il en était, et ne ressentait ni crainte ni incertitude lorsque finalement il grimpa dans le wagon qui l'emmènerait de par l'Europe. L'insécurité se trouvait sur un autre plan.

Il n'avait pas emporté de livres.

Il n'avait aucune carte.

Mais il avait une image dans la tête où tous les détails étaient à leur place.

1. Premier ministre norvégien dans le précédent gouvernement (travailliste).

De sa place près de la fenêtre, il voyait les paysages défiler : villages, fermes, bourgades, réseau d'autoroutes, usines et centrales nucléaires. Jens Oder regarda beaucoup les premières heures par la fenêtre et parla peu avec les autres passagers. Il n'ouvrit pas la bouche avant la correspondance à Copenhague. Il conversa alors avec un homme plus âgé à propos d'une maladie qui, ces dernières années, avait tué un grand nombre de bêtes dans le Jutland et dans le nord de l'Allemagne, et qui menaçait de s'étendre. Le voyageur aux épaisses lunettes et à la barbe grise y voyait un châtiment envoyé par le Créateur, le Seigneur tout-puissant aurait été en colère devant la manipulation génétique à laquelle se livre l'humanité d'un côté et, de l'autre, le flot grandissant de réfugiés africains, sales et bourrés d'infections. L'épidémie qui frappait le bétail pouvait fort bien être une combinaison de ces deux facteurs qui, chacun, devrait être encadré par la loi. Après avoir écouté les avis de cet homme, Jens Oder tourna son attention vers un assortiment de fromages allemands que la dame en face de lui se fit servir par le garçon du wagon-restaurant. Il fit de son mieux pour faire durer la conversation avec cette dame sur les fromages, mais comme il était tout à fait ignare sur le sujet, l'échange se tarit de lui-même. Sur un coup de tête, Jens Oder décida alors de descendre du train. Il était à Brême.

Il eut l'impression d'être déjà venu plusieurs fois dans cette ville. Malgré l'obscurité, il devina la silhouette de la cathédrale Saint-Pierre dans la vieille ville, une église qu'il avait étudiée à fond dans sa cellule à Ullersmo. Il resta plusieurs jours à Brême, passant ses journées assis sur un banc au bord de la Weser à suivre les mouvements presque invisibles du courant dans l'eau marron grisâtre, tandis qu'il essayait de se représenter les difficultés qu'avait rencontrées le compositeur russe Alexandre Borodine en créant *Le Prince Igor* précisément ici, un opéra que Jens Oder avait entendu quatre fois en entier à la radio. S'il l'avait écouté avec un tel intérêt, c'était parce que Borodine enseignait la chimie parallèlement à ses activités de compositeur. Cela expliquait qu'il fût venu à Brême où se trouvaient d'importantes usines chimiques et où il avait réussi ce qu'aucun autre chimiste n'avait réussi avant lui : produire de l'acide cyanhydrique que l'on pouvait utiliser comme arme. Voilà ce qu'avait fait Borodine, tout en ayant la musique du *Prince Igor* dans la tête. Jens Oder avait cherché à

entendre s'il y avait des traces de cette solution aqueuse de cyanure d'hydrogène. Il traînait dans les tavernes et les cafés où il n'avait aucun mal à trouver des personnes avec qui discuter. Homme ou femme, jeune ou vieux, peu importait, car il avait décidé de ne coucher avec aucune femme ici. Près de la statue de Roland sur la Marktplatz, il philosophait sur le cours du coton qui, à l'époque, avait mis une pression incroyable sur les esclaves en Amérique. Ou bien il examinait, pierre après pierre, l'architecture de l'hôtel de ville sans autre but que de suivre la ligne parfaite d'un bâtiment Renaissance.

À la fin, la ville ne lui donnant aucune des réponses qu'il cherchait, malgré ses efforts pour écouter et communiquer avec les gens qu'il rencontrait, il se sentit un tantinet déprimé par la langue allemande et la froideur kantienne de la « chose en soi ». Une froideur qu'un autre Norvégien, Carl I. Hagen, s'il avait été ici et mené campagne pour son Parti du progrès, aurait sans aucun doute adoré. Il se serait senti comme chez lui. Carl I. Hagen ainsi que ses deux successeurs fraîchement émoulus, les jeunes Blendheim et Urkvist, parlaient au nom d'une foule de personnes qui se trouvaient en queue de liste pour se faire soigner dans les hôpitaux et savaient par conséquent ce qu'était cette froideur. La froideur de la « chose en soi » pouvait conduire des mains ayant travaillé en usine ou dans une étable à se lever d'un coup, pour faire un salut qui ne voulait en aucune façon dire « Gloire à toi, César » ou « Heil, Hitler », non, c'était un geste d'invite, une protestation, une distance vis-à-vis de tous les pauvres, les sans-abri, les chômeurs, les malheureux désespérés qui affluaient vers l'Europe toujours considérée comme un eldorado. Si la vie avait un sens, où serait-il sinon en Europe ? N'en était-il pas ainsi ? N'était-ce pas pour cette raison que lui aussi, Jens Oder, était parti voyager en Europe ?

Il quitta Brême au bout de quatre jours.

Jens Oder poursuivit son voyage en train.

Il avait acheté un livre sur les fromages français.

Il existait des menhirs sur la côte bretonne.

Les menhirs sur la côte bretonne arboraient des formes que Jens Oder n'arrivait pas à interpréter et qui piquaient sa curiosité. Mais il ne pouvait pas emporter ces menhirs, ces colosses de pierre dressés en un alignement bien précis. Aussi continua-t-il son voyage jusqu'à Toulouse où, dès le premier soir, il connut une mésaventure : après avoir fait l'amour avec une fille prénommée Isabelle qui avait insisté pour poursuivre leurs ébats dans la chambre d'hôtel où il était descendu, et ce cinq heures durant, il eut la surprise de découvrir qu'elle voulait se faire payer ! Ce comportement révolta Jens Oder qui mit la fille à la porte de sa chambre, où elle se mit en devoir de réveiller tout l'hôtel. La police arriva sur ces entrefaites, et Jens Oder dut payer une sérieuse amende, qu'il le veuille ou non.

Cette mésaventure ne le détourna pourtant pas de Toulouse. Il resta encore une semaine dans cette ville, à cause du musée des Augustins dont il ne se lassait pas d'admirer l'importante collection de sculptures. Il faisait le tour de ces œuvres, les étudiait sous tous leurs angles, tel que le poète gallois Dylan Thomas avait dû le faire, cinq cents ans plus tôt, avant d'écrire son triste poème *Fern Hill*, un poème qui exprime un chaos de sensualité, où des images et des symboles se succèdent dans une seule et même ivresse de rythme et de musicalité, un poème triste que Jens Oder avait du mal à saisir parce que ces émotions lui faisaient précisément défaut. Comme il aurait aimé les ressentir ! Dans cet espoir, il arpenta ce musée de Toulouse, dans l'attente d'une ivresse et d'une intuition qui se laissaient désirer. Quand il n'était pas au musée, il passait son temps dans un petit restaurant près de la basilique Saint-Sernin et se remémorait l'histoire des croisés au début du XIII^e siècle. Il se souvenait de tout ce qu'il avait lu dans les livres d'histoire empruntés à la Bibliothèque noire, mais il avait besoin de trouver ses mots à lui. Sa concentration était sans arrêt dérangée par des voitures et des jongleurs qui essayaient d'attirer son attention. Les rues de Toulouse regorgeaient de clowns, de musiciens des rues et de mendiants, sans parler de tous les groupuscules possibles et imaginables qui vous abordaient pour vous rallier à leur mouvement.

Jens Oder ressentit une grande fatigue mentale ; la vie d'une grande ville française au cœur de l'Europe était plus trépidante que dans le quartier de Gamlebyen à Oslo, près des ruines du Moyen Âge. Alors il

reprit la route, direction Narbonne près de la Méditerranée et remonta la côte jusqu'à Marseille et Toulon. Il mangea des fromages français et parla avec les autres voyageurs du train de la catastrophe survenue dans le tunnel sous la manche, de la disparition inquiétante de Salman Rushdie, qui avait auparavant été menacé de mort. Pourtant, Jens Oder ne nourrissait pas de sentiment particulier à son égard, depuis qu'il avait gâché une semaine entière, lors de sa quatrième année de sa détention, à lire *Les Versets sataniques*. Il avait naïvement cru que cet écrivain d'origine indienne lui apporterait des lumières sur la tradition intellectuelle européenne. Ce fut tout le contraire. Il s'était appuyé sur ses propres origines de manière si lamentable que l'Inde devait en avoir honte, tout en réussissant le tour de force de se mettre à dos les fondamentalistes en Iran. Il faut dire qu'il s'était moqué avec une certaine inconscience de leurs écrits sacrés et des paroles du Prophète, de sorte que sa tête fut mise à prix, un prix que le trafiquant d'héroïne Moussa, Mustapha Akhbar Ziuqq, ne jugeait pas assez élevé. À présent, cet écrivain au regard torve derrière ses épais verres de lunettes avait été comme englouti sous terre. Sans doute ses bourreaux avaient-ils fini par mettre la main sur lui et l'avaient découpé en morceaux, comme le Coran le préconisait. Car le Coran, d'après ce que Jens Oder avait compris, était à la fois religion et loi. Voilà de quoi il parla avec ses compagnons de voyage. Des événements assez insignifiants pour lui, mais dont il se sentait obligé de parler car cela faisait la une des journaux et entretenait l'intérêt d'un public passionné précisément par ces questions-là, toujours selon ces mêmes journaux. Jens Oder était incapable de mobiliser le moindre sentiment de chagrin quant à la violente mise à mort et au démembrement de Salman Rushdie, mais il écouta poliment les autres passagers et leur répondit par des phrases qui n'étaient pas de nature à les offusquer. Avaient-ils du chagrin ? Pas vraiment. Comment pouvaient-ils sourire en parlant de la fin sans aucun doute tragique de cet Indien ? Était-ce cela, avoir des sentiments ?

Il remonta en train la vallée du Rhône jusqu'à Lyon, puis gagna Limoges et ensuite Bayonne, passa la frontière espagnole et resta trois jours à Bilbao, *bellum vadum*, ce beau gué qui n'était plus beau du tout mais recouvert d'une épaisse couche de poussière de minerai. Du minerai de fer, d'étain et de plomb qui s'étaient déposés là depuis que Georg Brandes avait esquissé ses *Études esthétiques*, un livre auquel Jens Oder n'avait pas compris grand-chose non plus. En se promenant dans les rues de Bilbao et en répondant au salut des nombreux Basques, il n'était guère plus avancé. Il se sentait fatigué, mou et pas à sa place. Aussi se rendit-il à Santander, à La Coruna et à Porto au Portugal. De là, il prit le bus pour rejoindre un village sur la côte, Viana do Castelo, un charmant village de pêcheurs avec des plages de

sable aussi loin que portait le regard.

Il eut envie de rester là un moment.

À défaut d'autre chose, il pouvait toujours apprendre la langue.

Il était amaigri, blafard.

Il fallait qu'il se repose.

En ce lieu où Pessoa avait résolu l'énigme de l'océan et des longues vagues.

Tout l'hiver, Jens Oder resta à Viana do Castelo. Il trouva à se loger chez la famille Freitas, qui finit par considérer Jens Oder comme leur huitième, ce qui ne le dérangerait nullement. La femme, Estefani, le gavait au point qu'il avait presque un double menton. Il fit la connaissance de nombreux villageois qui vivaient dans la pauvreté, face à l'océan de plus en plus noir, mais les rues résonnaient de rires, de chants, des rythmes d'une guitare de fado. C'était suffisant pour qu'il y eût comme une étincelle en lui et que cette petite braise ne s'éteigne pas. À l'arrivée du printemps et au début de l'été, quand les plages se couvrirent de touristes venus des pays riches de l'Union européenne, il ne se retira pas à l'ombre et laissa le soleil lui tanner la peau. Il passait souvent ses soirées dans une petite maison de fado fréquentée surtout par les gens du coin. Cela sentait le sang de poisson, une odeur que Jens Oder avait appris à aimer. Il n'avait pas lu un livre de tout l'hiver, en revanche il avait appris la langue, et cette langue, le portugais, lui donnait un curieux sentiment d'appartenance. S'était-il jamais senti chez lui quelque part ? Il caressa l'idée de s'installer ici, au milieu des accents de guitare et des bulles de rosé pétillant. Aussi, au début du mois de juin, même si le village de Flirum n'avait jamais été réellement un foyer pour lui, il envoya une procuration à son avocat à Oslo pour qu'il transfère un des vingt millions de couronnes au policier Markhaugstuen, afin qu'il puisse remettre en état la douzaine de vieux moteurs très rouillés de la scierie, de type Trygg, Mogul, Bernard et Lauvsson et les stocker dans un local approprié. Restait à savoir si le bruit de ces moteurs parviendrait à sortir son père de son état d'hébété, au centre de soins. Une chose était d'envoyer l'argent, c'en était une autre de revenir au village de Flirum afin d'y mettre de l'ordre et de rencontrer des gens qu'il n'avait pas vus depuis douze ans et qu'il ne connaissait pas, à supposer qu'il les eût jamais connus. Et cela, pas question.

Mais ce printemps-là, dans le village de Viana do Castelo au Portugal, il s'opéra un changement chez Jens Oder : il commença à voir un sourire s'esquisser quand il se regardait dans la glace de la salle de bains spartiate de la senhora Estefani. Il le savait : avec le sourire, les sentiments reviendraient aussi. Et alors il pourrait se remettre à lire, à lire avec peut-être un tout autre éclairage. Serait-il aussi capable d'aimer ? Aimer ? Jens Oder voyait de ravissantes

créatures sur les plages et dans la maison de fado le soir, et ça le démangeait dans son entrejambe. Il se promenait, ramassait des coquillages ou aidait les pêcheurs à remonter leurs filets. Il se montrait serviable et on le traitait amicalement en retour, mais rien de plus. Un jour, il remarqua des fourmis des sables, des fourmis relativement grosses qui avaient élu domicile dans le bois des vieux pontons, surtout dans celui qui était à moitié pourri et hors d'usage, où il découvrit d'importantes colonies. Jens Oder passa des heures, allongé sous les pontons, à observer ce type particulier de fourmi. Un jour qu'il était à son poste, il se produisit un événement inattendu : il entendit des pas au-dessus de sa tête et, en levant les yeux, put voir sous les jupes d'une fille. Elle portait une culotte bleu clair avec de la dentelle, mais il n'eut pas le temps de se dire grand-chose, car il y eut un fracas terrible. La fille avait marché sur une planche qui avait cédé et était retombée de tout son poids sur la tête de Jens Oder, au point que ce dernier avait perdu connaissance.

Elle s'appelait Minnea et vivait avec sa mère et son frère, capitaine dans l'armée. Construite sur une hauteur à l'extérieur du village, leur maison jouissait d'une vue magnifique. C'est là que Jens Oder fut porté, évanoui, et qu'à son réveil il vit le beau visage très inquiet de Minnea. Elle passait de genoux en genoux les soirs où Jens Oder et elle allaient ensemble à la maison du fado. Aussi ne faut-il pas s'étonner qu'une nuit, elle entraîna Jens Oder sur la plage et retira ses jupes. Sa culotte était rose ce jour-là et il lui fit l'amour sur le rivage, leurs corps léchés par les vagues, jusqu'au petit matin, quand Minnea dut rejoindre sa mère dans le champ d'oliviers. Minnea jouait, elle jouait avec Jens Oder et elle jouait avec les autres, ce qui expliquait qu'il ne ressentait rien pour elle au-dessus de la ceinture. Mais, il en était presque sûr, si Minnea n'avait pas autant papillonné, il aurait pu s'éprendre d'elle, il aurait pu l'aimer comme les femmes méritaient d'être aimées.

Il finit par prendre l'habitude de rester à discuter avec son frère, Emile Sardo Calvinhas, dans la fraîcheur du patio qui entourait la maison sur les hauteurs. Le capitaine n'avait en réalité plus ce titre, il s'était retiré de l'armée le jour où il fut décrété que l'armée de l'Union européenne serait mobilisée en Afrique du Nord contre les fondamentalistes de plus en plus militants qui prenaient leur essor dans la plupart des pays musulmans, une mobilisation qui ne constituait pas à proprement parler une déclaration de guerre de l'Europe vis-à-vis de nations avec lesquelles elle n'avait pas de différends et qui ne constituaient pas une menace militaire. Malgré cela, l'Europe pensait qu'il fallait arrêter ces fondamentalistes et, sous le prétexte de défendre les citoyens français, italiens et dans une moindre mesure espagnols installés en Afrique du Nord, ainsi que les minorités chrétiennes, l'armée de l'Union allait donc être déployée. Le contingent portugais au sein de l'armée de l'Union était anormalement important, compte tenu du fait que le Portugal était peut-être le pays le plus pauvre de l'Union. Tel était l'avis de l'ex-capitaine Calvinhas qui trouvait tout à fait absurde que des soldats portugais aillent mourir dans une guerre initiée par l'Union sur un continent étranger, quand cette même Union européenne était incapable d'assurer des moyens de subsistance convenables pour tous les habitants de ses pays membres. Mais c'était de la politique, un jeu politique très sophistiqué

que le capitaine avait percé. C'est pourquoi il avait demandé de pouvoir être démis de ses fonctions et avait obtenu satisfaction. Ce jeu politique, prédisait-il, serait un cauchemar pour l'avenir de l'Union européenne, ce dont Jens Oder ne voyait pas de raisons de douter : il avait lu les journaux qui regorgeaient de reportages de guerre en Afrique du Nord et dans la péninsule balkanique, où sans arrêt de nouveaux conflits ethniques fleurissaient.

Jens Oder ne s'intéressait pas spécialement à la politique, pourtant il écouta avec attention le capitaine. Car les paroles de cet homme recelaient une part de sagesse, une volonté de comprendre le comportement apparemment agressif de tout mouvement. Pourquoi en était-il ainsi ? Était-ce une loi de la nature ? Était-ce parce que les Européens, à un moment donné de l'histoire, étaient devenus aveugles ? Les sciences, les échelles de valeur pour concevoir le monde étaient-elles impropres, caduques ? Tandis qu'ils débattaient avec sincérité de ces questions dans ce patio où venait souffler la brise du soir venue de l'océan, le tableau affreux de l'Europe peint par Henry Hannibal Olesson Flirum ressurgit dans l'esprit de Jens Oder : ce n'était plus une énigme, mais une confirmation. Les conversations avec l'ancien capitaine Emile Sardo Calvinhas, un homme guère plus âgé que Jens Oder, se poursuivirent tout l'été et conduisirent inévitablement à un lien qui ressemblait à l'amitié. Tous deux en effet avaient le désir de trouver autour d'eux des raisons d'espérer un meilleur avenir pour l'humanité. Il continuait à faire parfois l'amour avec Minnea, et un jour qu'il était en elle et la ramenait de manière particulièrement intense, elle l'avait regardé avec un regard étrange en gémissant : « Ah... si... seulement... tu... avais... été... catholique ! » Jens Oder n'avait pas compris ce qu'elle entendait par là. Surtout qu'au moment de l'orgasme elle avait ajouté : « J'ai... beau... être... ah !... une... putain... je... je n'en... suis... pas moins... catholique... aah ! »

Quelques jours plus tard, Jens Oder dut quitter la famille Freitas, la senhora Estefani, le papillon Minnea, le capitaine Calvinhas et ce village du Portugal où il serait bien resté plus longtemps. Mais il lui fallait partir, l'avocat et la banque en Norvège réclamaient sa présence pour certaines transactions financières.

D'ailleurs, il avait des livres dans son studio qui n'étaient pas à lui.

Ils appartenaient à des bibliothèques.

Il fallait les rendre.

Sinon il risquerait une amende.

Après, il pourrait revenir.

Mais Jens Oder ne reviendrait jamais au village de pêcheurs de Viana do Castelo. Pourtant, c'était le seul but qu'il se fût fixé, après un séjour prolongé en Norvège, alors que, grelottant dans un café de Copenhague, il buvait des gorgées d'un grog et pensait au grondement toujours plus tonitruant d'une cascade.

Il allait repartir vers le sud.

Retourner au Portugal.

Le train de nuit partait dans six heures.

Il ne tenait pas en place. Et s'il allait tuer quelques heures au musée ? Précisément au Muséum d'histoire naturelle où étaient présentées les collections du scientifique Peter Wilhelm Lund, ces collections uniques d'ossements qu'il avait extraits, cent cinquante ans auparavant, des grottes de calcaire en Amérique du Sud, dans la région de Minas Gerais. Jens Oder s'était remis à lire, choisissant avec soin des thèmes et des problématiques en marge de l'histoire des idées, comme les travaux enthousiasmants et altruistes des naturalistes, quelques deux siècles plus tôt, tels l'explorateur Alexander von Humboldt, le botaniste Louis Riedel, le zoologiste Johann Baptist von Spix et le paléontologiste danois Peter Wilhelm Lund. Tous ces hommes partageaient une admiration infinie pour la nature, pour ce qui ne devait rien à la main de l'homme, et cela touchait en lui une corde sensible.

Six heures.

Jens Oder se rendit au Muséum d'histoire naturelle et se promena dans les grandes salles au parquet de pin récemment verni où il n'avait plus froid – ces salles étaient chauffées – jusqu'à trouver ce qu'il cherchait : les ossements retrouvés par le professeur Lund. Certains étaient exposés dans des présentoirs ou dans des vitrines, et on avait placé les plus grands et les mieux conservés de façon à former un squelette entier sur le sol, entouré d'un cordon avec un panneau indiquant : NE PAS TOUCHER LES SPÉCIMENS. Bien sûr que non, il voulait seulement regarder. Dire que le naturaliste danois avait extrait tout ça des grottes calcaires avec ses mains ! Face au squelette d'un paresseux géant, il crut *ressentir* la tension qu'avait dû éprouver le professeur Lund dans l'obscurité de ces cavernes quand il avait fait ses découvertes. Tout un monde était en train de prendre forme en lui, un monde qui ne faisait que grandir. Cinq heures avant le départ du train

de nuit pour Paris, tandis qu'il contemplait les ossements d'un paresseux géant, il fut pris dans un rêve éveillé où il incarnait le professeur Lund. Il croyait voir la lueur des flambeaux sur les parois de la grotte, l'envol des chauves-souris, il percevait la tension, le souffle chaud qui traversait la grotte où reposaient, couche après couche, les ossements remontant au tertiaire, des fossiles de mammifères, de serpents et de poissons, de grands os, un ici, un là, au total l'animal entier ! Un cerf, un pécari, des dents et des os de *Chlamydothidium humboldtii*, de *Hoplophorus*, de *Megaterium* et de *Smilodon populator*. Beaucoup d'os sont brisés, conséquences des coups puissants donnés par le tout premier homme ? Il tendit la langue pour découvrir le goût de ces os qui collaient, vieux comme ils étaient. La caverne était étroite, mais le professeur Lund ne s'y sentait pas à l'étroit. Existait-il des hommes en ces temps si reculés ? Comment vivaient-ils, parmi les tigres à dents de sabre, les hyènes surdimensionnées, les premiers singes, les ours gigantesques, des millions de serpents venimeux, d'araignées-oiseaux, de scorpions grands comme des crabes, et des fourmis géantes ? Jens Oder se glissa sous le cordon de sécurité, se coucha sur le sol, sur le parquet fraîchement verni, et s'approcha tout près du paresseux géant, sortit la langue et lécha les os. Quel autre sens, en effet, aurait pu lui raconter la réalité du monde dans lequel cet animal avait vécu ? Le goût était amer, un peu rance aussi. Il leva la main et saisit le grand os du fémur, l'animal entier, le squelette tangua, mais Jens Oder voulut se relever pour jeter un coup d'œil à l'intérieur du crâne, il tremblait et son tremblement se transmettait à toute l'articulation du squelette... et tout tomba. Quelque chose s'effondra sur lui et il crut entendre, loin, très loin, un vacarme. Il se retrouva au milieu d'un tas d'os, cinq heures avant de prendre un train de nuit pour Paris.

Des pas qui courent.

« Le paresseux géant est endommagé !

— Quel idiot !

— Il faut l'enlever de là ! »

Elle portait des lunettes, mais il vit l'éclat brun de ses yeux.

Assis dans un bureau du Muséum d'histoire naturelle, Jens Oder ne pouvait que secouer la tête d'un air désolé, il n'avait pas voulu faire ça, à aucun moment il n'avait eu l'intention de faire tomber le paresseux géant. Il espérait de tout cœur que rien n'était abîmé et que le squelette pourrait être reformé morceau par morceau, il se chargerait naturellement de dédommager les frais occasionnés, c'était la moindre des choses, il ne comprenait pas ce qui lui était arrivé... Il avait en quelque sorte *eu l'impression* d'être le professeur Lund, il s'était cru avec lui dans la grotte au moment de la découverte de ces ossements, comment expliquer ?

Il fit de son mieux, mais ce n'était pas facile. Elle avait l'air sévère. Face à elle, il tenta de rassembler ses idées. Le musée était fermé pour la journée et il ne restait que quatre heures jusqu'au départ du train de nuit qui n'allait pas à Minas Gerais au Brésil, non, mais à Paris, d'où il poursuivrait son voyage pour rejoindre un petit village au Portugal.

Ses lunettes laissaient entrevoir des yeux marron. Elle devait avoir son âge ou quelques années de moins. Elle préparait une thèse en paléontologie, ce qui expliquait qu'elle travaillait ici. Elle s'appelait Lovinda Bohr. Après l'avoir écouté, elle lui servit une tasse de thé. C'était la faute de son imagination, reprit-il, même si lui-même ne faisait aucune recherche universitaire. Mais il était impardonnable que son enthousiasme provoque des dégradations sur des objets irremplaçables de musée. La jeune femme affichait maintenant un visage moins dur. De fait, expliqua-t-elle, il avait été question de démonter ce paresseux géant depuis un bon moment, précisément parce qu'il n'était pas stable, et de le réinstaller de façon qu'il risque moins de tomber. De plus, certains os n'étaient pas à leur place, comme elle l'avait fait remarquer à la direction du musée. À présent, c'était fait, le paresseux était démonté. Lovinda Bohr rit.

Jens Oder ne put s'empêcher de penser qu'elle était très belle avec son petit nez retroussé. Et elle en savait plus long que quiconque sur la vie et l'œuvre du professeur Peter Wilhelm Lund, elle s'était même rendue à Lagoa Santa, l'endroit au Brésil où le scientifique avait vécu. Elle avait visité un certain nombre de grottes en calcaire et avait découvert que beaucoup d'entre elles n'avaient pas encore été explorées ! Et elle racontait cela à Jens Oder Flirum, un Norvégien sorti de nulle part qui, par son comportement irresponsable, s'était

retrouvé dans son bureau. Elle lui parla avec chaleur de ses rêves... Il s'attacha à la ligne de ses lèvres, un parfait arc, et à ses grands yeux marron. Assis à deux mètres d'elle, il sentait le parfum de ses cheveux et jusqu'à la chaleur de sa cuisse. Mais il ne ressentait aucune excitation ; il regarda sa montre, il devait s'en aller s'il ne voulait pas manquer le train de nuit.

« Qu'allez-vous faire au Portugal en cette saison ? » demanda-t-elle quand il se leva. Que répondre ? Il aurait pu parler d'un éventuel logement là-bas, de quelque chose qui s'apparentait à des sentiments, des longues discussions avec un ex-capitaine de l'armée portugaise, mais comment lui expliquer tout cela ? Elle n'y comprendrait rien, d'ailleurs. Pourquoi lui avoir posé cette question ? « Je vais écouter les vagues de l'océan d'hiver qui se brisent contre les plages de sable infinies et désertes, et découvrir comment les fourmis des sables, grandes et indolentes, survivent en cette saison. » Cette réponse dut lui plaire car son visage s'éclaira et elle lui tendit la main pour lui souhaiter un bon voyage.

C'était une main chaude.

Une main très douce.

La pression avait-elle duré quelques secondes plus que nécessaire ?

Il se rendit à la gare principale. Il lui restait une heure avant le départ. Mais Jens Oder ne se dirigea pas vers le quai, non, il alla vers les casiers de consigne, sortit sa petite valise de voyage et quitta la gare. Ce train ne partirait-il pas aussi le lendemain ? Pourquoi ne pas rester encore un jour ou deux à Copenhague et visiter d'autres musées ? La ville regorgeait aussi de cafés agréables, alors pourquoi ne pas prendre une chambre d'hôtel et sortir faire un bon repas arrosé de vin ? Il n'avait pas mené la grande vie jusqu'ici, alors qu'il était ce qu'on appelait « plein aux as ». Mais à quoi bon tout cet argent ? Voilà ce que se disait Jens Oder, ce soir d'hiver à Copenhague. Ces millions de couronnes qu'il avait à la banque l'avaient préoccupé ces derniers temps. Ne pouvait-il pas les donner à quelqu'un ou à une œuvre ?

Il resta donc à Copenhague et, après avoir bu quelques bouteilles de vin, retourna à l'hôtel et s'allongea sur son lit en riant tout bas. Un sourire de bien-être, de satisfaction flottait sur ses lèvres ; il ne cessait de penser à ce scientifique décédé depuis longtemps et à tous les ossements. Cet homme avait-il aimé autre chose que ses ossements ? Sans doute pas, s'il avait passé tant d'années dans des grottes obscures à faire ces découvertes passionnantes. Jens Oder envia tout à coup ce collectionneur d'os. Mais pourquoi ? N'avait-elle pas dit qu'il existait encore des grottes à explorer ? C'était bien ce qu'elle avait dit ? Alors pourquoi ne pas partir et chercher une grotte ? Une pièce ? Un foyer ? Et elle, y avait-il de la place dans son cœur pour autre chose que les ossements ? Jens Oder s'endormit, le sourire aux lèvres. Et en se réveillant le lendemain, il ne pensa pas une seconde à poursuivre son voyage vers le sud, vers les vagues et les plages et la senhora Estefani. Non, la première image qui s'imposa à lui fut celle du sol fraîchement verni de la salle de paléontologie au Muséum d'histoire naturelle.

Lovinda Bohr. Lolo. On l'appelait Lolo, et Jens Oder fit de même au bout d'une semaine à Copenhague durant laquelle il se rendit chaque jour au Muséum d'histoire naturelle et écouta Lolo raconter. Elle s'était d'abord étonnée de le voir revenir le lendemain, ne devait-il pas aller au Portugal ? Il s'était contenté de hausser les épaules, c'était à cause de ces ossements, avait-il dit, ce qui l'avait inquiétée. Mais quand elle eut l'assurance qu'il n'y aurait pas d'autres désagréments, elle accepta volontiers de le guider dans les salles. Tout ce que Lolo racontait le remplissait de joie. Pourtant, quand il marchait dans les rues ou se retrouvait dans sa chambre d'hôtel, il se demandait pourquoi il était encore à Copenhague. Étaient-ce les ossements découverts par le professeur Lund qui le retenaient ou le sourire et les grands yeux marron de Lovinda Bohr ? Car si telle était la raison de son séjour prolongé, Jens Oder Flirum avait enfin franchi une étape, et il aurait fallu être un imbécile pour ne pas s'en rendre compte. Peut-être qu'il lui restait quelques sentiments, qu'il n'était pas un homme détruit, qu'il allait réussir à écarter définitivement les barreaux ? Pourquoi se promenait-il en ville, le sourire aux lèvres, sinon parce qu'il était amoureux de cette femme ? Une femme qu'il connaissait à peine, avec qui il n'avait même pas fait l'amour, songeait-il en admirant dans la solitude le squelette d'un tatou géant. Mais comment cette fille pourrait-elle l'aimer ? Et pourquoi le ferait-elle ?

Mais elle finirait par l'aimer. Jens Oder le comprit le jour où elle prit les devants et l'invita à dîner aux chandelles. Ils s'installèrent à la table du fond d'un tout petit restaurant sur l'île d'Amager, et il vit ses yeux briller à la flamme des bougies tandis qu'il lui racontait son séjour en prison qui, selon lui, n'avait pas été spécialement désagréable, surtout si l'on tenait compte des vingt-trois millions de couronnes qu'il avait touchées... Un vrai moulin à paroles. Jamais Jens Oder n'avait parlé tant et si longtemps. Elle savait désormais tout de sa vie. Il remarqua qu'elle avait les yeux humides, pleurait-elle ? Pourquoi pleurait-elle ? À cause des vieux moteurs de scierie ? Elle lui prit la main et Jens Oder ne put s'empêcher d'émettre un petit rire qui disparut pour laisser place au silence. Un silence lourd comme il n'en avait encore jamais connu. Au fond de lui, ça bouillonnait, ça chantait. Soudain, il sut que s'il avait eu un miroir face à lui, il se serait vu sourire. La pensée qu'il *souriait* à une jeune femme à travers les flammes d'une bougie le bouleversa.

Lolo avait vingt-six ans.

Elle vivait seule.

Ses deux parents étaient morts.

Elle rêvait de partir au Brésil.

Découvrir ce qui était primitif et intact.

Lovinda Bohr avait un rêve, mais elle était aussi un être solitaire, très solitaire. Elle avait senti les barreaux invisibles qui l'entouraient. Elle avait choisi la paléontologie parce que cette science s'intéressait à une époque complètement inviolée, non souillée par la souffrance qui, pour une obscure raison, était le lot des hommes civilisés. Cela n'avait rien à voir avec le péché originel, disait-elle, ce qui faisait rire Jens Oder. Mais d'où venait donc cette douleur que traînait l'homme ? Pourquoi l'histoire comptait-elle tant d'ermites vivant dans des grottes et des tonneaux, des saints qui avaient passé toute leur vie sur un pilier pour comprendre cette douleur ? Pourquoi des millions et des millions de personnes sur cette terre vénéraient-elles la souffrance d'un homme de Nazareth qui s'était laissé crucifier pour justement libérer le reste de l'humanité de cette souffrance ? Ce qui n'était aucunement en son pouvoir. Au contraire, son action absurde avait engendré pour les générations à venir des tourments, des souffrances et la justification du recours à la violence et à la torture. Ainsi, expliquait Lolo, elle avait préféré se tourner vers la paléontologie, remonter plus loin dans le temps, quand la douleur existait aussi mais sous une forme plus naturelle, intrinsèque à tout ce qui vivait sur terre. Alors qu'on pouvait difficilement qualifier de « naturelle » la proposition que venait de faire le Premier ministre suédois, à savoir d'interdire tout chien domestique parce que huit cent mille chiens suédois consommaient une quantité de protéines qui aurait pu maintenir en vie le même nombre de personnes dans les pays pauvres ; était-ce cela, une vraie politique solidaire ?

Non, Jens Oder ne le comprenait pas non plus, et le véritable engagement de Lolo le faisait rire, tandis qu'ils marchaient main dans la main dans la Vesterbrogade ce printemps-là, deux êtres caressant un rêve un peu fou, mais mûrement réfléchi. Lui aussi avait depuis longtemps le même rêve qu'elle, sans pour autant trouver les mots pour le dire ni se fixer un but. Il avait visité la salle des squelettes dans le Muséum d'histoire naturelle le jour où il aurait dû prendre le train de nuit et s'était retrouvé dans un coma, dans un rêve. Mais jamais il n'aurait pu imaginer que dans ce rêve il y eût de la place pour une femme ! Pour la première fois de sa vie d'adulte, Jens Oder pouvait rire parce que Lolo était aussi belle que drôle. En s'ouvrant à lui, Lolo lui avait permis de s'ouvrir, lui. Elle était une femme de

petite taille, pleine de vie, sans être maigre, et tout chez elle était harmonieux. C'était lui, disait-elle, qui avait réveillé cette harmonie et cela leur donnait un sentiment de sécurité et les rendait tous deux plus forts. Ils ne pourraient jamais se perdre l'un l'autre, insistait-elle, et Jens Oder n'avait aucune envie de la contredire. Il sentait son parfum longtemps avant qu'elle n'arrive à l'endroit où il l'attendait, tant le lien entre eux était extrême.

Et c'était ainsi qu'au cours du printemps et au début de l'été leurs projets d'avenir, à Lolo et à lui, commencèrent à prendre forme, et ils préparèrent ce grand voyage. Il s'agissait de se focaliser sur un cercle où se rejoignaient pensées et amis en un seul projet dont la réalisation était rendue possible dès lors que Jens Oder avait injustement passé dix ans en prison et reçu des indemnités de vingt-trois millions de couronnes (dont un million avait été utilisé pour réparer les vieux moteurs de scierie).

Le chantonnement discret s'était transformé en rire.

Les sons cristallins de la cascade avaient disparu.

Elle ne formerait plus jamais d'amas de glace vert bleuté.

IV. LA SYNTHÈSE DE GRAMMA DURANTA

Un jour que le célèbre chroniqueur politique Archibaldo Compra Fez passait comme à son habitude devant les casseroles de maïs fumantes de la senhora Jolanda pour se rendre à son bureau situé dans le bâtiment en briques quelque peu décrépît qui abritait la rédaction du *Jornal do Commercio* – le journal le plus lu de Manaus –, il marcha par inadvertance sur un épi de maïs récemment grignoté et glissa. Il glissa et fit une mauvaise chute. Un éclair lui traversa le cerveau quand son crâne heurta lourdement le bitume, et l'espace de cet éclair, il pensa à Neil Armstrong.

Plus tard, Compra Fez ferait le récit détaillé de tout cela, toutes ses pensées, ses idées, sans oublier ses excuses, rempliraient des colonnes dans les journaux brésiliens et seraient connus de tout le pays.

Neil Armstrong. L'ancien astronaute. Le premier homme à avoir posé le pied sur la Lune, presque quarante ans plus tôt. S'il y avait une personne capable de mettre fin à cette rébellion absurde des Yanomami, sans que le Brésil soit mis au ban des Nations unies et gâche son statut de pays administrateur de la plus grande forêt protégée du monde, ce devait être Neil Armstrong. Voilà ce dont Archibaldo Compra Fez fut convaincu, lorsqu'il se releva à grand-peine de sa mauvaise chute. Il lança à la senhora Jolanda un regard menaçant en pointant du doigt les nombreux épis de maïs mangés qui traînaient sur le trottoir.

En grimpant l'escalier jusqu'à son bureau, il en fut de plus en plus convaincu. Neil Armstrong à bord du X-15 n'avait-il pas volé à la vitesse de 6 400 km/h au point que ses mâchoires s'étaient retrouvées plaquées derrière les oreilles ? Et, en tant que capitaine d'Apollo 11, n'avait-il pas accompli un exploit historique en se posant sur la Lune ? Cela ne faisait pas l'ombre d'un doute. Cet homme de plus de quatre-vingts ans aujourd'hui, professeur d'aéronautique à l'université de Cincinnati aux États-Unis, n'avait-il pas conçu et mis au point un type d'appareil génial ?

Archibaldo Compra Fez sourit.

Il prépara un fax pour Cincinnati.

S'il avait su les conséquences funestes de son fax, ce journaliste, ce chroniqueur politique fort estimé, qui était aussi un homme de sentiments, se serait peut-être jeté par la fenêtre de son bureau au quatrième étage.

Les journaux ne cessaient de parler de la révolte des Yanomami. Tous s'accordaient, en gros, pour dire que cette rébellion sanglante qui jusqu'ici avait coûté la vie à un grand nombre de garimpeiros, de caboclos et d'autres habitants de la forêt amazonienne était condamnée à l'échec. Mais de quelle manière échouerait-elle et avec quel résultat final ? Ce mouvement de révolte paralysait de grandes parties de l'Amazonie supérieure, toute circulation sur les fleuves était interrompue. À leur grand étonnement, le gouvernement de l'État fédéral et, surtout, le Funai, l'organisation brésilienne pour les peuples indigènes, enregistrèrent que le nombre de Yanomami cachés dans la forêt tropicale était au moins cinq fois plus important que ce qu'on avait supposé.

Soit, au bas mot, cent mille Yanomami sur le sentier de la guerre.

Toutefois, si leur nombre était impressionnant, comparé à la petite armée dont le chef apache Geronimo avait disposé, plus d'un siècle auparavant, les chances de réussite des Yanomami restaient faibles.

La question que tous se posaient était pourquoi ces Indiens s'étaient-ils lancés dans ce projet fou ? Que voulaient-ils obtenir, au juste ? Régner sur cette énorme étendue de forêt ? Mais dans quel but ? Jamais auparavant les Yanomami n'avaient revendiqué de droits sur de grands territoires. Qu'est-ce qui leur avait soudain donné l'idée de devenir un peuple conquérant, supérieur à toutes les autres tribus indiennes ?

C'était incompréhensible.

Impossible pour l'instant de connaître les réponses : les journaux se contentaient d'émettre des hypothèses, car aucun journaliste, aucune autorité n'osaient s'aventurer dans ces zones à haut risque. Les Yanomami ne faisaient pas de quartier, et il en surgissait de partout dans l'Amazonie supérieure. Ils se déplaçaient sans se faire remarquer sur les fleuves grâce à leurs pirogues rapides et silencieuses, et leurs flèches empoisonnées rataient rarement leur cible.

Que leur révolte fût parfaitement absurde et vouée à l'échec, soit, mais quel serait le prix à payer pour le Brésil et la nouvelle politique environnementale ? Le dilemme se situait à ce niveau-là et paralysait complètement le gouvernement. Si ces événements s'étaient produits sept ans auparavant, les militaires au pouvoir n'auraient pas hésité à faire remonter des bataillons de *commanderos* le long des fleuves pour

mater les Indiens à leur manière. Même si l'opinion mondiale aurait fermement condamné le Brésil pour ces exactions et le génocide, cela n'aurait eu aucun impact. En effet, sept ans plus tôt, le Brésil était un pays pauvre, dépendant des grands groupes industriels qui convoitaient ces terres si riches en matières premières. À présent, la dette extérieure du Brésil était effacée et le pays recevait des subsides de la part des Nations unies dans le but de protéger ces mêmes terres. Jamais le Brésil n'avait été aussi fort sur le plan financier, et le niveau de vie des habitants s'était sensiblement amélioré. Et voilà que les Yanomami menaçaient de tout réduire à néant.

Ils désiraient leur indépendance et disposer d'un territoire bien à eux.

Ils voulaient régner.

L'une et l'autre revendication était impossible à satisfaire, et personne ne réussissait à les arrêter.

Pour l'instant.

À Manaus, les journaux recevaient des rapports sur les zones dangereuses de plus en plus alarmants et publiaient des histoires qui, imprimées noir sur blanc, paraissaient énigmatiques et étranges.

Le journal *O Globo* raconta par exemple l'histoire de King Creole qui affirmait être Elvis Presley et qui avait vécu ces trente dernières années caché dans un village de *caboclos* légèrement au sud de Tabatinga. Ce vieil homme arriva un jour à Manaus dans une sorte de barge en compagnie d'une dizaine de *caboclos* dépenaillés, quelques semaines après avoir miraculeusement réchappé à une attaque des Yanomami, qui avaient rasé tout le village. Ce King Creole réclama à être écouté : après s'être tu pendant plus de trente ans, il fallait qu'il parle – ou plutôt qu'il chante – car les faits étaient trop graves. Il avait écrit une série de textes sur les derniers événements qu'il était en train de mettre en musique. Son come-back ébranlerait le monde, affirmait le vieil homme à moitié fou avec son regard un peu triste et blessé, tout en mangeant des hamburgers. Tandis qu'il changeait les cordes de la guitare qu'il avait emportée, les journalistes avaient fait cercle autour de lui dans le port de Manaus pour voir de quoi il en retournait. Peut-être avait-il parlé avec les Yanomami ou rencontré un de leurs chefs ?

Non, Elvis ne les avait pas rencontrés et ne leur avait pas parlé.

Mais il les avait vus. Lui et tous les autres du village avaient vu ce qui s'était passé alentour avant l'attaque. Ils avaient placé des vigiles pour guetter l'arrivée des Indiens. Et ils les avaient vus. Mais chaque fois que les assaillants s'étaient approchés de leur village, deux pirogues avaient surgi de nulle part sur le fleuve. D'un blanc étincelant, elles se déplaçaient à la vitesse de l'éclair et... un jaguar de la jungle, un jaguar payait ! Un *onca* ! Deux jaguars blancs, chacun dans sa pirogue foncèrent sur les Yanomami, les mettant en fuite. La scène s'était reproduite coup sur coup, des rugissements terribles avaient déchiré leurs nuits, signe que les animaux voulaient protéger leur village. Cela avait duré tout un mois. Elvis ne pouvait compter le nombre de Yanomami que les jaguars avaient dû tuer, mais à la fin, les animaux s'en allèrent et il se produisit l'inéluctable : les Yanomami les attaquèrent et tuèrent la plupart des habitants. Lui et une douzaine d'autres avaient profité de l'obscurité pour se laisser dériver sur le fleuve, sauvant ainsi leur peau. Depuis il avait écrit des textes sur ces

jaguars blancs dans les pirogues et il allait les chanter. Il les chanterait et le monde serait ébahi de son retour.

Ne pouvant en tirer davantage, ils le laissèrent s'en aller, et dans les jours qui suivirent, les habitants de Manaus purent observer cet homme, ce King Creole, Elvis Presley, un vieillard un peu maniéré, juché sur des poubelles à gratter sa guitare en chantant un air mélancolique avec une grande intensité. Les gens l'écoutaient. C'était beau. Et plusieurs crurent reconnaître cette voix. Si quelqu'un l'applaudissait, il se fendait d'un sourire oblique et, parfois, se mettait à bondir devant le public avec un déhanchement lascif, tandis que les accents d'un vieil air de rock résonnaient entre les murs des maisons.

L'histoire que raconta King Creole n'était qu'un exemple parmi tant d'autres de ce que rapportaient désormais les journaux. Mais tous ces récits avaient un point commun : il semblait bien que quelqu'un ou quelque chose opposât une résistance farouche aux Yanomami, et ce de manière très efficace. Cet Elvis n'était pas le seul à recourir à l'image des jaguars blancs dans ses récits. Des gens qui venaient des régions situées entre Rio Japurá et Rio Negro, des villages Bacaruca, Tabuca et Santana, racontaient aussi des histoires invraisemblables où une créature hybride, mi-homme mi-jaguar, avait mis en fuite les Yanomami. Un Indien de la tribu Turana, qui parlait portugais et était connu pour ses propos modérés, rapporta qu'il avait vu une pirogue partir de l'autre côté du fleuve : un homme seul à bord avait mis le cap vers un groupe de vingt Yanomami qui descendaient le courant dans trois grandes pirogues. Juste avant de s'approcher des Indiens guerriers, l'homme s'était transformé en jaguar blanc et, à sa vue, les Yanomami avaient poussé des cris et sauté par-dessus bord. Tous étaient morts noyés, et le jaguar, l'*onca*, était redevenu homme avant de s'enfuir rapidement en payayant.

Mais une histoire en particulier enflamma tous les esprits et mit la puce à l'oreille du gouvernement, qui se douta qu'une main étrangère était à l'origine du soulèvement des Indiens et rendait la situation beaucoup plus complexe. Des pêcheurs de Manacapuro arrivèrent à Manaus en compagnie d'un Allemand blessé et en sang qu'ils avaient retrouvé dérivant au fond d'un grand canoë yanomami. L'Allemand brûlant de fièvre était en piteux état, avec des plaies ouvertes sur tout le corps, et divagua pendant des heures à l'hôpital avant de décéder. Ses paroles, des bribes de phrases que notèrent les médecins et les infirmières qui les communiquèrent ensuite à la presse, ne pouvaient pas être pures élucubrations : lui, Leopold Eisenkrohn, était un agent secret spécialement entraîné et envoyé par un organisme sous la tutelle de la Commission européenne. Sa mission consistait à prendre les commandes d'un groupe de Yanomami dans le but de déstabiliser l'Amazonie, détruire la faible structure mise en place par le Brésil avec l'aide des Nations unies pour protéger ces zones des velléités du développement de la part des grands groupes industriels. Pour ce faire, il avait exploité les Yanomami en se servant d'eux comme d'un bouclier. Mais voilà que ces Indiens avaient peur, et lui aussi, l'agent

spécial Leopold Eisenkrohn, parce qu'ils avaient été attaqués par un monstre qui terrorisait la jungle. Aussi cet agent voulait-il tout de suite retourner chez sa mère à Dresde.

Tel était à peu près la teneur des propos de l'Allemand. Il ne rentra jamais chez sa mère à Dresde. Il mourut d'infections galopantes. Mais il paralysa encore un peu plus la situation, à supposer que ce fût encore possible, chez les autorités. Celles-ci ne soulevèrent pas le petit doigt pour arrêter – ou même examiner de plus près – ce que le chroniqueur affairé Archibaldo Comprà Fez mettait au point en envoyant ses fax soigneusement rédigés à l'intention de l'ancien astronaute Neil Armstrong.

Neil Armstrong était bien entendu trop âgé pour venir personnellement en Amazonie, mais il fit une offre très généreuse : il mit à la disposition du gouvernement brésilien tout un escadron d'avions extraordinaires tout juste sortis d'usine, les ZX-100, pour aider à la démobilisation des Indiens sans tuer ni blesser le moindre Yanomami.

Les ethnologues avaient longtemps soutenu le plan de Compra Fez. S'il y avait quelque chose que les Yanomami craignaient, c'étaient les monstres, les esprits venus du ciel.

L'impact des avions ZX-100 fut immense. Ils n'utilisaient pas le carburant habituel. Les autorités brésiliennes ne demandèrent pas la nature du combustible. S'ils l'avaient su, ils se seraient peut-être un peu plus inquiétés et auraient pu stopper ce projet avant qu'il soit trop tard.

Car ce plan, dans toute sa naïveté, pouvait être un succès, à en croire tous ceux qui connaissaient bien la culture yanomami. Les avions, douze appareils en tout, devaient survoler la jungle, dans les régions où les Yanomami étaient localisés, et essayer de s'approcher de groupes d'Indiens. Ensuite, les avions s'arrêteraient, puisque leur particularité était de pouvoir rester immobiles en vol, et lâcheraient alors des milliers de ballons effrayants sur les Indiens. Des ballons où étaient peints les pires visages d'esprits que les Yanomami pouvaient s'imaginer.

Peut-être cela les dissuaderait-il de poursuivre leur révolte qui faisait des centaines, voire des milliers de victimes innocentes dans la forêt amazonienne. Ni Archibaldo Compra Fez ni le gouvernement ne savaient que les avions ZX étaient équipés d'un isotope radioactif très dangereux et jusqu'ici inconnu.

Et personne n'avait naturellement envisagé l'éventualité qu'un de ces avions s'écrase dans la jungle. Ce fut pourtant ce qui se produisit : après un vol de reconnaissance préalable à l'application du plan, un appareil fut signalé disparu. Il s'était crashé, dans une région non loin de Maraa sur les rives du Rio Japurá.

Le plan fut annulé et les avions retournèrent aux États-Unis.

Ni l'astronaute Neil Armstrong ni aucun membre du ministère américain de la Défense ne donnèrent de raison lorsqu'ils déconseillèrent fortement aux Brésiliens de chercher à localiser l'épave

de l'avion.

Une pluie dense s'était abattue sur le village abandonné de Barraca do Velho Adolfo. Les aras, les hoazins et les singes laineux continuaient à faire un boucan de tous les diables dans les arbres, malgré la pluie. Un phacochère grogna et renifla la vapeur qui montait de la trouée nouvellement créée dans la jungle. Puis il poussa des cris d'effroi et s'enfuit aussitôt par le même chemin.

Ce village n'était pas bien grand : un cercle d'à peine vingt mètres de diamètre. Ici, toute la végétation avait disparu. La terre rouge foncé était à nu et de la vapeur grise s'élevait là où tombait la pluie. L'avion s'était complètement autodétruit. Ou presque complètement.

Au milieu du cercle se trouvait un objet brillant.

De la taille d'un œuf de poule.

L'oiseau américain avait pondu un œuf dans la jungle.

Ils étaient assis un peu plus en amont sur la rive du fleuve. Une cuisse de tapir fraîchement découpé cuisait dans les braises. C'était la nuit. Les deux hommes se faisaient face, silencieux. Seul le clapotis de l'eau contre les pirogues et les cris rauques des urubus rompaient le silence.

C'était l'heure où la jungle devenait presque silencieuse. Dans quelques heures, lorsque la nuit se serait étendue sur la canopée, d'innombrables sons jailliraient de partout, les cris de bêtes qui attaquaient et ceux des proies.

Jens Oder leva les yeux vers Mino. « Tu crois qu'on le retrouvera ? »

Son camarade hocha vigoureusement la tête. « Nous sommes tout proches à présent. L'Allemand nous a raconté ce que nous avons besoin de savoir.

— Pourquoi ne l'as-tu pas tué ensuite ? »

Jens Oder sortit des morceaux de viande de la braise, en prit quelques-uns pour lui et donna le reste à Mino.

Ce dernier haussa les épaules : « Ce genre d'hommes mérite de mourir lentement. »

Il n'avait pas tort.

Ils mangèrent en silence. À la lueur du feu de camp, les deux silhouettes paraissaient des géants de l'aube des temps : corps luisants à moitié dénudés, cheveux longs retenus par des filaments de racines, nus pieds, des armes primitives attachées à la poitrine et à la taille. Tous deux n'avaient pas de barbe. Si Mino était imberbe, Jens Oder prenait soin de se raser chaque matin. Sur leur torse nu, tous deux portaient le signe de l'*onca*, le jaguar de la jungle peint sur la peau avec des couleurs végétales vives.

Sans parler davantage, chacun regagna son hamac.

Même dans leur sommeil, ils percevaient les bruits nocturnes qui n'avaient pas lieu d'être. Rester sans cesse sur le qui-vive pendant des mois était la seule chose qui les avait sauvés.

Les pirogues se cantonnaient à la rive du fleuve, s'aventurant le moins possible au milieu, car en longeant le bord elles restaient invisibles. Ils pagayaient sous les branches tombantes, glissant sans bruit, guettant le moindre signe.

Mino était magicien, comme l'avait vite compris Jens Oder. Mais il s'était réellement rendu compte de l'étendue de ses pouvoirs quand ce dernier, six mois plus tôt, l'avait remis sur pied, en chassant sa dépression et le chagrin consécutifs à la perte des siens. Mino aussi avait perdu son fils et Maria Estrella. Jens Oder pouvait lire la douleur sur le visage de son ami, mais cette douleur s'était transformée en un pouvoir inquiétant, celui du magicien, lorsqu'ils restèrent cachés dans la forêt près de la cabane du conseil, jusqu'à ce que les Yanomami aient quitté la zone.

Les premiers jours, ils avaient rampé partout dans l'espoir de retrouver Armada, mais celui-ci avait disparu. Après s'être assurés que les Yanomami s'étaient éloignés, ils commencèrent à l'appeler. Aucune réponse. Ils ne relevèrent aucune trace autour du grand platane où s'était autrefois élevé le village des Sucuruki et où fumaient à présent les décombres de leurs propres cabanes. Tout leur matériel était détruit. Et Armada restait introuvable.

Il devait y avoir une carte derrière le front du magicien, songea Jens Oder, une carte fort détaillée, car Mino connaissait la moindre rivière dans ce paysage impénétrable, alors que lui-même, après plus de dix ans passés ici, ne savait se repérer que dans un rayon de cinq kilomètres. Mais Mino choisissait toujours le bon chemin, comme s'il connaissait cette jungle sur le bout des doigts. Pas la moindre hésitation pour suivre tel cours d'eau ou pour trouver un abri sûr pour la nuit. Dans ses mains, presque tout devenait maniable. Et il possédait une arme mortelle : une sarbacane du diamètre d'un crayon mais trois fois plus long, et des flèches comme de petites aiguilles à couture qu'il trempait au préalable dans un poison spécial, l'*ascolsina*, disait-il, avec effet de paralysie immédiate.

Après la tragédie dans la hutte du conseil, Jens Oder avait senti la peur le submerger, suivi d'un vide qui le ramenait vingt ans en arrière, lorsqu'il avait été arrêté pour un meurtre qu'il n'avait pas commis. Le froid avait gagné sa colonne vertébrale, ses pensées devenaient confuses et toute son existence lui semblait un immense fiasco. Jens

Oder Flirum était né dans un cauchemar. Et ce cauchemar ne prendrait jamais fin.

Il ne versa pas de larmes, mais celles qui coulaient à l'intérieur de lui irriguaient une immense blessure. Les années de bonheur passées avec les Sucuruki en compagnie de Luanda, sa joie à l'idée d'être père, n'avait-il vécu tout cela que pour mieux souffrir de leur perte ? Sa vie ne serait-elle que souffrance ?

Le mal, toujours le mal.

Dans ce tourbillon de pensées, au souvenir de ses espoirs toujours réduits à néant, l'image de Lolo ressurgit. *Pourquoi l'avait-elle trahi ?* Cet été et cet automne-là, à Copenhague, il avait pourtant cru qu'ils allaient construire tous les deux quelque chose de durable, tout avait été planifié jusque dans les moindres détails : il partirait le premier et elle le rejoindrait. Pourquoi Lolo avait-elle manqué à sa parole ?

Parce que Jens Oder Flirum n'était pas un être humain.

Il était comme figé dans un bloc de glace.

Il incarnait le froid.

Non, ce n'était pas vrai. Après des Indiens, il avait reçu de la chaleur et il en avait donné. Il avait été lui-même, il n'avait pas triché. Il entendait encore les paroles de Luanda résonner à ses oreilles, dans cette langue sucuruki qu'il avait fini par maîtriser : « Il y a des tam-tam dans mon sang. Beaucoup de tam-tam. Tous répètent ton nom, sans arrêt. » Où étaient-ils à présent, les tambours de Luanda ?

Malgré lui, il tendait l'oreille. Luanda était partie pour le grand voyage. Pourquoi n'avait-il pas pu l'accompagner ?

Le mal, rien que le mal.

Tout ce qui l'entourait se flétrissait, tombait, mourait.

Mais Mino, le magicien, lui avait insufflé vie à nouveau. Le froid avait lentement desserré son étau. Le visage grave de Mino, sa voix basse mais insistante le réveilla : « Nous sommes deux hommes. Tu viens d'avoir quarante ans, moi j'ai quelques années de moins. Nous nous trouvons au cœur de la jungle la plus luxuriante qui soit. Écoute les sons autour de nous. Il n'y a pas de pleurs. La jungle n'a pas pleuré non plus lorsque mon village a été incendié et que toute ma famille est morte. La jungle donne en permanence naissance à de nouvelles vies. Des milliards et des milliards de nouvelles vies. C'est peut-être pour veiller sur elle que nous sommes ici, toi et moi, Yenso, car la jungle est ce qu'il y a de plus important sur cette planète. Savoir cela nous grandit, Yenso, nous rend plus puissants. Nous sommes les jaguars de la jungle, nous sommes les jaguars blancs, nous avons le signe de la jungle peint sur la poitrine. Regarde, Yenso, regarde ta poitrine ! Ce n'est pas un hasard si tu te trouves ici avec moi, très loin de l'endroit où tu as vu le jour. Le caractère que tu t'es forgé par ton vécu et les lectures t'a conduit jusqu'ici, comprends-tu ? Tu m'as parlé de la

décision que tu avais prise autrefois concernant une femme appelée Lolo. Tu m'as aussi parlé de ton rêve de revivre la vie de ce scientifique danois, le professeur Lund. Ce rêve t'est tellement chevillé au corps que tu ne pourras jamais y renoncer. Maintenant, avec la force du jaguar qui nous est donnée par la jungle, nous allons ensemble trouver pourquoi les Yanomami tuent et nous allons y mettre fin, entends-tu, Yenso ? *Nous allons y mettre fin !* »

Jens Oder avait écouté et compris ce que cela impliquait.

Ils avaient passé des journées entières à rechercher Armada, qui restait introuvable.

Cela remontait à plusieurs mois. À présent, assis dans la pirogue, l'œil et l'oreille aux aguets, il donnait en silence de vigoureux coups dans l'eau. Il suivait son ami, le magicien Mino, le long de nouveaux cours d'eau dans cette immensité sauvage.

Selon les calculs de Mino, ce qu'ils cherchaient devait se trouver au milieu de la zone de l'Amazonie où se séparaient les fleuves Japurá et Negro. D'ici partaient une infinité de rivières. La dernière semaine, ils avaient traversé les villages abandonnés de Santa Maria, de Rado da Onca et de Sucuruijo. Ils avaient aperçu très peu de Yanomami, en revanche ils avaient vu les ravages que ces derniers laissaient derrière eux.

Le soulèvement des Yanomami était en train de se calmer. Jens Oder savait pourquoi et ne pouvait s'empêcher d'en tirer une certaine fierté.

Ils avaient trouvé et mis hors d'état de nuire neuf Européens, mais il restait à localiser le cerveau derrière cette révolte orchestrée qui mettait la jungle à feu et à sang et qui n'avait rien à voir avec des tribus opprimées.

Guggu. Le cerveau des Yanomami. Guggu et ses conseillers très spéciaux.

Il posa la pagaie, tandis qu'il suivait des yeux un groupe de Morpho d'un beau bleu métallique qui voletait autour d'un maracuja. Mino était aussi Morpho. Son ami lui avait raconté comment il avait pris le nom du papillon céleste et avait fait trembler les puissants de ce monde. Il avait tué. Avec détermination et sang-froid, son groupe et lui avait assassiné tous ceux qui menaçaient la forêt amazonienne. Ils avaient été considérés des terroristes. Après la destruction des barrages à Tucuruí et à Balbina, ils avaient décidé de mettre un terme à leurs activités. Pourtant, ils avaient continué. Cela n'avait pas suffi, ils avaient été obligés de tuer encore. Beaucoup de gens.

Jens Oder n'avait pas tué. Le monde dût-il être foncièrement mauvais autour de lui, il n'arrivait pas à s'y résoudre. Mais il secondait Mino. Il le voyait porter la sarbacane à ses lèvres, la seconde précédant la chute silencieuse de la victime sur le sol. Et il pouvait le soutenir mentalement quand son ami envoyait ses ennemis dans l'au-delà.

Peut-être avait-il effectivement tué ? Peut-être avait-il lâché l'*onca* peint sur sa poitrine pendant la nuit durant son sommeil ?

Mino était sans pitié. Il n'accordait pas la mort aux Européens qu'il capturait. Il leur infligeait des souffrances pour les faire parler. Après seulement, ils avaient le droit de mourir. Les Européens eux-mêmes

étaient des machines de mort, des robots de guerre. Ils se faisaient passer pour ce qu'ils n'étaient pas : des ethnologues et des anthropologues venus pour étudier l'histoire et la culture des Yanomami.

À l'image de cet Allemand, Leopold Eisenkrohn, de Dresde. Ils l'avaient capturé en pleine nuit, au milieu d'un groupe d'au moins deux cents Yanomami placés sous son commandement. En suivant le plan subtil que Mino et lui avaient élaboré pour mettre en fuite les Yanomami, il leur avait été facile de s'emparer de l'Allemand.

L'homme avait craché le morceau. Cloué à un arbre, il avait fini par dire tout ce que Mino voulait savoir. Les griffes du jaguar lui avaient entaillé la peau du ventre. Ses boyaux pouvaient jaillir à tout moment. Ce qui expliquait que l'homme ait craqué. Il continuait à parler lorsqu'ils l'avaient déposé dans un canoë et pousser à la dérive sur le fleuve. On le retrouverait peut-être vivant, qui sait ?

Leopold Eisenkrohn leur avait indiqué où ils trouveraient Guggu et ses funestes conseillers à l'origine du soulèvement des Yanomami. En s'emparant d'eux, Mino et Jens Oder mettraient un point final à la révolte.

Mino dirigea la pirogue vers la rive. Il s'agrippa à des branches qui surplombaient l'eau et tira l'embarcation sur la berge. Jens Oder le suivit.

« Nous y sommes presque, chuchota Mino. Bientôt nous allons arriver à un grand banc de sable au milieu du fleuve. Deux rivières débouchent sur la droite, juste derrière. En remontant la rivière la plus petite sur une centaine de mètres dans la jungle, nous trouverons Guggu. La carte de l'Allemand correspond à la mienne. »

Mino avait la sienne dans sa tête. Malgré tout, ils étudièrent soigneusement la carte en lambeaux de l'Allemand sur cette partie de la jungle.

Bientôt, le soleil se coucherait. Ils se préparèrent pour la nuit, mangèrent de la viande séchée et fumée, des racines et des fruits frais.

Un cri de douleur déchirant résonna soudain dans la jungle.

Tous deux se figèrent. C'était le cri d'un animal.

Mais aucun d'eux n'avait jamais entendu un animal hurler ainsi.

« Est-ce que ce pourrait être un phacochère ? » chuchota Jens Oder.

Mino ferma les yeux, hocha la tête.

« Mais même au moment de crever, un phacochère ne crie pas comme ça », ajouta-t-il.

Ils tendirent encore plus l'oreille et perçurent alors un faible crépitement et, ici et là, un fracas, comme si on abattait des arbres. Le crépitement faisait penser au son que fait le feu, mais ça ne sentait pas le brûlé et ils ne voyaient aucune fumée s'élever de la jungle. Pourtant il se passait bien *quelque chose*. Quelque chose qu'ils n'avaient encore jamais entendu auparavant.

Les cimes des arbres avaient été désertées par les oiseaux. Le crépitement était comme un souffle régulier, rompu par le bruit sourd des chutes d'arbres. Tous deux se relevèrent et écoutèrent.

« Viens ! » dit Mino.

Ils s'enfoncèrent à l'intérieur de la jungle, écartant doucement les branches et faisant des encoches sur des rameaux à la machette pour retrouver le chemin de la rive du fleuve. Après une centaine de mètres, les sons s'étaient amplifiés. Et dans un fourré juste devant eux, ils aperçurent soudain un animal, un animal d'une taille imposante qui était allongé et respirait lourdement.

C'était un phacochère. Désespéré, apeuré, il voulut se relever et s'enfuir, mais il ne le pouvait pas. Le bout de ses pattes avait disparu. Il n'en restait que des moignons. Des moignons non pas ensanglantés, mais d'un brun tirant vers le noir, comme s'ils avaient été calcinés. Le phacochère fit des mouvements en tournant sur le dos, telle une mouche sans ailes. Il s'immobilisa quand Mino lui eut décoché une flèche empoisonnée. Ils se penchèrent au-dessus de la dépouille de l'animal pour l'examiner.

Ils n'avaient jamais rien vu de semblable.

Le crépitement était intense. Tout à coup, ils aperçurent une clairière dans la jungle impénétrable. La forêt avait disparu. Mino s'arrêta et s'appuya contre un tronc d'arbre. Un phénomène déroutant était en train de se produire dans la forêt devant eux. Elle se mourait !

Ils virent des troncs s'effondrer. Le crépitement provenait du sous-bois : toutes les plantes, les pousses, tout s'asséchait, se ratatinait,

brunissait et se consumait de l'intérieur avant de disparaître complètement. Comme si un feu invisible rongait tout.

Mino et Jens Oder s'approchèrent un peu de la clairière et découvrirent une zone entièrement dévastée sur plusieurs kilomètres. Plus un seul arbre ou arbuste. Rien que la terre rouge-marron. Tandis qu'ils essayaient de comprendre la cause de la catastrophe qu'ils avaient sous les yeux, ils virent la zone ravagée s'étendre et lentement venir vers eux, centimètre après centimètre.

Ils reculèrent de quelques mètres. Pour la première fois, Jens Oder vit que Mino semblait effrayé. Cette chose inconnue, terrifiante, capable de tuer à petit feu toute forme de vie, était invisible ! On ne pouvait ni la combattre ni la réduire à néant.

« Le phacochère, murmura Mino. Il a marché dans la clairière. C'est pour ça qu'il a perdu toutes ses pattes. »

Ils se retirèrent encore plus loin dans la jungle.

« Ça gagne du terrain, fit remarquer Jens Oder. D'après ce que j'ai pu voir, ça s'étend rapidement. Tu entends les arbres tomber ? On dirait presque un mètre par heure ! Quand cela s'arrêtera-t-il ? »

Mino ne répondit pas. Il n'y avait pas de réponse.

Mais ils passèrent toute la nuit au bord du fleuve à écouter les bruits inquiétants de la jungle. Ils restèrent encore trois jours pour voir ce qui se produisait. Au cours de ces trois jours, la trouée s'avança d'au moins vingt mètres dans leur direction.

Les journaux à Manaus continuaient de conjecturer sur l'importance du développement et l'origine de la révolte des Yanomami. Curieusement, le gouvernement central du Brésil s'abstint de tout commentaire. Cela devait signifier qu'ils mijotaient quelque chose, que ce soit pour le mieux ou pour le pire. Tout le monde redoutait la deuxième éventualité. Les Nations unies s'étaient vues dans l'obligation de poser un ultimatum au Brésil : soit il reprenait entièrement le contrôle de la forêt amazonienne sans intervention brutale dans les conditions de vie des indigènes, soit l'ONU serait contrainte de suspendre son aide à ce projet fort coûteux qui avait pour but d'assurer la protection de ce qui devait être la plus grande réserve naturelle du monde pour la sauvegarde pérenne des animaux et des plantes.

Le message était clair. Il ne fallait pas grand-chose pour que les voix de l'Europe au sein des Nations unies, qui jusqu'alors avaient été minoritaires, fassent prévaloir leur point de vue ; autrement dit, que les riches ressources naturelles en Amazonie devaient être mises au service de tout le monde pour assurer la croissance économique – surtout en Europe, bien sûr. Dans les faits, cela équivalait à laisser carte blanche aux grandes multinationales pour s'implanter dans la région.

Mais le gouvernement brésilien restait silencieux, et le gouvernement de la province avait dû recevoir des consignes pour ne pas intervenir. Il se tramait quelque chose.

Effectivement, les récits concernant les ravages provoqués par les Yanomami se firent moins nombreux, ce qui était indéniablement une bonne nouvelle. Dans plusieurs régions, ces Indiens avaient entièrement disparu, de sorte que les *caboclos*, les *garimpeiros* et des tribus indiennes non apparentées aux Yanomami purent revenir à leurs lieux d'habitation en toute sécurité. Quelque chose ou quelqu'un avait fait fuir les Yanomami.

Ce « quelque chose » ou « quelqu'un » finit par avoir un visage dans les journaux de Manaus. Même si « Elvis Presley » continuait de chanter dans les rues, les histoires de jaguars blancs laissèrent la place à des récits véridiques attestant que des hommes (deux ? dix ? des centaines ?), à force de ruse et d'un courage insensé, avaient tué les chefs des Yanomami et s'occupaient à présent de démobiliser tout le

soulèvement.

Qui étaient ces hommes ?

Comment pouvaient-ils progresser dans une jungle impénétrable s'étendant sur des centaines de milliers de kilomètres carrés ? Quelles armes utilisaient-ils pour être capable d'effrayer les Yanomami ?

Voilà le genre de questions que se posaient les gens dans les rues de Manaus.

Mais le gouvernement brésilien restait silencieux à ce sujet, ayant visiblement d'autres chats à fouetter dans le cadre de cette regrettable affaire.

L'Union européenne, qui semblait pour l'heure avoir d'importants problèmes à régler, tirait-elle vraiment les ficelles de ce conflit ? Est-ce que l'Europe avait illégalement envoyé des agents spéciaux déguisés en ethnologues auprès des Yanomami, plusieurs années auparavant ?

Et pour finir, une question dont on ne discutait qu'en très haut lieu : à quoi était due la déforestation incompréhensible dans un cercle de plusieurs kilomètres de diamètre dont les avions de ligne survolant la région entre Rio Japurá et Rio Negro avaient constaté l'extension rapide ?

Cette zone ravagée aurait-elle un lien avec l'accident de l'avion américain ZX-100 qui faisait partie du plan avorté de Compra Fez ?

Tandis qu'il guettait l'arrivée d'un télex, Archibaldo Compra Fez, ce chroniqueur politique estimé et inventif, sut enfin ce qu'avoir des sueurs froides voulait dire.

Les personnes en plus haut lieu réclamaient une réponse.

Sans ambages, elles lui avaient fait comprendre qu'elles le tenaient pour l'unique responsable du phénomène inexplicable qui s'attaquait à la jungle.

C'était son amitié avec l'ancien astronaute Neil Armstrong qui avait déclenché la catastrophe. La mort de la jungle se répandait à partir d'un cercle correspondant au point d'impact de l'avion ZX-100 sur le sol, et ce cercle s'étendait désormais sur un diamètre de huit kilomètres.

Pourquoi Compra Fez n'avait-il pas examiné de plus près les caractéristiques et le carburant de cet appareil avant de le laisser survoler une des régions les plus fragiles de la terre ?

Pourquoi ne l'avait-il pas fait ?

Les personnes en plus haut lieu réclamaient une réponse.

Si son contact informel avec Neil Armstrong ne permettait pas à Compra Fez d'identifier et de détruire sur-le-champ la source de cette peste qui gagnait la forêt amazonienne, il risquait d'entrer dans l'histoire d'une manière fort peu glorieuse.

La peur au ventre, Compra Fez regarda le télex. Puis la fenêtre. Et s'il sautait ? Il était coincé. Le contact officiel entre le ministère américain de la Défense et le gouvernement brésilien ne pouvait en aucune façon être rendu responsable de ce plan foireux dont l'idée avait germé dans le cerveau d'un chroniqueur politique enthousiaste à l'imagination nourrie par la bienveillance d'un ancien astronaute.

Le télex tiqua. Armstrong lui faisait savoir qu'une équipe de spécialistes était en route pour Manaus. Compra Fez reçut l'ordre de garder le silence complet sur cette affaire qui devait être rendue publique seulement bien plus tard.

Il se laissa tomber sur une chaise et s'épongea le front. Si jamais il s'en sortait, plus jamais il ne mettrait son grain de sel dans de grands conflits politiques.

La révolte des Yanomami n'avait pas arrêté le travail à l'Institut ARBETFLO. L'institut avait mis en place des points de collecte dans différents lieux d'Amérique latine et des échantillons de nouvelles espèces de plantes leur arrivaient constamment par la poste pour être répertoriés. Plus de onze mille végétaux avaient été jusqu'ici analysés et leurs graines, sauvegardées.

Mais plus aucun courrier ne venait de la région d'où était parti le projet ambitieux du Norvégien Jens Oder Flirum. Avec un grand chagrin, l'équipe scientifique dirigée par le professeur Antonio Moezz avait dû se faire à l'idée que le senhor Yenso et ses assistants avaient, selon toute vraisemblance, été tués par les Yanomami. La région autour de Cucui avait été parmi les plus exposées aux attaques de ces Indiens et personne n'osait s'y aventurer. Pas question d'envoyer des renforts là-haut. Les Yanomami ne faisaient pas de quartier.

Le professeur Moezz épiluchait soigneusement la presse pour suivre au plus près l'évolution des événements dans l'Amazonie supérieure. Il prit note des récits fantastiques qui apparaissaient dans les colonnes des journaux, à propos de jaguars blancs et d'Indiens s'enfuyant paniqués, et de ces « hommes » qui avaient réussi, semblait-il, à faire reculer les Yanomami belliqueux. Mais cela restait des histoires, à l'instar de ces légendes dont était friand ce pays sevré de magie et de miracles. Ici seulement, dans cette jungle luxuriante, dans cet univers peuplé de mythes extraordinaires, un personnage comme Elvis Presley pouvait surgir et prétendre à une certaine crédibilité. Tel était ce continent.

Mais à présent que les histoires prenaient un tour véridique et que le soulèvement des Indiens faiblissait, le professeur Moezz commença à se poser des questions. Un article dans le *O Globo* retint particulièrement son attention et lui fit faire les cent pas dans le foyer élégant de l'Institut ARBETFLO. Après s'être assis dans un fauteuil profond, il fit chercher Helena Buch, Bernardo Ferenc et Mariella de Campo Silf.

Le professeur Moezz lança le journal sur les genoux d'Helena.

« Lis ceci », se contenta-t-il de dire.

À la lecture, leur front se plissa.

« Et si c'était *lui* ? » demanda le professeur Moezz.

Bernardo Ferenc avait les mains qui tremblaient. Ce pouvait être à

cause de l'alcool, songea Moezz qui attendait impatiemment sa réponse.

« Oui, ça peut très bien être lui. La description correspond parfaitement », déclara Ferenc d'une voix ferme.

Tous les quatre se mirent à parler en même temps. Ils discutèrent de l'article en long et en large. Le récit d'un témoin oculaire dans le petit village de Benfim sur le Rio Negro retint leur attention, car ce village faisait partie des rares à avoir été épargné par les attaques des Yanomami. Selon ce témoin, deux jeunes hommes, chacun dans sa pirogue, avaient patrouillé toute une semaine pour protéger les habitants. Ces embarcations pouvaient se déplacer à une vitesse incroyable et, par trois fois, elles s'étaient lancées à la poursuite des Yanomami qui étaient arrivés par groupe allant jusqu'à trente individus dans de grandes pirogues. Ces derniers avaient fini par quitter la région, et alors les deux jeunes hommes avaient eux aussi disparu. Le témoin, un certain senhor Marco Belunque, avait pu, à une occasion, observer de près les deux hommes lorsque ceux-ci pagayaient tout près de la rive où lui-même avait posé ses pièges à loutres. L'un d'eux avait les cheveux clairs, le corps massif, le visage grave, voire triste, avec des lèvres légèrement pulpeuses, le torse nu. Il avait eu le corps penché en pagayant. L'autre homme avait la peau sombre, le corps musclé, un beau visage mais sans traits particuliers. Tous deux avaient un *onca* peint sur la poitrine.

Pour les quatre scientifiques, il ne faisait aucun doute que l'un des deux pouvait être le senhor Yenso.

Quand le *Jornal do Commercio*, deux semaines plus tard, publia une grande photo prise par le timonier d'un tanker qui remontait vers Iquitos, montrant deux pirogues peu avant l'embouchure du fleuve, le professeur en eut la certitude. L'homme dans une des pirogues était bien le fondateur de l'Institut ARBETFLO : Jens Oder Flirum.

Deux jours après que Bernardo Ferenc eut rencontré son ami journaliste Zandro Freitas le soir dans le café populaire *O Golfino* non loin du port de Manaus et fut rendu loquace après un grand nombre de verres de vieux rhum, tous les lecteurs du *O Globo* surent que le très estimé senhor Yenso, le fondateur du prestigieux Institut scientifique ARBETFLO, était en train de démobiliser les Yanomami.

Une photo du senhor Yenso s'étalait en pleine page.

Les jours suivants, les autres journaux reprirent cette photo, accompagnée de commentaires fort louangeurs sur cet homme qui, de manière miraculeuse, avait réussi à sortir le Brésil de la pire impasse que le pays ait connu depuis que la protection de la forêt amazonienne était entrée en vigueur.

Jens Oder Flirum de Norvège fut érigé en héros national.

Dans les cours d'école, les enfants jouèrent au senhor Yenso.

Cette popularité ne fit que s'accroître quand il fut avéré que les Yanomami étaient enfin revenus à la raison. La presse parla moins de la révolte de ces Indiens et se concentra désormais sur la personne du senhor Yenso et l'Institut ARBETFLO. Ainsi, le gouvernement put éviter, dans un premier temps, d'attirer l'attention des journalistes sur les gros points noirs de cette histoire :

Des Européens avaient poussé les Indiens à se soulever.

Une source de contamination mortelle ravageait la jungle.

Le cercle où toute vie avait été éradiquée mesurait à présent treize kilomètres de diamètre et continuait de s'étendre.

Marchant courbés l'un derrière l'autre, Mino et Jens Oder traversaient la jungle avec la plus grande prudence. Ce dernier posa la main sur un tronc et huma l'odeur de l'écorce : un léger parfum de miel ! Après des mois passés dans ce monde sauvage, il restait toujours aussi fasciné par les odeurs et les bruits. De nouvelles plantes. De nouvelles espèces de fourmis.

Toutes n'étaient pas inoffensives. Son pied droit était très enflé après avoir rencontré une espèce particulièrement agressive, qui vivait sous les racines de l'arbre où il avait, un soir, attaché son hamac.

La jungle lui faisait tout oublier. Oublier ses malheurs.

Le Weduku les enveloppait de sa présence, où qu'ils soient.

Ils obéissaient à la volonté du Weduku.

Mino, en sueur, s'arrêta, la main devant la bouche. Son visage aux traits enfantins mais graves était tendu.

Ils se trouvaient tout proches à présent du camp de base de Guggu, le chef des Yanomami.

Le coin grouillait d'Indiens, ce qui les obligeait parfois à rester cachés un long moment pour éviter de se faire repérer. Il ne faisait aucun doute que les ardeurs belliqueuses des Yanomami s'étaient calmées. Des groupes arrivaient en riant et paraissaient tout sauf menaçants. Ce genre d'attitude était le signe, selon Mino, qu'ils retrouvaient leur ancienne façon d'être, authentique celle-là.

Mais Guggu n'en réchapperait pas. Il leur fallait trouver ce chef insensé et ses conseillers, éliminer une bonne fois pour toutes de la surface de la terre ceux qui avaient déclenché cette révolte incontrôlée.

Il fallait porter à la connaissance du monde entier les responsables.

Jens Oder sentait couvrir la haine. Une colère froide et apaisante qui le rendait calculateur. Il suivait sans peine le raisonnement de Mino. Ils partageaient le même point de vue.

Ils se tapirent derrière un épais fourré. Sur un terrain dégagé se dressaient une douzaine de huttes en feuillage, construites à la manière des Yanomami. Un groupe de tamarins soyeux était enfermé dans une cage à la lisière de la forêt. Les Yanomami considéraient ces singes comme des mets de choix. On les engraisait pour des occasions spéciales. C'était là un des traits de leur culture riche et imaginative.

Mino pointa le doigt : à l'extrémité de cette place se trouvait une

hutte plus grande et plus décorée. Sur le toit pointait une forêt d'antennes, et au milieu un disque métallique incurvé, comme une coupe. Le centre de communication. Au moins deux cents Yanomami étaient rassemblés autour des huttes.

Deux hommes blancs étaient assis près d'une d'elles, et six Yanomami avec des coiffes splendides formaient un demi-cercle autour d'eux. Les chefs guerriers. Ceux-ci gesticulaient violemment.

Mino et Jens Oder se mirent en retrait. Maintenant qu'ils étaient arrivés au but et avaient vu l'ampleur du site, il fallait échafauder un plan. Il s'agissait de se montrer astucieux et de ne surtout rien précipiter. Le moindre faux pas leur serait fatal.

Toute la nuit et le jour suivant, Mino et Jens Oder étudièrent le campement. Ils notèrent le moindre mouvement, la position de chaque hutte ainsi que sa fonction.

À deux reprises, ils aperçurent Guggu. Il était petit, à peine un mètre cinquante. Pas très âgé, peut-être la cinquantaine. Guggu était le seul Yanomami à porter un tee-shirt. Sur le coton blanc on pouvait lire en rouge I ♥ PARIS. Guggu n'avait jamais mis les pieds à Paris, mais il avait pris goût aux valeurs de la civilisation occidentale. Cinq ans plus tôt, il avait déclaré à un journal de Belém : « J'ai envie d'un bulldozer jaune avec plein de lames. Est-ce qu'on peut m'en envoyer un là-haut dans mon village ? » Et Guggu avait reçu en cadeau un bulldozer jaune du maire de Belém.

Il attendait maintenant de toute évidence des cadeaux bien plus importants.

Les deux Blancs portaient des treillis en Gore-Tex et ils avaient des pistolets automatiques à la ceinture ainsi qu'une panoplie de couteaux de jungle. Tous deux avaient la trentaine et ressemblaient fort peu à des ethnologues, même s'ils parlaient, semblait-il, couramment la langue yanomami.

Au moins vingt postes de garde entouraient le village ; il eût été impossible en temps normal de déjouer leur surveillance. Il fallait donc créer des circonstances exceptionnelles.

Jens Oder soupira car sa jambe droite le démangeait terriblement. Leur plan était établi. Le magicien suçait le jus d'un fruit de la Passion. Ils avaient passé toute la journée à bonne distance du village à fabriquer avec le plus grand soin une corde de plus de cent mètres de long à partir de la fine liane du guarana.

« Demain matin à l'aube, dit Mino. Juste avant que les tamarins soyeux ne soient nourris. »

Jens Oder acquiesça.

La nuit, Mino s'approcha en rampant, centimètre par centimètre, de l'endroit où les Yanomami avaient installé la cage des tamarins soyeux. Personne ne la surveillant, l'exercice n'était pas trop difficile : il attacha une extrémité de la longue corde à la porte de la cage. Un coup sec suffirait à l'ouvrir.

Puis il refit le chemin en sens inverse, tout en veillant à recouvrir la corde de branchages et de feuilles.

Ils veillèrent toute la nuit.

Ils savaient que la moindre éraflure causée par une flèche des Yanomami équivaldrait à une mort certaine. Ils n'en parlaient pas. Jusqu'ici, ils avaient eu la chance de leur côté.

Le soleil se leva au-dessus de la cime des arbres, et les hoazins lancèrent leur concert matinal. Un papillon *heliconidae* rouge et noir se posa un moment sur la cuisse de Jens Oder. La vapeur montait de la jungle.

Ils guettèrent le camp.

Mino tenait la corde. La distance entre la cage aux tamarins soyeux et la première hutte n'était que de soixante-dix, quatre-vingts mètres. La plupart des guerriers yanomami étaient à présent sortis de leurs huttes et s'étaient face au soleil avec force bâillements avant de remuer la braise des foyers.

Guggu et les deux Blancs se trouvaient encore à l'intérieur de leurs huttes.

Mino fit un signe de tête à Jens Oder, qui lui répondit de la même façon.

Il tendit la corde et tira un grand coup : la porte de la cage s'ouvrit en grand. En poussant de petits cris, trente à quarante singes se précipitèrent à l'extérieur en créant un chaos indescriptible.

Les mets de choix se faisaient la malle !

C'était une catastrophe insupportable pour les Yanomami. La plupart de ceux qui montaient la garde s'élancèrent à la poursuite des singes agiles qui étaient tout sauf faciles à rattraper. Dans la pagaille générale, Mino et Jens Oder purent alors passer à l'action.

Jens Oder fonça derrière la hutte du chef tandis que Mino, en courbant le dos, se précipita vers celle des Blancs.

Personne ne les avait vus.

Jens Oder sentit battre ses tempes. Il prit son couteau, donna un

grand coup, trancha de haut en bas, écarta les feuilles d'aspagnol de la paroi et pénétra dans la hutte. Moins d'une seconde plus tard, il avait l'avant-bras sous la gorge de Guggu et la lame du couteau contre le tee-shirt du chef. Immobilisé par la poigne de fer de Jens Oder, le petit Indien le fixa d'un regard halluciné, sans dire un mot.

Pas le moindre cri d'alerte.

Jens Oder lâcha une longue expiration et attendit.

Les secondes lui parurent une éternité. *Mino avait-il réussi son coup ?*

Tout le camp était sens dessus dessous, les Yanomami couraient partout en poussant des cris et des hurlements en essayant de rattraper les tamarins soyeux. Pourvu qu'aucun animal ne vienne se réfugier dans la hutte du chef !

Où était passé Mino ?

Il ne pouvait pas patienter plus longtemps. Il fallait qu'il se mette à l'abri avant que l'ordre soit rétabli. Après, il serait trop tard. Jens Oder souleva le chef tout en le maintenant avec son avant-bras, et l'entraîna au-dehors par le trou dans la hutte. Il s'enfuit au plus vite avec lui, en le portant plus qu'en le tirant, et s'enfonça le plus loin possible dans les épais fourrés de la jungle. Une fois au cœur de la forêt, il laissa retomber le chef inanimé comme un sac. Était-il mort ?

Encore quelques secondes de plus et Jens Oder aurait eu la responsabilité de la mort par étranglement du chef Guggu. Non, il respirait encore. Jens Oder l'attacha consciencieusement et lui fourra de la laine barbuée de l'arbre roxa dans la bouche.

Mais où était donc Mino ?

Jens Oder tendit l'oreille. Le niveau sonore du village indien restait au-dessus de la normale, mais à quoi était-ce dû maintenant ?

Il laissa Guggu sur le sol et repartit en sens inverse.

Il perçut alors un léger sifflement à sa droite et, à travers le feuillage, vit le visage de son camarade à moitié masqué par la frange sombre qui lui tombait sur les yeux. Mino souriait. Il était penché au-dessus de quelque chose sur le sol.

Le magicien avait évidemment réussi l'impossible : il n'avait pas tué les deux Blancs, tel qu'ils l'avaient planifié, mais seulement l'un d'eux et fait l'autre prisonnier. Comment Mino avait-il réussi à mettre K-O le soldat entraîné qui gisait sur le sol, à l'écart du village des Yanomami, était une énigme.

Ils s'enfoncèrent avec leurs captifs encore plus loin dans la jungle, vers une rivière où ils avaient dissimulé leurs pirogues. Et, à la faveur de la nuit, ils se laissèrent dériver sur plusieurs kilomètres jusqu'à l'endroit où la rivière se jette dans le fleuve principal. Le lendemain, dans l'après-midi, ils accostèrent, sûrs qu'aucun Yanomami ne pourrait les retrouver.

Mais les Yanomami ne recherchaient pas leur chef.

Ils avaient interprété les signes.

Les singes s'étaient enfuis.

Leur chef avait disparu, les esprits étaient enfin venus chercher Guggu.

Cela marquait la fin d'une guerre à laquelle ils n'avaient jamais rien compris.

Appuyé contre le tronc d'un arbre, Mino avait les yeux qui jetaient des éclairs, tandis que Jens Oder se balançait doucement dans son hamac.

Il était environ midi.

Ils avaient attaché le soldat prisonnier à un arbre. Guggu était allongé sur le sol, les poignets et les chevilles entravés par des lianes.

Jens Oder tint la carte d'identité de l'homme à la lumière pour mieux lire : « Jean-Pierre Trouvant. Français. Né le 26 mai 1982 à Toulouse. »

Jens Oder plissa les yeux. Il se souvint du musée, de toutes les statues. Qu'avait-il été faire là-bas ? C'était il y a longtemps. Il ne se souvenait pas de grand-chose d'autre.

Il savait ce que Mino voulait faire de ce prisonnier. L'homme originaire de Toulouse avait été un des leaders du mouvement de rébellion des Yanomami. Il avait eu le pouvoir de diriger à sa guise des groupes entiers d'Indiens, dispersés sur une zone très étendue. Tous avaient obéi aveuglément à cet homme à présent attaché à un arbre.

Jean-Pierre Trouvant obéissait à Bruxelles. Plus précisément à un organisme sous les ordres de la Commission européenne opérant dans le plus grand secret, mais doté d'un pouvoir considérable.

Jamais Mino et Jens Oder n'approcheraient de plus près les vrais criminels, même si l'homme qu'ils avaient fait captif n'était qu'une pauvre marionnette.

Jean-Pierre Trouvant incarnait à présent l'Europe.

L'Europe attachée à un arbre.

Mino lançait des flammes avec ses yeux. Le hamac de Jens Oder se balançait doucement, très doucement.

« Retiens chaque mot qu'il va prononcer. Ne les oublie jamais », dit Mino tout bas, d'un air pénétré.

Jens Oder fit un signe de tête. Il retiendrait.

Mino s'approcha de l'arbre, avec son couteau de jungle, tout en passant le doigt sur le tranchant de la lame. Jens Oder observait les gestes de son ami avec un grand calme, une forme d'apathie qu'il n'avait pas ressentie jusqu'ici. Ou si, peut-être : bien des années auparavant, lorsqu'il était sorti de la maison d'arrêt de Hamar en sachant qu'il allait être incarcéré ailleurs pour au moins douze ans. Il

était resté très calme alors, il savait que sa vie n'aurait plus rien à voir avec celle des autres jeunes de dix-sept ans. Mais il sentait confusément que cette différence lui permettrait aussi de penser, malgré son enfermement, d'une autre manière – d'avoir des pensées parfaitement libres.

Dans les grottes secrètes du professeur Peter Wilhelm Lund, le vieux scientifique danois, l'histoire n'était toujours pas déchiffrée.

Les yeux du Français se révoltèrent, mais il ne poussa aucun cri.

Mino fit une profonde entaille en diagonale dans le ventre du captif dont le sang ruissela sur les cuisses.

« Raconte tout ce que tu sais ! » lança Mino avec mépris.

Et la bouche de Jean-Pierre Trouvant s'ouvrit. Son débit était saccadé, il essayait de sauver sa peau. Jens Oder l'écoutait, n'en perdant pas une miette. Le hamac continuait de se balancer lentement.

Nouvelle entaille. Le ventre du Français s'ouvrit.

Ne comprenait-il pas qu'il allait perdre la vie ? Apparemment non puisqu'il parlait. Un vrai moulin à paroles, tandis que le sang s'écoulait des plaies ouvertes.

Maria Estrella. Orlando.

Luanda et l'enfant.

Armada.

Toutes leurs mains et de nombreuses autres, invisibles, poussaient le hamac de Jens Oder et dirigeaient le couteau de Mino.

Ce dernier saisit les viscères gris verdâtre qui jaillissaient de l'abdomen du Français. D'un geste vif, il coupa un bout d'intestin et le fourra dans la bouche de l'homme qui continua à parler. Malgré la bouche pleine de ses propres entrailles.

Il devait en être ainsi. Jens Oder se rappelait le moindre mot prononcé.

Attiré par les parfums du sang et des excréments, un joli papillon bleu et jaune apparut dans les airs. Mino lâcha son couteau et, rapide comme l'éclair, attrapa le papillon. Il resta immobile un instant dans le creux de sa paume avant de reprendre son vol.

Mino sourit et fit un signe de tête à Jens Oder.

Ils détachèrent le Français mort et balancèrent son cadavre dans le fleuve.

Guggu, le petit chef indien, gisait les yeux fermés.

Le système d'air conditionné fonctionnait parfaitement dans le sous-sol du siège du gouvernement à Brasilia. Pourtant, Archibaldo Comprá Fez suait à grosses gouttes. Cela faisait plusieurs semaines qu'il suait sans discontinuer, le regard rivé sur les visages des envoyés spéciaux des États-Unis et ceux des deux membres du ministère de la Défense du Brésil, qui savaient pertinemment à quoi s'en tenir.

Un avion très sophistiqué s'était abîmé dans la jungle brésilienne.

L'appareil s'était désintégré.

Mais ce qui ne s'était pas désintégré, c'était la source du carburant de l'avion : une sorte de bille métallique en forme d'œuf construite autour d'une substance qui n'apparaissait pas encore dans le tableau périodique des éléments, mais qui s'apparentait, semblait-il, à l'isotope *cardonium* à l'existence non attestée jusqu'ici. C'était d'ailleurs en essayant pour la énième fois de produire cet isotope que ce composant avait surgi et révélé des propriétés étonnantes. Au simple contact de l'eau pure, il libérait une grande énergie.

Les rayons envoyés par ce produit étaient très dangereux, mais ils se distinguaient du rayonnement radioactif habituel des rayons alpha, bêta et gamma, sur un point essentiel. Tout d'abord, ils étaient neutralisés, rendus inoffensifs par l'eau. Ensuite, ces rayons qu'on appela *ceta-minus*, se situaient à mi-chemin entre des rayons et des vagues, d'où leur effet qualifié de *rayonnement rampant*, puisqu'ils se déplaçaient au ras du sol sous la forme d'une fine vapeur invisible. Cette vapeur, ces rayons rampants s'infiltraient partout en détruisant tout sur leur passage. Tout, sauf l'eau.

La leçon expliquée par les agents spéciaux américains était limpide, mais pas franchement rassurante.

Le cercle à Rio Japurá faisait désormais un diamètre de vingt-deux kilomètres. Un œil inquiétant dans la jungle.

Les rayons pouvaient, même s'ils étaient neutralisés par l'eau, ramper à la surface de celle-ci et traverser les fleuves...

L'œuf, la redoutable boule de métal, la source des radiations qui se trouvait à l'épicentre de ce paysage désolé, avait une durée de vie de huit mille ans.

La portée des rayons était infinie.

Comprá Fez commença à avoir tout le corps parcouru de frissons. Les regards lancés par ses deux compatriotes du ministère de la

Défense étaient tout sauf amicaux.

Mais comment aurait-il pu le savoir ? Il avait agi en toute bonne foi, il avait seulement voulu aider, alors pourquoi l'accabler, lui ? Si Archibaldo Comprá Fez était un homme sensible, il restait avant tout un chroniqueur politique aguerri et savait que toutes les grandes bêtises exigent un bouc émissaire. Précisément le rôle qu'il endossait ici à Brasília, en prenant part à ce cauchemar qui ne s'était pas encore ébruité.

Il y avait une solution. La rencontre avec les envoyés spéciaux entraînait dans la phase deux, et Comprá Fez écoutait avec la plus grande attention. Quand ils eurent terminé leur exposé, ses frissons disparurent et il put enfin s'adosser dans son fauteuil et pousser un grand soupir sonore.

Il fallait acheminer un hélicoptère sur un bateau qui remonterait le fleuve le plus loin possible, afin que l'appareil dispose d'assez de carburant pour se rendre sur la zone concernée et revenir. À bord de cet hélicoptère, il y aurait un officier pilote américain atteint d'une maladie mortelle qui s'était porté volontaire pour cette mission suicide. Il devait en effet ramasser l'œuf sur le sol et le déposer dans un cylindre spécial, isolé avec de l'eau. Ainsi le composant contenu dans l'œuf serait neutralisé et pourrait être ramené aux États-Unis sous la surveillance d'un personnel compétent.

Le gouvernement brésilien n'avait rien à craindre.

Tout s'arrangerait pour le mieux.

Il était tout à fait regrettable que cet accident ait eu lieu.

Les personnes présentes pouvaient-elles assurer que cet épisode fâcheux, cette affaire malencontreuse, reste secrète ?

Tous en firent la promesse. Archibaldo Comprá Fez le premier. En quittant le bâtiment gouvernemental, il se sentait soulagé d'un grand poids.

Lorsque le scandale de la catastrophe ayant touché la forêt amazonienne éclata enfin dans la presse et que chacun fut au courant, le parfum s'en était éventé et ne provoqua pas les remous que les autorités avaient craints.

À l'Institut ARBETFLO, le travail s'était pour ainsi dire arrêté pendant de longues semaines. Les scientifiques et le personnel attendaient un signe de vie du senhor Yenso.

La révolte des Yanomami était bel et bien terminée.

Ayant déserté les régions de l'Amazonie supérieure où ils avaient fait régner la terreur, ces Indiens s'étaient sans doute repliés sur leur territoire d'origine, au fond de la jungle.

Il n'y eut aucun message de leur chef Guggu qui avait tant fait parler de lui. Était-il mort ? La plupart en furent persuadés. Privés de ce personnage charismatique, les Indiens avaient renoncé à la lutte. Leur revendication absurde d'avoir un territoire à eux couvrant la plus grande partie de l'Amazonie et sous leur seul contrôle était reléguée aux oubliettes. La nouvelle politique environnementale, sous protection des Nations unies, pouvait reprendre.

Mais où était le héros, l'homme qui selon les journaux avait vaincu les Yanomami ? Dans leurs colonnes, les hypothèses les plus farfelues fleurissaient : cet étrange Norvégien avait-il utilisé des armes contre les Indiens ou simplement la ruse et la persuasion ? Et qu'en était-il de ces Européens qui se seraient battus aux côtés des Yanomami ? Et de cet autre homme, à la peau mate et au visage grave qui avait toujours été observé en compagnie du senhor Yenso pour mettre en fuite les Yanomami ?

Toutes ces questions restaient sans réponse. Pour l'instant. Elles faisaient partie des histoires qu'on racontait, ici, dans cette forêt amazonienne. Manaus était une île, une ville au beau milieu d'un océan de verdure, et dans ce monde civilisé, on essayait d'analyser les histoires de manière rationnelle. Mais même avec la meilleure volonté du monde, les habitants de Manaus avaient un esprit profondément enraciné dans la magie. Tous attendaient que le héros sorte de la jungle et fasse le récit véridique des événements.

Le personnel de l'institut fut lui aussi touché : aucun d'eux, pas même le professeur Moezz et les autres qui avaient eu l'occasion de rencontrer et de parler personnellement avec Jens Oder Flirum, ne savait grand-chose sur lui. Il était l'instigateur de ce projet formidable, financé de plus sur ses deniers personnels, avant que le gouvernement brésilien et les Nations unies ne le soutiennent. Cet homme séjournait dans une des régions les plus inaccessibles de l'Amazonie où il avait

lui-même collecté les plantes et il paraissait ne pas vouloir en sortir.

Même quand le professeur Moezz lui avait rendu visite pour le mettre en garde contre les Yanomami, le Norvégien avait refusé de quitter les lieux. D'après ce que Moezz avait compris ce jour-là, Jens Oder Flirum était un homme très simple qui se plaisait au contact de la nature et qui avait fondé une petite famille là-bas, sur les rives du fleuve.

Mais qui était réellement Jens Oder Flirum ?

Cet homme dont tout le Brésil et une grande partie du monde connaissait le nom et l'apparence restait un mystère. Et tous attendaient son apparition.

Les chercheurs de l'Institut ARBETFLO avaient du mal à se concentrer.

Ils avaient conscience d'incarner le noyau d'une évolution radicale comportant sa part de mystique. Mais peu de personnes avaient accès à ce noyau, condition *sine qua non* pour que l'Institut ARBETFLO et ses collaborateurs puissent conserver leur statut et leur intégrité.

Sur le fleuve large et paisible, la grande pirogue glissait lentement.

À moitié allongés dans le bateau, ils se saisissaient de temps à autre de la pagaie pour écarter des rondins de bois ou des barils vides qui flottaient à la surface de l'eau. Ils tiraient derrière eux deux pirogues plus petites et rapides, de forme élancée.

Les yeux mi-clos, Jens Oder regardait Guggu, immobile à l'avant de la pirogue. *Il va mourir*, pensa-t-il. *Le petit Yanomami se ratatine, se dessèche de plus en plus. Il disparaîtra bientôt.*

Mino aussi l'avait remarqué. Ils étaient convenus que Jens Oder ramènerait le chef des Yanomami à la civilisation pour que ce dernier puisse raconter lui-même comment le contact avec les Européens avait été établi et pourquoi les Indiens s'étaient ainsi laissés manipuler. Mais la situation leur échappait : Guggu ne souhaitait plus continuer à vivre.

Ils accostèrent rapidement et déposèrent doucement le corps de Guggu sur un banc de sable. Son tee-shirt I ♥ PARIS, qui pourtant n'était pas ample, pendait comme un sac autour de sa poitrine.

Il ne devait guère mesurer plus d'un mètre.

Un petit enfant, un vieil enfant qui tirait sa révérence.

Une momie.

« Il meurt, dit Mino.

— Oui, il meurt, enchérit Jens Oder. Mais comment est-ce possible de rapetisser à ce point ?

— C'est sa volonté », répondit Mino.

Guggu s'éteignit dans la soirée. Ils enterrèrent le fœtus recroquevillé dans le banc de sable de la rive.

Autour du feu de camp, les deux hommes se tenaient face à face, assis, selon leur habitude ces six derniers mois. Les événements, les circonstances, les tragédies, toute cette aventure les avaient plus rapprochés qu'aucune liane de la jungle n'aurait pu le faire. Tous deux le savaient.

Jens Oder était devenu Mino.

Mino avait donné naissance à un frère jumeau.

Pourtant, ils étaient différents. Et à présent plus aussi sûrs d'eux. À la lumière du feu dont les braises rougeoyaient, ils s'observaient en silence. Il était tard dans la nuit, les bruits de la jungle produisaient d'infinis échos. Au loin résonna le cri d'un *onca*, un jaguar à l'attaque. Ils avaient effacé l'animal de leurs poitrines. Il n'y avait plus rien à attaquer.

Qu'avaient-ils attaqué ? Quel combat avaient-ils mené ?

Les pensées de Jens Oder s'écoulaient en un flux continu. Les Yanomami étaient partis, les Européens morts. Guggu s'était ratatiné jusqu'à disparaître. Que restait-il ? Le village des Sucuruki aussi avait disparu. La *venda* de senhor Luccu n'existait plus. Luanda avait-elle vraiment été sa femme ? Les pensées de Jens Oder étaient devenues doubles, jumelles. Un flux parallèle requérait une autre réalité.

Son regard croisa celui de Mino. Il était jaune. En le fixant, il vit son propre reflet. Le cadeau de Luanda.

Qui était-il à présent ? Où son chemin allait-il le mener ?

Par-dessus les braises, il crut voir les pensées de Mino. Fortes, déterminées. Elles faisaient surgir des visions qui les avaient liés ces dernières années : des images d'une nature, d'une existence où des mains célébraient avec soin leur lien privilégié avec la terre. Où chaque geste était empli du parfum de la cime des arbres. Où chaque bruit, chaque son prenait naissance dans le bruissement du vent dans le feuillage ou sur le fleuve. Dans le jeu de l'eau autour des galets.

Des souvenirs remontaient à la surface. Une plage au Portugal. Le capitaine Emile Sardo Calvinhas. Lui aussi avait eu ce genre de pensées. Il aurait pu être assis avec eux ici, cette nuit, autour du feu, à écouter le message du silence. Un jour, songea Jens Oder, le capitaine Calvinhas aurait droit lui aussi de goûter le jus d'un maracuja fraîchement cueilli.

« Il faut que je parte loin d'ici, déclara Mino. Retrouver la maison au

bord de la mer. »

Jens Oder l'avait compris. Mino devait faire un voyage. La maison que Maria Estrella et lui possédaient au bord de l'océan. Il devait aller chercher quelque chose là-bas. Mais reviendrait-il un jour ? Qu'est-ce qui l'attendait ici ?

« Tu dois partir, approuva Jens Oder. Et moi, je dois aller à Manaus, réactiver l'Institut ARBETFLO. Que puis-je faire d'autre ? »

Oui, avait-il le choix ? C'était une question qu'il se posait à lui-même. Elle recouvrait un vide abyssal.

Mino saisit le regard de Jens Oder et ne le lâcha pas.

« Tu avais beaucoup de livres sur les fourmis. Est-ce que tu les as tous lus ? »

Jens Oder plissa le front. Les livres ? Sa collection d'espèces de fourmis ? Tout avait disparu. Les Yanomami avaient tout brûlé. Que voulait savoir son camarade avec cette question ? Bien sûr qu'il ne les avait pas tous lus, ces livres ! Il avait à peine commencé à étudier les différentes espèces de fourmis et sa collection n'en était qu'à ses balbutiements, certes prometteur, mais rien de plus. Dans cette jungle, il existait des myriades de fourmis en tout genre.

Remarquant le trouble qu'il avait fait naître chez Jens Oder, Mino sourit.

« Demain, dit-il, tu trouveras ton chemin jusqu'à Manaus, et moi le mien vers l'océan. En fait, c'est la même direction, mais nous devons y aller séparément. Il faut que je prenne un nouveau visage et un nouveau nom. Tu le sais. »

Oui, Jens Oder le savait. Son camarade était un des terroristes les plus recherchés au monde. Il ne pouvait pas se montrer en ville sans se faire arrêter sur-le-champ. Jens Oder ne pouvait rien contre ça. Mais pourquoi Mino avait-il parlé de cette histoire de fourmis avec un sourire en coin ?

Son camarade était redevenu grave. Une ombre passa sur son visage, au-dessus des flammes.

« La forêt, reprit-il. La forêt qui a été détruite. Tu ne dois jamais oublier ça : il s'est passé quelque chose avec la forêt là-bas. Peux-tu le dire aux autorités ? Il faut qu'ils stoppent la peste qui tue la forêt. Peut-être que c'est extrêmement dangereux. Il faut que tu saches à quoi t'en tenir, tu comprends ? »

Jens Oder comprenait. Lui aussi s'était longuement interrogé sur le phénomène inquiétant auquel ils avaient assisté. Il croyait encore entendre le crissement des feuilles qui se flétrissaient à la vitesse de l'éclair et se recroquevillaient, et le sourd fracas des arbres qui tombaient.

Avaient-ils largué une bombe dans la jungle ? Une bombe atomique ? Ou bien une météorite radioactive était-elle tombée sur la

Terre ?

Il aurait peut-être à Manaus la réponse à ces questions.

Les flammes du feu s'éteignirent. Tous deux savaient que c'était leur dernière nuit dans la jungle. Ils attendirent que les crapauds du matin commencent à coasser pour regagner leurs hamacs.

Située à environ six cents kilomètres au nord de Manaus, Santa Isabel do Rio Negro était une bourgade que les habitants, au moment de l'insurrection des Yanomami, avaient désertée pour s'enfuir le long du fleuve. Lorsque Jens Oder arriva à bord de sa petite pirogue, il constata que les gens étaient revenus, comme en témoignaient les bateaux amarrés dans le port. Il laissa sa pirogue toucher terre un peu à l'écart du village. Il tira son embarcation sur la berge et la laissa là. Il voulait arriver à pied au village.

Mino avait disparu.

Sa pirogue avait filé au milieu de l'embouchure du fleuve. Il avait utilisé sa pagaie pour descendre le courant. Avait-il l'intention de pagayer jusqu'à la mer ? Jens Oder ne le lui avait pas demandé.

Une seule fois, Mino s'était retourné et lui avait fait un signe de la main.

Jens Oder longea le sentier au bord du fleuve jusqu'au village. Il entendit des cris et des éclats de rire.

Dans la clairière avant d'atteindre la rue, la seule du village, il s'arrêta et leva les yeux au ciel : une marque blanche dans le bleu, la traînée d'un avion.

Lorsque les portes de la prison d'Ullersmo s'étaient ouvertes, il y avait de cela une éternité, des avions avaient aussi traversé le ciel. Ceux qui décollaient ou se posaient à l'aéroport de Gardemoen. Ce jour-là, il allait retrouver la civilisation après plus de dix ans passés derrière les barreaux.

Cette fois aussi, il allait retrouver la civilisation. Mais un sentiment de peur l'avait envahi.

Jens Oder s'appuya contre un tronc d'arbre, son cœur battait à tout rompre. La nausée le submergea par vagues successives. Était-il vraiment obligé d'affronter ces nouvelles épreuves ? Ne pouvait-il pas tout bonnement remonter le fleuve en pagayant, jusqu'à Cucui et, de là, retourner sur le lieu où il avait vécu plus de dix ans ?

Non, il ne fallait pas y songer. Il avait une mission à accomplir à Manaus. Une mission importante. Le village des Sucuruki n'existait plus. Tous ses amis avaient disparu ou étaient morts.

Un chien vint à sa rencontre en aboyant.

À pas lents, Jens Oder s'approcha de l'animal et le caressa doucement.

Voilà, comme ça.

Il suspendit son hamac entre deux arbres près du port. On attendait la venue d'un bateau de marchandises dans les prochains jours. Celui-ci irait directement à Manaus. Les gens autour de lui ne posèrent aucune question, ils firent à peine attention à lui. Beaucoup d'inconnus traînaient à présent dans le coin, maintenant que le mouvement des Yanomami s'était éteint. Il n'était qu'un *garimpeiro* parmi tant d'autres.

Beaucoup de femmes et d'hommes portaient un uniforme bleu clair avec l'emblème représentant la protection de la forêt tropicale. Un bel uniforme. Pas d'armes. Il éprouva de la joie. Chacun avait son rôle à jouer pour protéger et sauvegarder la nature.

Il s'était acheté un jean et un tee-shirt blanc.

Dans la boutique, il s'était regardé dans le miroir. Longuement. Avait-il vieilli ? Non. Quarante ans. Aucune ride. Les cheveux étaient blonds, décolorés par le soleil. Il sourit. Cela faisait longtemps qu'il avait appris à sourire. Cela ne lui coûtait plus. Il pouvait sourire à son propre reflet, à son corps un peu de traviole.

Il sourit en examinant une fourmi près de la rive du fleuve.

Et il avait encore le sourire quand, allongé dans son hamac, il attendit l'arrivée du bateau cargo.

Doté de deux ponts, le *João Goias* regorgeait de tant de passagers que Jens Oder eut toutes les peines du monde à accrocher son hamac sur le pont supérieur. Si tout se passait sans encombre, le voyage jusqu'à Manaus prendrait trois jours.

Appuyé contre le bastingage, il regarda les eaux sombres du fleuve. Les effluves sucrés du diesel se mélangeaient aux odeurs de poisson grillé et de fruits. Il mangea les provisions qu'il avait emportées : du pain, de la viande séchée, de la *mandioka* et de la *farinha*.

Soudain, quelqu'un le saisit par l'épaule. Il se retourna et découvrit un inconnu bien habillé avec un appareil photo sur la poitrine. Un badge sur le revers de sa veste indiquait qu'il était un journaliste d'*O Globo*.

« Senhor Yenso ! » s'écria l'homme en se fendant d'un large sourire, tout en secouant Jens Oder.

Soudain, il y eut un attroupement, et tous les gens scandèrent son nom. *C'est quoi, tout ce cirque ?*

Il fut assailli de mille et une questions. Il comprit qu'il s'agissait des Yanomami, d'un combat, de son combat. Avait-il lutté contre les Yanomami ? Était-il bien le senhor Yenso ? Celui même dont ils avaient publié une photo dans le journal ? On lui mit tout à coup dans les bras des tas de vieux journaux gras, à moitié déchirés, où dans chacun d'eux on écrivait sur lui, sur Jens Oder Flirum, le senhor Yenso, sur son exploit incroyable, sur le fondateur de l'Institut ARBETFLO, sur ce héros national. Les gens criaient et riaient tout autour de lui, soudain coincé contre le bastingage. Le journaliste en sueur, les yeux écarquillés, tenta de le protéger : il voulait prendre une photo, expliqua-t-il, est-ce que les gens pouvaient reculer un peu ? Et une interview. Ce journaliste voulait parler à Jens Oder entre quatre yeux pour avoir une vraie interview avec le héros, mais c'était impossible dans la situation actuelle, tous voulaient le toucher, l'embrasser sur la joue. Sentant que le bastingage menaçait de céder sous la pression d'une minute à l'autre, il se fraya un chemin à travers la foule. Le journaliste lui agrippa le tee-shirt, et sa photo ?

Jens Oder ne s'en sortait pas. Il n'avait nulle part où se cacher. Le souffle court, il essaya de recouvrer ses esprits.

Jørgen Jørgen. Il y avait beaucoup de doubles Jørgen à ses trousses, comprit-il. Les journaux avaient apparemment parlé de lui. Était-il un

héros ? Il avait les joues en feu. Que faire ? Parler avec ce journaliste ? Comment calmer cette foule ? Et s'il souriait, lui qui avait le sourire facile désormais ? Il se fendit de son plus beau sourire, prit les mains qui se tendaient. Pourquoi le remerciaient-ils ? C'était plutôt à lui de remercier. Où était Mino ? Personne ne posait de questions sur Mino, pourquoi ? Jens Oder n'osa pas prononcer le nom de son camarade. Pas maintenant, pas ici. Les gens qui l'entouraient étaient fous, mais ils riaient.

Soudain la cloche du bateau retentit et tous s'écartèrent pour faire place au capitaine qui, le visage et le pantalon couverts de cambouis, se dirigea vers Jens Oder : avec un large sourire, il lui serra la main et lui annonça qu'il pouvait dormir dans sa cabine, dans sa couchette, jusqu'à Manaus et que là, il aurait la paix. Sur ce, il lui tendit une clé. La clé de sa cabine individuelle où il pourrait s'enfermer et éviter les sollicitations de la foule qui voulait le célébrer. Senhor Yenso ne se sentait pas particulièrement fatigué. Mais tant mieux s'il pouvait se reposer tout à son aise et avoir le temps de réfléchir en paix. Il devait reconnaître qu'il était un peu dépassé par les événements.

Le journaliste cria dans son dos, ne pouvait-il pas lui accorder une interview, rien qu'une petite interview, ou au moins une photo ? Mais le capitaine, un homme qui avoisinait les deux mètres, parvint à fendre la foule et à conduire Jens Oder au pont inférieur jusqu'à sa petite cabine.

« C'est ici, senhor Yenso, et bienvenue à bord ! » annonça le capitaine en sortant une bouteille de vieux rhum et en remplissant un verre à ras bord.

Jens Oder but la moitié du verre et tendit le reste au capitaine toujours aussi souriant.

« Reposez-vous, dit-il. Je ne vais pas vous déranger plus longtemps. Il faut que je remonte au poste de pilotage, j'ai un timonier qui est presque aveugle. Fermez la porte, surtout. » Et il s'en alla.

Jens Oder resta dans sa couchette avec la bouteille de vieux rhum à la main. Il faisait chaud à l'intérieur de cet espace confiné et les grondements du moteur faisaient trembler le modeste mobilier. L'air était chargé de vapeurs du mazout et l'odeur de sueur rance. Mais bon, il s'y ferait.

Au fond, que ressentait-il ? De la fatigue ? Non, pas le moins du monde. Mais il avait peur. Peur de tous ces gens qui voulaient le toucher, lui poser des questions auxquelles il ne savait pas répondre. C'était le même état qu'il avait connu quand, dans la cellule de la prison d'Ullersmo, il avait su qu'il allait être libéré. Les doubles Jørgen surgissaient de partout à présent. Ils se jetteraient sur lui comme des vautours, dès qu'il poserait le pied à Manaus.

Les coups sourds et monotones du moteur, l'air lourd et l'alcool fort

le rendirent somnolent. Il se mit en boule sur la couchette. Dans sa torpeur, les bruits de moteur se mêlèrent à ceux d'un lointain passé, du temps où les moteurs de la scierie annonçaient la mise en liquidation judiciaire et la mort d'une petite ferme du village de Flirum.

Le bateau de marchandises *João Goias* descendait le fleuve à vive allure.

Les yeux écarquillés, le journaliste prenait des notes en suant à grosses gouttes. Jens Oder l'avait fait venir dans sa cabine. Il n'avait pas d'autre choix. Il raconta de manière succincte. En fait, il ne raconta rien, ou plutôt, il lui raconta l'histoire d'une forêt en passe de mourir. Le journaliste d'*O Globo* avait tremblé d'émotion en apprenant qu'il aurait son interview de Jens Oder. Et des photos !

Jens Oder ne raconta rien. Mais il parla longuement du phacochère sans pieds, du fracas des arbres qui tombaient tout seuls, du crépitement dans les fourrés, et du feuillage dévoré par une bouche invisible, une bouche qui n'appartenait pas aux Yanomami, mais qui pour une raison incompréhensible dévorait la jungle. De cette manière, songea Jens Oder, tout le monde serait au courant de cette catastrophe et peut-être pourrait-on y mettre un terme.

Ainsi le crash de l'avion ZX-100 parvint aux oreilles de chacun, obligeant le chroniqueur réputé Archibaldo Comprá Fez à faire une déclaration publique. Il affirma que la situation était, heureusement, désormais sous contrôle, mais avait laissé une zone dévastée sur un cercle de vingt-trois kilomètres de diamètre. L'œuf nord-américain avait été retiré de la jungle.

Jens Oder l'ignorait au moment où il parlait avec le journaliste, tout comme ce dernier. Il suait toutes les eaux de son corps, mais, fort satisfait de ce qu'il entendait, il ne voulut presque pas lâcher la main de Jens Oder quand l'interview fut terminée.

Jens Oder n'avait rien dit.

Le capitaine, un homme compréhensif aux idées larges, qui un jour avait fait naufrage dans l'océan Indien, avait mis au point un plan. Tôt le matin, avant d'arriver à Manaus, il ferait accoster le bateau à un ponton appartenant à l'hôtel de luxe *Tropical*, situé à quelques centaines de mètres de l'Institut ARBETFLO. Là, Jens Oder pourrait débarquer incognito tandis que la plupart des passagers dormaient encore.

Le pire était derrière lui. À l'abri dans son petit appartement, il contemplait le Rio Negro. Le fleuve charriait paisiblement ses eaux sombres. À l'horizon, il devinait l'autre rive. Des urubus noirs constellaient la pelouse du joli jardin qui s'étendait des bâtiments de l'institut jusqu'au fleuve.

L'annexe de l'institut comportait sept appartements de plus ou moins grande taille réservés à leurs chercheurs. Deux étant vacants, il avait pu en prendre un. Trois semaines s'étaient écoulées depuis. Pieds nus, il foulait le carrelage en marbre en savourant la brise fraîche de l'air conditionné aussi discret qu'efficace.

Tout dans l'institut était stérile et luxueux.

C'était ici qu'il avait investi la plupart de ses millions de couronnes.

Une architecture de rêve dans un décor de rêve.

Un centre pour la recherche en botanique.

Des graines et des connaissances. Un trésor inestimable qui ne cessait de grandir dans les réserves cryogènes situées dans la cave.

Il pouvait passer des heures à la fenêtre à regarder le fleuve. D'un regard las, il observait le trafic des bateaux. Aucune pirogue. Jusqu'alors apathique, il ne tenait soudain plus en place.

S'il avait eu un jeu de cartes, il aurait fait des patiences.

Les jours suivant son arrivée, une fois les esprits calmés, il avait suivi la présentation de l'institut par le professeur Moezz et ne manqua pas d'être impressionné par les laboratoires, la propreté, le sérieux et la rigueur du travail des chercheurs. Il eut droit à une introduction aux processus d'analyse, au classement des espèces, au fonctionnement de la banque de données et à la manière d'obtenir une réponse en quelques clics. Mais en dehors de Jens Oder, seuls quatre chercheurs connaissaient le code pour ouvrir les dossiers les plus sensibles : des registres répertoriant les plantes dont les vertus étaient en cours d'expérimentation et qui pouvaient se révéler extrêmement intéressantes pour la médecine, la production alimentaire ou l'industrie.

Trois cent trente-sept plantes totalement inconnues avaient été recueillies et répertoriées à ce jour.

Ils avaient implanté des postes de cueillette dans sept différents lieux en Amérique latine et en installeraient d'autres selon les besoins et les capacités. Les forêts tropicales en Afrique, en Indonésie, à

Bornéo et en Nouvelle-Guinée leur tendaient les bras. Le projet, la fondation ARBETFLO, ne cessait de prendre de l'ampleur.

En collaboration avec des chercheurs universitaires sérieux et idéalistes engagés dans la protection de l'environnement, ils avaient donné à tester une dizaine d'échantillons de différentes plantes pour leur efficacité à prévenir le cancer.

Jens Oder suivait les exposés enthousiastes du professeur Moezz et des autres scientifiques. Et leur énergie était contagieuse. Lolo et lui avaient pensé la même chose, autrefois. Il n'y avait pas d'autre issue.

La zone autour des bâtiments de l'institut proprement dit était une véritable oasis, mais personne n'avait le droit de passer le portail sans montrer patte blanche. Les gardes qui assuraient la surveillance et la sécurité appliquaient les ordres à la lettre.

Les premiers jours à l'institut, il avait été submergé par une foule d'impressions. Il avait aussi été obligé d'éclaircir un certain nombre de points. Sa position et son soudain statut de héros populaire exigeaient un minimum de concessions au public. Aussi avait-il dû s'entretenir avec des représentants du gouvernement de la région et de l'État.

Guggu était mort.

Les Européens, démasqués.

Les intrigues politiques sensibles que Jens Oder connaissait avaient été mentionnées, mais sans trop s'y attarder. Aucun journaliste n'avait pris la mesure de cette affaire. L'Europe était en crise. L'Europe était au bord de la guerre civile.

Certes, il fut rassuré que la cause de la mort de la jungle ait été identifiée et éloignée. Mais rien ne repousserait jamais dans cet œil d'un diamètre de vingt-trois kilomètres dans la jungle.

Il scruta le fleuve immense. Aucune pirogue. Où était Mino maintenant ? Avait-il atteint l'océan ?

Petit à petit, il prit l'habitude d'éplucher la presse, récente ou plus ancienne. Cela lui prenait la majeure partie de son temps. La lecture des anciens journaux lui permettait de se faire une idée plus précise des événements qui s'étaient déroulés sur le plan local et international. Il lisait sans passion aucune. Il lisait parce qu'il n'avait rien trouvé de mieux à faire. Il étudiait les mots, les phrases, cette langue mensongère qu'il avait démasquée il y a bien longtemps, en un tout autre lieu. Même si les journaux de Manaus parlaient beaucoup de lui, ils n'avaient rien trouvé sur lui. Il finit par se rendre compte qu'il ne lisait pas par ennui mais dans l'espoir de trouver des traces. Des traces de quelque chose qu'il n'arrivait pas à nommer. Ou bien si. Lolo ? Les pensées du capitaine Calvinhas ? Les fossiles dans les grottes oubliées du professeur Peter Wilhelm Lund ? Luanda et Armada ? La magnifique langue des Sucuruki ? Que cherchait-il à retrouver ?

Aucune trace nulle part.

L'Europe était en crise.

La crise s'était développée sur trois fronts, d'après ce qu'il avait compris. Premièrement, il y avait une pénurie de ressources naturelles qui avait conduit à une guerre ouverte de la pêche dans certaines zones de la mer échappant aux lois internationales. La Norvège, par exemple, son pays natal, avait déclenché les hostilités avec le hareng. Les pays de l'Union européenne constituaient l'ennemi à abattre. Mais la guerre du hareng n'était que la partie émergée de l'iceberg. Quand la confédération des pays asiatiques avec les États-Unis et le Canada interprétèrent les accords Gatt dans le sens qui les arrangeait, l'Europe se trouva de plus en plus en difficulté et dépendante des importations de nourriture de première nécessité. Les ressources inhérentes à un pays devinrent un enjeu considérable pour les autres nations qui n'hésitaient plus à se battre pour s'en emparer. La guerre du hareng ne fut que le début d'une série de conflits provoqués par l'insuffisance des denrées alimentaires.

Le deuxième front se fondait sur le terreau d'un nationalisme exacerbé au sein de l'Union. Selon les responsables des partis d'extrême droite, les organismes supranationaux opprimaient les nations. Aussi s'élevait-il des revendications pour se libérer de la tutelle de ces organismes et retrouver une indépendance. Des

mouvements séparatistes radicaux trouvèrent leur public, remportèrent des élections au point que, paradoxalement, le Parlement européen eut une majorité de représentants de ces partis ou factions extrêmes. Une telle situation s'était naturellement révélée intenable sur le long terme, d'où la naissance du troisième front : une tentative pour rassembler l'Europe, pour afficher un seul et même visage face à l'ennemi commun, en combattant les fondamentalistes musulmans censés menacer l'Europe depuis leurs bases au Moyen-Orient et en Afrique du Nord.

L'armée européenne dut intervenir et il y eut la guerre en Algérie, au Maroc et en Tunisie.

Jens Oder lisait ça d'un œil distrait. Mais il n'avait pas oublié pourquoi Emile Sardo Calvinhas ne voulait plus être capitaine dans l'armée européenne. Et depuis, les choses n'avaient fait qu'empirer. Le capitaine avait eu raison de s'en aller.

Lire le déprimait à la longue et le mettait mal à l'aise. L'analyse des journaux sur la situation internationale expliquait pourquoi ils avaient déclenché l'insurrection des Yanomami. Il n'apprenait rien de nouveau. Il le savait depuis longtemps : depuis qu'il avait résolu l'énigme d'un vieux tableau, accroché dans la cave sombre de la mairie de sa bourgade natale.

Il pouvait écrire. À plusieurs occasions, Jens Oder avait été chercher une liasse de feuilles. Mais il n'osait pas mettre les mots sur le papier. Les feuilles restaient vierges sur la table près de la fenêtre. Peut-être plus tard. Plus tard ?

Mais il réussit à rédiger une lettre : au capitaine Calvinhas.

Cette lettre marquerait le début d'une correspondance assidue qui aurait – comment s'en serait-il alors douté ? – des conséquences insoupçonnées.

Jens Oder contemplait le fleuve et les urubus noirs sur la pelouse.

Le quatrième mois que Jens Oder passa à Manaus sans y être vraiment (il ne quittait pour ainsi dire jamais le domaine de l'institut – qu'aurait-il été faire dans les rues de la ville ?), il se produisit un événement qui fit battre son cœur.

Le professeur Moezz le convoqua dans son service, là où étaient consignés pour la première fois les envois d'échantillons de nouvelles espèces.

Le professeur Moezz avait les joues rouges.

Il montra du doigt une boîte, plusieurs boîtes éparpillées sur une table. L'emballage, c'est-à-dire le papier qui avait enveloppé ces boîtes, était aussi étalé sur la table.

Jens Oder fronça les sourcils et prit une boîte. Elle comportait un numéro et un nom. Puis il sursauta. Il se pencha vers la lumière et étudia l'écriture plus attentivement. Il s'immobilisa, le souffle coupé, incapable de voir ou de penser quoi que ce soit avant de se ressaisir :

« Comment... pourquoi... d'où viennent ces boîtes ? parvint-il à dire d'une voix pâteuse.

— Elles viennent d'arriver, il y a moins d'une heure. De Cucui, comme tu peux voir sur l'emballage, parties il y a deux semaines à peine. »

L'écriture ! Les lettres chantournées. Impossible de se tromper. *Comment était-ce possible ?*

Le professeur Moezz lui tendit une des boîtes. L'intitulé était assez détaillé : *N° 463 : Lyginopteria armada. Comme cette plante est mon frère et porte mon nom, je dois faire en sorte qu'elle ne soit pas oubliée, et je vous envoie à cette fin un exemplaire supplémentaire. Elle a été prélevée au même endroit que précédemment, derrière l'emplacement où se trouvait autrefois la porcherie de la femme aux perroquets.*

Jens Oder fixa le sol.

Armada. Armada était en vie !

« Il semble que ton petit assistant futé continue à travailler de son côté. Son envoi contenait trente-huit nouvelles plantes. Un nombre élevé, si l'on considère que vous avez fait des prélèvements là-haut pendant dix ans. » Le professeur Moezz essuya ses lunettes et tenta de cacher son émoi, ce qu'il ne réussit qu'à moitié.

« Mais... mais comment a-t-il fait parvenir ces échantillons jusqu'à Cucui ? Cela fait une bonne trotte », dit Jens Oder, la voix étranglée

par l'émotion.

Le professeur Moezz ne pouvait naturellement pas répondre à cette question.

Ce soir-là, le scientifique et Jens Oder discutèrent sérieusement jusque tard dans la nuit. Une fois qu'ils furent tombés d'accord, Jens Oder déboucha une bouteille de très bon rhum velho.

Au petit matin, une fine brume argentée flottait sur le fleuve et Jens Oder crut voir des elfes danser. Tous agitaient les bras en lui faisant signe de les suivre. Les urubus avaient disparu.

Quand, contre toute attente, Armada donna signe de vie, Jens Oder sut aussitôt ce qu'il avait à faire : retourner là-bas. Retourner à l'endroit qu'il avait adoré, où il avait passé les années les plus heureuses de sa vie. Peut-être y retrouverait-il quelque chose, peut-être son corps retrouverait-il une forme de paix, de repos ? Il pourrait occuper ses pensées à des choses simples, proches de la nature, reprendre, qui sait, ses études sur les fourmis ? Il restait tant à faire. Armada et lui pourraient reconstruire ensemble quelque chose, et d'autres viendraient peut-être les rejoindre avec le temps, des hommes et femmes en uniforme bleu clair viendraient s'installer, surveilleraient la forêt, apprendraient à l'aimer, partageraient avec eux leurs pensées et leur quotidien.

Plus Jens Oder y pensait, plus il en avait la certitude : une fois qu'il serait là-haut et qu'il aurait retrouvé Armada, sa vie recouvrerait petit à petit une certaine harmonie, les ombres du passé s'estomperaient et finiraient par disparaître, il ne pouvait pas en être autrement.

Le professeur Moezz le soutint. Avec les connaissances et l'enthousiasme d'Armada, la jungle pourrait livrer encore bien des secrets. De plus, une jeune chercheuse, une petite femme potelée de vingt-trois ans, nantie de brillants diplômes en biochimie et en géographie botanique, Theresa Araguaia, originaire du Chili, désirait acquérir l'expérience du terrain. Elle l'accompagnerait là-bas.

Il fallait tout reconstruire.

Les jours suivants, Jens Oder travailla d'arrache-pied à tout planifier. Il établit une liste de livres, d'ouvrages spécialisés pour la plupart, qu'il confia au professeur Moezz, à charge pour lui de les lui faire parvenir dès qu'il les aurait reçus.

Enfin, tout fut prêt pour le départ.

Deux personnes et trois tonnes de matériel.

Le bateau qui devait les acheminer mille kilomètres en amont des fleuves s'appelait *Carinha da Manaus*.

Jens Oder huma l'odeur particulière de la forêt après le violent passage de la pluie. Jamais il n'oublierait ce parfum, cette humidité bienfaisante qui faisait vibrer ses narines et ramollir sa peau en dilatant tous ses pores. Il vit la jungle inextricable se dresser des deux côtés du fleuve qui allait en se rétrécissant. Il vit des nuées d'aras, des iguanes et des caméléons jaunes, rouges, verts, postés, immobiles, sur des branches qui surplombaient les eaux, dans l'attente d'une proie. Il s'imprégnait de tout cela comme si c'était la première fois. Il sentit le sang de l'*onca*, du jaguar, brûler à nouveau dans ses veines, ici, au fin fond de la jungle, il ne craignait rien ni personne. D'où tirait-il cela ? Avait-il toujours eu cette force ? Non, elle était venue avec le temps, quelque chose avait mûri en lui, quelque chose de grand et de puissant qu'il ne savait exprimer qu'en langue sucuruki.

Les Sucuruki avaient disparu.

Non, ils n'avaient pas disparu : Armada était là. Armada serait là.

Le bateau glissait sur le fleuve. À la proue, Jens Oder observait le paysage, chaque méandre, bientôt ils seraient arrivés. Trois jours plus tôt, ils avaient passé Cucui. À sa grande joie, Jens Oder avait aperçu le nouveau bateau de Fernando Cruz, le bateau qu'il avait acheté juste avant d'être tué par les Yanomami. Il était amarré dans le port et le fils du *caboclo*, Pedrito Cruz, vêtu lui aussi d'un uniforme bleu clair avec l'emblème de la protection de la forêt tropicale, avait repris les activités du père. Pedrito lui avait appris qu'il avait remonté par trois fois le fleuve, vers ce qui avait été autrefois le village de Puerto Espirito Santo. Et un jour, un jeune homme s'était tenu sur le ponton et lui avait remis un paquet qu'il devait ramener à Manaus.

Un jeune homme. Armada. Armada venait d'avoir vingt ans.

Jens Oder avait crié à Pedrito Cruz qu'il serait dorénavant bien payé pour acheminer des marchandises à ce village abandonné, à raison d'un voyage par mois, comme son père, Fernando, l'avait fait. Pedrito avait brandi deux doigts en l'air, signe qui valait pour accord.

À la proue du *Carinha da Manaus*, Jens Oder voyait le bateau remonter lentement le cours du fleuve avec ses trois tonnes de matériel. Theresa Araguaia vint le rejoindre.

« On est bientôt arrivés ? demanda-t-elle, ses longs cheveux bruns flottant au vent léger après la pluie.

— Oui, bientôt », répondit-il.

Theresa s'était révélée une bonne camarade pendant le voyage. Elle s'intéressait à tout ce qu'elle voyait et lui posait sans cesse des questions. Elle avait hâte de faire un long séjour au cœur même de la jungle. De constitution robuste, elle saurait s'acclimater là-bas.

« Que sont devenues les forêts en Europe ? demanda-t-elle.

— De la nourriture, répondit Jens Oder en haussant les épaules. Il a fallu produire de la nourriture pour tous ces millions d'habitants. Et malgré tout, cela n'a pas suffi. D'autres millions de gens sont venus en Amérique du Nord et ont aussi détruit la végétation là-bas, comme tu sais.

— De la nourriture, répéta Theresa songeuse. Est-ce à cause de ça qu'ils se disputent maintenant aussi ? »

Jens Oder resta silencieux. Ses yeux fixaient un méandre plus en avant du fleuve. *Était-ce derrière ce tournant ?*

« Dommage pour les forêts d'Europe », soupira Theresa en descendant sous le pont.

Alors il aperçut le ponton. Exactement tel qu'il était quand Mino et lui l'avaient quitté.

Une pirogue était attachée sur le bord du fleuve.

Sur un pilier se tenait un ara rouge.

Le perroquet ne s'envola pas lorsque le bateau accosta au ponton.

« Je le savais. Tu es revenu. Il y a des tomates mûres, des concombres et des oignons dans le jardin. Armada porte de l'eau toute la journée. »

C'était la voix de la femme aux perroquets.

Jens Oder aurait pu pleurer, bien sûr, il se souvenait d'avoir pleuré dans son enfance, pleuré dans le studio en ville chez Mme Danielsen, pleuré en prison et pleuré à Oslo dans le quartier de la Vieille Ville, au Portugal et à Copenhague. Pleurer lui était facile, mais personne ne voyait ses larmes, elles étaient invisibles pour le commun des mortels.

Les pleurs d'Armada non plus ne se voyaient pas. Aucun Sucuruki ne pleurait, sauf s'il épluchait les oignons ou se penchait au-dessus du feu à la fumée acide. Il en avait toujours été ainsi. Et ce fut la même chose quand les deux hommes se rencontrèrent sur le ponton. Armada avait entendu le bateau s'approcher et avait descendu le sentier en courant. À la vue de Jens Oder, il s'était arrêté net. Il portait à la ceinture deux queues d'ocelot. Il avait souri et Jens Oder avait souri à son tour. Aucun d'entre eux n'était parti pour un long voyage, tous deux étaient restés dans ce monde-ci. Ils comprirent cela sans se parler, parce que l'ara rouge de la femme aux perroquets parlait à leur place, un vrai moulin à paroles. Ils remontèrent le sentier en silence jusqu'à la petite place. Alors Armada ouvrit la bouche :

« La partie-moi a rassemblé toutes les vieilles choses que nous, Yenso, nous avons en commun dans les ombres-arbres qui n'ont pas pu devenir des ombres parce que la partie-Yenso continuait à habiter là et à parler. C'est ainsi que la partie-moi dans les corbeilles de soleil sans filet a obéi à la volonté du Weduku en envoyant des boîtes à Manaüs. »

Ainsi résonna le chant du Sucuruki sur la place.

Jens Oder regarda le vieux platane. « Le vieux chef est assis là. Le Tout dans la terre ne pourra jamais effacer la trace des Sucuruki. »

La cendre et les vestiges des maisons incendiées, tout avait été dégagé de la place, à présent toute nette. À peu près à l'emplacement de l'ancienne *venda* de senhor Luccu, Armada avait construit une petite hutte. Mais plus loin, à la lisière de la forêt, se dressait aussi une hutte, beaucoup plus basse et plus large que celle où vivaient habituellement les Sucuruki.

« Qui habite là ? » demanda Jens Oder en pointant le doigt.

Armada pinça la bouche. Son visage était grave. Il donna des coups d'orteils dans la terre.

« Je crois, dit-il tout bas, que senhor Yenso et senhor Mino ont des pensées-rayons qui sont en contact avec la femme ayahuasca, La

Grande Mère qui habite dans La Zone Bleue. Seuls ceux qui sont partis pour un nouveau voyage peuvent malgré cela rester chez nous aussi longtemps que nous le désirons. Ils sont là, sans être pourtant réellement là. Ils sont liés à nous par des lianes invisibles. Senhor Yenso et senhor Mino ont étendu une liane invisible dans le temps de l'autre voyage et créé une belle image qui à la fois existe et n'existe pas. Il en allait de même avec les sœurs de la mission Maria et de cet homme qu'elles appelaient Jésus de Nazareth. Mais les *commanderos* ont brûlé, détruit le Tout de l'image des sœurs, lorsqu'ils ont rasé notre *corra*. »

Jens Oder fut parcouru d'un frisson. *De quoi parlait Armada ?* Le garçon avait-il perdu la raison après ces années de solitude ? Qu'avait-il voulu dire ? Qu'y avait-il dans la hutte au toit bas ? Il se souvint que les premiers temps, quand tout ici dans la forêt amazonienne lui paraissait un miracle, Armada lui avait montré un homme mort dans une maison basse, un homme qui aurait pu être Jésus. *Pourquoi Armada avait-il construit une telle hutte ?*

Ses regards se portèrent sur le fleuve. L'équipage du *Carinha da Manaus* aidait Theresa à décharger les bagages. Il aurait dû leur donner un coup de main, il y avait beaucoup à faire avant que le soleil ne se couche.

« Viens, dit Armada. C'est beau, tu verras. Ce sont tes rayons et ceux de Mino, un cadeau de la femme ayahuasca. »

Il se laissa entraîner de l'autre côté de la place vers la hutte basse. Il se sentait étrangement calme, détendu. Dans une sorte d'ivresse.

Armada écarta le rideau, se pencha et pénétra dans la hutte. Au milieu, sur deux bandes de terre surélevées gisaient deux corps. Deux femmes. L'une tenait un nouveau-né contre son sein. Leurs yeux étaient clos, comme s'ils dormaient. Ils ne respiraient pas. L'odeur dans la hutte était pure et saine.

C'était Luanda et Maria Estrella. Cette dernière avait le petit Orlando à ses côtés.

Jens Oder se pétrifia. Lui non plus ne pouvait pas respirer.

Il ne remarqua pas qu'Armada s'était éclipsé. Il ne pensait rien. Ou plutôt, il pensait : c'est beau, tout simplement. Il fit quelques pas vers Luanda. Son corps était comme il avait toujours été, ses vêtements, ses cheveux, son bandeau, sa peau dorée, c'était Luanda telle qu'elle était dans son souvenir. Et l'enfant, il vit l'enfant qui reposait si paisiblement contre le ventre de sa mère, des boucles brunes dans la nuque. Il souleva une main et caressa doucement le visage de Luanda, le dos de l'enfant, son enfant, la peau était froide mais douce, c'était beau, si beau, tout était silencieux, ici dans cette hutte, l'air était différent, phosphorescent et stérile, il ne ressentait aucun chagrin, rien qu'une chaleur intérieure. Les choses devaient être ainsi.

Il resta longtemps immobile.

Puis il sortit de la hutte.

À l'ombre du platane, Armada raconta qu'il les avait trouvés allongés dans la hutte du conseil plusieurs semaines après que les Yanomami eurent quitté la région pour de bon et qu'il osa s'aventurer de nouveau par ici. Il les avait trouvés épargnés par les vers, les insectes ou les animaux, les corps non décomposés. Alors il avait compris qu'ils étaient liés à Yenso et Mino par les lianes invisibles de la femme ayahuasca, aussi devait-il veiller à leur donner une digne sépulture, et il avait pensé aux sœurs de la mission Maria et à ce Jésus. Il avait donc construit une hutte et les avait placés là, il ne pouvait pas faire autrement.

Jens Oder ne sut quoi dire. En un autre temps, un autre lieu, il aurait pu dire beaucoup de choses. Mais pas ici. Tout aurait pu être différent.

C'était beau.

Theresa Araguaia prit vite ses repères et mit tout son zèle et son infatigable énergie à reconstruire une grande hutte commune, pouvant abriter plusieurs personnes ainsi qu'un espace suffisant pour leurs expérimentations. Lorsque le jeune Pedrito arriva de Cucui avec le bateau, ils envoyèrent une commande de matériaux et d'ustensiles dont ils avaient besoin et qu'ils n'avaient pas emportés de Manaus.

Lorsque Theresa entendit un jour le récit d'Armada sur le départ des Sucuruki pour la jungle et sur le signe du Weduku, elle garda le silence et ne posa aucune question. Elle comprit. Cette jeune Chilienne, pensa Jens Oder, aurait pu être née dans la jungle. Elle voyait exactement la même chose qu'Armada et lui-même, aimait tout ce qui l'entourait et ne se plaignait jamais. Elle chantait beaucoup.

Et le soir, quand ils rentraient fatigués du travail de la journée, après s'être baignés dans le fleuve, elle distrayait Jens Oder et Armada avec son sens très particulier de la magie des nombres et avec ses hypothèses sur des situations imaginaires. Elle charmait alors ses auditeurs avec des projections des plus fantasques. C'était surtout sa mystique des chiffres et des points imaginaires qui fascinait Armada.

Le jeune homme s'éprit de cette femme et ne put le cacher bien longtemps. Jens Oder ne s'opposa pas le moins du monde à ce qu'il accompagne Theresa dans ses explorations de la nature environnante. Au contraire, il trouva pour les deux jeunes gens des missions qu'ils pouvaient accomplir ensemble.

Armada avait échappé aux Yanomami, mais il s'était perdu dans la jungle. Des jours et des jours, il avait erré sans nourriture jusqu'à trouver une rivière et se laisser porter par le courant, à califourchon sur un tronc d'arbre. Il avait ainsi dérivé longtemps. Quand il s'était risqué de nouveau sur la terre ferme, il avait compris qu'il était bien en aval du fleuve, loin du ponton du village. Sans pirogue, il n'eut d'autre solution que de parler aux poissons murdu, pour que ceux-ci inversent le sens du courant. Heureusement, ils avaient accepté et c'est ainsi qu'il avait pu revenir, épuisé, affamé, mais en vie. Le perroquet rouge avait surveillé le potager, aussi avait-il eu de quoi se sustenter. Et en voyant deux grands jaguars se balader dans la forêt, très près du fleuve, il avait su que le senhor Yenso et le senhor Mino devaient être eux aussi encore en vie.

Il avait dissimulé les boîtes à expédier sur une hauteur de l'autre

côté du fleuve où la terre était différente et où il y avait différentes espèces qu'ils n'avaient pas encore répertoriées.

Theresa Araguaia écoutait sans déranger les deux hommes qui parlaient le soir à voix basse dans leur hamac respectif. Elle avait compris pourquoi le senhor Yenso avait foulé pieds nus le carrelage de marbre de l'institut. Maintenant, elle comprenait pourquoi elle-même resterait ici plus longtemps que prévu. Elle refusait de penser au-delà.

Theresa Araguaia ne comprenait pas la langue du perroquet rouge. Elle ne connaissait pas le sucuruki. Pourtant, l'oiseau se posa sur son épaule et y resta. Elle comprit le signe.

Les barreaux, songea Jens Oder, *sont invisibles dans cette partie du monde*. Dans l'obscurité, la nuit, sous le platane, il ne voyait que des lucioles et des étoiles – des points lumineux qui le mettaient en état d'apesanteur, il pouvait flotter librement, sans obstacles. Tout était infini. Les hommes des temps reculés étaient restés ainsi assis, avant de chercher refuge dans des cavernes et de laisser des ossements que le professeur Peter Wilhelm Lund avait interprétés. Des ossements sans étoile de givre ni froid bleuté. Même les ossements retrouvés dans la toundra, après un millénaire passé sous une couche de glace, n'avaient pas non plus senti la glaciation, ce qui était impossible car c'était arrivé plus tard, bien après que les petites et grandes créatures eurent suivi séparément leur branche de l'évolution : les petites étaient restées *dans* la nature et s'étaient identifiées à elle, tandis que les grandes en étaient sorties et avaient lutté *contre* la nature. Le froid s'était alors installé insidieusement, impitoyablement et n'avait plus relâché son emprise. N'en avait-il pas été ainsi ? Jens Oder en était persuadé, c'était la seule façon pour lui de comprendre ces bouleversements dans l'histoire dont il faisait partie et à laquelle il ne pouvait échapper, c'était un maelström qui l'attirait inexorablement vers un centre auquel il tentait de toutes ses forces de résister, et chaque fois qu'il croyait avoir pu en réchapper, un nouveau tourbillon était venu l'emporter pour le rapprocher encore davantage de ce centre qui n'était qu'un état immobile, pétrifié, un œil du mal, tout rond, du gel pur qui le fixait. Derrière ces barreaux de givre, il n'y avait rien sinon une pupille aveugle, une tumeur inerte de glace qui ne parvenait plus à capter la lumière de la moindre étoile.

Sous le platane, la nuit, il ne remarquait pas ces barreaux, le maelström avait lâché prise, le froid de l'œil aveugle ne l'atteignait pas. Mais il pensait. Jens Oder ne pouvait s'empêcher de penser. Attendait-il le prochain tourbillon ? Était-ce la raison pour laquelle il lisait maintenant à fond les journaux envoyés de Manaus ? Essayait-il d'interpréter, de trouver des traces, des signes de là où l'emporterait le prochain tourbillon ? Pouvait-il échapper à l'Europe ? Pourquoi sa bibliothèque se dotait-elle à présent de livres qu'il avait déjà lus, des livres européens, des livres de littérature, d'histoire, pourquoi se remettait-il à lire ces ouvrages, était-ce pour se préparer, comme il l'avait fait en prison, à affronter un monde qu'il ne comprenait pas

mais dans lequel il était obligé de vivre ? Pourquoi devait-il passer sa vie ici dans la jungle, le plus loin possible de l'Europe, et tenter encore une fois d'analyser le Vieux Continent, tandis que les lucioles, les sons apaisants de la forêt, la douce obscurité lui susurraient qu'il devait faire le vide dans sa tête, qu'à l'âge de quarante ans il devait se considérer comme un nouveau-né, pur, libéré de tout poids et de toute charge ? N'entendait-il pas le chef sucuruki le lui murmurer à l'oreille, ici, sous le platane ?

Si, Jens Oder l'entendait. Mais il ne pouvait pas empêcher d'autres pensées de bruissier aussi dans sa tête. Les premières années chez les Sucuruki avaient été de belles années, vraiment. Inexpérimenté, il croyait qu'il en serait toujours ainsi. Aussi les catastrophes l'avaient-ils pris totalement au dépourvu. Il avait été retenu par la douceur du Weduku, le père vert, et par la magie de la mère ayahuasca. Il avait fini par chasser de son esprit la trahison de Lolo comme les derniers vestiges d'un mal dont il voulait se débarrasser à jamais. Aujourd'hui comme autrefois, il ne remarquait pas la force tourbillonnante de sa propre histoire qui l'aspirait de manière irrésistible avec sa capacité d'anéantissement. Il savait seulement qu'elle était là. Mais il n'avait plus peur.

Même si pour beaucoup de personnes il était senhor Yenso, lui savait qu'il n'était que Jens Oder Flirum. Il en serait toujours ainsi. C'est pourquoi il avait construit sa propre hutte à peu près au même endroit que l'ancienne. Ici, il pouvait lire et réfléchir sans être dérangé, laissant à Armada et Theresa la plus grande construction. Ils étaient devenus inséparables, ensemble ils formaient une équipe de choc : ils savaient tout du monde végétal et se passionnaient pour la moindre feuille qu'ils découvraient. Et Theresa entraînait Armada dans un monde de chiffres et de projets fous qui les faisaient décoller pour entrer dans une autre dimension, esthétique. Jens Oder l'avait remarqué sans pouvoir le comprendre. La seule vue des deux tourtereaux sous les branches qui surplombaient le fleuve lui donnait envie de chanter.

Jens Oder chantait et il s'entendait chanter, d'une voix claire et puissante. Il reprenait les chansons de Theresa Araguaia.

Il fredonnait surtout quand il était seul et s'adonnait à sa passion : l'étude des fourmis. L'année suivant son retour, il s'était constitué une nouvelle riche collection de différentes espèces de fourmis. Il étudiait, lisait et répertoriait, rien alors ne lui importait davantage que ces heures passées à observer ses fourmis.

Une autre hutte était venue s'adjoindre aux autres sur la place. Quelques mois plus tôt, comme Jens Oder l'avait souhaité, deux personnes en uniforme bleu clair avec l'emblème pour la sauvegarde de la forêt tropicale avaient remonté le fleuve pour s'installer ici. Forts

du salaire symbolique de l'État qui les empêchait de mourir de faim, ils avaient quitté leur ancienne vie de vagabonds dans les rues de Manaus. Un couple, la petite trentaine, allait désormais veiller sur la forêt. En réalité, c'était la forêt qui allait veiller sur eux. Très vite, ils eurent un jardin croulant sous les légumes et les fruits. Senhor et senhora Cayano n'auraient jamais cru pouvoir mener cette vie-là, quand Rodolpho – comme l'homme s'appelait – remontait chaque jour du fleuve un seau plein des meilleurs poissons qui soient. Rodolpho était un expert en pêche. Et en tant que protecteur officiel, il ne voyait aucune raison de ne pas s'intéresser au travail de collecte de plantes que faisaient Armada et Theresa. Il n'hésitait pas à leur donner un coup de main au besoin.

Les pensées de Jens Oder la nuit sous le platane suivaient à la fois la douce course des étoiles et le vol en zigzag des lucioles. Il savait qu'il n'aurait peut-être jamais la réponse aux questions qu'il se posait et avait dressé pour son passé un autel surmonté d'une bougie qui brûlait sans amertume. Dans ces conditions, il pouvait rester ici et étudier les activités incessantes des fourmis selon leur structure particulière, dans leur réalité propre.

Il remarqua les légères vibrations dans l'air après la pluie de milieu de journée. L'air était plus limpide que d'habitude, et de leur poste d'observation sur le toit de la hutte, il avait aperçu deux jaguars sur l'autre rive du fleuve. Ils le regardaient.

Jens Oder retira sa chemise.

Sur sa poitrine, il pouvait encore deviner les contours de l'animal.

Il sourit.

Puis il descendit lentement le sentier jusqu'au fleuve, s'assit sur le bord du ponton et joua à griffer la surface de l'eau avec ses pieds. Plus en amont, il vit Rodolpho dans son canoë, prêt avec son harpon. Il resterait ainsi jusqu'à ce qu'il ferre le poisson le plus gros. Armada et Theresa étaient partis pour une expédition de plusieurs jours, en amont du fleuve.

Il entendit alors un grondement de moteur.

Un bateau remontait le fleuve.

Ils n'attendaient pas Pedrito Cruz avant la semaine suivante. Pourtant un bateau remontait bien le fleuve. Jens Oder sourit. Les vibrations s'amplifièrent.

Le bateau s'approcha, et au dernier virage, Jens Oder vit que Pedrito Cruz le conduisait. À l'avant se tenait une silhouette élancée et sombre. Les cheveux bruns mi-longs flottaient au vent. L'homme lui adressa un salut de la main.

Jens Oder se leva du ponton et agita les deux mains. Et toujours, les deux mains tendues vers le ciel, il accueillit Mino quand celui-ci débarqua.

Mino, le Magicien, Morpho. Il était revenu.

Ils se regardèrent longtemps.

« Tu t'es rendu au bord de l'océan, finit par dire Jens Oder.

— Oui, répondit Mino à voix basse, le visage grave comme à son habitude.

— Et la maison ?

— La maison est toujours là-bas, mais elle n'est plus à moi. J'ai tout emporté, répondit-il en montrant le bateau de Pedrito, rempli de caisses et de boîtes. Et tu es là, poursuivit-il, tu n'en avais pas terminé avec tes fourmis. » Un vague sourire apparut sur le visage de Mino.

Alors Jens Oder se rappela les dernières paroles de Mino avant qu'ils ne se séparent, ses allusions inattendues au centre d'intérêt de

Jens Oder. Son camarade savait, il savait que Jens Oder reviendrait ici. Qu'il manquait les dernières pièces du puzzle sur la vie et l'activité de ces petites créatures. Le magicien avait lu l'avenir.

« Qu'as-tu dans toutes ces caisses ?

— Ma collection de papillons. C'est pour ça que je devais retourner à la maison au bord de l'océan. Mes papillons étaient là-bas. Maintenant je les ai ramenés. La maison est vide. Je vais pouvoir en attraper d'autres à présent. De nouvelles espèces. Oui, je vais trouver de toutes nouvelles espèces et deux porteront le nom de *Papilio maria estrella* et *Papilio orlando*. J'ai la plus belle collection de papillons du monde.

— Tu as la plus belle collection de papillons du monde ?

— Oui, répondit Mino gravement.

— Et tu l'as ramenée ici, dit Jens Oder en hochant la tête.

— C'est un endroit sûr. Le seul endroit sûr où Mino Aquiles Portuguesa puisse être, en compagnie du plus éminent spécialiste des fourmis au monde, senhor Yenso de Noruega, ajouta-t-il avec un sourire en coin.

— Très juste », enchérit Jens Oder qui ne trouva rien d'autre à dire sur le moment.

« Du paradichlorobenzène. Tout un sac de billes de ça, annonça Mino en montrant un sac parmi toutes les caisses. Et un agrégat supplémentaire. Comme ça, ma collection pourra être conservée sans problème dans la jungle. Toi aussi, tu auras besoin de paradichlorobenzène pour tes préparations de fourmis. Cela les empêchera d'être dévorées par des micro-organismes.

— Je vois. »

La conversation sur le ponton entre les deux hommes après le retour inattendu de Mino était telle qu'elle devait être.

Ensuite, ils remontèrent le sentier avec toutes les caisses de Mino.

Le temps s'écoulait en un flot continu, sans que cette notion eût beaucoup de sens ici. Qu'était-ce que le temps ? Des rides sous les yeux, autour des narines ? Qui mesurait le temps ? Jens Oder ne le faisait pas, il récoltait chaque jour avec une joie toujours renouvelée les fruits de son travail, les semaines succédaient aux semaines, se transformaient en mois, le platane sur la place donnait toujours de nouveaux bourgeons et l'ara rouge, la femme aux perroquets, parlait avec tous ceux qui récoltaient les fruits mûrs et les légumes. Le petit Yasmino vint au monde, et il ne ressemblait ni à Armada ni à Theresa – un enfant ne peut-il ressembler qu'à ses parents ? Rodolpho et Gaiana mirent au monde deux petites filles, et de nouveau des cris d'enfants résonnèrent dans ce qui avait été autrefois la *corra* des Sucuruki. On comptait à présent quatorze maisons, y compris une *venda* qui vendait aussi du rhum velho, sur une hauteur près du platane. Aucun projet de barrage ne menaçait leur bonheur, aucun Indien n'était venu revendiquer son territoire et imposer sa domination, comment ce genre de choses pouvaient-elles arriver ? Jens Oder connaissait la réponse qu'il avait rejetée tout au fond de son esprit, il n'en parlait pas, à quoi bon puisque le temps ici était un flux continu qui échappait à toute mesure ?

Il s'était donné du mal pour se procurer quatre poules *pircci*.

Celles-ci poussaient assez d'œufs pour Theresa, Armada et lui-même.

Mino avait parfois droit à un œuf. Il pouvait se procurer des poules lui-même.

Il était une ombre qui vivait dans la jungle avec un filet de papillons.

Mino cherchait à capturer le plus beau de tous les papillons : *Papilio maria estrella*.

Les huttes autour du platane reçurent un nom, un nouveau nom, pas Puerto Espirito Santo, mais Porto Calcao. De cette façon, l'esprit du jeune chasseur et chaman bourré d'idées amusantes veillerait à jamais sur ce petit village qui abritait désormais beaucoup de gardiens de la forêt et de chercheurs avides de faire leurs premières expériences sur le terrain. Certains d'entre eux ne faisaient que passer, mais la plupart choisissaient de s'y établir, et lorsque Simone, la jeune sœur de Pedrito Cruz, s'installa et ouvrit une *venda*, ce fut le signe que presque tout était accompli.

Jens Oder était « le Vieux », mais comment pouvait-on lui donner ce nom ? Il entendait qu'on le qualifiait ainsi, mais était-il vieux à seulement quarante-six ans ? Certes, il était le plus ancien ici, les autres étaient tous beaucoup plus jeunes, mais Mino aussi avait dépassé la quarantaine. L'appelait-on « le Vieux » parce qu'ils entendaient par là qu'il était leur père à tous, le protecteur de l'endroit, le protecteur de toute la jungle ? N'importe quoi, se dit Jens Oder. Pourtant tous se réunissaient autour de lui le soir et buvaient respectueusement ses paroles. Et de quoi parlait-il ? De rien. Il buvait une gorgée d'une bonne bouteille de rhum et disait deux ou trois phrases. Il pouvait s'agir de son travail sur les espèces de fourmi ou d'un compliment à l'adresse de Mino pour sa collection de papillons. Tous écoutaient en hochant la tête.

Ainsi le temps s'écoulait sans être du temps et, plus d'une fois, il se surprit à penser : *peut-être devait-il en être ainsi.*

Mais son histoire ne s'arrêtait pas là.

Le tourbillon propre à Jens Oder, le tourbillon dans le flot de sa vie ne s'était arrêté qu'un instant dans le méandre paisible d'un fleuve.

Pedrito Cruz lui tendit la lettre dont le contenu était si important qu'il avait été contraint de faire un voyage supplémentaire de Cucui jusqu'ici pour la lui remettre en mains propres.

Elle venait du professeur Antonio Moezz de l'Institut ARBETFLO.

Une découverte requérait la présence indispensable de Jens Oder Flirum. Ce dernier pouvait-il se rendre le plus tôt possible à Manaus ?

La nature de cette découverte était telle qu'il ne pouvait être fait mention d'aucun détail par écrit.

Jens Oder lut en hochant la tête. L'instant était venu où il allait être de nouveau projeté dans la tourmente du temps.

Il fit son sac en n'emportant que le strict nécessaire.

Armada, Theresa Araguaia et le petit Yasmino l'accompagneraient. Cela faisait un moment qu'ils avaient exprimé le souhait d'avancer dans leurs recherches, et pour ce faire, il leur fallait, du moins pour un moment, travailler au sein de l'institut. Les formidables connaissances et l'esprit systématique d'Armada, son génie en botanique devaient servir la science.

Mais pas question de s'installer définitivement en ville.

Peu avant le départ, Jens Oder prit Armada à part dans son bureau privé et lui donna des instructions très strictes. Il lui communiqua aussi un code. Le code pour les données les plus sensibles de l'Institut ARBETFLO.

De cette manière, Jens Oder savait l'avenir de l'institut assuré. Un document en bonne et due forme attestait que Jens Oder remettait les pleins pouvoirs à Armada. S'il devait arriver malheur à Jens Oder, s'il devait par exemple tomber dans le fleuve et être dévoré par une bande de piranhas affamés, Armada deviendrait la personne la plus haut placée de l'institut.

« La partie-soir est déjà dans la partie-matin, senhor Yenso, tel a toujours été l'enseignement des Sucuruki. Les différentes parties d'un voyage sont liées à la terre par le chant du feu qu'allument les autres. Je vais chanter le chant du feu tel que le souhaite la partie qui est toi. »

Jens Oder hocha la tête. Armada avait compris.

Le professeur Moezz, le professeur Mariella de Campo Silf et un jeune chercheur que Jens Oder n'avait pas encore rencontré se réunirent dans une des salles de conférences de l'institut. Les rideaux étaient tirés. Un écran de projection occupait un mur.

Le film vidéo durait dix minutes.

Lors de ces dix minutes, Jens Oder vit ce qu'il avait déjà eu l'occasion de voir : une plante sortait de terre, poussait et recouvrait rapidement une grande surface de terrain. La vitesse de croissance de cette plante et son expansion étaient précisément mesurées et notées sur la bande du film.

En deux jours, cette plante avait créé une forêt primitive impénétrable sur une des parcelles d'expérimentation de l'institut. Cette parcelle faisait la taille d'un terrain de football, mais du fait qu'elle était située sur une petite île au milieu du Rio Negro, la propagation s'était arrêtée à ses limites. La croissance s'était d'autre part vue freinée par le contact avec une autre forêt aussi dense.

Les chercheurs affichaient un air très grave.

Jamais ils n'avaient observé de plantes de ce genre.

La découverte de cette plante, ou plus exactement de sa croissance exponentielle, s'était produite par le plus grand des hasards, lors d'un test pour faire germer la graine sous des conditions de températures variables. D'une voix qu'il cherchait à maîtriser, le professeur Moezz exposa sobrement les détails et les faits : la plante n° 4011, cueillie et répertoriée par Armada, faisait partie – comme cela avait été noté dans le registre – des *Duranta*, une famille d'arbres très robustes et résistants dont les espèces *Duranta repens* et *Duranta plumieri* étaient les plus connues. L'espèce n° 4011 était un *Duranta attenwollii* qu'on trouvait ici et là dans tout le bassin amazonien. La particularité de cette espèce était qu'elle poussait conjointement à une des plus grandes orchidées du monde, une plante épiphyte dont la taille pouvait atteindre six mètres. *Grammatophyllum speciosum*. Un organisme épiphyte vit, comme chacun sait, en puisant sa nourriture directement de l'air et de la lumière du soleil, peu importe le support sur lequel elle pousse. Cette symbiose était assez extraordinaire, car la physionomie particulière des deux plantes se trouvait influencée l'une par l'autre, et à *certaines stades*, les deux allaient jusqu'à posséder les mêmes qualités spécifiques à chacune. Ainsi, les graines de *Duranta*

attenwolli possédaient pendant une courte période également les gènes de l'orchidée épiphyte. Les échantillons de graines analysés en laboratoire montraient qu'elles adoptaient cette configuration durant une courte période de leur développement. Poussés par la curiosité, les chercheurs avaient voulu voir si une graine à ce stade-là pouvait germer et cela donna lieu à des expériences sous différentes températures. Et le résultat tomba : si la terre affichait une température comprise entre 50 et 70 °C, soit dans des conditions de chaleur tout à fait exceptionnelles, les graines germaient. Les pousses sortaient de terre, grandissaient et s'étendaient partout comme sur le film vidéo.

Jens Oder n'avait pas perdu une miette de l'exposé et se souvenait parfaitement de la scène : ils avaient jeté une poignée de graines sur une terre où l'herbe venait de brûler. La terre avait été chaude. Voilà l'explication de cette croissance débridée. Quand ils avaient voulu renouveler l'expérience, il ne s'était rien passé. Il comprenait à présent pourquoi.

Et le professeur Moezz de poursuivre : cet effet inquiétant résultait donc en premier lieu d'un hybride qui, après une période comprise entre douze heures et trois jours, devenait un arbre pleinement adulte, un authentique *Duranta attenwolli*. Mais sur l'arbre et près de lui poussait aussi l'orchidée. Toute une forêt pouvait pousser de cette manière et recouvrir un immense terrain en l'espace de quelques jours. Ce phénomène, cette découverte botanique sensationnelle ouvrait des perspectives insoupçonnées.

Ce phénomène, ce miracle, fut appelé la « synthèse de Gramma *Duranta* ».

Le professeur Moezz, d'un commun accord avec les autres chercheurs de l'institut, pria Jens Flirum Oder de lui donner l'autorisation d'effacer sur-le-champ jusqu'à la moindre trace de cette découverte de leur banque de données et de la cartothèque de l'institut.

Allongé sur son lit dans l'appartement à la douce température, Jens Oder ne trouvait pas le sommeil. Comment aurait-il pu dormir dans de pareilles circonstances ? Tant de pensées se bousculaient dans sa tête, il entendait les voix des chercheurs, les explications approfondies de chacun, Mariella de Campo Silf avait parlé de la capacité d'adaptation tout à fait remarquable de cette famille d'orchidées, de la propagation de cette espèce sur l'ensemble du globe, elle avait insisté sur l'extrême faculté d'adaptation de cet hybride particulier. Après plusieurs expériences, ils avaient pu établir que l'hybride poussait quand on plantait une petite graine dans une terre assez chaude. Elle se développait ensuite indépendamment de la température, pouvant se propager dans des climats beaucoup plus froids que sous les tropiques, mais pas dans le désert, car la terre devait avoir un minimum de fertilité. Elle affirmait que cette synthèse de Gramma Duranta était peut-être la solution de l'énigme posée par l'apparition de cette forêt tropicale, il y a des millions d'années de cela, dans ce paysage sans relief à l'est des Andes. Autrefois, à une époque d'intense activité volcanique, cette terre s'était soulevée de l'océan et avait été rapidement recouverte par une forêt impénétrable : une graine de *Duranta attenwolli* pouvait fort bien avoir été chauffée dans la cendre volcanique, et avoir trouvé une terre suffisamment riche pour se propager à toute vitesse. Était-ce cela, l'explication ? se demandait Mariella de Campo Silf. Lui aussi s'interrogeait.

Comment s'endormir avec une telle responsabilité sur les épaules, la décision lui incombait, à lui seul. Pourquoi avoir tenu à le mettre au courant ? Pourquoi ne pas avoir tout effacé sans lui demander la permission ? Non, ces chercheurs intègres n'avaient rien voulu cacher au senhor Yenso. Klara Danielsen, songea-t-il tout à coup, cette vieille femme qu'il n'avait pas assassinée, oui, sans elle, Mora-Olle et Birre, il n'y aurait jamais eu d'Institut ARBETFLO. Il n'en aurait même jamais eu l'idée. Et par conséquent il n'y aurait jamais eu de synthèse de Gramma Duranta.

La synthèse de Gramma Duranta : une forêt qui surgissait quasiment de nulle part à vitesse grand V... Le professeur Moezz se doutait-il que, dans une telle forêt, d'autres espèces apparaîtraient tout aussi soudainement, des végétaux mais aussi des animaux ? Oui, le professeur Moezz devait le savoir. Les familles *Duranta* et

Grammatophyllum présentaient aussi de fortes propriétés mutantes, avait-il affirmé. Et voilà qu'il voulait détruire tout ce savoir.

Mais ces graines n'existaient-elles pas en permanence ? Ne pouvait-il pas à tout moment aller en forêt avec Armada et trouver des graines de cet arbre ? « L'Arbre de la fleur céleste », comme l'appelaient les Sucuruki, parce qu'à sa cime poussaient des fleurs ravissantes qui tendaient vers le ciel. Un joli nom, un nom qui comportait toutes les qualités de cet arbre. Il ne pouvait pas y en avoir d'autre. Les Sucuruki en connaissaient-ils les propriétés secrètes ? Calcao, le jeune chaman, aurait pu le savoir, lui qui avait eu un endroit secret au plus profond de la forêt, une lagune et une petite hutte où se concentraient tous les secrets de la jungle.

Calcao. Porto Calcao. Armada do Calcao. Armada avait dû se trouver un nom de famille. Désormais, il s'appelait Armada do Calcao. Un nom noble.

Oublier, détruire la synthèse de Gramma Duranta ? On ne pouvait ni l'oublier ni la détruire. Elle était là.

Une arme.

Le rêve de tout terroriste écologiste.

Impossible de dormir. Il se leva, sentit le carrelage frais sous ses pieds, but du jus de melon d'un broc, regarda par la fenêtre, dans l'obscurité, en direction du fleuve, le Rio Negro. Le tourbillon de l'histoire, son propre tourbillon, s'était lentement remis en mouvement.

Jens Flirum Oder savait ce qu'il devait dire.

Et il savait aussi qu'il le ferait.

Lorsqu'il se leva à l'est au-dessus de Manaus, le soleil rougeoyant le trouva assis à une table, écrivant une longue lettre au capitaine Emile Sardo Calvinhas qui habitait toujours sur une plage au Portugal.

« Tout ce savoir doit être effacé », dit-il.

Le professeur Moezz approuva, soulagé, et essuya la buée de ses lunettes.

« Mais avant cela, nous allons faire une dernière expérience », ajouta Jens Oder en adoptant le ton ferme de celui qui savait où il allait, alors que c'était loin d'être le cas.

Antonia Moezz leva les sourcils.

« Au cœur de la jungle, près du village de Barraco do Velho Adolfo, non loin du Rio Japurá, se trouve une zone où toute végétation a été anéantie dans un rayon de vingt-trois kilomètres. L'œil du mal de la jungle, là où l'œuf a été déposé, comme tu le sais. Je voudrais que la jungle reprenne ses droits à cet endroit. Avant que tout savoir soit effacé des tablettes, je veux que tu ailles là-haut avec une poignée de graines », déclara Jens Oder sur un ton qui n'admettait pas de réplique.

Une lueur traversa le regard du professeur, derrière ses lunettes.

« C'est une proposition intéressante. Ainsi, nous aurons une étude approfondie avant que tout soit effacé. Je suis heureux que tu aies pris cette décision. La moindre fuite sur la synthèse de Gramma Duranta pourrait avoir des conséquences catastrophiques. »

Plus tard dans la journée, Jens Oder eut une longue conversation avec Armada. Le jeune Sucuruki écouta et donna ses conseils. Ils étaient d'accord. Le séjour d'Armada à l'institut durerait, pour commencer, au moins un an. À supposer qu'il parvienne à vivre sans les parfums et les bruits de la forêt. Au moins avait-il une très bonne raison pour rester un moment à l'institut.

Le groupe se tenait sur le terrain dévasté. La terre était d'un brun-rouge, sans la moindre trace de végétation. Dans le lointain, de l'autre côté de cette plaine artificielle dans la jungle, ils apercevaient la lisière de la forêt.

Un cercle de mort.

L'un des chercheurs enfonça un thermomètre dans la terre où ils venaient de faire un feu de camp. Il afficha une température de 60 °C.

Le professeur Moezz fit un signe de tête.

On sortit un sachet dans lequel le professeur prit lui-même une poignée de graines. De taille inférieure à des petits pois. Ovale. Grises. À les voir, elles semblaient si inoffensives.

Il les jeta sur la terre encore chaude.

Jens Oder observa les mouvements. C'était comme si la croûte terrestre se mettait à vibrer. Tous attendaient en silence. Il s'écoula quelques minutes, puis la première pousse jaillit de terre.

Le groupe se retira craintivement.

Ils assistaient à quelque chose que personne d'autre ne verrait jamais.

Avec une force et une violence inouïes, d'autres pousses sortirent de terre. Au bout d'une heure, une surface de plus de vingt mètres carrés était recouverte de plantes de plusieurs mètres de hauteur. Quatre heures plus tard, cette surface était dix fois plus étendue et les plantes s'élevaient encore plus haut.

Les chercheurs retournèrent alors à leur campement près du fleuve.

Jens Oder resta là-bas avec l'équipe de recherche durant trois jours, le temps qu'il fallut pour entièrement reboiser le cercle. La forêt dense se dressait jusqu'à quatre mètres de hauteur. Des *Duranta* et des orchidées.

Bientôt d'autres espèces suivraient. Tous poussèrent un soupir de soulagement : la propagation de cette forêt anarchique s'arrêtait heureusement quand elle en rencontrait une autre. Ainsi, cette végétation ne mettait pas en péril les autres plantes.

Cette équipe de chercheurs soigneusement choisis et tenus au respect absolu du secret professionnel s'attarderait encore plusieurs semaines dans la jungle. Ils voulaient étudier cette évolution de plus près. Deux chercheurs établiraient ici une base permanente.

Jens Oder avait vu ce qu'il voulait voir.

Il pouvait rentrer. Il avait donné les pleins pouvoirs au professeur Moezz.

Et de son côté, ce dernier avait promis de lui envoyer un compte rendu de l'état de cette zone au bout de six mois. Le rapport serait ainsi rédigé qu'il serait incompréhensible s'il devait tomber entre des mains étrangères.

La synthèse de Gramma Duranta n'existait plus.

Il ne subsistait qu'un numéro de registre : N° 4011.

Jens Oder continuait de chanter. Il chantait toutes les chansons que lui avait apprises Theresa Araguaia. Souvent, il suivait Mino dans la jungle à la recherche de papillons. Lors de ces balades, il arrivait qu'il passe à côté des ruines de l'ancienne grande hutte du conseil. Alors ils s'arrêtaient et parlaient à voix basse pendant des heures.

Jens Oder révéla à son ami les prémices de son plan. Au début, Mino s'était tu. Mino connaissait l'Europe, mais pouvait-il comprendre ?

S'il y avait une personne sur terre capable de comprendre l'étincelle qui s'était soudain allumée dans sa tête, ce soir-là à l'institut, quand il ne trouvait pas le sommeil, c'était bien Mino Aquiles Portuguesa. Le magicien, Morpho, avait lui-même été en Europe. Il avait mené un combat sanglant contre ceux qui exploitaient et détruisaient le poumon de la terre. Ensuite, il avait traversé l'océan à la nage. Si Mino se taisait, c'était parce qu'il avait saisi en un clin d'œil la portée du plan de Jens Oder. Il recélait un abîme insondable.

Près de l'ancienne hutte du conseil, ils esquissaient les contours du plan. Chaque étape s'imprégnait des parfums et des bruits de la forêt. Mais même un magicien ne pouvait élaborer une stratégie globale pour faire appliquer ce plan.

Ils avaient besoin d'aide.

En outre, ils devaient être plus nombreux. Ce plan était d'une importance si capitale qu'il ne devait pas être remis en cause par la mort d'une ou deux personnes en route.

Ils allaient affronter un ennemi puissant.

Leurs poitrines étaient nues. Après avoir écouté le babil des douroucoulis dans la cime des arbres, Jens Oder arracha quelques grosses baies sur un buisson. En les pressant entre le pouce et l'index, il put en extraire un jus rouge sombre.

Avec ça, il inscrivit le symbole sur la peau de sa poitrine.

L'Europe.

Ces dernières années, Jens Oder avait passé beaucoup de temps à lire les journaux. À présent, il en comprenait la nécessité. Car les articles brossaient un portrait de l'Europe en guerre, en guerre contre tous, avec un désir de certaines factions d'instaurer un régime totalitaire, des champs de bataille qui anéantissaient les cultures et affamaient les populations, des villes qui tombaient en ruines. Pour la centième fois dans l'histoire après que les Romains eurent abattu les forêts de la plaine du Pô et massacré les Étrusques, les villes européennes tombaient de nouveau en ruines. Pourquoi en était-il ainsi ? Pourquoi le résultat était-il chaque fois le même ? Jens Oder savait désormais la réponse. Au fond, il l'avait sue depuis le jour où il avait interprété un tableau représentant l'Europe sous forme d'un visage déformé et grimaçant. Il savait pourquoi l'Union européenne dès sa naissance était condamnée à se terminer en catastrophe, pourquoi les néonationalistes et les séparatistes avaient enfin atteint des positions de pouvoir qui rendaient la guerre inéluctable.

L'Europe.

Aurait-il pu en aller autrement ? Non. Une main glaciale tenait l'Europe sous son emprise depuis plus de deux millénaires, et depuis ce temps, elle avait été frappée, malmenée, rudoyée, dépecée, et il en serait ainsi jusqu'à la fin des temps. Après chaque guerre, un nouveau conquérant surgissait – le conquérant était nouveau, mais les pensées demeuraient les mêmes, et à présent l'Europe était à nouveau à genoux, et de ses cendres puantes jaillissait un nouveau conquérant. Et que voulait faire ce nouveau conquérant ? Créer une nouvelle Union, une nouvelle confédération, un nouvel empire ? Sans aucun doute. Et les anciennes pensées ne seraient pas oubliées, des mains se tendraient de nouveau pour saisir, étrangler, réduire en pièces tout ce qui était vert. Les forêts tropicales étaient maintenant protégées. Les Nations unies s'en portaient garantes et l'Europe était paralysée dans ses guerres internes. Ses infiltrations chez les Yanomami avaient échoué, ses derniers spasmes avant que l'inévitable guerre n'éclate n'avaient été que des coups d'épée dans l'eau. Pendant quelques secondes, la main de l'Europe serait paralysée, mais ce ne serait que passager, et ensuite elle imposerait sa loi de nouveau, peut-être déjà avant cinquante ou cent ans, rien n'était sûr, personne ne pouvait être à

l'abri, et il serait possible alors de détruire la forêt tropicale.

L'Europe.

Dans cinquante ans, l'Europe relèverait la tête, et que pourraient faire les Nations unies, à supposer que cette institution existe encore ? L'Europe entraînerait-elle dans son sillage l'Amérique du Nord et les pays asiatiques ? Personne ne pouvait le savoir, mais l'aigle européen continuerait à gagner du terrain et à vivre comme Henry Hannibal Flirum l'avait montré à travers son tableau.

Jens Oder avait enfin compris l'Europe. Éprouvait-il de la pitié pour les millions de réfugiés qui affluaient à présent dans les autres parties du monde pour fuir la faim et leurs villes détruites ? Non, pourquoi aurait-il dû éprouver de la pitié ? Le peuple européen avait lui-même choisi ses leaders, qui chaque fois, depuis Caligula et Néron, avaient mené ce même peuple à verser le sang et à subir des catastrophes. L'Europe était le berceau de la guerre, l'idée qui avait porté ce continent était malade, dès le départ, les jeux avaient été faussés, « allez à la rencontre des autres peuples et qu'ils soient mes disciples », comment faire cesser tout cela une bonne fois pour toutes ?

Les idées impérialistes. La bonté mal comprise du pouvoir qui ne servait que ses propres intérêts. Hybris. Les racines étaient profondément ancrées dans la terre de l'Europe. Aucune guerre, semblait-il, ne pourrait les déraciner. Comment éradiquer la racine du mal ?

Jens Oder avait un plan.

Ce plan était si grand qu'il lui donnait le vertige.

Il relut plusieurs fois le rapport crypté du professeur Moezz sur le développement de la plante n° 4011 à l'endroit qui n'avait été qu'un cercle de mort dans la jungle.

La forêt était devenue inextricable.

Le sol avait rapidement formé un humus fertile.

Beaucoup d'autres espèces étaient en passe de pousser.

Le sol pullulait de micro-organismes.

Les bêtes et les oiseaux semblaient se plaire dans la nouvelle forêt.

Les terres dégagées se prêtaient bien à la culture des légumes et des fruits et la forêt n'y repoussait pas. L'effet de la synthèse de Gramma Duranta s'arrêtait définitivement au bout de huit à douze semaines.

Jens Oder lut le rapport à Mino avant d'en discuter dans le groupe. Ils constituaient à présent un groupe de quatorze personnes qui avaient été mises dans la confiance du Grand Plan.

Le rapport ouvrait de larges perspectives.

Véritable génie en stratégie, Theresa do Calcao, Araguaia de son nom de jeune fille, fignola les détails du plan qui comportait à présent quarante-quatre points de base et sept étapes. Parallèlement, elle avait établi une série de points qu'elle qualifiait de « virtuels ». Si ces points devaient se réaliser malgré tout et atteindre la somme de cent vingt-deux, alors le Grand Plan serait considéré comme réalisé. À l'intérieur de cet enchaînement de points de base et de points virtuels, les combinaisons étaient nombreuses. Beaucoup de choses pouvaient mal se passer, mais le système combinatoire permettait précisément d'avoir toujours des solutions de rechange.

Six personnes devaient partir dont Jens Oder Flirum et Mino Aquiles Portuguesa. Ni Armada ni Theresa ne seraient du voyage. Ils resteraient à l'Institut ARBETFLO.

Chacun avait une mission spécifique. Tout d'abord étudier à fond la géographie de l'Europe. Ils devaient connaître chaque chaîne de montagnes, chaque vallée et chaque fleuve. De plus, ils devaient devenir incollables sur les différentes factions en guerre, la couleur de leurs uniformes, le type de blindés et d'avions dont elles disposaient, ainsi qu'une foule de détails pour se déplacer et s'orienter le plus facilement possible entre les lignes de front.

Il s'agissait de placer des boîtes en métal scellées de manière hermétique contenant des sacs de graines n° 4011 à vingt endroits le

long de la côte européenne, du Portugal au Sud jusqu'au Jutland, au Nord. Des graines qu'Armada, dans le plus grand secret, avait produites lors de son séjour à l'institut.

Ainsi le Grand Plan prit réellement forme.

Jens Oder envoya des messages en Europe, et même si le courrier mit beaucoup de temps à parvenir à destination, un flot ininterrompu d'informations arriva à une plage du Portugal où un capitaine s'affairait à mettre en place la première base opérationnelle.

Jens Oder sentait monter la nausée à l'idée de retourner malgré lui là-bas.

Mais il fallait que l'Europe lâche prise, une bonne fois pour toutes.

Il cessa de pagayer un moment. Armada le suivait de près dans sa pirogue.

Était-ce ici ?

Il scruta la rive, chercha une rivière ou un cours d'eau qui débouchait ici sous les denses frondaisons. Là-bas ? Il fit signe à Armada derrière lui.

Il se souvenait à présent. Ce devait effectivement se trouver par ici. La rivière était étroite, et ils durent sans cesse écarter des branches pour progresser avec la pirogue. Tant de temps avait passé.

Des vapeurs s'élevaient de la jungle. Un chant ininterrompu parcourait les cimes des arbres, celui des singes laineux et des douroucoulis qui s'interpellaient, le cri d'avertissement d'un tapir aussi. Sur les troncs d'arbres, des iguanes et des caméléons guettaient leur proie, immobiles. Les lis et les fleurs de la Passion s'épanouissaient de toutes leurs couleurs. Les coassements des crapauds flottant doucement à la surface se faisaient entendre tandis qu'un alligator remontait sur la rive pour paresser. Mille parfums entêtants.

Retrouverait-il l'*orteca* de Calcao ?

Armada le suivait toujours de près. Aucun d'eux ne parlait. Tous deux tendaient l'oreille.

Ils parvinrent à un endroit où la rive était abrupte des deux côtés de la rivière. Jens Oder sut alors qu'il ne s'était pas trompé. Pagayant vers le bord, il détacha une pierre d'un gris brunâtre de la taille d'un melon qu'il déposa délicatement dans son embarcation.

La lagune était bien là. Mais il n'y avait aucun signe de vie dans les roseaux.

L'*orteca* du chaman. Tous les ancêtres de Calcao connaissaient ce lieu. C'était d'ici qu'ils tiraient leur savoir. Où se trouvait Calcao maintenant ? Loin, très loin au fond de la jungle, avec les autres Sucuruki. Reviendrait-il jamais ici ?

Il aurait aimé ne pas se poser toutes ces questions, mais elles surgissaient malgré lui.

Ils payayèrent un peu plus loin et remontèrent leurs pirogues sur la rive.

Pendant quelques minutes, il s'aventura dans les fourrés, mais ne trouva aucune hutte. La jungle avait repris ses droits, faisant tout

disparaître sur son passage, et bien évidemment toute trace humaine. Comme une plaie qui se refermait.

En serait-il de même en Europe ?

Ils s'assirent près de la lagune. Ils burent le jus de fruit de la Passion. Bientôt, la pluie de l'après-midi tomberait. Il leur faudrait alors trouver un abri.

« Le tout-terre veille ici, Armada. Toutes les parties de la totalité se trouvent dans les couleurs des rayons autour de cette lagune. Regarde la partie-fuite des morphos dans ce voyage ! Est-ce que le Weduku peut nous montrer son plus beau sourire ? » Il parlait en langue sucuruki.

« Non, senhor Yenso, répondit Armada calmement. Le tout-moi pourrait rester pendant cent rotations du soleil avec les maracujas sucrées comme la terre sans chanter le manque. C'est exactement ici que ce voyage se déploie comme les ailes du morpho. Le tout-terre est un et unique. »

Ils parlaient à voix basse, comme pour ne pas déranger les bruits alentour. Et quand vint la pluie dans l'après-midi, ils rampèrent sous un toit de feuilles d'aspagnol.

Ils passèrent le reste de la journée au bord de l'eau.

Avant de partir, Jens Oder prit la pierre ronde et la fendit en deux. Les cristaux d'améthyste à l'intérieur scintillèrent au soleil.

Un arc de rayons se déploya dans la lagune.

V. LE GRAND PLAN

L'obscurité estivale d'un bleu-gris qui s'étend lentement sur le jardin du monastère ne transporte aucune chaleur. Les arcades sont comme de grandes bouches béantes qui se taisent autour des tas de terre, ces amoncellements jetés là pour essayer de cacher les cadavres.

La nausée a lâché prise.

La puanteur des cadavres à moitié décomposés ne pénètre plus mes narines.

Elle continue à reposer sa tête sur mes genoux. Ses yeux sont fermés, comme si elle dormait. Lovinda Bohr dort. Aucune ride ne strie son visage, ses traits sont lisses et purs, sa peau douce et blanche, ses lèvres pâles. Rien n'a changé. Lolo est restée la même. Pendant dix-sept ans, le temps semble s'être immobilisé.

« Lolo ? » je chuchote de nouveau son nom, caresse doucement ses cheveux.

Mais Lolo ne répond pas. Si, elle répond, je peux entendre sa voix, faible mais distincte. Elle me parle, de très loin, elle est ici, avec moi, elle sait que sa tête repose sur mes genoux, elle peut parler et je l'écoute.

Cette nuit, dans l'obscurité, pressé contre le mur du monastère, à moitié assis, à moitié allongé avec la tête de Lolo contre ma poitrine, je ressens une douleur physique comme jamais je n'en ai ressenti. C'est une douleur qui n'est pas seulement la mienne, je capte toutes les souffrances autour de moi, les attire vers moi. Impitoyables, implacables, inflexibles, elles ont cent ans, mille ans. Ces douleurs me collent à la peau, me plaquent toujours plus fort contre le mur en pierre froid, les tortures par les fers rougis au feu, les baïonnettes cruelles qui me transpercent les chairs. Tous les corps mutilés autour de moi, dans les couloirs du monastère, des femmes et des enfants, tous les champs de bataille logent dans mon corps cette nuit. Et le silence est si profond. Aucun ara ni hoazin pour lancer un cri de vie. Cette douleur n'est que silence, elle n'a aucune gorge par laquelle pousser un cri.

Je n'attends pas le jour. Il ne reviendra jamais.

Le front de Lolo est froid. Ce voyage-ci est terminé pour elle.

Il aura fallu que je retrouve Lolo uniquement pour la voir mourir.

Je me relève, chancelle et me repose contre le mur du monastère tandis que je couche le corps de Lolo convenablement.

Elle m'a parlé. Elle m'a reconnu avant d'expirer. Mais elle ne souriait pas, ses lésions internes étaient trop grave pour qu'elle puisse le faire. Les mots, les courtes phrases qu'elle a prononcés, ses pensées ne se sont pas encore imprimés dans le chaos de ma conscience, je sens que j'ai le vertige et que je ne désire qu'une chose : me coucher à côté d'elle, fermer les yeux et laisser la douleur devenir une grande bouche d'ombre vide. Mais je résiste, j'essaie de me tenir debout, je me cramponne au mur de pierres et donne des coups de pied, sans grande conviction, à l'intention des rats qui grouillent par ici, *ne l'ai-je retrouvée que pour la perdre ?* Pourquoi fallait-il que ce soit précisément elle, et non une parmi les millions d'autres femmes en Europe ? Pourquoi Lolo, ici ? Parce que tout l'infini de l'univers consiste en une chaîne ininterrompue du mal soigneusement calculé ? Une chaîne que Jens Oder Flirum est obligé de passer en revue, maillon par maillon ?

Je fais un intense effort de concentration pour calmer mes premiers signes de tremblement, me tiens debout et fais quelques pas vers le soleil qui illumine une partie de la voûte. Qu'est-il donc advenu de toute cette force ? Je m'affale sur une marche et sens la chaleur du soleil, est-ce vraiment de la chaleur ?

Lentement, je retrouve le calme. Il faut que je me rappelle les mots que Lolo a prononcés avant de mourir, des mots importants, oui, je me souviens qu'ils étaient importants, elle les a répétés plusieurs fois sans que je veuille les comprendre. Je voulais seulement que Lolo vive, respire, sourie, mais elle ne pouvait pas sourire. Et quand son souffle s'est arrêté, j'ai oublié les mots, mais ils sont là quelque part, relégués au fond de mes pensées.

« *Je... cherche... à retrouver... Niels Oder... mon fils... ton...* »

« *Je... cherche... à retrouver... Niels... Jens Oder... notre fils...* »

« *La guerre... Niels Oder... s'est trompé... de camp... revenir...* »

Les mots sont des bribes de phrases chuchotées entre les murs du monastère et qui parviennent à mes oreilles, j'écoute, je capte un mot par-ci, par-là, et essaie de comprendre le sens général. Qu'avait-elle voulu me dire ?

« *Niels Oder... mauvais côté... sauver mon fils... je le cherche... toutes les factions... m'ont capturée...* »

« Tu... es arrivé... aide-moi... à retrouver notre fils... notre... »

Les phrases résonnent soudain dans toute la cour du monastère, elles martèlent mes oreilles, j'entends la voix de Lolo s'élever clairement :

« Trouver... tu dois trouver... notre fils... libérer... »

« Il... est si jeune... mauvais côté... leader... Front arien... »

« Niels Oder Bohr... la Légion norvégienne... l'Eurotunnel... tu... tu... trouveras notre fils... mon... ton fils... tu... comprends ? »

La voix de Lolo crie, se répercute entre les murs qui renvoient l'écho, mes oreilles sont douloureuses, mes tympanes ne supportent pas cela :

« Ton fils et le mien... dix-sept ans... seulement dix-sept ans... n'a pas voulu... m'écouter... Front arien... leader... la Légion norvégienne... »

« N'en peux plus... tu... tu... es revenu... aide-moi... à retrouver... Niels Oder... lui raconter... ce qui est... juste... tu raconteras... Niels Oder Bohr... il... ressemble surtout... à toi... »

C'est plus que je ne peux supporter. Je me relève, vacille jusqu'au mur où est allongée Lovinda, me bouche les oreilles, m'agenouille et secoue la morte. Je la soulève, la porte dans mes bras, trébuche, me relève et la pose sur les marches, au soleil.

Lolo ! Qu'est-ce que tu m'as raconté ! Nous avons un fils, toi et moi avons un fils que je dois retrouver ? Et il fait la guerre, dix-sept ans, comment s'appelle-t-il, as-tu dit, Niels Oder ? Oh, réveille-toi, Lolo ! Raconte-moi d'autres choses !

Mais Lolo est silencieuse, froide.

Je trouve enfin un endroit où je peux creuser une tombe. Au fond du jardin du monastère, dans le coin le plus éloigné du mur d'exécution.

J'ai trouvé une pelle.

Je creuse.

Des blocs de pierre autour de son corps. Pour empêcher les rats de l'atteindre.

Je mets les blocs en place, ne laissant pas la moindre ouverture.

Ce sera une jolie tombe.

Je dépose Lolo. La recouvre de pierres.

Toute la terre. De la bonne terre, pure.

Pas de croix. Pas de nom. Au sommet de la tombe, je pose une dalle. J'appuie bien dessus pour qu'elle pénètre dans la terre meuble.

Voilà. J'ai terminé maintenant.

Cela fait trois jours que j'ai enterré Lolo. J'ai cessé de réfléchir à la nourriture. J'ai un fils... La pensée que j'ai un fils quelque part en Europe m'a donné des forces. Je suis maigre, mais j'arrive à me tenir debout.

J'ai trouvé une sacoche en cuir. À l'intérieur, j'ai tous les papiers. Les papiers que j'avais sous ma chemise. J'ai aussi trouvé un stylo et plusieurs crayons. Quand je ne cherche pas à trouver un moyen de sortir de ce monastère, j'écris. J'écris pendant des heures sans m'arrêter. Les mots noircissent les pages blanches. Toutes les phrases sont les miennes. J'écris sur la jungle, et quand j'écris, je sens revenir la chaleur dans mon corps. Je crois entendre les sons, sentir les odeurs de la forêt.

J'ai essayé de nouer une corde avec les vêtements des morts. Quand cette corde sera suffisamment longue, j'y accrocherai à une extrémité un vieux crochet en fer que j'ai trouvé près de la citerne du monastère. Puis je la lancerai d'une des fenêtres au-dessus du mur.

Un fils ?

Est-ce que Luanda nous a donné un fils ?

Non, pas Luanda, Lolo. Parfois, j'ai l'esprit confus et je mélange tout. Alors je dois me reposer, dormir, et ensuite tout se remet en place. Luanda n'est plus de ce voyage-ci. Tout le monde a disparu. Non, pas tout le monde. De l'autre côté de la mer, il reste Armada. Armada, Theresa et Yasmino. En pleine jungle. Je peux les entendre rire et admirer les pétales d'une orchidée inconnue.

Qu'est devenue la guerre ? Pourquoi est-ce que je n'entends pas les coups de feu ou ne vois pas d'avions dans le ciel ? Est-ce que tous les gens sont morts ? Pourquoi est-ce si paisible ici autour de ce monastère où, une semaine auparavant, les armes mettaient tout à feu et à sang ?

Je ne connais pas la réponse.

La corde sera bientôt assez longue.

Il a plu et je bois l'eau des pierres creuses près de la citerne.

Debout derrière la porte, je tends l'oreille. Je n'ai pas pu me tromper, je remarque que mon corps continue à trembler. Quelqu'un a cogné à la porte. J'ai entendu trois coups distincts.

Ou serait-ce la fièvre qui me joue un tour ?

La fièvre s'est de nouveau emparée de mon corps, j'ai beau m'emmitoufler dans plusieurs vestes de soldats, j'ai les os gelés jusqu'à la moelle.

Trois nouveaux coups et je tressaille.

Aucun soldat ne s'annonce de cette manière. Ce doit être d'autres personnes. Vais-je oser signaler ma présence ?

À peine ai-je le temps d'ouvrir la bouche pour lancer un appel que j'entends quelqu'un trafiquer la serrure de l'autre côté. Les lourds verrous coulisent sur le côté et la porte s'entrouvre.

Je me cache précipitamment derrière une colonne de la voûte.

La porte s'ouvre de plus en plus.

Une silhouette se faufile à l'intérieur de la cour du monastère.

Je plisse les yeux pour m'aider à distinguer les traits. C'est un homme grand et maigre qui me paraît familier. Je secoue la tête pour chasser la fièvre et les hallucinations. De longs cheveux noirs entourent un beau visage grave. Un visage que je reconnais parfaitement.

Ce n'est pas possible.

Mino. Mino Aquiles Portuguesa. Le magicien. Morpho.

Mais Mino était mort ! Mino avait été dans un des cinq cercueils que les crochets de la grue avaient broyés dans le port de Porto !

Je me recroqueville derrière la colonne, cligne des yeux et rejette la tête en arrière pour éloigner la vision. Mais la vision ne se laisse pas chasser si facilement.

« Senhor Yenso ? » L'appel de Mino retentit d'une voix claire dans la cour du monastère.

Alors je sors de derrière la colonne et lève les deux mains au ciel.

Nous avons pris place dans une vieille grange à côté d'une ferme abandonnée. Un tracteur rouille dans un coin, du foin moisi s'entasse et ça sent le vieux crottin de cheval. La ferme, les champs alentour sont envahis par les mauvaises herbes et partout la terre porte les blessures des bombardements, du passage des chars et des lourds véhicules militaires.

Mino a déplumé deux poules qui erraient entre les vignobles laissés à l'abandon. Elles mijotent désormais dans une marmite avec des racines trouvées dans ce qui était autrefois le potager du monastère. Nous avons aussi mangé une poignée d'œufs.

« Les vibrations de l'onca ont résonné jusqu'à moi, dit Mino doucement. J'ai longtemps suivi les traces, mais franchir les lignes de front n'a pas été une mince affaire. L'Étoile des Sept Familles, la faction musulmane qui t'a fait prisonnier, a longtemps eu son camp de base dans ce monastère. J'ai découvert ça à la frontière entre l'Espagne et la France. Quand l'armée de Bavière les a mis en fuite, après avoir conclu une alliance avec les disciples de Menahem Begin, une faction sioniste, j'ai dû prendre mon mal en patience et me cacher, jusqu'au départ de tous les soldats. Tous les villages alentour, Cazaubon, Nogaro, Eauze et Saint-Justin ont été incendiés et abandonnés, il ne reste presque plus personne dans cette partie de la France. Les lignes de front se sont déplacées vers le nord et l'est. »

Mino parle et je l'écoute. Les poules mijotent doucement. J'ai récupéré assez de forces pour pouvoir écouter. Pendant deux jours, je n'ai fait que dormir et manger. Rien d'autre.

« Je savais que tu te trouvais dans le monastère, étant donné la force des vibrations, mais je devais me montrer prudent : ce continent sans forêt est plein de pièges, et l'ennemi est rusé. Quand j'ai enfin ouvert la porte, tu étais là, comme je le pensais. »

Apparemment, c'était aussi simple que ça. Tout ce que Mino racontait semblait, dans sa bouche, couler de source. À aucun moment, il n'avait l'impression d'avoir accompli un exploit. Comme si c'était la chose la plus naturelle du monde, il avait survécu au massacre dans le port de Porto et avait trouvé le monastère où l'Étoile des Sept Familles me tenait captif.

« Les dernières heures dans le bateau, dans le cercueil, j'ai compris que quelque chose avait mal tourné. Je suis sorti de là, suis monté sur

le pont et ai mis un garde mort à ma place. L'idée était de vous prévenir tous juste avant de débarquer, mais malheureusement, je me suis fait enfermer dans la pièce aux pots de peinture et aux cordages où je m'étais caché. Ils ne savaient pas que j'étais là. Mais la porte était fermée de l'extérieur et j'ai dû attendre trois jours avant de sortir, en profitant qu'un mousse vienne chercher de la peinture. »

Il plongea ses doigts dans la marmite et me tendit un morceau de volaille.

« Le capitaine Calvinhas a été torturé et assassiné trois jours avant que le bateau n'accoste à Porto. Il n'a pas dit un mot. Ce sont Timotheus et Alisa Speckhuber qui ont craché le morceau. Maintenant eux aussi sont morts, mais ils m'ont presque tout raconté avant qu'on les fasse taire à jamais. »

Je croise le regard de Mino. Les yeux jaunes du magicien brillent avec la même lueur que ce soir-là, là-bas, dans la jungle, quand nous étions assis autour du feu. Je regarde mes propres mains.

Des griffes. De vieilles griffes élimées.

Le Grand Plan comportait quarante-quatre points. Beaucoup n'ont pas pu être réalisés, mais le but reste atteignable si nous réussissons à mettre en œuvre d'autres points.

Sans arrêt, tandis que nous nous déplaçons avec la plus grande prudence vers le nord-ouest, en direction de la grande ville de Bordeaux, nous faisons le bilan de la stratégie compliquée élaborée par Theresa do Calcao. Rien n'est encore perdu. Je détiens une formule qui va tout simplifier. La formule de l'isotope *cardonium*, sous forme liquide. Une formule simple mais très précise qui permet d'obtenir un liquide à une température de 63,28 °C. La température idéale pour que les graines puissent pousser.

Existe-t-il un chimiste parmi tous les points notés par Theresa ?

Il existe un chimiste. Il devrait se trouver dans un château du Bordelais, le château Margaux, un des crus les plus réputés d'Europe, et ce chimiste n'est personne d'autre que le maître de chai de ce château, Yves Gaillard.

Cet homme est peut-être mort depuis longtemps. Ou en fuite. Le château a été incendié.

Malgré ces incertitudes, nous choisissons de nous diriger vers le nord-ouest. Dans le village de pêcheurs d'Andernos, dans le bassin d'Arcachon, un peu au sud de Bordeaux, nous allons récupérer le premier dépôt. L'une des vingt boîtes en métal, hermétiquement fermées, remplies de sacs de graines no 4011. La terre de l'Europe est encore fertile.

La douleur se rappelle constamment à mon souvenir. Les mots que Lolo a réussi à prononcer avant de mourir forment un bandeau moite sur mon front. *Est-ce possible ?* Ai-je un fils ? Est-ce que Lovinda a eu un enfant peu après mon départ ? Pourquoi ne m'a-t-elle rien dit, il y a dix-sept ans ? Est-ce pour cette raison qu'elle n'a pas osé me rejoindre ? Mais plus tard, pourquoi ne pas m'avoir écrit ? Pourquoi ne pas m'avoir donné signe de vie ?

J'aurai peut-être la réponse.

Je dois trouver un fils. Niels Oder Bohr.

Nous dépassons Lamothe et croisons la grande autoroute. Aucune voiture. Le bitume et le béton présentent ici et là des crevasses causées par les tanks et, dans le fossé, nous voyons des carcasses de véhicules militaires de marques différentes, arborant des emblèmes divers. De pauvres hères aux vêtements en lambeaux cheminent le long des routes, avec des baluchons sur l'épaule ou tirant une charrette. D'autres sont à vélo. Certains partent vers le sud, d'autres vers le nord. Où vont-ils ? Chaque fois que nous dépassons un groupe de personnes, elles s'arrêtent, se signent et continuent leur route. Nous répondons par les mêmes gestes. Pas une parole, pas une question.

« Les fronts au nord font un blocus », dit Mino.

Nous marquons une pause sur le bord de la route. Je bois de l'eau d'une bouteille en plastique et mâche des morceaux de viande de lapin séchée. J'écoute Mino qui semble avoir rassemblé pas mal d'informations sur la guerre en cours.

« La partie française de l'Europe est dominée par le Front national celtique qui, avec le soutien de l'armée bavaroise, a réussi à isoler les Basques dans une enclave au sud. Les Basques ont déjà fort à faire pour résister aux Catalans, aux disciples de Menahem Begin et aux Ibères. C'est pourquoi il règne un calme relatif ici, au sud de Bordeaux. Des groupes moins importants, tels que l'Étoile des Sept Familles d'obédience musulmane, les communistes de Provence ainsi qu'en partie la Bohême rouge provoquent certains désordres épisodiques, mais ces groupes sont implantés plus loin à l'est. Il semblerait que l'Europe soit l'enjeu de deux alliances principales : les groupes d'extrémistes nationalistes d'un côté, les groupes idéalistes et religieux de l'autre. Les factions originelles de l'Union ont pour ainsi dire disparu. La région qui s'étend du Havre jusqu'à la pointe nord du Jutland au Danemark, en passant par la Belgique et les Pays-Bas, ainsi que la région à l'ouest de l'axe Cologne-Hanovre-Lübeck sont aux mains d'une alliance nationaliste qui a pour nom le Front aryen. »

Je porte la bouteille d'eau à ma bouche et essaie de cacher mes tremblements.

« Le Front aryen ? » Je contrôle ma voix. Loin à l'intérieur de ma tête, j'entends la voix de Lolo. *Le Front aryen.*

« En sais-tu plus sur ce front ? je demande en regardant mes orteils crasseux.

— Des fascistes, répond Mino en détournant le visage. Ils veulent nettoyer l'Europe de ses minorités ethniques et instaurer un grand royaume aryen. Ce Front est une alliance de plusieurs légions nationales qui ont su rallier un grand nombre de gens. Si cette guerre continue, il y a de fortes chances pour que ce Front l'emporte.

— La... Légion norvégienne ? » Les mots sont sortis malgré moi.

Mino me regarde. « Oui, dit-il calmement. Il y a une légion de ce type qui vient aussi de ton pays. Elle est très puissante et se terre dans l'Eurotunnel entre la France et l'Angleterre, là où le Front aryen a installé sa base principale.

— Connais-tu... connais-tu le nom de certains de ces leaders... je veux dire... as-tu une idée... de leur force ? »

Pourquoi ai-je posé cette question ? Cela n'a aucune importance pour le Grand Plan. C'est la voix de Lolo qui guide la mienne, qui guide mes pensées. Je détourne les yeux, regarde au loin, vers l'ouest, vers le ciel gris, pour ne pas entendre sa réponse, je ne veux pas avoir de réponse.

Mino hausse les épaules. Il ne connaît aucun nom.

Nous nous levons et repartons.

Nous trouvons le dépôt. Nous avons les graines. La boîte hermétique avec la graine n° 4011, dite « de l'Arbre de la fleur céleste », la synthèse de Gramma Duranta, la graine d'Armada, se trouve à l'endroit exact où elle était censée être. Le plan de Theresa do Calcao fonctionne.

Le pêcheur qui nous a donné la boîte se prénomme Ariel.

Deux sacs de graines. Plus d'une centaine dans chaque.

Je dépose les sacs dans ma sacoche en cuir.

Si nous retrouvons le chimiste, M. Yves Gaillard, au château Margaux, quelques kilomètres plus haut sur la côte, il pourra préparer le liquide tempéré, le *cardonium*. Ensuite nous nous séparerons. Mino ira vers l'est, vers l'intérieur du pays. Je continuerai vers le nord en longeant la côte. Nous suivrons le plan point par point. Tout sera beaucoup plus facile avec le *cardonium* du professeur Eagleking.

Les guerres en Europe toucheront bientôt à leur fin.

Aucun tank ni char ne pourra jamais pénétrer la forêt inextricable d'arbres de la fleur céleste.

Cela fait deux ans que Bordeaux a été bombardé et incendié. La ville n'est plus qu'une monstruosité grise, inquiétante, toute en constructions déformées en fer et en cadavres de béton, une énorme décharge à ciel ouvert sur des dizaines de kilomètres à la ronde, fendue en son milieu par les rives de boue asséchée et craquelée de la Garonne.

Du haut d'une colline, nous observons les lieux.

Au milieu de toute cette dévastation, au milieu de ce paysage de déchets créés par l'homme, seule une construction est restée debout : une grande roue. Celle-ci se dresse au-dessus des ruines et semble vouloir toucher le ciel comme un gigantesque zéro, une béance circulaire.

Nous voyons les gondoles se balancer dans le vent léger.

Aucun son, aucun coup de feu.

Mais l'on sent encore dans la région les relents de mille entrepôts de vin qui se vident en saignant.

Un escadron de Mirage Épicure SF-4 ornés du symbole du casque ailé tournoie au-dessus de nos têtes. Le Front national celtique.

Nous contournons la ville en ruines, en longeant l'estuaire de la Gironde.

Nous cherchons un château situé dans le Médoc, dans la commune de Margaux. Les rares personnes que nous croisons nous indiquent la direction avec leurs index. Certains nous offrent du vin. Du vin à maturité. On ne fabriquera pas ici de nouveau vin avant longtemps.

Le château se trouve sur un terrain dégagé où la vigne, du cabernet et du merlot, se plaisait tant autrefois sur ce coteau en pente douce vers l'estuaire. Toutes les fenêtres sont brisées. Le toit s'est effondré sur un entrepôt qui abritait des tonneaux en chêne vides, soigneusement empilés les uns sur les autres. À présent, tous les tonneaux gisent au milieu des fougères et des orties.

La porte de la cave est ouverte. Nous nous approchons doucement et entendons un léger sifflement en bas dans l'obscurité. La ligne mélodique est pure. Soudain, elle s'interrompt.

« Merde ! » Un homme barbu, à la carrure imposante, remonte l'escalier d'un pas mal assuré, plisse les yeux à cause de la lumière, en brandissant une bouteille de vin à moitié vide.

« Merde ! » répète-t-il. Cette fois, il pose la bouteille par terre en

grimaçant. « Du vinaigre. Du pur vinaigre. Toute la production de l'année 1982 est bonne à jeter ! Voilà ce qui arrive quand la climatisation ne fonctionne plus depuis des années. Du vin vieux de quarante ans ! La meilleure année... Du vinaigre. Merde ! » De dépit, il fit valser la bouteille dans l'herbe d'un coup de pied.

C'est lui, M. Gaillard, le maître de chai. Le seul à rester dans le château. Il refuse d'abandonner son vin. Cet homme doit avoir dans les quatre-vingts ans. Il constitue un des quarante-quatre points réels du plan. Un point essentiel.

Il y a un échange de mots de passe, et un large sourire apparaît sur le visage du vieil homme.

« Enfin, dit-il. Enfin, le changement peut commencer. Mais je dois m'assurer tout d'abord d'une chose : me sera-t-il possible, à moi et mes fils, de déboiser un terrain, par exemple ici autour du château, où l'on pourra faire pousser la vigne ainsi que des tomates et des légumes ? »

C'est Mino qui lui répond : « La forêt et la terre seront très fertiles. On pourra tout faire pousser petit à petit. Plus personne n'aura besoin d'avoir faim. »

Il hoche la tête.

Alors nous nous asseyons devant l'escalier du vieux château, et tandis que le maître de chai nous sert du foie aux oignons et à la truffe, accompagné de quelques bons flacons de 1993, je lui expose succinctement le développement du Grand Plan. Ma voix est calme, posée. Comme par enchantement, je constate que mes tremblements cessent d'eux-mêmes et que la douleur de mes cicatrices s'atténue. Je sens mes forces revenir, je suis de nouveau sur la lagune, près de l'*orteca* du chaman.

« La faiblesse du plan, la raison pour laquelle nous avons été obligés d'avoir autant de points, c'est que la graine a besoin pour germer d'une terre très chaude. Pour ce faire, nous avons dû allumer un feu dans le champ et mesurer la température. Mais si l'on veut obtenir l'effet souhaité, à savoir un effet fulgurant, il faut que cela ait lieu simultanément un peu partout en Europe, nous ne voulons pas risquer de nous retrouver enfermés dans notre propre forêt avant d'avoir réussi à franchir une autre chaîne de montagnes ou un lac important pour planter des graines de l'autre côté. Mais si nous glissons quelques graines dans une bouteille remplie de ce liquide chaud de cardonium, plus exactement si nous fixons les graines en haut du goulot, là où elles ne sont pas en contact direct avec le liquide, puis que nous plaçons les bouteilles en un lieu où nous savons que, tôt ou tard, elles seront brisées, les graines entreront alors immédiatement en contact avec la terre et le liquide chaud, et hop là ! les premières pousses jailliront. Nos contacts éparpillent ces bouteilles à travers toute l'Europe. »

Après avoir noté les bons chiffres, 97, -3,18 et 72,337 avec les lettres respectives E, K et T, ainsi que me les a transmis le professeur Eagleking, je donne la formule au vieux chimiste. La formule du cardonium.

M. Gaillard s'étonne : « C'est aussi simple que ça ?

— Oui, c'est aussi simple », je réponds.

Trois jours plus tard, M. Gaillard a préparé le liquide.

Il est gris clair, on dirait presque du lait.

Et il est chaud, voire brûlant.

Nous sommes prêts à faire un essai.

Nous jetons une pelletée de terre sur le sol de béton tout au fond de la cave à vins. Puis nous plaçons une bouteille de cardonium à moitié remplie sur un rack au-dessus de la terre avec une graine fixée au goulot.

Mino donne un coup de pied au rack.

La bouteille se brise sur le sol et nous voyons de la vapeur se dégager.

M. Gaillard, Mino et moi reculons de quelques pas. À la lumière de la bougie, nous observons avec attention la suite des événements. *Le miracle va-t-il se reproduire ?*

C'est le cas. Et s'il se reproduit, c'est parce qu'il ne s'agit pas d'un miracle, mais tout simplement d'un processus naturel auquel on a donné les conditions pour qu'il advienne. Une pousse verte surgit de terre, puis une autre, encore d'autres. Bientôt le tas de terre n'est plus qu'un jaillissement de verdure qui pousse dans toutes les directions, avant de s'immobiliser. Toute la terre a été consommée et s'est transformée en racines, tiges et feuilles.

M. Gaillard se penche, cueille une branche et la porte à son nez.

« Du bouquet, dit-il en hochant la tête. De l'amande ou peut-être du prunus ?

— Dans les semaines qui viennent, dit Mino à voix basse, il faut que vous fabriquiez beaucoup, beaucoup de bouteilles comme ça. Des personnes viendront avec le mot de passe et elles emporteront ces bouteilles à des endroits stratégiques en Europe. Senhor Yenso et moi-même ne pouvons pas tout faire à nous deux. »

Le vieux chimiste se racla la gorge et cracha.

« Merde ! lâcha-t-il. Voltaire avait raison ! »

Nous sommes lourdement chargés. Le sac à dos de Mino contient plus de soixante demi-bouteilles, le mien un peu moins.

Il m'accompagne tandis que nous longeons le fleuve.

Dès que je trouverai un endroit où la boue n'est pas trop profonde, on se séparera. Je dois traverser le fleuve et aller vers le nord.

« Ici », dis-je en indiquant un endroit.

Il acquiesce.

Nous nous asseyons sur la berge.

« Point 9 Perpignan, point 17 Malcesine et point 33 Kaposvár dans ce qui était autrefois la Hongrie. Ce n'est pas rien comme voyage. Mais l'effet de propagation sera énorme si tu réussis », dis-je en grattant l'argile avec un bâton.

Mino opine du bonnet. Il fait des tours de passe-passe avec quatre galets. Son visage reste dans l'ombre. Ses longs cheveux noirs recouvrent ses joues et son front.

« Tu veux aller vers le nord. Aucun de nous n'a besoin d'aller là-bas. Nous avons des contacts sûrs par là. Et pourtant tu veux y aller... »

Il pose ses cailloux sur le sol et les enfonce jusqu'à les faire disparaître. Puis, comme par enchantement, les fait réapparaître dans l'air.

« C'est dangereux. C'est la région la plus dangereuse. »

Je hoche la tête, mais ne dis rien.

« Tu as une raison. Une très bonne raison, à ce que je vois. Cela fait un moment que je m'en suis aperçu, mais je ne veux pas poser de questions. C'est ton continent, tu as ici des secrets, comme mon continent recèle mes secrets à moi. Je sais que mon continent t'a donné un cadeau, le cadeau des Sucuruki, le cadeau de Luanda, il est encore inscrit sur ta poitrine. L'*onca*. Mais ici, le jaguar ne te sera d'aucune aide, les signaux sont trop faibles, ils ne peuvent pas te parvenir de l'autre côté de l'océan. Aussi faut-il te montrer prudent, Yenso, réfléchis à chaque pas que tu feras. »

Un instant, je sens monter la colère en moi, une colère incontrôlée, je suis sur le point de bondir, mais quelque chose d'invisible me retient. Je déglutis, ferme les yeux et me rend compte que ce n'est pas de la colère mais de la peur, la peur de quelque chose d'innommable. Ce n'est pas la mort. Mon angoisse de la mort a disparu il y a des années de cela.

Le visage de Mino me fait face. J'ai rarement eu l'occasion de voir aussi distinctement cet homme, mon ami. Ses traits d'une incroyable pureté sont éclairés par un sourire.

« Ami. Frère. Je n'ai toujours pas trouvé le beau *Papilio maria estrella* que je cherche sans arrêt, mais je sais qu'il existe un endroit tout au cœur de la jungle où les couleurs sont si intenses que mes yeux seront éblouis par les larmes. Toi aussi, tu as un travail, une joie que tu retrouveras quand tu reviendras : ta collection de fourmis. Est-ce que tu te rends compte de tout ce qui te reste à faire et de toutes les découvertes qui t'attendent ? Je sais que tu y penses, je le sais à ton regard quand, de temps à autre, tu examines le sol, je vois le calme dans tes yeux. »

La voix de Mino, son sourire se fraient un chemin en moi. Je me détends.

« Nous retournerons là-bas à l'ancien *corra* des Sucuruki, au petit village qui est devenu notre maison, poursuivit-il. Bientôt la forêt poussera de manière anarchique sur l'ensemble de ce continent et tout pourra recommencer à nouveau. Alors tu seras entièrement libre. Libre, Yenso ! »

Libre...

« C'est là-bas que toi et moi allons vieillir. Assis à l'ombre du vieux platane, nous examinerons nos griffes élimées en nous remémorant des histoires, et nous boirons le meilleur des vieux rhums. Peut-être que nous ne vieillirons jamais, toi et moi. Peut-être que le jus frais des maracujas et les conseils de la mère ayahuasca nous maintiendront jeunes, qui sait ? »

Je ne me sens pas vieux. Pas encore. De fait, je ne me suis jamais senti vieux.

« Ensuite, quand tu auras accompli point par point ta mission et placé les bouteilles et les graines à l'emplacement choisi, tu pourras prendre un bateau. Il y en a toujours qui traversent la mer et tu sais d'où ils partent. Sois rapide et réfléchis bien avant de faire un pas, ne laisse pas le passé t'envahir et te détourner de ce qui est important. »

Sa main se pose sur mon épaule. Voilà qui est inhabituel. Mino, le Magicien, Morpho, a toujours gardé ses distances, même lors de nos innombrables soirées et nuits passées dans la jungle, autour d'un feu de camp. Sa présence s'est faite intense et je comprends soudain que cet homme, cette personne étrange qui, un beau jour, est sortie de la forêt et est venue vers moi, incarnait la forêt amazonienne et ses mystères dans tous ses mythes. Il était à lui seul ce continent vert, le courant des fleuves, il portait en lui un chant chargé des rythmes des tribus indiennes, des tout premiers habitants, il était la somme de tout ce que j'avais vu et appris.

Mino se retire et met son sac sur le dos.

Je me lève.

En pataugeant dans la boue pour traverser le fleuve, je sais que je n'oublierai jamais ce que je viens de comprendre.

Après une semaine de marche, je me retrouve à peu près au milieu de la Bretagne. J'atteindrai bientôt la ville de Rennes qui, paraît-il, a aussi été bombardée et détruite. Elle est à présent aux mains d'un groupe de néocommunistes soutenus par une faction qui a réussi à l'attaquer à partir d'Orléans. Elle est tout ce qui reste de l'axe Marseille-Francfort-Malmö dans l'ancienne Union, opposée aux groupes extrémistes nationalistes du Parlement européen avant le début de la guerre.

La guerre continue autour de moi, mais j'essaie de l'ignorer. Je marche. Je me tiens à l'écart.

Parfois je marche sur des autoroutes. Mais c'est pénible d'avancer sur le bitume fissuré. J'ai profité quelque temps d'un vélo, jusqu'à ce que l'un de ses pneus crève.

Je rencontre des gens. La plupart des Européens ont fui, mais certains sont encore là. Craintifs. Ils rechignent à répondre à mes questions, mais acceptent de me dire où se trouvent les lignes de front. J'évite alors les pires zones de combat. Certains connaissent les réponses quand d'autres haussent simplement les épaules.

Je passe mes soirées et mes nuits dans des maisons abandonnées. Je trouve une table, une chaise, et j'écris. Mon sac est plein de feuilles noircies. Je ne suis pas sûr de comprendre tout ce que j'écris. Ce n'est pas moi. Je suis parfois si troublé que je dois poser mon stylo. Je ne sais pas qui je suis. J'écris sur lui, sur Jens Oder Flirum, et j'ai du mal à concevoir qu'il s'agit de moi. Puis j'ai de nouveau les idées claires et je peux continuer. J'ai toujours su qu'écrire exigeait un grand courage.

J'ai menti. J'ai dit que je ne sentais pas les effets de l'âge, que je ne savais pas ce qu'était l'âge. Ce n'est pas vrai. Ces derniers jours, je sens que je me fais vieux. Je marche voûté et tout mon corps me fait mal. Mes blessures m'élancent. C'est l'âge, ça ne peut être que l'âge.

Savoir que le Grand Plan est en passe de s'accomplir me fait chaud au cœur. Je peux cocher quatre points de ma liste, et si je ne me trompe, le vieux chimiste, M. Gaillard, reçoit constamment la visite de personnes qui ont le mot de passe et à qui il remet des bouteilles avec les graines. Ces bouteilles sont éparpillées dans toute l'Europe. Je place les miennes avec le plus grand soin, là où je sais qu'elles seront brisées et que leur contenu entrera en contact avec la terre.

Je me retourne plusieurs fois pour voir. Peut-être que des bouteilles

se sont déjà cassées, et que la forêt va me rattraper ?

Les premières nuits qui ont suivi notre séparation, à Mino et moi, j'ai bien dormi. Un grand calme m'habitait alors, je savais que c'était seulement provisoire et que mon retour dans la jungle ne tarderait pas. Mais d'autres pensées sont venues me perturber entre-temps.

Impossible de chasser de ma conscience les dernières phrases de Lolo.

Elles surgissent de plus en plus souvent.

Un fils.

Le Front arien. La Légion norvégienne. L'Eurotunnel.

Niels Oder Bohr ?

Seraient-ce des fantômes ? Des pensées qui hantaient mon esprit malade quand j'étais enfermé et mourais de faim dans ce cloître inquiétant ? Était-ce vraiment Lolo qui reposait là, sur mes genoux ? Ou ai-je rêvé tout cela ? Je me mets à douter, je me tourne et me retourne la nuit, dans ces maisons vides, dans un lit étranger sous une couette moisie. Ici, au milieu de la Bretagne, les fantômes dansent dans ma tête, un grand fantôme fou qui s'appelle mon fils, qui a même reçu un nom, Niels Oder Bohr, un fantôme qui habite un tunnel !

Non, pas un fantôme. Ma chair. Mon sang.

Je me lève la nuit, allume une bougie et m'assieds à une table, avec toutes mes feuilles, je vois des mots, mes mots, ses mots à lui, à Jens Oder Flirum, j'essaie de reprendre le fil de ma pensée et de repousser ce fantôme. J'y parviens un moment, et puis il revient. Dans le lointain, j'entends tirer des coups de feu et des bombes s'écraser sur le sol, je suis au milieu d'une guerre qui, vingt ans auparavant, aurait été inimaginable selon mes pères, mes vrais pères, les hommes politiques.

Je marche sur des routes désertes, parmi les champs de ruines. Je dirige mes pas vers le nord, vers un endroit, un point que je souhaiterais ne jamais atteindre, un trou dans la terre, un trou qui relie ce continent à une île de l'autre côté de la mer, la grande île coloniale dite « la Grande-Bretagne ». Là-bas, sur cette île, je placerai ma dernière bouteille, je la briserai moi-même et verrai jaillir la première pousse. C'est pour ça que je vais vers le nord, vers l'Eurotunnel.

Je vais me glisser dans ce tunnel sans rencontrer de fantômes.

Pendant quelques jours, le soleil est chaud, l'été est arrivé et si l'air n'avait pas charrié tant de fumées de guerre et de puanteur de tout ce qui brûle et pourrit, cela aurait pu être de belles journées. Je continue à compter les maisons restées debout, les personnes que je croise, je les salue en souriant, certains me répondent par un pâle sourire. Ces personnes seront heureuses quand la forêt les encerclera soudain, quand les grondements et les hurlements des tanks, des canons, des bombardiers et des grenades se tairont, quand toute guerre sera

éradiquée une bonne fois pour toutes. Ces gens pourront alors retrouver le sourire, ils défricheront une clairière et pourront commencer à cultiver des fruits et des légumes.

De toutes nouvelles pensées verront le jour en Europe.

Deux millénaires seront recouverts par la végétation, oubliés.

Je compte les maisons et choisis un abri pour la nuit. J'ai décrit un grand arc de cercle autour de la ville en ruines de Rennes et je maintiens le cap sur Rouen. J'ai trouvé une nouvelle méthode pour chasser les fantômes qui errent la nuit. Comme lorsque j'étais enfermé dans le cloître, je passe en revue mes connaissances sur la triste vie intellectuelle et les personnalités de ce continent, j'évoque des anecdotes, faisant surgir des traits insoupçonnés d'hommes tels que John Milton, Hegel, Willy Brandt, Pavarotti ou Alfred Krüger.

Un jour, j'ai lu des livres de la Bibliothèque noire.

Je parie que cette bibliothèque est elle aussi en ruines à présent.

Je traverse l'Europe comme un voleur. Je me déplace furtivement, entre chien et loup. Je suis le plus noir des voleurs. Dans mon ombre, tous les autres deviennent blancs, des anges innocents. Je suis sur le point de voler toute une partie du monde.

La maison que j'ai choisie pour la nuit a des volets verts qui claquent dans le vent du soir. Dans la cave, je trouve une bouteille de calvados.

J'ai dû me mettre à couvert. Soudain, je me suis retrouvé en pleine zone de guerre.

De gros tanks tonnent devant ma cachette, une canalisation en béton au milieu de tout un fatras qui fut jadis une usine ou une zone industrielle.

Tapi dans ma canalisation, je vois, j'écoute.

Des chars noirs avec des fanions noirs. Un emblème en rouge et blanc qui représente un aigle et un éclair zébrant le ciel. J'ai la chair de poule. Je sais, j'ai appris entre-temps qui utilise ces couleurs et ces symboles : le Front aryen.

Un bataillon de soldats qui marchent, par rangées de quatre hommes. J'ai emporté une paire de jumelles que j'ai trouvée dans une maison, et distingue les petites lettres sur les casquettes d'uniforme : « Legion Niedersachsen ».

Je reste toute la nuit et le jour suivant dans ma cachette. Quand le silence est revenu depuis suffisamment longtemps, je m'aventure dehors et reprends mon chemin vers le nord.

Plus doucement maintenant.

Je m'approche de Calais et de l'Eurotunnel.

Je ramasse un panneau sur le bas-côté de la route. La peinture est très écaillée mais je devine le nom « Marquise ».

Tel est le nom des ruines fumantes qui s'amoncellent devant moi.

Les maisons brûlent encore.

Seuls quelques kilomètres séparent Marquise du tunnel, ce travail d'ingénieurs qui, quelques années auparavant, incarnait l'unité de l'Europe, la liaison sous-marine entre la France et l'Angleterre.

Chaque jour, plus de quinze mille personnes empruntaient ce tunnel.

Il est à présent bloqué des deux côtés. Le Front aryen, les séparatistes écossais et les nationalistes gallois ont pris le contrôle de la plus grande partie de l'île. La sortie du tunnel pointe vers le reste de l'Europe où de nouvelles légions se rejoignent constamment pour revendiquer une purification ethnique : une Europe différente, libérée des pensées impures et des réflexions abâtardies.

L'Europe a-t-elle jamais eu une simple pensée pure ?

Ma main tremble tandis que je tiens devant moi le panneau abîmé. « Marquise ». *Que suis-je venu faire ici ?* Je regarde les ruines fumantes des maisons. Le soir est tombé, je suis fatigué, j'ai beaucoup marché, j'ai une poignée de maïs à faire cuire. Je contourne le village, me dirige vers un bois. J'ai besoin de respirer le parfum des arbres. Je pénètre sous les frondaisons et trouve une petite maison. Les fenêtres et la porte sont intactes. L'odeur de renfermé m'indique que personne n'a vécu ici depuis longtemps.

Je peux dormir ici cette nuit.

Je fais cuire des épis de maïs.

Les paroles de Lolo disaient la vérité.

L'Eurotunnel est la base principale du Front aryen. Deux légions spéciales y cohabitent : la Légion de grenadiers néoprussienne et la Légion norvégienne. J'ai entendu un prêtre le dire. Assis sur le bord de la route, il attendait que les escargots sortent à la nuit tombée. En effet, chaque soir, les colimaçons sortaient de terre et venaient sur le bitume chaud.

J'essaie d'écrire à nouveau.

Mon sac à dos ne contient bientôt plus que des feuilles. Il me reste une seule bouteille de graines.

Écrire.

Où se trouve Mino ? Jusqu'où est-il arrivé à l'est, combien de points a-t-il pu cocher sur la liste ? Je tente de retrouver la chaleur dans ce Grand Plan, mais c'est difficile car les fantômes contre lesquels j'ai lutté ces dernières semaines sont de plus en plus puissants et ne me lâchent plus d'une semelle. Je comprends qu'à partir de l'instant où les lèvres de Lolo ont chuchoté ce nom, j'ai su ce qu'il me restait à faire. Je n'ai pas le choix. Il n'y a pas de chemin de retour. Il faut que j'en aie la certitude. Il faut que je sache ce qui s'est passé, il faut que je le voie, que j'entende le son de sa voix. C'est ainsi. C'est pourquoi je suis tout près de l'Eurotunnel maintenant.

Il faut que je pénètre dans ce tunnel.

Il n'y a aucun lit dans cette maison, mais peu importe, cette nuit je ne trouverai pas le sommeil, je resterai assis à tendre l'oreille. Tiens ? Mais si, c'est bien de la musique que j'entends au loin ? Des haut-parleurs puissants diffusent de la musique, un bruissement qui monte et descend, de la musique militaire résonne dans l'Eurotunnel ! Ce sont de vieilles marches, un rythme douloureux dans l'air, comment pourrais-je dormir avec un tel vacarme ? Cette musique est dure, cruelle. Quand j'entrerai demain dans le tunnel, j'éteindrai la sono.

J'entends des rires dans la nuit.

Ce sont des groupes de soldats qui patrouillent. Ils rient.

Ils sont tout près de la maison.

Un chien maigre est couché à mes pieds. Ses yeux sont pleins de pus. Je n'ai rien à lui donner à manger. Je n'ose pas allumer une bougie, ça grouille de soldats dans le coin, les marches militaires tonnent de plus en plus fort. Pourquoi poussent-ils le son à fond ? Les mouches nocturnes qui vrombissent dans le ciel étouffent de temps en temps la musique. Le chien tourne la tête et me regarde de ses yeux las, sa tête repose sur mes pieds nus, il attend que je lui donne quelque chose, mais que puis-je lui donner ? Où sont ses propriétaires ? Sans doute en fuite, comme tous les autres.

Il pleut. J'entends la pluie tambouriner sur le toit.

Tambouriner. Ça cogne contre mes tympan, comme je suis loin de l'*orteca* de Calcao près de la lagune ! Mais il m'attend, il m'attire avec tous ses mystères, les mystères du chaman, nous irons là-bas ensemble, je viendrai demain dans le tunnel pour te chercher.

Je viendrai te chercher, Niels Oder.

Tu es notre fils, à Lolo et à moi, tu n'as que dix-sept ans.

Tu ne peux pas rester dans cette guerre.

Je suis ton père et je viens te chercher !

Le chien se lève et grogne.

Sur le pas de la porte, je me réchauffe aux rayons du soleil. Le miroir à l'intérieur de la maison montre le reflet d'un vagabond. Je ne peux pas rencontrer mon fils comme ça.

La moitié d'un baril de pétrole est rempli d'eau de pluie.

Je bois et me lave avant de raser ma barbe de plusieurs mois.

J'ôte ma chemise sale et la lave aussi. Elle ne devient pas propre.

Je fouille la maison dans l'espoir de trouver des vêtements et finis par dénicher une veste de smoking blanche. Qui est le clown qui a vécu ici ?

J'enfile la veste. Elle est propre, c'est toujours ça. Torse et pieds nus, pantalon en lambeaux et veste blanche de smoking. Un sac en cuir vert. Senhor Yenso du Brésil. En chemin pour sauver son fils de la guerre. La cent quatre-vingt-septième guerre en Europe. La toute dernière, oui, la der des der.

Ma bonne humeur contamine apparemment le chien qui frétille de la queue, renifle mes pieds, gémit. Il a eu à manger, j'ai tué un lapin tôt ce matin.

Je lève les yeux vers le soleil. Il dispense chaleur et clarté.

Aujourd'hui sera une belle journée.

Je suis encerclé de soldats. Je dois être le seul civil du coin. Mais personne n'a pour l'instant encore détecté ma présence. Qu'arrivera-t-il s'ils tirent sans sommation ?

Les uniformes du Front arien sont noirs, comme je l'ai dit. Avec des emblèmes rouges. Chaque légion possède le sien. Jusqu'ici, j'ai recensé sept différentes légions venant de régions de toute l'Europe. Le Front arien est puissant. Ses séides marchent bien en cadence.

Je resserre mon sac en cuir sur le dos.

Je cherche une voie ferrée, une voie qui me conduira à l'entrée du tunnel.

Le chien maigre avec ses yeux pleins de pus me suit. J'ai essayé de le chasser, mais en vain, il se couche sur le sol et m'implore. J'ai fini par céder. Il marche fidèlement à mes côtés, je le caresse. Alors il frétille la queue et me lèche les mains.

Je trouve la voie ferrée. Pas une, mais six voies. Et parallèle à ces voies, une large autoroute couverte de blindés militaires et de tanks. Des centaines d'épaves de véhicules incendiés jonchent les fossés.

Je m'approche d'un grand terrain découvert.

Des avions continuent de hurler au-dessus de ma tête, et j'aperçois des convois militaires qui convergent vers ce terrain. Je ne cherche pas à me cacher. Je continue d'avancer lentement le long des anciennes voies ferrées qui, je le sais, me conduiront à l'entrée du tunnel.

Le chien me lèche encore la main, fidèle consolateur.

Je boutonne le haut de ma veste de smoking.

De la fumée noire ne tarde pas à s'élever de maisons aussi bien à droite qu'à gauche. Je m'arrête pour regarder. Ce sont des soldats qui s'exercent avec leurs armes effroyables. Des canons laser. Je vois leurs rayons dans l'air et le feu qui prend à l'endroit touché par les rayons.

J'entends des pas derrière moi. Des pas et des bruits sourds. On est en train de me rattraper. À présent, il est trop tard pour faire demi-tour. Ils m'encerclent de tous côtés. Je suis un phare que bientôt plus personne ne pourra ignorer.

Je caresse de nouveau le chien. Il tremble mais remue la queue.

Des chants et des ordres de commandement. Des pas. Le vacarme derrière moi se rapproche. La terre tremble, mais je ne me retourne pas et continue d'avancer. Calmement.

« Arrête-toi ! » Un ordre déchire l'air.

Est-ce à moi qu'il s'adresse ? Je m'arrête. Me retourne lentement. Un bataillon de soldats marche vers moi avec, à sa tête, un officier aux épaulettes rouge et or. Derrière les soldats, j'aperçois un convoi de blindés et de gros véhicules militaires.

L'officier et au moins une vingtaine de soldats pointent sur moi leurs armes automatiques. Je lève les mains, est-ce qu'ils comprennent ce que ça veut dire ? Ce geste a-t-il le moindre sens dans cette guerre-ci ? L'officier fait à son tour un geste et quatre fusils automatiques mitraillent, je ne ressens aucune douleur, je suis toujours debout, mais je vois le chien rouler vers les blocs de béton, par soubresauts, déchiqueté par les salves, le sang jaillit de la nuque, du cou et de la poitrine, puis il reste allongé, presque immobile. Seul son arrière-train tressaille, ses pattes tremblent légèrement.

Les bras toujours levés en direction des soldats, j'essaie d'ouvrir la bouche, de dire quelques mots en français, mais ma voix ne porte pas, cela fait si longtemps que je n'ai pas parlé, était-ce avec un prêtre, la dernière fois, qui attendait les escargots sur le bord de la route ? Je n'ai pas le temps de faire une nouvelle tentative qu'encerclé par les soldats je reçois un coup de crosse dans l'échine qui me fait tomber à genoux. Je n'ai plus à hauteur des yeux qu'une paire de bottes noires brillantes en cuir.

« Chien ! Ceci est une zone militaire, une zone noire, qu'est-ce que tu fais ici ? »

J'essaie de me relever, mais je reçois un nouveau coup.

« La... Légion norvégienne, dis-je en voyant du sang sur ma veste blanche. J'ai... j'ai un message important pour la Légion norvégienne. »

Un coup de pied dans la poitrine signifie que je dois me relever.

Je regarde le visage de l'officier. La trentaine, maigre, des lèvres inexistantes, des dents bleutées, un nez pointu, des yeux délavés. Je vois à l'uniforme qu'il s'agit de la Légion M. Le Pen, une légion française. Je ne connais pas M. Le Pen.

« La Légion norvégienne ? Quel message un chien comme toi, un clown tzigane peut-il avoir à porter à l'honorable Légion norvégienne ? » J'entends fuser les rires, des casques, des têtes sortent des blindés derrière nous.

« Je cherche mon fils, Niels Oder Bohr, censé diriger la Légion norvégienne stationnée dans l'Eurotunnel. Je suis son père, j'ai un message important pour lui. » Ma voix est étonnamment claire et déterminée.

« Pardon ? » Le visage de l'officier change du tout au tout, passant du mépris à l'incrédulité et enfin à la crainte. Ses traits se sont figés. Les rires se sont tus.

« Pardon ? répète-t-il en s'éclaircissant la voix. Vous avez mentionné le balderiste suprême Niels Oder Bohr ?

— Oui, Niels Oder Bohr. De la Légion norvégienne. Je suis son père. »

J'ai enfin repris le dessus, les soldats ne tiennent pas en place, l'officier les rappelle à l'ordre. Mal à l'aise, il donne des coups de pied dans le gravier avec ses bottes reluisantes. Je ne sais pas ce qu'est un « balderiste », c'est un mot nouveau qui a trait à mon fils. C'est irréal, je ne sais plus ce que je dis ni ce que je pense, mais je vois le sang qui macule ma veste blanche de smoking et le chien mort. Je vois des soldats autour de moi et un officier qui change d'attitude en m'entendant prononcer un nom, un nom que je ne connaissais pas il y a quelques mois encore, le nom d'une personne supposée être mon fils, le fils de Lovinda Bohr.

« Comment le père du balderiste suprême peut-il avoir cette dégain ? » lance-t-il, sceptique.

Je ne réponds pas.

Avec des gestes hésitants, il fouille mon sac. Feuillette la liasse de feuilles, mais ne doit pas comprendre le norvégien. Il voit la dernière bouteille de graines. Il la tient à contre-jour. S'il la projette contre la voie ferrée de sorte qu'elle se brise et que le contenu entre en contact avec la terre, mon sort sera scellé. Il y a peu de chances que j'en sorte vivant. Je serai exécuté comme saboteur de première catégorie, tandis que la forêt gagnera inexorablement les terrains et grimpera à flanc de colline.

Il ne jette pas la bouteille. Il la repose dans le sac avec mes feuilles gribouillées. On me somme, moi avec mon sac, de monter à bord d'un véhicule.

Ça secoue fortement, je me cramponne des deux mains à une rambarde en acier. La colonne dont je fais à présent partie avance lentement vers ce qui est, autant que je puisse en juger, la bouche de l'Eurotunnel.

Ce qui fut autrefois un magnifique port vers le Royaume-Uni de l'autre côté de la Manche, avec son architecture grandiloquente toute en lignes de verre et de marbre, n'est plus qu'un gigantesque champ de tir percé de trous. Le tunnel a servi de champ de bataille plusieurs années durant, il en porte les stigmates : blindés brûlés, carcasses de voitures et véhicules d'origine non identifiée gisent sur un terrain qui s'étend à des kilomètres carrés à la ronde ; il n'en reste qu'un enchevêtrement de tôle, de métal tordu, de béton éclaté qu'écrasent sans cesse des convois de blindés qui rentrent ou sortent d'ouvertures creusées dans la terre.

Car il n'y a pas une mais plusieurs entrées. Et devant chacune d'elles, devant chaque trou de rat, il y a un réseau de zones de sécurité. Toute circulation est scrupuleusement contrôlée.

J'embrasse tout cela du regard. En triomphateur, je m'approche d'une des entrées. Je me trouve en hauteur, sur le toit d'un blindé, au milieu d'une colonne, d'une légion, celle de M. Le Pen. Je pourrais sourire et faire un salut de la main aux mille soldats qui me fixent, incrédules, moi, senhor Yenso du Brésil. Mais je ne souris pas, je ne salue personne, je sais que nous allons bientôt entrer dans le trou et qu'à l'intérieur il fera sombre.

L'officier qui dirige la légion m'ordonne de descendre du véhicule. Il s'ensuit un moment d'affolement, plusieurs officiers me montrent du doigt et indiquent ensuite les trous creusés dans la terre, certains secouent la tête et crient.

Quatre autres hommes vêtus de noir arrivent en courant. Ce sont des jeunes, à peine vingt ans, leurs uniformes portent des galons à l'épaulette, et ils se distinguent des autres par leurs bérets rouges rayés de bleu et de blanc. Ils me dévisagent, froncent les sourcils, hochent la tête mais sans sourire.

Ils viennent vers moi.

Celui qui a le plus de boutons et de galons prend la parole.

« Conthoriste Melhagen, adjudant, la Légion norvégienne. » Il se présente en norvégien, me fait un salut militaire, j'acquiesce.

« Vous cherchez le balderiste suprême Niels Oder Bohr ? Vous avez vos papiers ? »

Je n'ai aucun papier.

« Je suis son père. Mon nom est Jens Oder Flirum. »

Les quatre visages se crispent. Je vois des ombres. Des ombres menaçantes, suspicieuses. J'ai dit mon nom. Je comprends que j'ai commis un impair.

Ils fouillent mon sac, mais laissent les choses à l'intérieur. On me pousse dans la première zone de sécurité et, de nouveau, je suis fouillé par d'autres gardiens. Je dois franchir trois autres zones de sécurité avant que quatre légionnaires me poussent dans un trou, un des nombreux trous.

Me voilà à l'intérieur du tunnel.

Ils parlent norvégien, mais cela ne les rend pas plus aimables.

Je suis conduit dans un réduit et enfermé à double tour. Un réduit sombre et étroit. Impossible d'aligner trois pensées qu'on vient déjà me chercher. On me pousse dans un couloir vers une autre pièce où plusieurs personnes sont assises derrière des écrans d'ordinateur.

Le « conthoriste » Melhagen aboie quelque chose à l'un d'eux qui se met à travailler de manière fébrile. Au bout d'un moment, le légionnaire Melhagen tient un papier imprimé à la main. Il lit. Je sais ce qu'il lit. Toutes les données informatiques accessibles sur ce continent ont un dossier intitulé « Flirum ».

Il me scrute d'un regard haineux. Il n'a aucune raison de mettre en doute ce qu'il a lu.

« Vous êtes en Europe ? Vous avez été prisonnier des porcs musulmans, hein ? Vous n'êtes qu'un sale bâtard et tout ce que vous méritez, c'est une balle dans le crâne. Ce qui ne saurait tarder. Mais puisque vous affirmez être le père du balderiste suprême Bohr, ce sera à lui de décider de votre sort. »

On me bloque les bras dans le dos et on me passe les menottes. Oui, c'est dans la logique des choses.

Un véhicule spécial nous ouvre la voie. Huit hommes armés de la Légion norvégienne sont chargés de nous amener plus loin dans le tunnel. Je me retrouve coincé entre les uniformes en sueur. De jeunes hommes. Des regards haineux. Ils mâchent du chewing-gum. Pourquoi la Norvège participe-t-elle à cette guerre ? La Norvège n'était-elle pas en dehors de l'Union européenne ? Je ne connais pas la réponse, je la savais avant de quitter les grandes forêts, mais je l'ai oubliée. Comme tant d'autres choses.

Les turbines, les générateurs font un bruit d'enfer. Ici, sous terre, sous la mer entre l'Angleterre et la France, se trouve le poste de commandement d'où rayonne la guerre. Pas même une bombe atomique ne pourrait l'atteindre.

Nous roulons.

La lueur bleutée et blafarde du néon qui éclaire le tunnel me fait cligner des yeux. On s'enfonce en descendant toujours plus profondément dans le tunnel. Je n'arrive pas à croire que je

m'approche de mon fils. « *Ton fils et le mien... seulement dix-sept ans... il... ressemble... surtout... à toi...* » La voix de Lolo continue de résonner tout au fond de ma tête, comme elle n'a pas cessé de le faire ces dernières semaines. Elle continuera ainsi tant que je n'en aurai pas le cœur net. Mais je vais bientôt savoir, j'en suis à la dernière étape, nous continuons à descendre, de plus en plus loin, à quelle profondeur sommes-nous à présent ? Mais cela m'importe peu, aucune goutte d'eau ne filtre du plafond, il fait chaud en bas, comment va-t-il réagir ? Une veste blanche de smoking sur un torse nu, une veste maculée de sang, lui a-t-on parlé de moi ? Oui, forcément. Lolo lui a dit que j'étais son père, nous allons discuter, discuter longtemps, je lui dirai tout sur la jungle.

Des symboles aryens.

Des slogans. Les murs du tunnel sont remplis de propagande.

Balderiste suprême ? Conthoriste ? Les dieux Balder et Thor ? Tant qu'à faire, y aurait-il des « odinistes » dans cette légion ? Sûrement, mais je doute qu'il y ait des « lokinistes ». Pas plus que des géants ou des nains, des bâtards, des méridionaux basanés, des Tziganes ou des métis. Ici, tout le monde est blanc et de race pure... Est-ce mon cas ? Suis-je si blanc et si pur ? Non, je ne l'ai jamais été, même si je viens du village de Flirumgrenda, j'ai toujours été noir. Noir et sale. Le vacarme des machines est assourdissant en bas, ce sont les turbines qui purifient l'air. Tiens, on remonte légèrement, peut-être qu'il n'est pas à l'intérieur du tunnel ? Peut-être qu'il est en Angleterre, peut-être que mon fils m'attend, assis sous un arbre au soleil, à l'heure qu'il est ? Peut-être que je n'aurais pas à le rencontrer ici dans l'obscurité, dans cette lumière étouffante qui pique les yeux ? Porte-t-il un uniforme, un uniforme noir ?

Le véhicule s'arrête brutalement.

Poussé dehors sans ménagement, je tombe sur le ventre à même le sol en béton. Je m'écorche méchamment le menton et ma veste de smoking reçoit encore plus de sang.

J'aimerais tant être présentable quand je vais le rencontrer.

De nouveau, je me retrouve enfermé dans une pièce carrée, aux murs nus, un néon au plafond et des traces, des traces sombres : du sang. Des taches de sang sur les murs et le sol, des caillots séchés, du sang humain. Ça me donne la nausée. Quelqu'un a été retenu prisonnier ici, et maintenant c'est mon tour, je suis encore une fois enfermé, ne l'ai-je pas été toute ma vie ? L'air est irrespirable, j'aperçois une petite grille de ventilation au plafond, je me plaque contre le mur, détache mon sac, palpe les feuilles que j'ai noircies, mes stylos, je sens la chaleur de la bouteille de graines, une seule est collée au goulot... Combien de temps vais-je rester ici ?

La porte s'ouvre.

« Viens ! »

Un ordre succinct. Je me lève, suis l'homme ou plus exactement le jeune homme. La Légion norvégienne n'est-elle constituée que de gamins ? Niels Oder, mon fils, dix-sept ans, comment peut-il être le chef de quoi que ce soit ? Pour quoi se bat-il ? Qui lui a mis ces idées dans la tête ? Lolo ?

Ils ne me conduisent pas à mon fils, mais dans une pièce assez grande pour mener une sorte d'interrogatoire. Deux types vont m'interroger, l'un porte des lunettes aux verres plus épais que le fond d'une bouteille de Coca-Cola, tous deux ont le teint pâle, la méchanceté chevillée au corps, ils ne répondent pas à mon sourire, ils veulent tout savoir sur mes liens avec l'Étoile des Sept Familles, quels accords ai-je passés avec eux ? Quels contacts ai-je noués ? Où est l'émetteur en liaison avec leurs données satellites ?

Je réponds par monosyllabes.

« Jens Oder Flirum, tu n'es qu'un imbécile, un connard, un bâtard pour qui nous n'avons que mépris. »

Je reconnais les mots, ce sont les mêmes que prononçaient les grands prêtres de l'Étoile des Sept Familles.

Je parcours les murs du regard, ils sont décorés de symboles du Front arien, les pictogrammes de la race pure ainsi qu'une rangée de portraits. Tous ces visages me sont inconnus, sauf un. Je sursaute. Cet homme au sourire grassouillet et satisfait m'est familier. N'est-ce pas celui d'un homme politique ? D'un homme politique norvégien ? L'un de mes pères ? Si, c'est bien lui. Je regarde les lettres capitales énormes au-dessus de cette galerie de portraits : LES SEMEURS. Voici

donc les « semeurs », les hommes qui ont semé les graines dont la Légion norvégienne et le Front aryen récoltent aujourd'hui les fruits.

LES SEMEURS.

Le visage grassouillet et content de lui de l'homme politique norvégien au milieu de la série de photos attire irrésistiblement mon regard. Un nom me revient, Carl I. Hagen, oui, c'était bien son nom, je m'en souviens maintenant, il était le porte-parole de ceux qui occupaient toujours la queue des listes d'attente dans les hôpitaux, ainsi que des petites et moyennes entreprises, il était le porte-parole de la minorité silencieuse en Norvège. N'avait-il pas traité Yasser Arafat de « père du terrorisme international » ? Si, c'était bien lui, c'est de cette manière qu'il avait semé ses graines, qu'il était devenu SEMEUR, il avait de nouveau semé l'histoire falsifiée. Ah, cette photo ne m'inspire que du dégoût, cet homme, ce Carl I. Hagen dont le portrait, à côté d'autres hommes que je ne connais pas, orne les murs du camp de base du Front aryen, ici dans l'Eurotunnel.

« Parlons donc de sabotage. Quelle forme de sabotage devais-tu réaliser toi et ta bande, réponds, sale traître ! »

Je secoue la tête, je n'ai rien à dire, *sait-il que je suis ici maintenant ?* Peut-être écoute-t-il l'interrogatoire d'une pièce voisine et les entend-il insulter son propre père ? Je regarde mes mains, elles tremblent légèrement, mais je ne ressens aucune crainte. Les portraits au mur, LES SEMEURS me dévisagent, des hommes étrangers, des hommes gras, imbus d'eux-mêmes, repus. Aucun d'eux n'a jamais écouté le chant des Sucuruki, n'a partagé une veillée avec eux autour du feu et n'a mis en doute la suprématie de son mode de pensée. Carl I. Hagen, qui doit être vieux ou mort aujourd'hui, savait-il que son portrait trônerait sur le mur du Front aryen, qu'il était un SEMEUR ? Oui, il le savait, derrière son sourire satisfait et sa mine réjouie, il y avait un cerveau cynique et calculateur. Son intention était de stopper toute l'aide aux pays en voie de développement, d'engraisser davantage les gros... Seulement ainsi la guerre et le nationalisme pourraient prendre racine. Je me souviens de ses paroles, pendant ma détention, cela remonte à loin, mais je me souviens encore du message que véhiculaient ses mots, les mots de mes pères...

— Imbécile ! Tu ne réponds pas à nos questions ! Fusillez-le ! »

Ils me mettent en joue, c'est ça qu'ils appellent un interrogatoire ! Mais je n'ai rien à dire, je suis ici pour rencontrer mon fils, lui transmettre un salut de sa mère...

« Lovinda Bohr. C'est le nom de sa mère. »

Je parle doucement, ils ne tirent pas, j'essaie de me relever, mais ils sont au-dessus de moi et me flanquent à terre, je reste au sol sous le mur où sont affichés tous les portraits, LES SEMEURS, et soudain je suis pris d'un fou rire, LES SEMEURS, qui sont « les semeurs » ici dans

cette pièce, qui est le véritable semeur, sinon moi, oui, moi ? C'est moi qui détiens les véritables graines, celles qui mettront fin au Front aryen une bonne fois pour toutes.

« Jens Oder Flirum ! Il ne veut pas te voir ! Il n'a rien à te dire, tu n'es qu'un sale bâtard qui a trahi la race blanche, tu as trahi l'Europe, tu n'es qu'un renégat, qu'un chien qui s'est mélangé à la lie, aux plus primitifs des hommes... »

Les mots sortent en un flot continu et remplissent la pièce, je suis par terre et j'entends qu'il ne veut pas me voir, qu'il ne veut pas saluer son père, le véritable grand semeur, je suis aveugle, la méchante lumière du néon et l'air confiné, le bruit des générateurs...

« Tu as de la bave à la bouche, tu n'es qu'un chien enragé qui souille l'Europe par ta seule présence. Tu vas mourir ! »

Ah bon, je vais mourir ? Non, je ne vais pas mourir, pas maintenant, je me redresse à moitié, je parviens à me relever en m'aidant du mur. Ils me laissent me tenir debout.

« J'ai un message. Ce message arrêtera tous les combats ici sur ce continent en l'espace de très peu de temps. En un mois, tout sera terminé. Et ce message, seule une personne est habilitée à l'entendre : *mon propre fils, Niels Oder Bohr*. Ai-je été assez clair ? Tirez, frappez-moi, si vous osez ! Dites à mon fils ceci : s'il n'ose pas affronter son père et écouter son message, des vers blancs lui sortiront des orbites avant que la semaine ne soit achevée ! » Telles ont résonné mes paroles entre les murs de béton.

J'ai parlé une langue que je ne croyais pas maîtriser.

J'ai proféré des menaces à l'encontre de mon fils.

Les sanglots m'étreignent quand on me ramène sans ménagement dans la pièce maculée de sang.

Je suis de nouveau un enfant. Je n'ai jamais cessé de l'être. Les mots qui sont sortis de ma bouche lors de l'interrogatoire ne m'appartenaient pas. Je suis assis contre le mur, le sac en cuir sur mes genoux.

Je tiens la position depuis des heures.

Je regarde toutes les feuilles.

J'écris quelques mots.

J'attends.

Les turbines ronronnent.

Un fait étrange se produit : des feuilles sont glissées sous le seuil de la porte.

Des documents, avec des photos et des textes.

Des brochures.

De la propagande.

L'histoire de la Légion norvégienne. Je les parcours. Le nom de mon fils est mentionné plusieurs fois. Il est qualifié de « grand stratège ». On souligne son engagement infatigable très jeune pour motiver la jeunesse norvégienne. Des milliers de ses semblables se sont ralliés à son drapeau et ont rejoint l'Europe. La Légion norvégienne a remporté victoire sur victoire. Ils se sont battus contre les Turcs en Basse-Saxe et ont abattu ces chiens sans pitié. Il s'agit de purifier de nouveau la terre de l'Europe. Ils ont brisé les communistes de Skåne. La Légion norvégienne a lancé un tir de mortier contre la ville bien gardée de Cologne et en a chassé les Flamands. Elle a conclu une alliance avec le Front national du Jutland, jetant les bases d'une confédération de légions. Elle a établi des contacts avec Kongsberg, Bofors, Malmö TK, le consort Riga et Gdansk pour se procurer des armes en grande quantité, et signé des accords tactiques avec les séparatistes écossais pour s'emparer de l'Eurotunnel. C'est ainsi que la base actuelle a été érigée.

Je lis, pourquoi je lis tout ça ? La très respectée Légion norvégienne. Le balderiste suprême Niels Oder Bohr. *Est-ce là l'œuvre de mon fils ?* Je me relève d'un coup.

Fixe la fente sous la porte.

Quelqu'un me nourrit avec ces brochures. Pourquoi ?

C'est lui. C'est lui qui veut que je les lise !

Mon cœur bat la chamade. Cette pensée, ce geste d'un fils qui ne veut rien savoir de son père, me redonne espoir. Il a des sentiments, il veut que son père connaisse ses exploits, il est fier, il veut faire bonne impression.

Je me laisse glisser le long du mur.

Je reste assis par terre, les brochures dans les mains. Je lis, j'essaie de lire, mais je ne me sens pas bien. Est-ce qu'il ne peut pas se présenter à moi, de sorte que je puisse voir ses yeux ?

J'essaie de brosser ma veste. Je frotte le plus gros des taches avec de la salive. J'enlève le sang séché sous mon menton, me passe les doigts

dans les cheveux. Mes pieds sont noirs. Pour la première fois en dix-sept ans, j'ai envie de cacher mes orteils dans une paire de chaussures. J'aimerais tellement être présentable quand il viendra.

La porte s'ouvre, un garde entre. D'un geste, il m'invite à me lever et à le suivre. J'attrape mon sac et l'attache dans le dos.

Nous nous enfançons à pied dans le tunnel.

Loin.

Ici aussi, les murs sont couverts de slogans et décorés d'affiches. Le message n'est pas reluisant.

On me conduit dans un tunnel adjacent. Des panneaux indiquent que c'est le quartier privé des officiers. Entrée strictement interdite. J'aperçois une rangée de petites maisons qui ressemblent à des baraquements. La lumière ici dans les profondeurs du tunnel et le vrombissement monotone des turbines d'aération créent une atmosphère irréelle. Des gardes sont postés à intervalles réguliers le long des murs. Pour surveiller quoi ? Les officiers craindraient-ils une mutinerie ?

Je transpire. Mon pouls s'est accéléré, je me passe sans cesse la langue sur les lèvres, je regarde mon pantalon en lambeaux pour la énième fois, je frotte des taches fictives sur mon front et sur mon cou.

Nous approchons d'un plus grand baraquement. Il se distingue des autres par son style : on dirait un petit chalet tyrolien.

Le garde se dirige vers la porte, sort un petit téléphone de la poche poitrine de sa veste et parle. J'entends un grésillement et une voix qui répond. Le garde me pousse avec brutalité vers l'avant et se retire. Je reste à quelques mètres de la porte fermée. De grosses gouttes perlent à mon front.

Un rire étouffé et soudain un gloussement féminin.

La porte s'ouvre.

Une jeune fille sort en se dandinant. Elle rit et me regarde, s'enveloppe dans une sorte de kimono et disparaît entre les baraquements.

La porte est ouverte.

« Eh bien, entre, bordel ! »

Je franchis, hésitant, le seuil. Le garde ainsi que d'autres se sont placés tout autour du baraquement.

Une nouvelle porte. Avec un encadrement en pin.

Je frappe, aucune réponse, j'ouvre la porte.

Une odeur de sueur, de sexe et de fumée de cigarettes me prend à la gorge. Un homme, ou plutôt un jeune homme est assis dans un canapé. Des bouteilles de bière vides jonchent la table basse. Il me jette un vague regard par-dessus sa chemise noire déboutonnée, saisit une bouteille à moitié pleine, boit, rote, me jette un regard, les épaisses lèvres un peu tristes se forcent à esquisser un semblant de sourire. Ses yeux sont las, il crache par terre, je reste debout, mes tempes battent, la chaleur de la pièce disparaît lentement, je sens un froid glacial venir par-derrière, remonter le long de ma colonne vertébrale jusqu'à la nuque et la tête. Le flux de mes pensées s'est interrompu, la réalité qui m'entoure s'est figée dans une seule image insoutenable.

Je regarde ce garçon. Mon fils.

« *Niels Oder Bohr... il ressemble... surtout... à toi...* » La voix de Lolo résonne très loin, j'entends un tic-tac, je me retourne, c'est une horloge, une horloge qui troue le silence. Il essaie en vain de se lever du canapé tout en continuant à me fixer de son regard vide. Est-ce qu'il me voit, moi, son père ? Non, ses yeux n'expriment qu'indifférence. Il préfère contempler ses bouteilles de bière. Je sens le froid qui me cloue sur place, pourtant il n'y a aucune fenêtre ici, pas de cristaux de givre, aucune issue de secours. Nous sommes sous la cascade, nous sommes derrière les masses de glace bleu très pâle. Ici, tout s'accumulera et continuera à s'accumuler pour l'éternité. Je tente de m'éclaircir la voix, mes yeux clignent, il y a une photo au mur, au-dessus du canapé, une photo d'un morceau de banquise avec un bébé phoque...

« Assieds-toi, sale porc ! Tu sens le Nègre ! »

Ses lèvres se tordent pour exprimer une forme de dégoût, je me laisse tomber sur une chaise, et ma langue goûte le sel sur mes lèvres.

« Lève-toi, baiseur d'Indienne, vermine puante ! Tu dois être au garde-à-vous devant le balderiste suprême Bohr ! »

Je me relève aussitôt, il m'imita cette fois et fait quelques pas en titubant. Pris d'un hoquet, il saisit une bouteille de bière vide, se

tourne vers le mur et pisse, j'entends la bouteille se remplir, elle déborde, il en met partout, il pousse un juron et s'appuie contre le mur. Trouve une capsule et rebouche la bouteille pleine d'urine.

« Je... je suis... ton père... Jens Oder Fli...

— La ferme ! Tu parleras quand je te dirai de parler ! »

Il se retourne brusquement et pointe un pistolet sur moi.

Je fixe le canon puis ses yeux : est-ce qu'il veut tuer son père ? Non, mais je ne réussis pas à saisir son regard. Ses doigts se cramponnent sur la détente, se crispent de plus en plus, je vois la flamme jaillir du canon, une fraction de seconde, je n'éprouve rien, je remarque une secousse comme si une main invisible m'avait poussé, je chancelle en arrière et je vois du sang jaillir de mon épaule, il m'a tiré dessus ! Mon fils m'a tiré dessus et je ne ressens aucune douleur.

« Assieds-toi, bordel, et crache le morceau ! C'est quoi, la merde que toi et tes va-nu-pieds galeux avez l'intention de répandre sur toute l'Europe ? Hein, toi et tes cerveaux de singe à la noix qui propagent la peste et la contagion sur le monde entier ! Mais parle, bon sang, tu ne comprends pas que dans quelques heures tu seras mort ? »

Infiniment las, je me laisse retomber sur la chaise. La veste blanche de smoking s'imbibe de sang, celui de ma poitrine toute rouge. Non, ce n'était pas ainsi que cela devait se passer ! J'entends une voix protester en moi, mais ne parviens pas à proférer un son. Je regarde sans parvenir à y croire ce visage fermé de gamin, mon fils et celui de Lolo. Non, ça ne doit pas finir comme ça ! Comment a-t-il pu tirer ? Je flotte dans un brouillard, je ne veux plus rien voir, je me suis enfermé en moi-même.

« Ta mère... est morte. Je... suis... encore... en vie... Niels Oder... », chuchoté-je.

Un rire dur. Il saisit une autre bouteille de bière et boit.

« Mère ? Père ? Je n'ai jamais eu de parents ! Tu entends ? Jamais ! Vous n'êtes que des arriérés mentaux ! Je ne vous ai jamais vus, je suis norvégien, pas danois, mais norvégien, mets-toi bien ça dans le crâne ! Je dirige la Légion norvégienne. Nous allons construire une Europe comme elle n'a encore jamais existé ! Sans Turcs, ni Marocains, ni Pakistanais et toute cette bande de musulmans pouilleux. Tu entends, espèce de raté ? »

Il tire un deuxième coup de feu. Cette fois, la balle touche mon poignet gauche. Je vois les éclats d'os ressortir, mais je ne ressens toujours aucune douleur.

Soudain, je me tiens debout.

« Balderiste suprême Niels Oder Bohr, c'est trop tard, nous avons gagné. Si tu ne me crois pas, je peux te le montrer. Si tu oses. Emmène-moi sur le sol anglais. C'est là que je vais te délivrer mon message. Après, tu pourras faire ce que tu voudras. Tu peux me tuer,

si ça te chante, cela n'a aucune importance. Tu entends, Niels Oder Bohr ? Oseras-tu, toi qui diriges la Légion norvégienne, m'emmener sur la terre anglaise pour que je te montre ce que tu n'aurais jamais cru possible ? Cela ne prendra qu'une poignée de minutes. »

Jamais ma voix n'a été aussi ferme.

Son regard devient hésitant, il caresse son pistolet, me vise à la tête, mais son index n'appuie pas sur la détente. Il saisit un téléphone, et aussitôt un garde se précipite. Il enfile rapidement une veste d'uniforme, presse le canon du pistolet contre ma nuque avec une telle violence que je trébuche sur le pas de la porte et reste allongé sur le sol. Ensuite, on me balance dans une voiture.

Nous voilà à l'extérieur du tunnel. La forte lumière du soleil m'éblouit, mais je vois des collines vertes autour de moi. Sur un terrain à quelques centaines de mètres de là s'alignent des rangées de tanks et de blindés. Peints en noir, arborant les symboles du Front aryen.

C'est l'Angleterre.

Je vois la mer en contrebas. Les vagues frappent mollement le rivage.

Huit gardes me mettent en joue avec leurs armes automatiques. Je commence à en avoir l'habitude, c'est tout juste si j'y fais attention. J'utilise le peu de forces qui me restent pour me lever de la voiture. J'ai perdu beaucoup de sang, ma blessure à l'épaule saigne toujours.

Niels Oder Bohr me lance un regard haineux.

Allongé dans l'herbe, il mâchonne un brin d'herbe.

« Tu ne peux pas savoir comme ce moment est excitant, espèce de bluffeur, sale ver infecté ! Allez, montre-nous ce que tu tiens tant à nous montrer et laisse-moi vite redescendre rejoindre mes petites gymnastes ! »

Je fais quelques pas sur l'herbe en boitant, mais deux gardes me ramènent à coups de pied près du véhicule. Je tripatouille mon sac sur le dos, parviens à le détacher, trouve la bouteille et sens sa chaleur ! Ils vont voir ce qu'ils vont voir, ils vont enfin savoir ce qu'est un vrai « semeur ». Je tiens la bouteille, regarde le goulot... mais où est passée la graine qui était fixée avec un ruban adhésif ? Je ne vois aucune graine, serait-elle tombée ? La panique me gagne, tout mon corps est pris de secousses, je tremble et je bave. Où se trouve donc la fameuse graine ? J'étouffe un cri qui envahit ma poitrine, j'inspecte de nouveau la bouteille, le goulot, la retourne dans tous les sens, toujours pas la moindre graine.

Mon sac en cuir.

Je me jette dessus, perçois le rire méprisant, « regardez-le se tordre, ce ver de terre ! » Je fouille dans le sac, parmi les liasses de feuilles. La graine, la graine de l'Arbre de la fleur céleste, l'aurais-je perdue ? Non, c'est impossible, ma main en morceaux me handicape dans mes recherches et mon visage est parcouru de spasmes incontrôlés, je fouille à quatre pattes malgré les coups de botte. La graine est forcément restée au fond du sac, elle doit bien être là quelque part,

elle est simplement tombée du goulot.

Je sens une minuscule boule dure entre mes doigts.

Ça y est !

Je m'apprête à la sortir du sac et à la brandir triomphalement, quand une idée me traverse l'esprit. Je me ravise, mon corps se détend, j'ai toujours la main droite fourrée dans le sac, je sens la graine entre mes doigts, je lève les yeux, vois les visages haineux qui m'entourent, Niels Oder toujours aussi apathique et mauvais, « sale bâtard visqueux, ton petit spectacle est terminé, dans quelques heures tu serviras de nourriture aux poissons ! » J'entends les mots, je vois les colonnes de tanks alignées là-bas sur la plaine, les canons laser. Si je plante la graine maintenant, ils la verront germer et les premières pousses sortir de terre et, avec leurs terribles engins de destruction, ils pourront étouffer la croissance, l'arrêter juste avant qu'elle n'ait pu prendre racine. Alors je décide de rester immobile, assis sur le sol, la main toujours à l'intérieur du sac ; la bouteille traîne sur le sol, je retire lentement ma main en cachant la petite graine, « Chien, tu n'en réchapperas pas, la comédie est terminée, espèce de clown ! »

Je tiens toujours la petite graine dans ma main.

« Désolé, je ne retrouve plus ce que je cherchais », dis-je.

Des rires, de nouveaux coups de pied, une botte me dévisse la mâchoire, tout devient noir l'espace de quelques secondes, puis j'aperçois la bouteille à travers le brouillard, je l'attrape, enlève le bouchon et fais couler le liquide chaud par terre, entre mes cuisses, j'enfonce *illico* la graine dans la terre, cette terre chaude, je calcule rapidement la distance d'ici aux différentes entrées du tunnel et d'ici aux blindés stationnés dans la plaine, et je sens une joie silencieuse envahir mon corps martyrisé.

Ils me jettent dans la voiture.

Je n'ai pas la force de rester debout.

Mais je vois : de la terre derrière moi jaillit une pousse, encore une, plusieurs, et lorsque le véhicule disparaît dans le tunnel, je sais qu'au cours de la nuit la forêt aura envahi la plaine et bloqué tous les véhicules de guerre. En l'espace de quelques semaines, de grandes parties de l'Angleterre seront recouvertes d'une forêt inextricable.

L'Arbre de la fleur céleste.

Il m'a raconté comment je vais mourir. Le balderiste suprême Niels Oder Bohr a donné ses ordres.

Il n'en a rien à faire de moi.

À cinq heures précises du matin, je serai fusillé.

D'abord, deux balles dans le ventre.

Si je ne suis pas mort dans l'heure, on me donnera le coup de grâce dans la nuque. Ensuite, mon corps sera envoyé dans le système d'évacuation, débité en morceaux par les turbines et mes restes seront dispersés au fond de l'océan sous l'effet d'un jet à haute pression.

En d'autres termes, j'aurai droit au traitement des eaux usées.

Ils m'ont montré la pièce où cela aura lieu. Ils veulent que je tremble encore plus. Et je tremble. La pièce est couverte de sang et d'excréments laissés par les exécutions précédentes.

S'ils ne m'ont pas liquidé tout de suite, c'est parce qu'il voulait me laisser me torturer un moment pour que je crache le nom de mes complices.

Aucun pinceau ne serait assez fort pour une telle créature, un parasite aussi pestiféré et sale que moi. Je suis toujours vivant.

Je suis toujours vivant et j'écris. Ils m'ont laissé garder ma sacoche avec tous mes documents. J'écris. J'attends de mourir et j'écris. Je ne sais pas pourquoi je le fais, mais le tremblement qui secoue mon corps s'atténue quand j'écris. Je fais tout pour oublier la peur.

Pourquoi ? Telle est l'ultime question. Le pourquoi des flammes. Je me souviens d'un mot : Weduku.

Weduku ?

De vagues souvenirs remontent à la surface, mais mes battements de cœur les étranglent. Des coups sourds et violents. Je ne veux pas que mon cœur s'arrête maintenant.

Encore quelques heures et tout sera terminé.

Je suis heureux de souffrir à l'épaule et à la main. Ces douleurs sont si intenses que, d'une certaine façon, elles couvrent l'autre douleur. Sans elles, c'eût été encore pire.

Le Grand Plan a été accompli.

En éprouvé-je de la joie ? Je ne sais pas. Pas encore.

J'ai mal.

J'essaie de trouver une position qui me permette de fixer l'écriture sur le papier. Les murs qui m'entourent sont froids, le monstre inquiétant dans le béton me raconte sans détour que je ne suis pas le premier. Toute la pièce, du sol au plafond, respire l'angoisse et l'effroi, comme un piège étouffant qui se resserre sur moi.

J'ai peur à présent. Terriblement peur.

Il est faux de dire que je n'ai jamais eu peur de mourir. Cette peur a toujours été là. J'ai si peur maintenant que je ne vais plus avoir la force d'écrire davantage.

Non ! Je veux partir d'ici. Là, tout de suite ! Je gratte le mur en béton avec ma main encore valide. Ah, je n'aurais jamais dû entrer dans ce tunnel ! Je reste couché, immobile, des sons sortent de ma bouche, des sons douloureux, et mes joues sont humides. Cela fait si mal.

Ce n'est plus qu'une question de minutes, je le sens, peut-être ne mourrai-je pas d'une balle dans le ventre, peut-être que la peur, l'angoisse et la douleur vont encore s'intensifier, *était-ce cela que tu voulais faire à ton père, Niels Oder ?* Je n'aurai donc pas pu te raconter... la moindre chose ?

Assis, je guette les pas au-dehors. Ils vont bientôt arriver. Regardez

mes lettres, elles se précipitent vers le point final, elles sont aussi mal formées que moi, mortes de trouille, elles tombent, trébuchent, restent au sol.

Maintenant, oui j'entends venir quelqu'un... quelqu'un vient, cher Niels Oder ! J'entends des pas qui s'arrêtent devant ma porte – cette porte – est-ce que je vais mourir... maintenant ?

Je

Table of Contents

Identité

Copyright

Biographie de l'auteur

Du même auteur aux Éditions J'ai lu

I. RETROUVAILLES AVEC L'EUROPE

Chapitre 1.

Chapitre 2.

Chapitre 3.

Chapitre 4.

Chapitre 5.

Chapitre 6.

Chapitre 7.

Chapitre 8.

Chapitre 9.

Chapitre 10.

Chapitre 11.

Chapitre 12.

Chapitre 13.

Chapitre 14.

Chapitre 15.

Chapitre 16.

Chapitre 17.

Chapitre 18.

Chapitre 19.

Chapitre 20.

Chapitre 21.

Chapitre 22.

Chapitre 23.

Chapitre 24.

Chapitre 25.

Chapitre 26.

Chapitre 27.

II. LES NUITS SOUS LE SORAC

Chapitre 28.

Chapitre 29.

Chapitre 30.

Chapitre 31.

Chapitre 32.

Chapitre 33.

Chapitre 34.

Chapitre 35.

Chapitre 36.
Chapitre 37.
Chapitre 38.
Chapitre 39.
Chapitre 40.
Chapitre 41.
Chapitre 42.
Chapitre 43.
Chapitre 44.
Chapitre 45.
Chapitre 46.
Chapitre 47.
Chapitre 48.
Chapitre 49.
Chapitre 50.
Chapitre 51.
Chapitre 52.
Chapitre 53.
Chapitre 54.
Chapitre 55.
Chapitre 56.
Chapitre 57.
Chapitre 58.
Chapitre 59.
Chapitre 60.
Chapitre 61.
Chapitre 62.
Chapitre 63.
Chapitre 64.
Chapitre 65.
Chapitre 66.
Chapitre 67.
Chapitre 68.
Chapitre 69.
Chapitre 70.
Chapitre 71.
Chapitre 72.
Chapitre 73.
Chapitre 74.
Chapitre 75.
Chapitre 76.
Chapitre 77.
Chapitre 78.
Chapitre 79.

Chapitre 80.

III. LA NORVÈGE : LA CASCADE ET LES BARREAUX

Chapitre 81.

Chapitre 82.

Chapitre 83.

Chapitre 84.

Chapitre 85.

Chapitre 86.

Chapitre 87.

Chapitre 88.

Chapitre 89.

Chapitre 90.

Chapitre 91.

Chapitre 92.

Chapitre 93.

Chapitre 94.

Chapitre 95.

Chapitre 96.

Chapitre 97.

Chapitre 98.

Chapitre 99.

Chapitre 100.

Chapitre 101.

Chapitre 102.

Chapitre 103.

Chapitre 104.

Chapitre 105.

Chapitre 106.

Chapitre 107.

Chapitre 108.

Chapitre 109.

Chapitre 110.

Chapitre 111.

IV. LA SYNTHÈSE DE GRAMMA DURANTA

Chapitre 112.

Chapitre 113.

Chapitre 114.

Chapitre 115.

Chapitre 116.

Chapitre 117.

Chapitre 118.

Chapitre 119.

Chapitre 120.

Chapitre 121.

Chapitre 122.
Chapitre 123.
Chapitre 124.
Chapitre 125.
Chapitre 126.
Chapitre 127.
Chapitre 128.
Chapitre 129.
Chapitre 130.
Chapitre 131.
Chapitre 132.
Chapitre 133.
Chapitre 134.
Chapitre 135.
Chapitre 136.
Chapitre 137.
Chapitre 138.
Chapitre 139.
Chapitre 140.
Chapitre 141.
Chapitre 142.
Chapitre 143.
Chapitre 144.
Chapitre 145.
Chapitre 146.
Chapitre 147.
Chapitre 148.
Chapitre 149.
Chapitre 150.
Chapitre 151.
Chapitre 152.
Chapitre 153.
Chapitre 154.
Chapitre 155.

V. LE GRAND PLAN

Chapitre 156.
Chapitre 157.
Chapitre 158.
Chapitre 159.
Chapitre 160.
Chapitre 161.
Chapitre 162.
Chapitre 163.
Chapitre 164.

Chapitre 165.
Chapitre 166.
Chapitre 167.
Chapitre 168.
Chapitre 169.
Chapitre 170.
Chapitre 171.
Chapitre 172.
Chapitre 173.
Chapitre 174.
Chapitre 175.
Chapitre 176.
Chapitre 177.
Chapitre 178.
Chapitre 179.
Chapitre 180.
Chapitre 181.